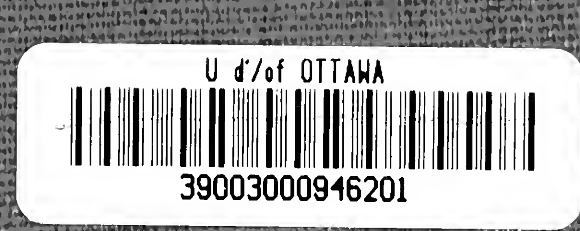
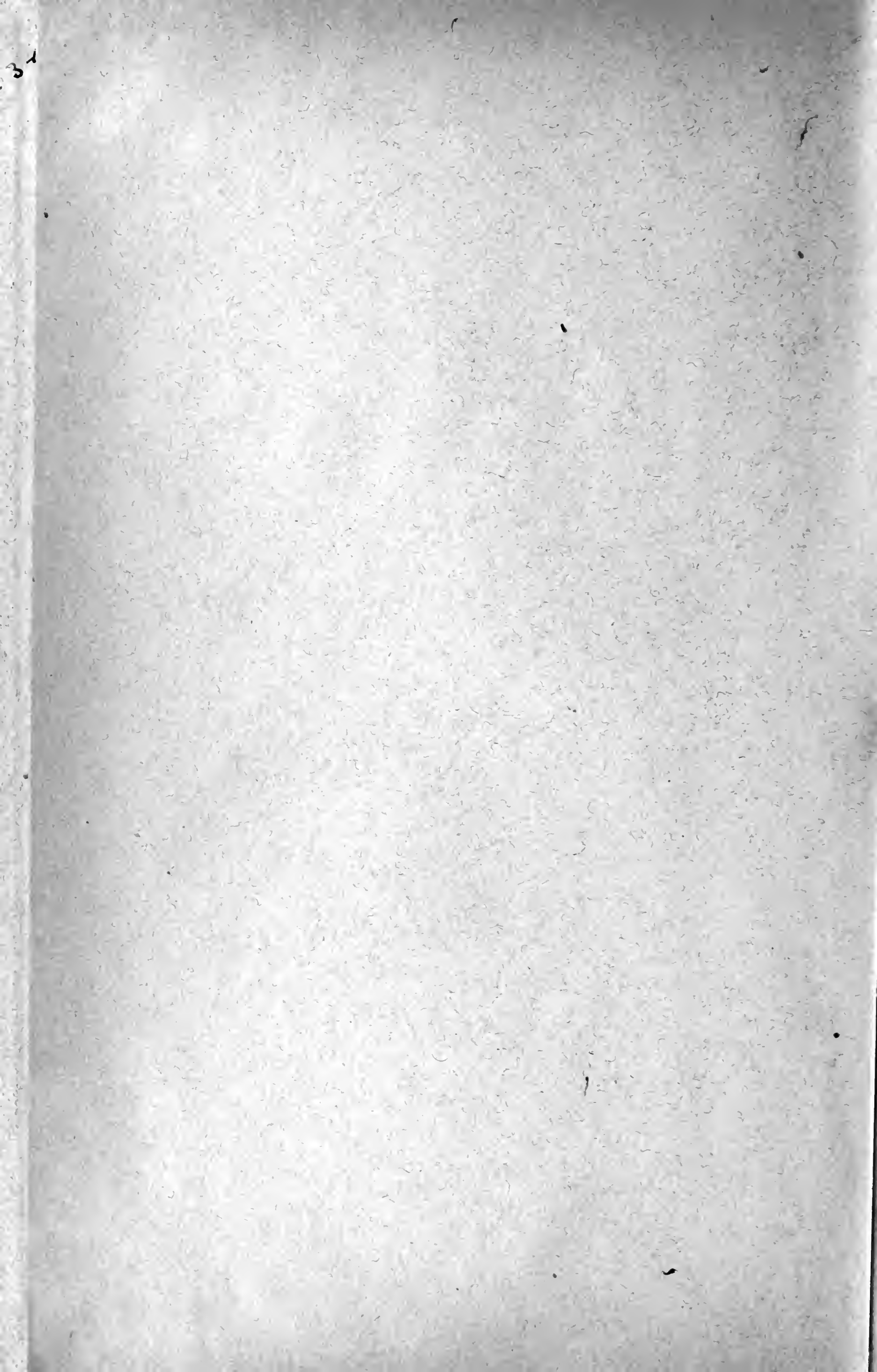
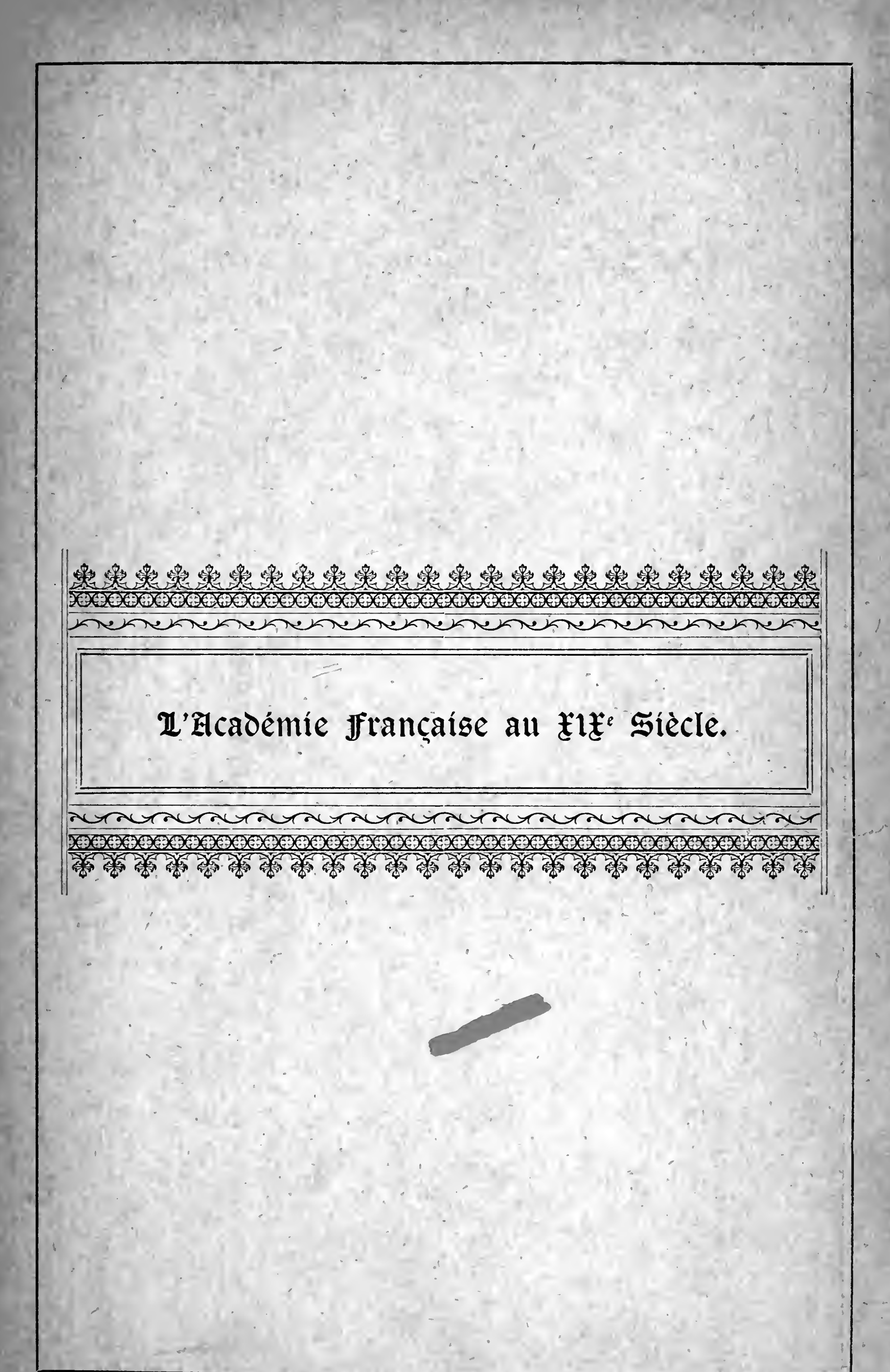








L'Académie Française au XIXe Siècle.

PALAIS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

au XIXme Siècle

ET LA FOI CHRÉTIENNE

Recueil de Descriptions, Traits historiques, Poésies

ET FRAGMENTS DIVERS

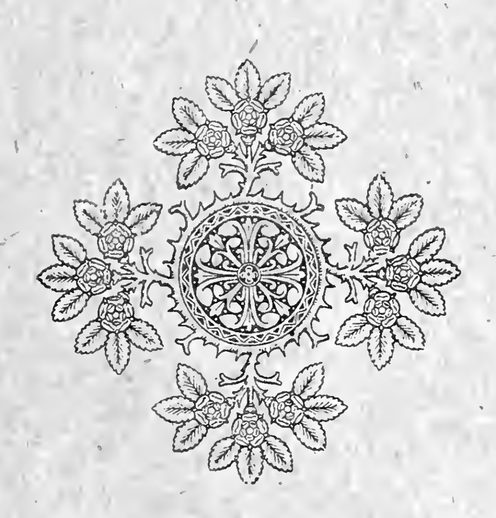
PRÉCÉDÉS DE COURTES NOTICES

sur les Académiciens Catholiques contemporains

PAR

L'AUTEUR DE LA MÉTHODE POUR FORMER L'ENFANCE A LA PIÉTÉ

Nunc senior, premere Aonii vos culmina Pindi,
Concinere et plectro nobiliore jubet.
Léon XIII aux Membres de l'Académie des Arcades,
15 Décembre 1890.



H. & L. CASTERMAN

Editeurs Pontificaux, Imprimeurs de l'Evêché

TOURNAI (BELGIQUE)

PARIS, RUE BONAPARTE, 66

MÊME COLLECTION.

Les Lettres chrétiennes au XIXe siècle, *Choix d'épisodes, de récits et de légendes, puisés dans les grands écrivains catholiques contemporains* (faisant suite au présent ouvrage). Par l'Auteur de la Méthode pour former l'enfance à la piété. Gravures et portraits.

Fastes de la sainteté au XIXe siècle, *Notices anecdotiques offertes à la jeunesse*, par un Professeur de rhétorique, licencié ès-lettres. Frontispice, nombreux portraits.

Les Héros chrétiens au XIXe siècle, (Drouot, Marceau, Saint-Arnaud, Lamoricière, de Sonis, Courbet, etc.) Par le même. Gravure et portraits.

Patriotisme et Religion, *Exemples les plus remarquables de foi et de vertu, recueillis dans nos Annales militaires contemporaines*, par l'Auteur de la Méthode pour former l'Enfance à la piété. Gravures. (Cet ouvrage fait suite au précédent.)

Le Jeune Apologiste de la Religion, *Réponses aux objections les plus répandues*, avec un grand nombre de traits historiques. Par le même auteur. Gravures et portraits.

Les Hommes d'Etat au XIXe siècle, *Etudes et biographies, offertes à la jeunesse*. Par l'abbé A. Cardon, professeur d'histoire à l'Institution Saint-Jean à Douai. Frontispice et nombreux portraits.

Les Bienfaiteurs de l'enfance et de la jeunesse au XIXe siècle, *Recueil de Biographies anecdotiques*, offert aux Maisons chrétiennes d'éducation. Gravures.

Histoire des Conversions les plus mémorables du XIXe siècle. *Récits et souvenirs*, recueillis par l'Auteur de la Méthode pour former l'enfance à la piété. Gravures.

Les Chrétiennes illustres du XIXe siècle. *Biographies édifiantes*, par l'abbé d'Ezerville, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation. Gravures.

Trésor anecdotique de la jeune fille chrétienne. *Nouveau Recueil d'histoires, de récits et d'exemples*, dédié aux jeunes personnes. Par l'Auteur de la Méthode. Gravures.

Les Anges de la famille, ou le **Livre d'or de la piété filiale** (à l'usage des jeunes personnes). Par le même auteur. Frontispice et portraits de saintes.

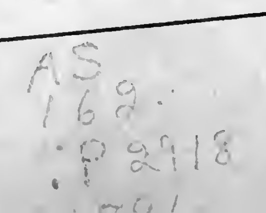
Modèles de l'Enfant de Marie. *Notices et biographies*, offertes aux jeunes chrétiennes. Par le même auteur. Gravures.

Souvenirs de jeunesse des Célébrités catholiques contemporaines : *(Chateaubriand, de Hohenlohe, Biot, Lamartine, Berryer, Mgr Dupanloup, Louis Veuillot, de Carné, De Falloux, Paul Féval*, etc.). Par le même auteur. — Ce dernier volume est du format in-quarto, avec gravures et portraits.

IMPRIMATUR.

Tornaci, die 29a Augusti 1891.

J. HUBERLAND, can. cens. lib.





Avant-Propos



LES ennemis de l'Eglise ne cessent de répéter qu'elle ne produit plus aucun homme de valeur, ou, ce qui revient au même, que tous les grands hommes de notre siècle n'ont plus de religion. Répondre à cet odieux mensonge par des généralités, c'est trop facile, mais peu concluant. Nommer quelques célébrités catholiques dans l'armée, la magistrature, la diplomatie, les sciences, les beaux-arts, dans toutes les carrières enfin, c'est encore insuffisant.[1] On pourra toujours nous répliquer que ces exceptions confirment la thèse et que ce serait chose bien étonnante si l'on ne trouvait pas, dans l'espace d'un siècle, « huit ou dix partisans de vieilleries cléricales. »

Une étude nous semble incomparablement plus décisive pour trancher la question et confondre une bonne fois, par une nuée de témoignages, les prétentions orgueilleuses de la libre-pensée : c'est celle qui consisterait à s'arrêter d'une manière exclusive à telle profession, à telle classe de citoyens, et à démontrer, *pièces en main*, que ses plus illustres représentants ont été des catholiques, des hommes de foi. Cette étude, aussi intéressante d'ailleurs et aussi curieuse en elle-même que capitale

(1) On trouvera néanmoins un cortège bien imposant de catholiques dans les volumes de notre Collection consacrés aux illustrations du XIX[e] siècle : *Hommes d'Etat, hommes de guerre, savants*, etc.

dans ses conséquences, nous l'avons entreprise relativement à l'un des corps les plus augustes, les plus doctes, les plus vénérés de la France, l'*Académie*.... Les documents biographiques, dispersés dans les Revues de l'époque ou les recueils particuliers ont été consultés avec soin, et c'est le résultat de ces laborieuses recherches que nous allons offrir au public : on verra si la religion doit craindre de descendre sur le terrain où ses adversaires la provoquent, si cette statistique n'est pas pour elle un nouveau triomphe, si enfin l'Académie française, au XIX[e] siècle, ne peut pas, en toute vérité, être appelée *chrétienne*.

Et pourtant, que d'éléments divers, que de puissances déchaînées contre cette religion, pour la tenir en respect et lui refuser au sein de l'illustre assemblée le rang d'honneur qu'elle a su y conquérir! Nous commençons avec le siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus désastreuse pour le catholicisme, au lendemain des orgies révolutionnaires, inondées du sang des enfants de la sainte Eglise. La philosophie du XVIII[e] siècle règne partout en maîtresse et se promet d'effacer bientôt les derniers vestiges de la foi chrétienne. Le sacerdoce semble anéanti : plus de sacrements, plus d'autels : dans les églises profanées la voix des ministres sacrés ne se fait plus entendre. Mais surtout, les asiles de la science religieuse ont été fermés; tous les collèges sont abandonnés à des professeurs indifférents ou impies; les pères de famille que les doctrines nouvelles n'ont pu entamer, se voient réduits à envoyer leurs fils dans ces sinistres écoles où ils perdent leur innocence avec leur foi. Quel espoir pour l'Eglise, en des conditions si défavorables, de former encore des chrétiens, et parmi eux, des lettrés et des savants? Quelle apparence de parvenir jamais à se faire représenter dans cette Académie, réservée à l'élite des écrivains français, qui pour lors étaient, presque tous, les disciples de Voltaire?

Ce n'est pas tout : l'Eglise avait contre elle, sinon le gouvernement, du moins les plus considérables d'entre ses membres. Depuis 89, soit par principe, soit par système, l'opposition dite libérale n'a cessé de conspirer contre elle, s'acharnant à lui interdire l'entrée de toutes les sociétés nationales, et en parti-

culier de l'Académie. Un historien de nos Immortels[1] a constaté cette influence néfaste dans une savante étude sur les choix académiques, et son témoignage est pour nous d'un grand prix. « La Révolution, dit-il, a partagé la France en deux camps et les Français en deux familles irréconciliables. Il y a deux populations, il y a deux Frances sur le même sol : ceux qui aiment la Révolution et ceux qui la combattent. Entre les différents groupes qui composent ces deux grands partis, la paix est possible et elle finit toujours par se traiter; entre les deux partis eux-mêmes la haine est implacable et la paix impossible. C'est une alternative éternelle de persécutions et de représailles; mais, il faut le dire, la Révolution a presque toujours eu le dessus; hormis sous la Restauration, qui ne fut pas même une halte dans le mouvement révolutionnaire, mais un simple ralentissement, les royalistes ont toujours été traités avec la plus injuste défaveur et les choix académiques eux-mêmes s'en sont presque toujours ressentis. A peine leurs plus hautes célébrités ont-elles obtenu place dans la Compagnie, comme Chateaubriand, Berryer, de Bonald, et non encore sans avoir fait quelques concessions aux idées du jour : tout le reste du parti a été tenu soigneusement à l'écart. Ni M. de Genoude n'a trouvé grâce malgré sa *Raison du Christianisme*, son *Histoire de France* et tant d'articles de la *Gazette* admirés de l'Europe entière; ni M. Audin avec ses vies si intéressantes des fondateurs du protestantisme; ni Laurentie avec son *Introduction à l'Encyclopédie du XIXe siècle,* qui fut si applaudie ; ni le vicomte Walsh avec ses *Lettres vendéennes,* tant de fois rééditées; ni Alfred Nettement, pour son *Histoire de la Restauration* si conciliante et si impartiale; ni Lubis pour la sienne qui fut peut-être d'un style plus correct et plus châtié ; ni enfin aucun des auteurs ouvertement royalistes.[2] C'était un irrévocable parti-pris, une espèce

(1) Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie française,* Introduction.

(2) Ajoutons : ni Turquety, ni Brizeux, ni Joubert, ni Cormenin, ni Lenormant, ni Poujoulat, ni Riancey, ni NN. SS. Baudry, Cœur, Berteaud, Gerbet, Landriot, Plantier, Pie, Besson, de la Bouillerie, Freppel, ni les PP. Pététot, de Valroger, Largent, Lescœur, Dom Guéranger, Didon, Monsabré... et cent autres écrivains distingués, auxquels les littérateurs reconnaissaient bien plus de titres au fauteuil académique qu'à certains

d'ostracisme ; le délicieux poète du midi, Reboul, le vif et spirituel pamphlétaire Muret, M. Nicolas, le savant et aimable auteur des *Etudes sur le Christianisme,* Lourdoueix, l'auteur de la *Restauration de la Société française,* d'Arlincourt, dont les petits livres parcouraient la France comme un éclair, le comte de Quatrebarbes, Louis Veuillot, le redoutable controversiste, l'auteur de tant d'ouvrages pleins de charme et de piété, enfin tous ceux de cette opinion, ont dû renoncer à l'espoir d'obtenir un siège à l'Académie. Il n'a pas même été question d'eux. Le grand prédicateur Combalot, Pontmartin, l'incomparable causeur, les historiens Henrion, Artaud de Montaur, n'ont pas même eu de candidature. Ils étaient royalistes comme les autres : c'était assez. On disait jadis à Rome, quand il était question d'un jésuite pour une dignité ecclésiastique : *Dignus est, sed jesuita;*[1] on eût dit qu'une règle semblable était portée contre les royalistes[2] au sujet de l'Académie. Leur opinion seule était un obstacle insurmontable à leur élection. Bien des médiocrités littéraires ont bénéficié de cette exclusion systématique, mais elle a fait peu d'honneur à l'Académie, dont la tradition jusqu'alors avait été plus équitable et plus généreuse. »

Après cela, si la religion pénètre à l'Institut, si elle y brille, si elle s'y épanouit, si la plupart des académiciens en viennent à lui rendre spontanément hommage ou veulent du moins finir en chrétiens, on n'attribuera pas cette merveille à la faveur ou à l'entraînement, mais sans nul doute à la puissance vitale du catholicisme. Eh bien, nous espérons que la lecture de nos pages prouvera plus encore que nous n'annonçons et mettra doublement en défaut les ennemis de la sainte Eglise. Non seu-

ministres ou grands personnages du parti libéral, admis dans la docte assemblée sans avoir jamais presque rien écrit....

(1) On sait que la règle de saint Ignace interdit à ses disciples les dignités ecclésiastiques. Elle ne leur permet pas non plus d'accepter les distinctions humaines, ni par conséquent un siège à l'Académie. C'est là une nouvelle cause d'éliminations nombreuses et bien regrettables. Quels écrivains que les PP. de Ravignan, Caussette, de Ponlevoy, de Boylesve, Félix, Longhaye, etc.! L'absence des jésuites à l'Académie avait déjà été vivement sentie aux deux siècles précédents, qui lui fournirent un si grand nombre de prêtres séculiers.

(2) Ce mot est ici synonyme de *catholiques,* la plupart des catholiques d'alors étant fidèles à la légitimité, c'est-à-dire au parti de l'ordre, contre la Révolution.

lement la religion, depuis le commencement du siècle, occupe une place honorable dans ce sanctuaire des lettres, mais elle l'occupe, en dépit de la guerre qu'on lui a faite et des entraves qu'on a mises à son action.

Ce livre est donc autre chose qu'un simple recueil historique et littéraire : c'est une apologie. Il vengera le catholicisme du reproche qu'on lui fait de ne produire aucun homme de talent; il contribuera même, pour sa part, à justifier le clergé de l'accusation non moins injuste, d'ignorance et d'incapacité, qui pèse sur lui depuis cinquante ans. « Les arts, la littérature, le savoir, disent les libres-penseurs,[1] ont abandonné le sanctuaire. Le clergé français ne joue pas le plus petit rôle dans la politique[2] ou les lettres. Qui, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, a entendu parler de nos Evêques? Où sont nos Bossuet et nos Fénelon? Nous avons de nouvelles branches d'érudition, une nouvelle philosophie, une nouvelle critique, un avenir inconnu qui se prépare : le clergé ignore tout. Il en est encore à ses manuels de séminaire. On a beau regarder du côté de l'autel, on n'aperçoit pas un nom qui perce, pas un nom qui marque. Rien de l'Eglise n'arrive jusqu'au siècle. »

Lorsqu'on aura vu se succéder dans ce recueil les quinze membres du sacerdoce qui siégèrent à l'Académie depuis 1800, on appréciera à sa juste valeur le grossier réquisitoire de Schérer, — sans compter que ce nombre eût été doublé et même triplé, si d'injustes préventions et une hostilité systématique, comme nous venons de le voir, n'avaient presque constamment fermé les portes de l'Institut au « parti clérical.[3] »

(1) *Schérer*, dans le *Temps*, où il n'est du reste que l'écho de tous les journaux impies de notre époque.

(2) Quant à la politique, ce n'est pas l'affaire du clergé. Lorsqu'un prêtre se permet seulement de donner un conseil avant une élection, tous les ennemis de l'Eglise sont les premiers à se plaindre qu'il outrepasse ses droits et à prétendre que le domaine du clergé ne s'étend pas au-delà de la sacristie. Du reste, Mgr Dupanloup, Mgr Parisis et de nos jours Mgr Freppel, n'ont-ils pas donné le démenti le plus flagrant à ceux qui nous accusent de ne rien entendre à la politique? Ces prélats ne sont-ils pas plus connus en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, que M. Schérer lui-même? Mais, restons sur le terrain de la littérature : le présent ouvrage, ainsi que les *Lettres chrétiennes au XIXe siècle*, son complément naturel, fera bonne justice des ineptes et calomnieuses attaques de la libre-pensée.

(3) Combien cette affirmation n'est-elle pas d'une vérité indiscutable, pour tout esprit

Le point de vue religieux n'est pas toutefois le seul qui nous occupe. Nous ne faisons même que l'exposer brièvement pour laisser la plus large place aux extraits des principaux ouvrages composés par les académiciens catholiques du XIXe siècle. Modèles de style, récits historiques, relations de voyage, choix de poésies, exemples édifiants : les jeunes gens trouveront tout cela dans notre recueil. Nous aurions bien souhaité qu'il fût possible de ne citer que des épisodes d'une lecture attrayante comme dans les *Lettres chrétiennes :* mais les écrits de plusieurs de nos Immortels traitent exclusivement de philosophie, de morale ou d'autres sujets tout aussi relevés.[1] Nous nous sommes alors borné à une courte citation ; et malgré quelques pages d'un caractère plus sérieux, ce livre, pensons-nous, ne manquera, dans son ensemble, ni de variété ni d'intérêt.

Il n'eût pas été naturel de faire figurer dans notre Répertoire les personnages qui sont morts dans les premières années du siècle. Nous commençons avec Delille (1813), pour aller jusqu'à nos jours (Octave Feuillet, décembre 1890). Un sentiment de délicatesse facile à comprendre nous a détourné de faire l'éloge des académiciens encore vivants qui marchent sur les traces de leurs illustres devanciers et portent bien haut le drapeau de la

impartial, en ce qui concerne spécialement les *Evêques ?* Citons, entre vingt témoignages, l'aveu suivant d'un ami de M. Schérer, l'impie Sainte-Beuve, au sujet de Mgr Gerbet : « Si l'on avait jamais à nommer un ecclésiastique à l'Académie française, comme je sais bien d'avance quel serait mon choix ! Et il y a plus : je suis bien sûr que la philosophie dans la personne de M. Cousin, la religion par l'organe de M. de Montalembert, la poésie par la bouche de M. de Lamartine, ne me démentiraient pas. »

(1) Plusieurs de ces ouvrages sont devenus fort rares ; nous sommes parvenu néanmoins à nous en procurer des extraits pour la presque totalité des Académiciens dont on a conservé les œuvres dans les grandes bibliothèques publiques. Il nous a été bien plus difficile encore d'avoir sur tous ces personnages les renseignements que nous désirions sous le rapport religieux. Les Biographies abondent en détails sur la vie publique et privée, sur les aptitudes littéraires, les œuvres publiées, etc. ; des opinions religieuses on ne dit presque pas un mot. Aussi notre galerie se fût-elle augmentée immanquablement de plusieurs Immortels, sans cette regrettable pénurie de documents. La même raison explique l'extrême brièveté du plus grand nombre de nos notices, le caractère de l'ouvrage nous ayant obligé à les restreindre au seul point de vue exposé plus haut : l'alliance du talent et de la foi chez les membres de l'Académie française. Aussi bien, eût-il fallu dépasser de beaucoup les limites qui nous avaient été assignées, pour écrire la Biographie de chacun de nos personnages. Nous renvoyons à Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie française* (4 vol. in-8, Bloud et Barral, éditeurs).

foi chrétienne. Au surplus, nous devons le reconnaître, le malheur des temps, l'action de la franc-maçonnerie, les influences gouvernementales ont sensiblement réduit leur nombre; mais, dans une société comme la nôtre, le bon exemple qu'ils donnent n'est-il pas, à raison même des circonstances, infiniment plus éloquent et plus glorieux pour la religion?

Qu'on nous permette, avant de finir, un simple rapprochement bien propre, nous semble-t-il, à résumer la pensée fondamentale de cet ouvrage. Qui voyons-nous à l'origine de l'Académie française? *un prêtre,* un prélat, un cardinal, auquel elle doit tout : son établissement, sa ratification par le roi et le parlement, l'aplanissement des difficultés survenues à ses débuts, l'excellent esprit qui la distingue et dont elle est restée animée jusqu'à notre époque. Sans Richelieu, la plus belle institution dont s'honore la France n'eût jamais existé. De nos jours, ce n'est plus seulement un cardinal qui donne aux lettres humaines un si magnifique encouragement, et qui se fait le dévoué protecteur d'une société littéraire, c'est un Pape, c'est Sa Sainteté Léon XIII, dont l'une des grandes préoccupations est d'élever le niveau des études ecclésiastiques et de développer le goût de la science parmi la jeunesse des séminaires. Nous l'avons vu tout récemment[1] ce Pape, (pour ne mentionner qu'une preuve entre cent autres de son amour des belles-lettres), adresser à l'Académie des Arcades deux pièces de vers latins, composées par lui-même, et regretter de ne pouvoir présider en personne une de ses séances. Entre ces deux illustres amis de la littérature, Richelieu et Léon XIII, des milliers de prêtres, de religieux, de laïques sincèrement chrétiens, ont doté l'Europe d'excellents ouvrages et consacré leur vie entière à des travaux littéraires et historiques. L'Académie seule a possédé plus de cent représentants du sacerdoce et la Compagnie de Jésus pourrait offrir, depuis sa fondation, un plus grand nombre d'écrivains de talent que n'importe quelle société savante, ancienne ou

(1) 15 décembre 1890. On sait que la poésie latine a toujours été la principale distraction de Léon XIII. Du reste, les sciences, aussi bien que les lettres, ont été encouragées par ce grand Pape : il suffit de rappeler l'observatoire météorologique construit par ses soins au Vatican.

moderne. Sérieusement, nos adversaires ne prennent-ils pas à tâche d'accréditer parmi le peuple l'exact contre-pied de la vérité, lorsqu'ils accusent le clergé d'être l'ennemi des sciences et de vouloir replonger le monde dans les ténèbres de la barbarie? Puisse ce petit ouvrage démontrer une fois de plus la fausseté de leurs imputations! Et puissent les jeunes gens qui nous liront cultiver les belles-lettres avec une noble ardeur, stimulée par le désir de glorifier un jour l'Eglise de Jésus-Christ, à l'instar des vaillants chrétiens dont nous allons retracer les œuvres!





I. — CROYANTS.

Delille

(1738-1813)



LA présence de l'abbé Delille [1] à l'Académie française, à une époque surtout où Voltaire était triomphant, honore grandement la religion. Poète d'un rare mérite, le premier de nos versificateurs, disent les critiques, c'était un homme de convictions, que ni le respect humain, ni la perspective des honneurs ou des richesses n'aurait su gagner. La Révolution lui enleva sa fortune, mais ce fut la moins sensible de ses pertes. Il parut devant le terrible Comité avec cette tranquillité d'âme qui l'accompagnait partout. Vingt fois on le supplia de chanter les victoires des révolutionnaires : il fut aussi inaccessible aux menaces qu'aux promesses. A la fin, fatigué des sollicitations de Chaumette, il consentit à le satisfaire, mais les héros du jour ne devaient pas être flattés des louanges qu'il leur donnait. « Que je hais, disait-il,

Que je hais les tyrans ! combien dès mon enfance
Mes imprécations ont poursuivi leur char !...

(1) Delille ne fut jamais prêtre : ce titre d'abbé vient de ce qu'une abbaye lui avait été donnée avant la Révolution par le comte d'Artois, depuis, Charles X.

Oui, vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!

Chaumette n'en demanda pas davantage. « Gardez cela, dit-il au poète, c'est excellent, mais pour plus tard... »

Inébranlablement fidèle à son roi, Delille ne le fut pas moins à son Dieu. L'accent de sa piété se retrouve dans tous ses travaux, comme la bonté de son cœur, l'amabilité parfaite de son caractère, l'innocence de ses mœurs se reflètent dans ses vers. « La prière, dit Vedrenne, est la source de la poésie : cette communication intime avec le ciel élève les âmes : ce contact habituel de la conscience avec la divinité ne manque jamais de donner à l'homme qui en jouit un cachet de sérénité et de paix qu'aucune distinction de la race ou de l'éducation ne peut égaler... *Tout en Delille était chrétien* : principes, sentiments, morale, idées; tout était simple, juste, vrai. »

Malgré les honneurs qui lui furent souvent prodigués, les hommages unanimes et solennels que les littérateurs, les artistes, l'élite de la société parisienne se plaisaient à lui rendre, Delille resta simple et modeste jusqu'au dernier jour de sa vie. Lui-même avait tracé dans ces vers l'image de l'humble tombeau où il désirait reposer en attendant la résurrection :

Ma plus chère espérance et ma plus douce envie,
C'est de dormir au bord d'un clair ruisseau
A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau.
Que ce lieu ne soit pas une profane enceinte,
Que la religion y répande l'eau sainte,
Que de notre salut le signe glorieux,
Où s'immola pour nous le Rédempteur du monde,
M'assure, en sommeillant dans cette nuit profonde,
De mon réveil victorieux!

Tout le monde a lu les beaux vers de Delille sur l'immortalité de l'âme; nous ferons mieux connaître le genre où il excelle en reproduisant ici une de ses plus émouvantes descriptions, les *Catacombes*.

Le jeune peintre égaré dans les catacombes.

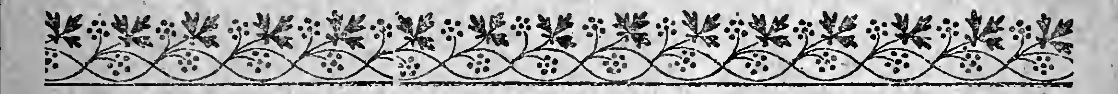


Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,

Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette noble cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses ;
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre. Hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas :
Il cherche, mais en vain ; il s'égare, il se trouble ;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur ;
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir ? lequel le doit conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi le précipite ;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures,
Depuis qu'il est errant en ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Pour comble de malheur, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! Tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.

Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe....
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le délire brûlant, le désespoir affreux,
La mort!... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus;
Et ses nobles travaux qu'il laissa suspendus!
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir les clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir, horribles monuments!
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle :
Il y porte la main... O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur

Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu ! quel ravissement, quand il revoit les cieux,
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.



Ducis

(1733-1816)



LE mot sublime de Ducis, « Je ne veux vivre que pour Dieu, » résume la vie de l'illustre poète, qui fut, de l'aveu de tous les biographes, non pas un chrétien ordinaire, mais un des hommes les plus pieux, les plus fervents de son époque.

Ayant à peine achevé ses études, il se rend à Paris, et là, il reste fidèle aux traditions religieuses du pays natal. On le nomme inspecteur des forts de la frontière : dans cette situation toute nouvelle pour lui, sa piété ne se dément pas. Son journal attesterait au besoin qu'il ne négligeait point les pratiques de son enfance. « Après avoir fait ma prière dans la cathédrale de Cambrai, écrit-il entre autres détails, j'ai baisé les degrés de l'autel où avait pontifié Fénelon. » Quand la mort frappe à ses côtés et lui enlève son père et sa mère qu'il aimait de l'affection la plus vive, il s'abandonne à la Providence et déclare que dans ces coups si douloureux il reconnaît l'accomplissement de sa volonté. La Convention lui offre, avec de gros appointements, la place de conservateur de la Bibliothèque nationale : il la refuse « parce qu'elle lui ôterait le seul moyen que Dieu lui eût donné pour servir ses semblables » et il date son refus du « jeudi 24 octobre de l'ère chrétienne, » affectant de ne vouloir pas employer les formules impies du calendrier républicain, quoiqu'il s'attirât par là de terribles représailles.

Quand on ferme les églises, quand on renverse les autels, il consigne, lui, dans son journal, sa résolution de s'approcher, tous les mois au moins, du sacrement de l'Eucharistie, afin, dit-il, « de nourrir sa faiblesse du Pain des forts. » Il va, en effet, le chercher dans les caves et les greniers, où se cachaient les prêtres proscrits, faisant à Dieu cette prière, écrite dans son journal : « Mon

Dieu sauveur, sauvez le monde une seconde fois ! » et il confie aux mêmes pages la joie que lui donnent le péril et l'espérance d'une mort qui serait un martyre. Cette mort, il la brave hautement pour sauver un de ses amis, le curé de Roquencourt, l'abritant, le défendant, le protégeant, le nourrissant, à ce point que le bon prêtre est obligé de lui défendre de s'exposer pour lui. Plus tard, lorsque la vieillesse lui fait désirer la retraite, qu'il affectionna d'ailleurs toute sa vie, c'est dans la paroisse de ce même curé qu'il se prépare de loin à aller paraître devant Dieu ; et pour sanctifier ses journées, chaque matin il va entendre la messe ; bien mieux, il la sert lui-même avec la modestie et l'exactitude d'un simple enfant de chœur.

Droz alla un jour le voir : il le trouva dans sa misérable petite chambre, en face d'une gravure de saint François de Sales ; une chaise, une table, quatre planches sur lesquelles on remarquait une *Imitation* et la *Vie des Pères du désert*, un grand coffre à mettre des manuscrits, formaient à peu près tout son ameublement. Il aimait à parler dans ses lettres de cette Vie des Pères du désert : « J'habite avec saint Pacôme, disait-il ; en vérité, c'est un charme que de se transporter sur cette terre des anges ; on ne voudrait plus en sortir. *O quantum in rebus inane est !* »

Tel fut le grand poète Ducis, dont les tragédies eurent, à la fin du XVIIIe siècle, un succès prodigieux. Nous voudrions pouvoir citer plusieurs de ses lettres : on croit, en les lisant, entendre un écho des Pères de l'Eglise. Sa mort fut douce et toute chrétienne comme sa vie ; on a conservé son testament, dont chaque clause est un acte de foi. En voici quelques lignes : « Je crois tout ce que croit et enseigne notre Mère la sainte Eglise, tout ce que Dieu lui a révélé et dont il l'a rendue la gardienne et l'éternelle dépositaire, et j'espère que Dieu m'accordera la grâce de mourir heureusement dans son sein... Je demande à être enterré très simplement et à peu de frais, sans le moindre appareil, dans le cimetière de ma paroisse, le plus près qu'il sera possible de ma chrétienne et tendre mère. »

Confiance en Dieu !

Soyez assuré, mon ami, que je n'ai nul souci sur l'avenir. Je ne dois rien à personne ; j'ai du bois pour une moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller pendant deux mois. Mon petit dîner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous le voyez, et je le prendrai, autant que je le pourrai, chez moi et à la même heure. Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas. Ne conservez donc aucune inquiétude, et dites-vous qu'il me faut bien peu de chose et pour bien peu de temps. « Mais le chapitre des accidents et des malaises ? » A cela je réponds que Celui qui nourrit les oiseaux saura bien aussi venir à mon aide.

Seul avec Dieu seul!

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!
De tous les biens du monde
Dans une paix profonde,
Je ne veux plus que vous!

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe,
Qu'un vain bruit qui se perd?
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Mon Dieu, ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même
Me fait vivre pour toi;
Ta force est ma puissance,
Ta grâce ma défense,
Ta volonté ma loi.

Un pèlerinage du poète.

Avant que de quitter la Savoie, j'ai voulu aller visiter le désert de la Grande-Chartreuse. C'est bien là un pèlerinage qu'il fallait faire avec vous; mais fait-on jamais ce qu'on désire? Mon ami, vous m'avez manqué! Vous deviez monter auprès de moi, le long d'une rivière ou plutôt d'un torrent furieux, le chemin serré entre deux murailles de roches, tantôt sèches et nues, tantôt couvertes de grands arbres, quelquefois ornées, par bandes, de petites forêts vertes qui serpentent et s'attachent sur leurs côtes arides. Vous auriez entendu pendant deux lieues la rage du torrent qui s'indigne au milieu des débris de roches contre lesquels il se brise sans cesse. C'est une écume jaillissante qui mugit dans les profondeurs de deux cents pieds, où votre œil la suit avec une terreur curieuse, pour se relever ensuite vers des roches sauvages, hautes, perpendiculaires et couronnées à leurs pointes par de petits ifs qui semblent être dans le ciel. Ce chemin étroit, ces hauteurs, ces ténèbres religieuses, ces cascades admirables qui tombent en bondissant, pour grossir les eaux et la colère du tor-

rent, tout cela conduit naturellement à la solitude terrible où saint Bruno vint s'établir avec ses compagnons il y a plus de sept cents ans.

J'ai vu son désert, sa fontaine, sa chapelle, la pierre où il était à genoux devant ces montagnes effrayantes, sous les regards de l'Eternel. J'ai visité toute la maison : j'ai vu les solitaires à la grand'messe; j'ai causé avec un des plus jeunes dans sa cellule; j'ai reçu toutes les honnêtetés du général et du coadjuteur; tout m'a fait un plaisir profond et calme. Les agitations humaines ne montent pas là. Ce que je n'oublierai jamais, c'est le bonheur céleste qui est visiblement empreint sur les visages de ces religieux. Le monde n'a pas l'idée de cette paix, c'est une autre terre, une autre nature. On la sent, on ne la définit pas, cette paix qui vous gagne. J'ai vu le rire de l'enfance, la candeur, l'ingénuité, la joie sur les lèvres du vieillard; la gravité et le bonheur de l'âme dans les traits de la jeunesse. J'ai eu le plaisir de coucher deux nuits dans ma cellule; et c'est avec regret, c'est en embrassant deux fois de suite le coadjuteur, qui est un religieux admirable par sa grâce et sa politesse naturelles, par ses vertus et par tout son extérieur, que je me suis éloigné de cette maison de paix.

Je vous avoue, mon cher ami, que toutes les idées de fortune, de gloire, de plaisirs, tout ce tumulte de la vie, tout ce tapage qui est dans nos yeux, nos oreilles, notre imagination, restent à l'entrée de ces déserts pour nous rappeler à nous-mêmes, à la nature et à son auteur. Pourquoi n'étions-nous pas là tous deux avec ce chartreux du monde, cet homme pur qui n'a jamais souillé son caractère en passant par la société?

Choiseul

(1752-1817)



HOISEUL se lia, au sortir du collège, avec le célèbre abbé Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* et partagea ses goûts pour l'étude et les travaux littéraires. La Révolution ne le séduisit pas, comme tant d'autres : il écrivit aux frères du roi pour se mettre à leur entière disposition et préféra s'exiler que de profiter de la faveur des tyrans. A son retour en France, il fut comblé d'honneurs, mais il n'en jouit guère, car sa mort arriva peu après. Il avait demandé lui-même les secours de la religion, et « il mourut, dit M. Dacier, fidèle à son Dieu comme à son roi. »

Il ne reste de cet académicien que quelques Mémoires.



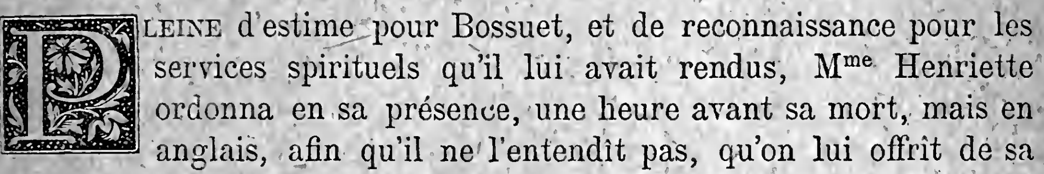
Le Cardinal Maury

(1746-1817)



NOUS n'avons pas à apprécier ici la carrière politique de Maury ; nous ne voyons en lui que l'homme de lettres ; et certes, considéré comme tel, il fait grandement honneur à la religion. A peine était-il ordonné prêtre que les principales églises de Paris se le disputaient. Le roi, la cour, les savants, les salons rivalisaient pour lui de félicitations et d'éloges ; tous ses discours étaient des succès, plusieurs furent de véritables triomphes. Plus tard, il sut tenir tête à Mirabeau à la tribune et même l'accabler et le terrasser sous la puissance de son irrésistible argumentation. Improvisateur sans égal, « il déploya, dit M. de Bonald, un talent, une force, une éloquence qu'on n'avait vues jusqu'ici dans aucune assemblée politique ancienne et moderne. »

L'anneau épiscopal de Bossuet.



PLEINE d'estime pour Bossuet, et de reconnaissance pour les services spirituels qu'il lui avait rendus, Mme Henriette ordonna en sa présence, une heure avant sa mort, mais en anglais, afin qu'il ne l'entendît pas, qu'on lui offrît de sa part, après son décès, une bague d'une superbe émeraude, entourée de très beaux diamants, et que le prélat a toujours portée depuis. A trois heures du matin, le 30 juin 1670, au moment où l'infortunée princesse venait d'expirer, l'anneau dont il s'agit fut remis, par Mme de Lafayette, à Louis XIV, en lui annonçant la mort de sa belle-sœur. Le roi se chargea de le présenter dans la matinée à Bossuet, qu'il attendait pour apprendre de lui toutes les particularités relatives aux derniers moments de Mme Henriette ; il voulut mettre lui-même cette bague au doigt de Bossuet, et lui dit qu'il ne croyait pas pouvoir mieux témoigner son intérêt à la mémoire de la princesse, qu'en le chargeant de prêcher son oraison funèbre à Saint-Denis.

Le rapprochement du présent fait à l'évêque de Condom, et de l'heureuse inspiration du roi, qui le chargea de l'oraison funèbre, frappa tous les esprits. On félicita Bossuet du don si touchant destiné à sa personne, et plus encore du nouveau triomphe si justement offert à son génie, en lui exprimant seulement quelques regrets de ce que les

bienséances de la chaire ne lui permettraient peut-être point de rappeler dans cet éloge un legs aussi honorable pour la princesse que pour l'orateur. *Eh! pourquoi pas?* dit-il, dans un premier mouvement de reconnaissance.

La réponse de Bossuet fut bientôt répandue. On s'entretint souvent dans la société, durant l'intervalle qui s'écoula entre la mort de Mme Henriette et la cérémonie de ses obsèques, de l'extrême difficulté de remplir un pareil engagement. On attendait cette épreuve avec intérêt, quand l'évêque de Condom parut en chaire, pour voir comment il abrégerait, sans le rendre obscur, un récit qu'il ne pouvait faire en détail.

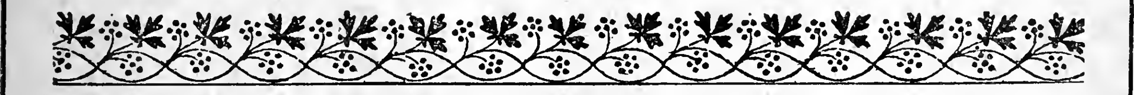
L'orateur sut justifier sa promesse; mais il ne se pressa nullement de remplir l'attente de ses auditeurs. Ce ne fut que vers la fin de son discours qu'il acquitta sa dette, sans recourir ni à aucune explication, ni à aucun préambule, au milieu de l'éloge si vrai et si touchant des vertus morales, telles que l'affabilité, la franchise, la solide amitié, l'indulgence, la générosité, la reconnaissance, qui distinguaient éminemment Mme Henriette, dans laquelle, ajouta-t-il, tout était esprit, tout était bonté. « Que dirai-je de sa libéralité? Elle donnait non seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présents; et cet art de donner agréablement, qu'elle a si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, *je le sais*, jusqu'entre les bras de la mort. »

Trois syllabes relevées par un cri déchirant au milieu du récit le plus calme, *je le sais*, suffirent ainsi à Bossuet pour retracer avec autant de dignité que de mesure l'histoire généralement divulguée de cette bague qu'on voyait briller à son doigt. C'est le triomphe des bienséances oratoires. Ces trois mots, fondus pour ainsi dire dans une narration où ils ne figurent pas moins par leur précision que par leur clarté, mais dont on ne peut deviner le vrai sens, et bien moins encore soupçonner toute l'énergie, quand on les lit dans ce discours, sans être instruit de l'anecdote qui les motive; ces trois mots que la vue de l'église de Saint-Denis a souvent rappelés à ma mémoire, sous ces mêmes voûtes où mon admiration croyait les entendre encore éclater et retentir; ces trois mots enfin, si simples et si frappants par un trait sublime de situation unique en éloquence, attendrirent et enthousiasmèrent tout l'auditoire, qui se montra digne de les sentir et de les apprécier, en les répétant plusieurs fois avec un transport unanime, dans la première explosion de son ravissement.

Charité de Fénelon.

PENDANT la guerre de 1709, le palais archiépiscopal de Fénelon fut la retraite de tous les malheureux à qui on put y donner une place. Ni l'horreur de leur misère, ni leurs maladies infectes ne pouvaient arrêter le zèle de l'archevêque. Il se promenait au milieu d'eux comme un bon père. Les soupirs qu'il laissait échapper marquaient combien son cœur était mu de compassion ; sa présence et ses paroles semblaient adoucir leurs maux.

Tandis qu'il se promenait autour des tables qu'il avait fait dresser dans tous ses appartements pour nourrir ces infortunés habitants de la campagne, il vit un paysan jeune encore, qui ne mangeait point, et qui paraissait profondément affligé. Fénelon vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire ; il lui dit qu'on attendait des troupes le lendemain, qu'on chasserait les ennemis, et qu'il retournerait bientôt dans son village. « Je n'y trouverai plus ma vache, répondit le paysan ; ce pauvre animal qui me donnait beaucoup de lait, et nourrissait mon père, ma femme et mes enfants. » Fénelon promit alors de lui donner une autre vache, si les soldats s'emparaient de la sienne ; mais après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai ; il partit ensuite à dix heures du soir, à pied, avec son sauf-conduit et un seul domestique ; il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, et alla sur-le-champ en donner avis au pauvre laboureur. C'est peut-être le plus beau trait de la vie de Fénelon....



Mgr de Roquelaure

(1721-1818)



CE prélat fut du petit nombre de ceux qui ne quittèrent pas la France à l'époque de la Révolution. Arrêté en 1793, par ordre de Jean Lebon, il fut incarcéré, mais il put néanmoins avoir la vie sauve. En 1801, nous le retrouvons à Malines, où il déployait, comme archevêque, un zèle et une ardeur bien admirables dans un homme de son âge. Napoléon l'ayant nommé chanoine de Saint-Denis,

malgré son vif désir de mourir au milieu de ses ouailles, il se rendit à Paris, âgé déjà de 88 ans, et il y vécut encore une dizaine d'années. « Mgr de Roquelaure, dit un Biographe, assistait fidèlement aux séances de l'Académie ; presque entièrement privé de l'ouïe et de la vue, on le voyait penché sur l'avant de son fauteuil, la main derrière l'oreille en guise de pavillon, s'efforçant de prendre part aux travaux de ses collègues, qui tous l'affectionnaient à cause de ses aimables vertus. Lorsque lui-même prenait la parole, c'était pour entretenir la docte assemblée de tous les grands hommes avec lesquels il avait vécu. Il parlait de ces illustres morts, comme s'il les avait quittés la veille... Forcé par la vieillesse de renoncer aux travaux de l'épiscopat, son zèle pour l'Académie avait survécu à tous les autres intérêts. » Mgr de Roquelaure n'a laissé aucun écrit ni publié aucun ouvrage.



Fontanes

(1757-1821)



OMME Marmontel, Maury, Boïeldieu, Royer-Collard et tant d'autres, Fontanes reçut les premières leçons de latin chez un curé de village, dont il fut même l'enfant de chœur. Les Oratoriens de Niort continuèrent son éducation. Les bons principes déposés au fond de son âme par ces excellents précepteurs ne s'effacèrent jamais complètement, et le jour vint où l'homme d'Etat rendit à la religion des services signalés. Nommé par Napoléon grand-maître de l'Université, il fit le plus de bien et empêcha le plus de mal qu'il put. C'est lui qui appela dans le grand conseil le cardinal de Bausset, l'abbé Emery et M. de Bonald ; il peupla les collèges de professeurs ecclésiastiques et d'hommes connus par leurs sentiments religieux ; il veilla surtout au choix des livres classiques. Dans l'audience publique de Fontainebleau, Fontanes avait dit à Pie VII : « Toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques ; tout attentat contre le Christianisme est un attentat contre la société. » La Bible, qui lui a inspiré de si beaux vers, était son livre favori, surtout aux heures de l'épreuve. « On ne peut trouver, disait-il, de consolation que là. » A la première atteinte de la maladie qui l'emporta, son épouse donna l'ordre d'aller chercher le médecin. — Commencez, dit le malade, par aller chercher le curé. Il reçut avec ferveur les secours de la religion et rendit le dernier soupir en baisant le crucifix.

Le ciel, objet de nos espérances.



INSI sur notre vieillesse
Luit un astre aux doux rayons,
Dont le calme éteint l'ivressse
Des bruyantes passions.

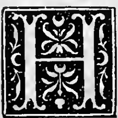
Je te suis, phare céleste!
Le court chemin qui me reste
N'est pas éloigné du port;
Et j'accepte les présages
De ce long jour sans nuages
Qui commence après la mort.

Le jour des morts à la campagne.


u temple à grands flots se hâtait de sortir
La foule qui déjà, par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançait éplorée.
L'étendard de la croix marchait devant nos pas;
Nos chants majestueux consacrés au trépas
Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes,
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.
Cependant du trépas on atteignait l'asile :
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
Voit dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris!
Il leur parlait encor; mais au sein de Paris,
Des parents les plus chers, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah! déjà contre nous j'entends gémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes
Chez qui, dans tous les cœurs affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!

L'anniversaire.


élas! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne; j'écoute... O regrets! ô douleurs!

Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort ; » et je versais des pleurs.
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.
Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand le pâle automne aura jauni les bois,
O mon père, je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois ;
Sur ces bords que la Somme arrose
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et, sur la pierre encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.



Duplessis de Richelieu

(1766-1822)



« AU petit-neveu du Cardinal, fondateur de l'Académie française, dit M. Tastet, la place d'académicien revenait par droit de naissance ; mais cette place, il eût pu se faire en outre, pour l'acquérir, des titres de ses discours souvent éloquents, toujours pleins de raison et convenablement écrits. » « Si le cardinal, ajoute un autre critique, était un homme d'église fort comme un homme

d'épée, son neveu fut un homme du monde et un général modeste et doux comme un homme d'église. Son âme, naturellement haute et modérée, était étrangère aux passions communes et n'admettait que la justice et le devoir. Dévoué, vertueux, d'une intégrité proverbiale, il resta constamment attaché à la monarchie et à la religion. » — Aucun écrit de cet académicien n'a été conservé ; les mémoires, publiés sous son nom, sont apocryphes.



L'abbé Sicard

(1742-1822)



CE nom fait le plus grand honneur à la France, à l'humanité tout entière, et spécialement à la religion. L'illustre instituteur des sourds-muets eut beaucoup à souffrir de la persécution religieuse en 1792, mais il se montra toujours digne du caractère sacerdotal, toujours préoccupé de ses chers élèves, auxquels il voua son existence avec la plus admirable abnégation. Pie VII honora de sa visite l'établissement de l'abbé Sicard en 1805 ; il assista à une séance, et reçut avec un vif plaisir un livre de prières composé pour les sourds-muets et imprimé par eux-mêmes. Académicien depuis 1795, l'abbé Sicard a composé plusieurs ouvrages qui fondèrent sa réputation d'homme de lettres et servirent de manuels aux instituteurs des sourds-muets dans l'Europe entière et le Nouveau-Monde.[1]

Comment Sicard échappa aux massacres de la Révolution.

(Lettre au Président de l'Assemblée législative. — 1792.)

CITOYEN président, — L'assemblée nationale n'apprendra pas sans douleur le massacre de citoyens qui, détenus depuis plusieurs jours à la chambre d'arrêt de la mairie, ont été transférés à celle de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Je m'empresse de faire entendre la faible voix de ma reconnaissance en faveur du citoyen courageux à qui je dois la vie. C'est Monnot, horloger, rue des Petits-Augustins. Dix-sept infortunés venaient d'être égorgés sous mes yeux ; la force publique n'avait pu les sauver. J'allais

(1) Voir la Biographie de l'abbé Sicard dans les *Bienfaiteurs de l'Enfance et de la Jeunesse au XIXe siècle* (Même collection). — Voici quelques-uns des titres honorifiques du célèbre instituteur : Chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris ; Membre de l'Institut de France (Académie) ; Vice-président de la Société royale des sciences de Paris ; Membre des académies de Madrid, Lucques, Livourne, Lyon, Troyes, Nancy, etc. ; Chevalier de la Légion d'honneur et des ordres de Saint-Wladimir de Russie ; Wasa, de Suède, etc.

périr comme eux ; ce brave artisan s'est placé devant moi, il a découvert sa poitrine et a dit : « Voilà, concitoyens, le poitrine qu'il faudra traverser avant d'arriver à celle de ce bon citoyen ; vous ne le connaissez pas, mes amis ! vous allez le respecter, l'aimer, tomber aux pieds de cet homme sensible et dévoué, quand vous saurez son nom ; c'est le successeur de l'abbé de l'Epée, l'abbé Sicard. » Le peuple ne se calmait pas, il persistait à croire qu'on voulait se servir de mon nom pour sauver la vie d'un traître. J'ai osé m'avancer moi-même, et, monté sur une estrade, parler au peuple, n'ayant pour toute défense que le courage de l'innocence et ma confiance ferme dans ce peuple égaré.

J'ai dit mon nom et ma position sociale ; je me suis prévalu de la protection spéciale de l'Assemblée nationale en faveur de l'instituteur des sourds-muets et des chefs de cet établissement. Des applaudissements réitérés ont succédé à des cris de rage. J'ai été mis par le peuple lui-même sous la sauvegarde de la loi, et accueilli comme un bienfaiteur de l'humanité par tous les commissaires de la section des Quatre-Nations, qui doit être glorieuse d'avoir des Monnot dans son sein.

Permettez-moi, citoyen président, de confier à l'Assemblée nationale le témoignage de ma reconnaissance pour donner à une action aussi généreuse la plus grande publicité possible. Une nation dans laquelle des citoyens tels que celui à qui je dois la vie ne sont pas rares, doit être invincible. Raconter de pareils actes d'héroïsme, c'est remplir un devoir. Les sentir sans pouvoir exprimer l'admiration qu'ils excitent et ne les oublier jamais, c'est l'état de mon âme, plus satisfaite de vivre avec de pareils bienfaiteurs que d'avoir échappé à la mort.

Le cardinal de Bausset

(1748-1824)



PRÉSIDENT du conseil royal de l'Instruction publique, pair de France, ministre d'Etat, académicien et cardinal, l'abbé de Bausset eut une immense réputation sous Louis XVIII. Le roi lui avait écrit de sa propre main pour le féliciter de ses travaux, et telle était, dit un auteur, l'estime universelle pour ce prélat, que si la nomination du Pape eût été au choix du public français, il aurait eu de fortes chances de monter sur le trône pontifical. Son chef-d'œuvre est l'*Histoire de Fénelon*, à laquelle il consacra près de dix années. Il composa ensuite une *Histoire de Bossuet*.

Bossuet soutenant sa thèse de bachelier devant Condé.

La manière dont Bossuet soutint sa thèse justifia la distinction qui lui avait été accordée. Elle eut un grand éclat par le mérite extraordinaire qu'annonçait le jeune bachelier, et par le nom du prince à qui cette thèse fut dédiée le 25 janvier 1648. C'était le grand Condé, déjà fameux par les victoires de Rocroi, de Fribourg, de Nortlingue et de Dunkerque. Il voulut y assister lui-même, accompagné d'un nombreux cortège de courtisans et de militaires de tout rang, que la gloire, le crédit et la faveur enchaînaient à la suite d'un jeune héros qui semblait alors tenir en ses mains les destinées de la France.

Les succès de Bossuet avaient inspiré la plus vive émulation à tous ceux qui prétendaient lui contester un jour le premier rang. Le combat fut très animé ; il intéressa tellement le grand Condé, qu'il fut tenté, à ce qu'il a dit lui-même plus d'une fois, d'attaquer un répondant si habile, et de lui disputer les lauriers de la théologie. C'eût été un spectacle assez extraordinaire que de voir le grand Condé, déjà couvert de gloire, argumenter sur une thèse au milieu de la faculté de théologie, contre Bossuet, encore à peine connu.

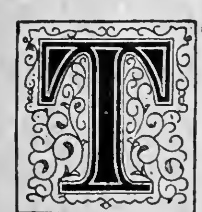
Cependant, on sera peut-être moins étonné de voir Condé prendre un intérêt si vif à une thèse de jeunes théologiens, lorsqu'on saura que ce prince avait reçu une éducation forte, grave et nourrie d'études sérieuses ; qu'élevé au collège des jésuites de Bourges, comme aurait pu l'être le fils d'un simple gentilhomme, sans autre distinction que celle d'une chaise un peu plus haute que celle de ses condisciples, il avait été soumis de bonne heure à une discipline sévère ; qu'il n'avait d'autre prééminence parmi eux, que celle qu'il devait conquérir, en les surpassant par le travail et le talent, et qu'il ne pouvait obtenir aucune grâce de son père, sans lui en présenter la demande dans une lettre écrite en latin, dans un style assez pur et assez élégant pour attester ses progrès et ses succès....

Quelque peu importante que fût en elle-même la circonstance qui mit pour la première fois Bossuet en présence du grand Condé, il en parlait toujours avec attendrissement dans la suite de sa vie, comme ayant été la première cause de l'estime et de l'amitié que ce prince conserva pour lui jusqu'à son dernier soupir.



Cambacérès

(1757-1824)



TOUJOURS aimant la religion dans le fond de son cœur, ennemi de tout excès et plein de compassion pour le malheur, Cambacérès prit néanmoins trop souvent place parmi les révolutionnaires, égaré qu'il était par son ambition. Il eût voulu sauver Louis XVI et il le déclara coupable ; maintes fois dans la suite, sa ligne de conduite fut de louvoyer entre les partis, réservant toujours son vote au plus fort.[1] Dès que la grande persécution fut passée, il revint, par une pente naturelle, à la pratique de ses devoirs religieux et donna même l'exemple d'une charité peu commune envers les pauvres. « Cambacérès, lisons-nous dans un journal de l'époque,[2] avait pris pour confesseur un estimable curé de la capitale. On ne recourait jamais en vain à lui quand il était question de quelque établissement utile à la religion. Dans sa dernière maladie, il envoya dix mille francs à une seule paroisse. Aussitôt qu'il connut le danger de son état, il demanda son confesseur et reçut pieusement les sacrements de l'Eglise, voulant que toute sa maison assistât à la cérémonie. Par son testament, il a laissé trois mille francs de rente à la cathédrale de Montpellier, sa patrie, une autre rente à toutes les églises de Paris et six mille francs de rente pour les pauvres. » — Cambacérès avait commencé des *Mémoires*, mais qui n'ont pas été publiés. On n'a de cet académicien que des travaux sur le Code civil, l'application du jury aux matières civiles et autres sujets trop peu intéressants pour que nous en reproduisions des extraits.



Campenon

(1772-1824)



ADMIRATEUR et fidèle ami du poète Ducis, Campenon ne pouvait manquer de partager ses sentiments. A l'époque de la Révolution il eut le courage de publier une romance dans laquelle il plaignait les malheurs de Marie-Antoinette, ce qui souleva contre lui la fureur des conventionnels. Il chercha un asile en Suisse. A son retour, Louis XVIII récompensa ses bons sentiments par les hon-

(1) Nommé archichancelier de l'empire et très apprécié de Napoléon, Cambacérès usa de son crédit pour déconseiller la captivité du Pape, le divorce de l'empereur, etc., mais sans succès.

(2) *L'Ami de la religion*, 17 mars 1824.

neurs dont il le combla. Les dernières années de sa vie furent marquées par de cruelles souffrances qu'il supporta avec une résignation toute chrétienne, se préparant ainsi à paraître devant Dieu.

La jeune malade.

L'HUILE sainte a touché les pieds de la mourante,
L'arrêt fatal est prononcé :
L'art n'a point de secours pour cette âme souffrante
Le monde pour elle a cessé :
Tout s'éloigne, tout fuit, hélas! l'amitié même
A l'effroi des derniers adieux
Se dérobe en baissant les yeux.
Intrépide témoin de ce moment suprême,
La mère est seule enfin près de l'enfant qu'elle aime.
Elle s'enferme alors sous les obscurs rideaux;
Ecarte loin du lit les funèbres flambeaux,
Et d'un œil que la foi rassure
Regarde, sans pâlir, le crucifix de bois,
Que la vierge chrétienne a saisi de ses doigts,
Et l'eau sainte, et le buis à la sombre verdure,
Du chevet des mourants douloureuse parure.

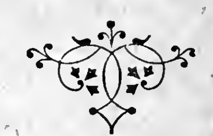
Mais quand elle voit de plus près
Le sinistre frisson qui parcourt tous ses traits,
Et ce front d'où découle une sueur mortelle,
Et cet œil qui s'éteint : « O mon enfant, dit-elle,
Si tu vis, je vivrai; mais si tu meurs, je meurs.
Déjà la tombe enferme et ton père et tes sœurs :
Seules nous nous restons; toi seule es ma famille :
Et tu me quitterais, toi, mon sang, toi, ma fille!
Non, tu vivras pour moi; Dieu voudra te guérir;
Ta mère t'aime trop, tu ne peux pas mourir.
Je ne sais quelle voix me dit encore : Espère!
Hélas! pour espérer, est-il jamais trop tard?
Ah! pour quitter ce monde, attends du moins ta mère!... »

Ainsi la foi l'anime, et l'espoir la soutient.
Mais par quels soins touchants cet espoir s'entretient!
Elle courbe son front sur la jeune victime,
De son souffle abondant la réchauffe et l'anime,
Saisit sa froide main, d'un doigt mal assuré
Interroge le pouls dans sa marche égaré;

Joint le doux suc du miel au doux jus de l'orange;
Et, dans sa bouche en feu versant ce frais mélange,
Par un breuvage heureux cherche à combattre enfin
Le brasier de la fièvre allumé dans son sein.

Et déjà cependant, évoquant ses ténèbres,
Ses larves, ses terreurs, ses spectres menaçants,
L'agonie aux ailes funèbres,
De la vierge expirante égarait tous les sens;
Et l'ange du départ sur ces lèvres muettes
Répandait de la mort les pâles violettes...
« Toi seul peux la sauver, Dieu puissant! dit la mère;
Ce n'est qu'en ton secours maintenant que j'espère;
Oui, sur ma pauvre enfant j'appelle tes bontés :
Ses jours, si peu nombreux, sont-ils déjà comptés?
Tu vois l'affreuse lutte où se débat la vie.
De ce calice amer tu bus jusqu'à la lie.
Je le sais, et ta mort fut digne encor de toi.
Je n'ose à tes douleurs égaler ma misère;
Mais souviens-toi des maux que dut souffrir ta Mère,
Et tu prendras pitié de moi. »

Tandis qu'elle priait : « Ma mère... où donc est-elle?
Dit une faible voix. Oh! viens... je me rappelle
Qu'un étrange sommeil a passé sur mes yeux.
Dieu! quel songe à la fois triste et délicieux!
Dans mon accablement, je me sentais ravie
Loin de notre humble terre et par-delà les cieux.
C'était un autre jour, c'était une autre vie;
Dans ce monde nouveau, paisible, exempt de soins,
D'étoiles et de fleurs ta fille couronnée,
Cherchait ta main pour guide, et tes yeux pour témoins!
De fronts purs et joyeux j'étais environnée,
Et mon âme pourtant ne goûtait qu'à moitié
Ce bonheur imparfait dont j'étais étonnée.
Ma mère... où donc est-elle? ai-je aussitôt crié.
Et les anges en chœur vers toi m'ont ramenée. »



Ferrand

(1758-1825)

E comte Ferrand, homme de principes, partisan de l'ordre et de l'autorité, émigra des premiers en 1789 et fut admis d'emblée au conseil du prince de Condé, qui allait combattre pour le roi. A son retour en France, il vécut dans la retraite, l'étude, et aussi dans la pauvreté. Nommé ministre d'Etat et directeur général des postes par Louis XVIII, il ne négligea point pour cela la littérature : les ouvrages que le comte Ferrand a composés sont très nombreux et dans le sens des principes monarchiques.

Casimir Delavigne s'étant présenté chez lui pour solliciter son suffrage, lorsqu'il aspirait au fauteuil académique, Ferrand le félicita de son talent, mais il lui dit franchement qu'il ne pouvait lui donner sa voix à cause des sentiments d'indépendance religieuse et politique dont il faisait profession. Il s'efforça de le ramener à des idées plus saines, malheureusement sans succès. Du reste, le nouvel académicien fit lui-même, en séance publique, l'éloge de ce noble et loyal caractère et rendit hommage à son mérite.

Les ouvrages du comte Ferrand, appréciés à l'époque de la Restauration, ne se réimpriment plus depuis longtemps.



de Montmorency

(1766-1826)

'ABORD favorable aux principes de la Révolution et quelque peu séduit par les théories perfides du philosophisme, Matthieu de Montmorency fut complètement détrompé lorsque son frère, l'abbé de Laval, périt sur l'échafaud et que le sang des Français les plus fidèles coula par torrents. La grâce agit sur son cœur avec une efficacité prodigieuse. Insensible aux sollicitations de ses anciens amis comme aux conseils du respect humain, le duc de Montmorency se donna tout entier aux pratiques de la piété la plus ardente et ne vécut plus que pour Dieu. Il devint le protecteur de toutes les institutions charitables ; ses immenses revenus passèrent aux mains des pauvres. On imagine facilement quel fut le dépit de la presse libérale lorsque l'Académie française appela un tel homme dans son sein. On demandait avec aigreur quels étaient ses titres à prendre place dans la docte

Assemblée. Montmorency n'a pas en effet composé d'ouvrages, sauf une relation du Congrès de Vérone, qui ne fut pas publiée ; mais à défaut de livres, il avait écrit d'excellents articles dans le *Mémorial catholique*, auxquels on ne reprochait guère que leur « caractère jésuitique et ultramontain. » Le duc supporta la tempête avec une patience toute chrétienne et la suite montra combien il était digne de tous les honneurs qu'on lui avait décernés. « Il fut frappé de mort subite, écrit un biographe, le 24 mars 1826, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, pendant qu'il y faisait ses prières, le vendredi-saint, juste à trois heures de l'après-midi et au pied de la représentation du saint tombeau. Toutes ces circonstances jointes à la sainteté et à la charité si connues du bon duc Matthieu, firent sur le public une profonde impression. On y vit le couronnement d'une vie pleine de mérites, la preuve et le gage d'une glorieuse prédestination ; toutes les passions se turent, tous les partis s'accordèrent pour rendre hommage au chrétien sincère, au grand seigneur obligeant et doux, au ministre vraiment dévoué à la grandeur et à la prospérité nationales. La douleur du roi, dont toute la cour fut témoin, mit le comble à la grandeur de ce deuil. « Je ne sais, dit Charles X, qui en moi, de l'homme ou du souverain, fait une plus grande perte et la ressent davantage.[1] »

De Sèze

(1750-1828)

UN soir du mois de décembre 1792, un grand avocat de Paris, M. de Sèze se préparait à prendre son repos, quand il entendit frapper à la porte de sa maison. L'ère de la Terreur était proche : les honnêtes gens s'effrayaient à la moindre alerte. L'avocat ouvrit la porte avec une certaine hésitation, mais grande fut sa surprise lorsqu'il se vit en face des envoyés du roi Louis XVI qui venaient de sa part le prier d'être son défenseur. On ne pouvait se dissimuler combien un tel honneur était périlleux : les envoyés eux-mêmes crurent devoir répéter à l'avocat les menaces qu'avaient proférées les Jacobins contre quiconque oserait se charger de la défense du royal captif. — Je sais tout, répondit modestement de Sèze, et c'est pour cela que j'accepte... On connaît la suite et le dénouement de ce fatal procès. Quant à l'histoire de de Sèze, on peut la résumer dans ce seul jour où il épuisa toutes les ressources de son talent pour sauver son roi. Le sujet fidèle, le citoyen dévoué, le chrétien sincère ne se démentit jamais. La gloire attachée à son nom le suivit sans éclipse jusqu'au terme de sa carrière. Il mourut dans les sentiments d'une douce piété après avoir été plusieurs fois visité pendant sa maladie par Mgr de Quélen, qui lui administra lui-même les sacrements.

(1) Pr. Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie française*, IV, 421.

Grandeur d'âme de Louis XVI.

Citoyens représentants de la nation! il est donc enfin arrivé ce moment où Louis, accusé au nom du peuple français, peut se faire entendre au milieu de ce peuple lui-même! Il est arrivé ce moment où, entouré des conseils que l'humanité et la loi lui ont donnés, il peut présenter à la nation une défense que son cœur avoue, et développer devant elle les intentions qui l'ont toujours animé! Déjà le silence même qui m'environne m'avertit que le jour de la justice a succédé aux jours de colère et de prévention; que cet acte solennel n'est point une vaine forme; que le temple de la liberté est aussi celui de l'impartialité, que la loi commande, et que l'homme, quel qu'il soit, qui se trouve réduit à la condition humiliante d'accusé, est toujours sûr d'appeler sur lui et l'attention et l'intérêt de ceux mêmes qui le poursuivent.

Je dis l'homme, *quel qu'il soit*, car Louis n'est plus en effet qu'un homme, et un homme accusé. Il n'exerce plus de prestige; il ne peut plus rien; il ne peut plus imprimer de crainte, il ne peut plus offrir d'espérances : c'est donc le moment où vous lui devez, non seulement le plus de justice, mais j'oserai dire le plus de faveur. Toute la sensibilité que peut faire naître un malheur sans terme, il a le droit de vous l'inspirer; et si, comme l'a dit un républicain célèbre, les infortunes des rois ont, pour ceux qui ont vécu dans des gouvernements monarchiques, quelque chose de bien plus attendrissant et de bien plus sacré que les infortunes des autres hommes, sans doute que la destinée de celui qui a occupé le trône le plus brillant de l'univers doit exciter un intérêt bien plus vif encore; cet intérêt doit même s'accroître à mesure que la décision que vous allez prononcer sur son sort s'avance. Jusqu'ici vous n'avez entendu que les réponses qu'il vous a faites. Vous l'avez appelé au milieu de vous : il y est venu; il y est venu avec calme, avec courage, avec dignité; il y est venu plein du sentiment de son innocence, fort de ses intentions, dont aucune puissance humaine ne peut lui ravir le consolant témoignage; et, appuyé en quelque sorte sur sa vie entière, il vous a manifesté son âme; il a voulu que vous connussiez, et la nation par vous, tout ce qu'il a fait; il vous a révélé jusqu'à ses pensées : mais, en vous répondant ainsi, au moment même où vous l'appeliez; en discutant sans préparation et sans examen des inculpations qu'il ne prévoyait pas; en improvisant, pour ainsi dire, une justification qu'il était bien loin même d'imaginer devoir donner,

Louis n'a pu que vous dire son innocence; il n'a pu vous la démontrer, il n'a pas pu vous en produire les preuves. Moi, citoyens, je vous les apporte; je les apporte à ce peuple au nom duquel on l'accuse.

Je voudrais pouvoir être entendu, dans ce moment, de la France entière; je voudrais que cette enceinte pût s'agrandir tout à coup pour la recevoir; je sais qu'en parlant aux représentants de la nation, je parle à la nation elle-même; mais il est permis sans doute à Louis de regretter qu'une multitude immense de citoyens aient reçu l'impression des inculpations dont il est l'objet, et qu'ils ne soient pas aujourd'hui à portée d'apprécier les réponses qui les détruisent. Ce qui lui importe le plus, c'est de prouver qu'il n'est pas coupable : c'est là son seul vœu, sa seule pensée. Louis sait bien que l'Europe attend avec inquiétude le jugement que vous allez rendre; mais il ne s'occupe que de la France. Il sait bien que la postérité recueillera un jour toutes les pièces de cette grande discussion, qui s'est élevée entre une nation et un homme; mais Louis ne songe qu'à ses contemporains; il n'aspire qu'à les détromper. Nous n'aspirons non plus nous-même qu'à le défendre; nous ne voulons que le justifier. Nous oublions, comme lui, l'Europe qui nous écoute; nous oublions la postérité, dont l'opinion déjà se prépare; nous ne voulons voir que le moment actuel; nous ne sommes occupé que du sort de Louis, et nous croirons avoir rempli toute notre tâche, quand nous aurons démontré qu'il est innocent.



De Lévis

(1764-1830)



ORCÉ d'émigrer à l'époque de la Révolution, de Lévis se vit comblé d'honneurs par Louis XVIII en 1815. Il se montra digne de la confiance que lui témoignait le gouvernement, vota toujours avec la Droite et défendit tous les bons principes. Le duc de Lévis est mort en 1830, dans les sentiments d'une fervente piété.

Pensées et Maximes.

ETABLISSEZ l'ordre, l'habitude l'entretiendra.

L'argent est comme le temps, n'en perdez pas : vous en aurez assez.

La nature humaine est si faible que les hommes honnêtes qui n'ont

pas de religion me font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les danseurs de corde avec leur dangereuse équilibre.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

On n'aime plus quand les sacrifices coûtent; on n'aime pas quand on s'aperçoit qu'on en fait.

La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin.

On se trouve plus spirituel, en songeant à ce qu'on aurait pu dire qu'en se souvenant de ce qu'on a dit.

Oter l'espoir au vice, c'est donner des armes à la vertu.

On sollicite le premier bienfait; on exige le second, et souvent le troisième est arrivé que la reconnaissance est encore en chemin.

Tel court au danger qui n'oserait l'attendre.

Persévérance vaut mieux qu'adresse.

Sans les regrets, on ne saurait pas que l'on fut heureux.

Un habile médecin se sert avec succès de l'espérance et de la crainte : l'une adoucit les maux, l'autre prévient les rechutes.

La critique est un impôt que l'envie perçoit sur le mérite.

La gloire s'achète au prix du bonheur; le plaisir, au prix de la santé; la faveur au prix de l'indépendance.

La réflexion augmente les forces de l'esprit, comme l'exercice augmente celles du corps.

L'homme s'ennuie du bien, cherche le mieux, trouve le mal et s'y soumet, crainte du pire.



Lally-Tollendal

1751-1 830)



E modèle de la piété filiale est connu de tous les jeunes gens. Les efforts courageux et persévérants du jeune Lally pour faire réhabiliter la mémoire de son père, victime d'une injuste condamnation, furent couronnés du plus beau succès.[1] Le célèbre orateur à qui toute la nation était sympathique, demanda à la Convention de pouvoir défendre Louis XVI. Cette faveur lui ayant été refusée,

(1) Voir notre ouvrage intitulé : *Le Livre d'or de la piété filiale*, p. 42.

il fit imprimer son plaidoyer ainsi qu'une *Défense des émigrés*. En 1805, il quitta Bordeaux, où il s'était fixé, pour aller présenter ses hommages au souverain Pontife à Paris. Sa mort fut chrétienne comme avait été sa vie; après avoir reçu les sacrements, il sollicita la bénédiction de Mgr l'archevêque de Paris et donna ensuite la sienne à ses enfants, en présence de ses amis, aussi émus qu'édifiés de ce spectacle.

Abus de la liberté de la presse.

CETTE liberté de la presse dont j'ai été le défenseur ardent, parce que je me reposais sur la force et l'exécution des lois qui devaient en réprimer les abus; cette liberté des journaux que j'ai fait triompher deux fois à cette tribune; cette liberté qui devrait être si précieuse et si secourable, qu'est-elle aujourd'hui, sinon une arme empoisonnée à laquelle n'ose se mesurer le glaive de la justice, et qui journellement déchire l'Etat, les familles, les individus, les étrangers comme les nationaux, les souverains comme les sujets? Une bande s'est formée de quinze à vingt journaux, dont la moitié ne vaut pas l'honneur d'être nommée, mais n'en est peut-être que plus dangereuse, parce qu'on dédaigne de la combattre, et qu'elle s'adresse aux esprits les plus grossiers, aux âmes les plus susceptibles de corruption. A l'aide des sentinelles qu'elle a postées, des échos qu'elle s'est ménagés de ville en ville, de campagne en campagne, cette bande de journaux appesantit, sur la France entière, de tous les despotismes le plus avilissant dont une nation puisse subir le joug.

Mais ce qui signale les hommes que dénoncent ici par ma voix tous les gens de bien, c'est une déloyauté d'intentions qui perce à chaque page; c'est une indécence et une audace de langage qui tour à tour dégoûtent, révoltent; c'est une tyrannie de fait, une obscure et insolente autocratie, dont se sont investis eux-mêmes ceux qui l'exercent, et à laquelle ils prétendent que tout se soumette passivement. Moteurs et instruments tour à tour, ils signifient leurs ordres à leur souverain et à leur pays. Ils désignent impérativement au roi les ministres qu'il doit choisir; aux électeurs, les députés qu'ils doivent nommer; aux députés, les usurpations qu'ils doivent entreprendre; aux ministres, les concessions qu'ils doivent faire cette année et celles qu'ils doivent promettre pour l'année suivante; aux tribunaux, les jugements qu'ils doivent rendre; aux ambassadeurs, les traités qu'ils doivent conclure; à l'armée, ce qu'elle doit avoir d'officiers; à la religion, ce qu'elle doit avoir de ministres. Tout pouvoir qui ne leur obéit pas, ils le traitent

en esclave révolté; tout fonctionnaire public qui n'est pas l'élu de leur choix, devient l'objet de leur haine et de leurs satires...

De l'attaque générale contre la religion, on a passé aux railleries, aux insultes, aux diffamations contre les prêtres. Tantôt, on s'en prend aux premiers pasteurs, on leur reproche leurs richesses, on calcule et on exagère leurs revenus, mais on ne parle jamais de leurs bienfaits. On s'étonne que le prélat qui occupe le siège de la capitale aille se délasser à la campagne de la fatigue des fonctions qu'il remplit avec tant de zèle et d'assiduité. Tantôt, on verse le ridicule sur ces pauvres desservants dont naguère on plaidait pathétiquement la cause pour s'en faire une arme contre les premiers pasteurs. On semble leur envier leur modique traitement. Que si, sur tant de milliers d'ecclésiastiques disséminés en France, il s'en rencontre quelques-uns qui aient oublié la sainteté de leur caractère, la renommée n'a pas assez de ses cent voix pour publier ce scandale. On impute à tout le clergé les torts d'un de ses membres, à la religion même les fautes de quelques-uns de ses ministres... Ces gens-là ne veulent donc pas qu'il reste un seul sentiment religieux pour consoler l'humanité, un seul frein pour contenir les passions aveugles de la multitude !...

L'abbé de Montesquiou

(1757-1832)



DÉPUTÉ à la Constituante en 1789, l'abbé de Montesquiou y déploya une rare éloquence, jointe à tant d'habileté et de modération qu'un jour Mirabeau s'écria en le voyant monter à la tribune : « Défiez-vous de ce petit serpent : il va vous séduire. » Il exerçait en effet un véritable prestige sur ses auditeurs. Le roi et la reine, confiants dans sa perspicacité, le consultèrent plus d'une fois. Sommé de prêter le serment révolutionnaire, il s'y refusa et émigra en Angleterre. A son retour, l'abbé de Montesquiou rendit de nouveaux services à sa patrie ; en 1814, Louis XVIII le combla d'honneurs ; il fut successivement ministre de l'intérieur, puis ministre d'Etat, duc et pair de France. Tous les partis reconnaissaient à l'envi ses hautes qualités, son esprit de conciliation, la douceur de son caractère. Il entretint des relations assidues avec les écrivains les plus distingués, et suivit toujours avec un grand intérêt les travaux de ses collègues de l'Académie. L'abbé de Montesquiou n'a écrit aucun ouvrage ; ses discours, quoique très remarquables, n'ont pas été conservés.



Cuvier

(1769-1832)

OUS voyons en Cuvier l'alliance du savant, de l'homme de lettres et de l'homme de foi. C'est à un prêtre qu'il dut sa première fonction publique et jamais il n'oublia ce service. Si le clergé n'eut pas la consolation de lui voir abjurer le protestantisme dans lequel il était né, du moins Cuvier se montra-t-il toujours, soit au conseil d'Etat, soit au conseil de l'Instruction publique, favorable à la religion catholique, beaucoup plus favorable même que plusieurs de ses collègues appartenant à cette religion. Mais ce n'est pas là le principal titre de Cuvier à notre admiration et à nos éloges ; ce qui constitue son véritable mérite au point de vue qui nous occupe, c'est l'hommage qu'il a rendu courageusement à la vérité de la Bible, en dépit des affirmations audacieuses de la philosophie voltairienne. « Assistant par l'intuition de son génie aux grands spectacles de la nature antédiluvienne, il décrit dans ses ouvrages un monde tout entier, enseveli sous le nôtre avec ses habitants. Il l'exploite comme une mine féconde, y ramasse d'une main les débris informes d'animaux disparus, et, de l'autre, les reconstruit dans leurs proportions gigantesques, sonde les profondeurs du monde pour en supporter l'âge et donne à la véracité des récits bibliques le plus magnifique témoignage en disant : « De toutes les cosmogonies celle de Moïse est la seule qui soit conforme à la nature. »

Sur le déluge.

'IL y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq ou six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces d'animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a au contraire mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive; qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques.

Bel exemple de reconnaissance donné par un loup.

Le loup est un des animaux féroces chez lesquels l'attachement peut être porté au plus haut degré, et qui nous donne le plus singulier exemple du développement que peut atteindre le besoin des caresses; besoin si extraordinaire que nous le voyons chez cet animal l'emporter sur celui de la faim.

J'en ai connu un qui, élevé comme un jeune chien, devint familier avec toutes les personnes qu'il voyait habituellement; il suivait en tous lieux son maître, dont l'absence le faisait souffrir, montrait la soumission la plus entière et, sous ces divers rapports, ne différait en aucune manière du chien domestique le plus privé; cependant son maître étant obligé de s'absenter, en fit don à la ménagerie. Là, enfermé dans une loge, l'animal fut pendant plusieurs semaines triste et sans appétit; cependant sa santé se rétablit et il s'attacha bientôt à ses gardiens; il paraissait avoir oublié ses anciennes affections, quand au bout de dix-huit mois son maître revint. Au premier mot que celui-ci prononça, le loup, qui ne l'apercevait point encore, reconnut sa voix et il en témoigna sa joie par ses mouvements et ses cris. On le mit en liberté et aussitôt il couvrit de caresses son ancien ami comme l'aurait fait, après quelques jours d'absence, le chien le plus dévoué. Malheureusement, il fallut se quitter de nouveau et cette séparation fut la cause d'une nouvelle tristesse; tristesse si profonde qu'on dut renfermer un chien avec le loup pour donner à celui-ci quelques sujets de se distraire. Trois ans s'écoulèrent sans que le maître revînt. Lorsqu'il entra dans la ménagerie, sa voix frappa de nouveau l'attention du loup et lui rappela son amitié. Aussitôt lâché, il courut vers son maître, redoubla de cris, posa ses deux pattes de devant sur ses épaules, lui lécha le visage et menaça de ses dents les gardiens qui osaient s'en approcher, quoiqu'il leur eût donné un instant auparavant des marques de son affection. Il fut nécessaire de se séparer encore. Après cet instant pénible, le loup devint triste, immobile; il refusa toute nourriture; il maigrit, ses poils se hérissèrent comme ceux de tous les animaux malades : au bout de huit jours, il était méconnaissable et l'on a eu longtemps la crainte de le perdre; cependant sa santé s'est heureusement rétablie; il a repris son embonpoint et son brillant pelage; ses gardiens ont pu de nouveau l'approcher, mais il n'a plus souffert les caresses d'aucune autre personne, et il n'a répondu que par des menaces à celles qu'il ne connaissait point.

Ce récit, dont j'ai plutôt adouci qu'exagéré les expressions, ne ressemble guère sans doute à ce qu'on rapporte généralement du naturel du loup; mais on ne connaît cette espèce que par ce qu'ont fait voir les individus de nos forêts, qui vivent entourés d'ennemis et de dangers, et chez lesquels il ne peut se développer d'autres sentiments que ceux de la crainte, de la défiance et de la haine.



Joseph Dacier

(1742-1833)

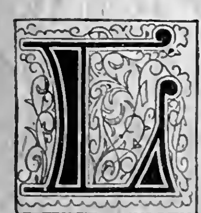


ESTINÉ par ses parents à l'état ecclésiastique, Joseph Dacier, à la fin de son cours d'humanités, entra au séminaire et prit la soutane ; mais sentant que telle n'était pas sa vocation, il rentra dans le monde. Toutefois, l'éducation religieuse de ses premières années avait laissé chez lui une forte empreinte ; et s'il sacrifia un moment aux idées libérales de l'époque, il ne tarda pas à revenir aux bons principes. Comblé d'honneurs par Louis XVIII et Charles X, il resta toujours modeste, de mœurs simples, aussi éloigné du faste et du luxe qu'au temps de sa médiocrité. Dacier vécut jusqu'à l'âge de 91 ans ; tous les gens de bien l'aimaient, les savants l'estimaient et recherchaient sa société. Sa mort profondément chrétienne couronna la vie la plus pacifique et la plus noble. On rapporte qu'un peu avant d'expirer, sa délicatesse de conscience s'alarmait au souvenir de ses fautes anciennes : il exprima ses inquiétudes à un ami qui le visitait. « Rassurez-vous, lui dit ce dernier, si Dieu vous laisse parler dix minutes, vous ne serez pas condamné. » — D'après le Répertoire de Staaf, Dacier n'a guère publié que des traductions d'auteurs grecs, notamment de Xénophon et d'Elien.



Michaud

(1767-1839)



E plus important ouvrage de Michaud est son *Histoire des croisades*, dont les critiques de toute nuance ont proclamé le mérite. Après la composition de cet ouvrage, l'illustre auteur désira visiter en personne les lieux qu'il avait décrits et partit pour l'Orient en 1830 avec Poujoulat. A son retour, il publia sa *Correspondance d'Orient*, qui est la relation de son séjour à Jérusalem et dans les

autres localités de la Palestine sanctifiées par la présence du Sauveur. Depuis l'avènement de Louis-Philippe, Michaud ne cessa de lutter contre l'esprit révolutionnaire et il le fit avec autant de talent que de dignité. Il est mort chrétiennement à Passy, au mois de septembre 1839.

Départ de la première Croisade.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude : plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, et la foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fêtes solennelles. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile ; on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Les pères conduisaient leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une

foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient leurs deux doigts l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine : ils étaient suivis par leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, assurés que celui qui nourrit les petits des oiseaux ne laisserait pas périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix... Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si c'était là Jérusalem. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques n'en savaient guère plus que leurs vassaux : ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, ayant leur faucon sur le poing...

Mgr de Quélen

(1778-1839)



L'ILLUSTRE archevêque de Quélen était le cinquième prélat qui occupait le siège de Fléchier à l'Académie. Nous donnons plus loin un extrait de son *Eloge* par le comte Molé.[1] Sa charité ne connaissait point de bornes; quant à sa pureté, dit un auteur, c'était plus que celle d'un saint, c'était celle d'un ange. Mgr de Quélen n'a pas composé d'ouvrages, mais ses instructions et ses mandements sont fort remarquables. L'oraison funèbre de Louis XVI, qu'il prononça dans une cérémonie expiatoire, ayant été publiée en brochure, produisit dans toute la France chrétienne une vive sensation.

Le Pasteur doit se sacrifier pour ses ouailles.



UN peu de rémission s'annonce, nos très chers Frères, dans la violence du fléau; l'impression d'une foi vive, et le sentiment d'une tendre dévotion envers l'auguste Marie, Mère de Dieu, ont fait remarquer que c'est le vendredi, fête de la

(1) Voir à la suite de la Notice sur Molé.

Compassion de la très sainte Vierge, jour où l'Eglise célébrait le souvenirs de ses douleurs au pied de la croix, que le mal qui nous dévore a paru diminuer. Des paroisses où, la veille encore, les prêtres ne pouvaient suffire à l'administration des derniers sacrements, ont à peine compté le lendemain un seul malade en danger, au lieu du nombre considérable qui occupait leur zèle jusqu'à épuiser leurs forces. Un jour, un seul jour de trêve, même pour un seul quartier de la ville, pour un seul hameau du diocèse, serait déjà un bienfait signalé, et le sujet d'une grande espérance; le devoir à la miséricorde de celle que personne n'a jamais invoquée en vain, est une pensée que notre cœur plein de reconnaissance pour ses anciennes bontés, saisit avec empressement, et dont il voudrait vous faire partager la consolation et le bonheur.

Toutefois, nos très chers Frères, quel que soit cet adoucissement, il n'est malheureusement que trop vrai que l'*Alleluia* du temps pascal ne sera pas exempt de tristesse, que les chants de joie et de triomphe de la sainte résurrection seront empreints pour nous d'un sentiment de mélancolie et de douleur. Il n'a pas disparu ce fléau terrible qui, s'abattant sur nous avec la rapidité du vautour sur sa proie, promène encore dans la ville et dans nos campagnes sa faux meurtrière, et qui, « comme un tyran impitoyable, dit l'Ecriture, presse sous ses pieds la foule des victimes de tous les rangs qu'il a frappées, et qu'il entasse sans pitié dans la tombe. »

Hélas! nos très chers Frères, après même que le fléau aura cessé, que de traces profondes il aura laissées sur son passage; que de plaies à cicatriser! que de veuves à soulager! que d'orphelins à recueillir! que de familles à consoler! et par conséquent que de ressources à trouver! mais elle saura bien les découvrir, l'infatigable, l'inépuisable charité, dont saint Paul a dit : « Qu'elle ne périra jamais, *Charitas nunquam excidit.* »

C'est au pied de la croix de Jésus-Christ que nous vous écrivons, nos très chers Frères, c'est l'un des jours de cette grande semaine, qui nous rappelle à la fois tout ce que la justice divine a de plus terrible et tout ce que sa miséricorde a de plus consolant. L'âme toute remplie des émotions que font naître ces jours lugubres et solennels, nous éprouvons le besoin, en vous exhortant à la pénitence, à la prière et aux bonnes œuvres, de vous parler aussi de la sollicitude pastorale qui nous attache de plus en plus à vous, qui nous fait regarder les malheurs de chacun de nos diocésains comme s'ils nous étaient personnels, et qui vous consacre de nouveau tout ce qui nous reste de bien et de vie pour les adoucir. C'est en présence de Jésus-Christ livré pour nous, que nous

nous livrons volontiers nous-même, et que nous nous offrons en sacrifice, s'il le faut, pour votre bonheur et pour votre salut; que nous vouons du moins, pour y travailler, toutes nos forces et toutes les ressources qui seront en notre pouvoir. S'il en était un seul parmi vous, qui pût trouver dans l'examen de sa propre conduite à notre égard quelque motif de douter de ces dispositions, dont nous prenons à témoin « Celui qui sonde les reins et les cœurs, » nous oserions lui dire comme le Joseph de l'ancienne loi : « Je suis votre frère, ne craignez point, ne vous troublez pas de ce qui est arrivé; c'est par la volonté de Dieu. Il a changé en bien le mal qu'on a voulu me faire; il a conduit les choses à ce point, et il a voulu se servir encore de moi pour en sauver plusieurs.[1] » Ne craignez donc point, j'aurai soin de vous et de vos enfants : *Ego sum frater vester... nolite timere, ego pascam vos, et parvulos vestros.* Oui, nous aurons soin de vos enfants, nous les recueillerons, nous les réchaufferons sur notre sein; bien plus, nous leur susciterons des mères selon la grâce, pour remplacer celles qu'ils ont perdues selon la nature.



De Pastoret

(1756-1840)

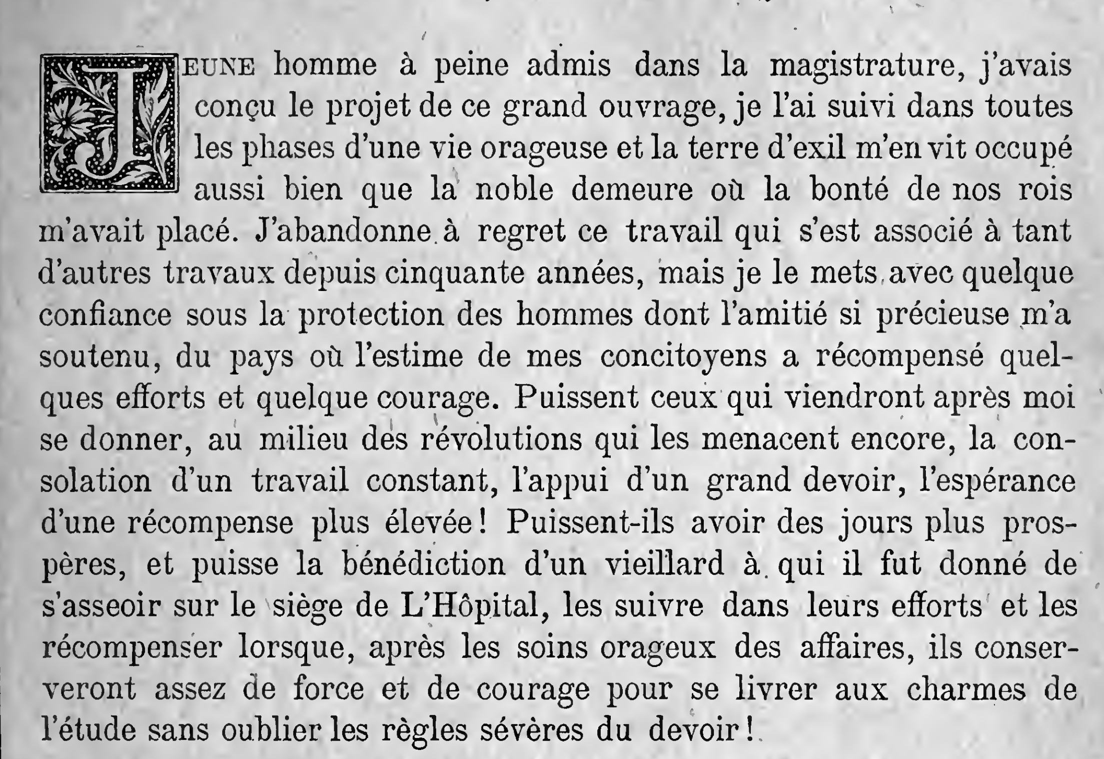


L'ÉPOQUE de la Révolution, de Pastoret se dévoua à la cause de Louis XVI avec les plus grands périls pour sa propre vie. Un mandat d'amener ayant été lancé contre lui, il put gagner la frontière à l'aide d'un déguisement. Lorsqu'il rentra en France, ce fut pour se vouer entièrement aux bonnes œuvres. Il avait, en 1795, prêté le secours de son éloquence aux prêtres persécutés : sa bourse ne leur fut pas moins généreusement offerte que son talent. Tous les genres de misères trouvaient en lui un protecteur. L'académicien Roger a fait un magnifique éloge de cette charité populaire et universelle.[2] Le marquis de Pastoret sera cité dans l'histoire comme l'un des hommes les plus honorables, les plus désintéressés, les plus religieux du commencement de ce siècle.

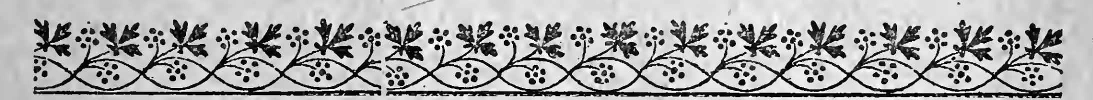
(1) Allusion au pillage récent de l'Archevêché et à la persécution aussi violente qu'injuste, dont le prélat avait été la victime. Lui-même annonce qu'il veut tenir lieu de père aux enfants orphelins de ses ennemis; on ne peut rien imaginer de plus apostolique ni de plus tendre que ce langage.

(2) Voir plus loin, à la suite de notre notice sur Roger. — La marquise de Pastoret, dont la vie se trouve racontée dans les *Chrétiennes illustres du XIXe siècle*, ne fut pas moins admirable que son mari sous ce rapport; c'est à elle qu'on est redevable de l'institution des Salles d'asile.

Conclusion de l'Histoire de la Législation.



JEUNE homme à peine admis dans la magistrature, j'avais conçu le projet de ce grand ouvrage, je l'ai suivi dans toutes les phases d'une vie orageuse et la terre d'exil m'en vit occupé aussi bien que la noble demeure où la bonté de nos rois m'avait placé. J'abandonne à regret ce travail qui s'est associé à tant d'autres travaux depuis cinquante années, mais je le mets avec quelque confiance sous la protection des hommes dont l'amitié si précieuse m'a soutenu, du pays où l'estime de mes concitoyens a récompensé quelques efforts et quelque courage. Puissent ceux qui viendront après moi se donner, au milieu des révolutions qui les menacent encore, la consolation d'un travail constant, l'appui d'un grand devoir, l'espérance d'une récompense plus élevée! Puissent-ils avoir des jours plus prospères, et puisse la bénédiction d'un vieillard à qui il fut donné de s'asseoir sur le siège de L'Hôpital, les suivre dans leurs efforts et les récompenser lorsque, après les soins orageux des affaires, ils conserveront assez de force et de courage pour se livrer aux charmes de l'étude sans oublier les règles sévères du devoir!



De Bonald

(1754-1841



LAMENNAIS a dit : « De Bonald est le plus grand philosophe que le monde ait eu depuis Malebranche. » L'académicien Brifaut, dans un discours public, n'a pas craint de le comparer à Descartes, à Leibnitz, à Pascal, à Bossuet, et il s'est écrié en terminant sa harangue, accueillie par les plus vifs applaudissements : « Honneur au pays qui a vu naître un tel génie! » Nous ajouterons, avec autant de raison sans doute : « Honneur à l'Eglise qui a compté ce génie parmi ses enfants les plus dévoués! »

Dans son ouvrage capital *La Législation primitive*, de Bonald établit que le pouvoir est une émanation directe de Dieu. L'homme n'est rien pour lui, Dieu est tout, Dieu seul mérite l'obéissance et c'est à lui qu'on obéit dans les souverains. On peut facilement imaginer quelle tempête de récriminations et d'injures souleva

une pareille doctrine chez les philosophes incrédules de l'époque. De Bonald ne s'en émut pas; il suivait par avance le conseil que lui suggéra Lamartine dans une de ses plus belles odes :

Ainsi, des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités.
Ce voile qui des lois premières
Couvrait les augustes mystères,
Se déchire et tombe à ta voix....
Mais quoi! tandis que le génie
Te ravit si loin de nos yeux,
Les lâches clameurs de l'envie
Te suivent jusque dans les cieux!
Crois-moi, dédaigne d'en descendre;
Ne t'abaisse pas pour entendre
Ces bourdonnements détracteurs;
Poursuis ta sublime carrière,
Poursuis : le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.

Nous ne pouvons rapporter ici tous les traits qui font ressortir le caractère éminemment religieux de ce grand homme; [1] l'épitaphe composée pour lui par le comte de Marcellus complétera ce trop court aperçu en résumant toute sa vie :

Hic jacet in Christo, in Christo vixitque Bonaldus.
Pro quo pugnavit, nunc videt ipse Deum;
Græcia mireturque suum, jactetque Platonem,
Hic par ingenio, sed pietate prior.[2]

Charles XII.

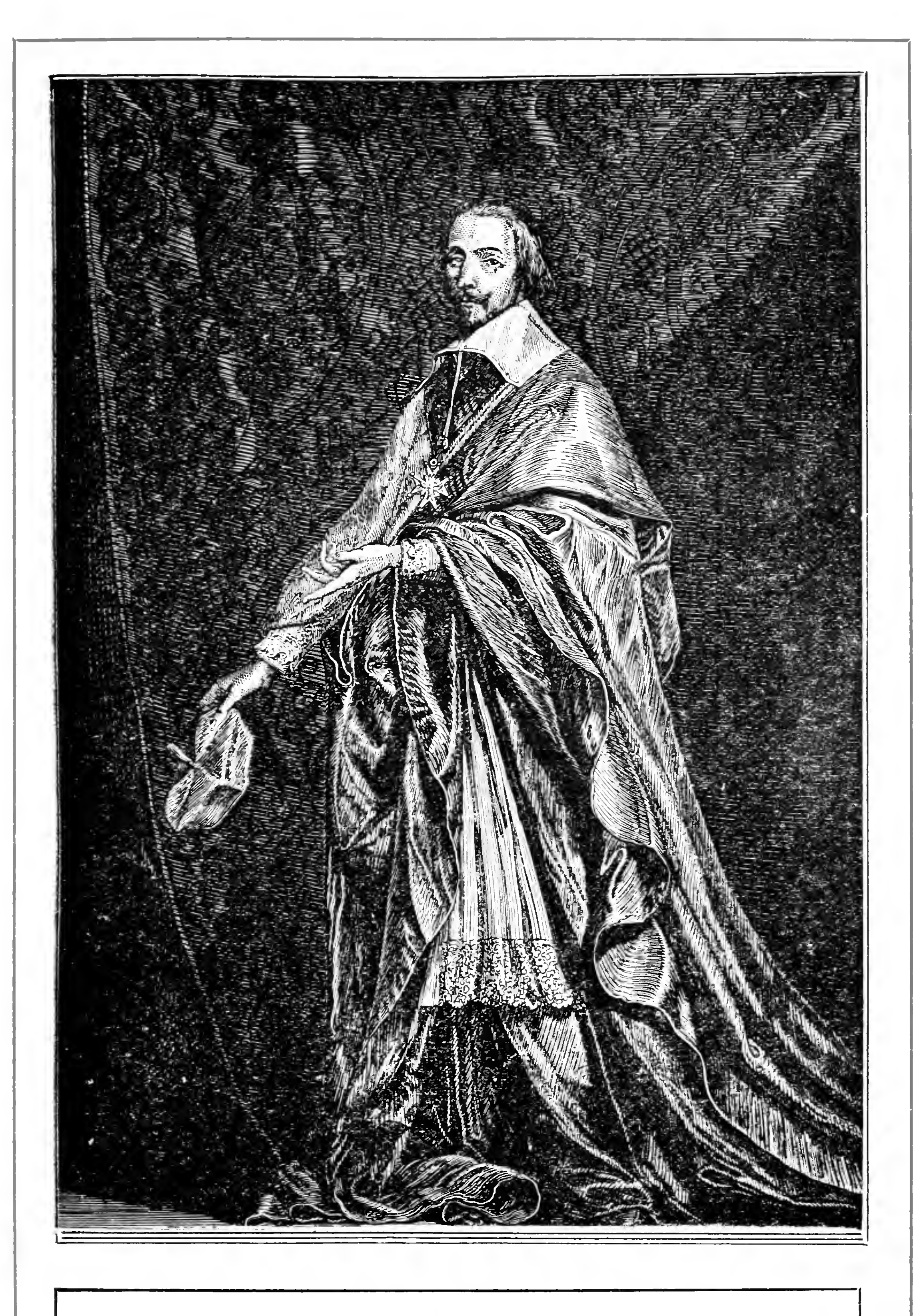


RRÊTONS-NOUS un moment devant ce Charles XII, comme on s'arrête devant ces pyramides du désert, dont l'œil étonné contemple les énormes proportions, avant que la raison se demande quelle est leur utilité.

On aime à voir dans cet homme extraordinaire, l'alliance si rare des vertus privées et des qualités héroïques, même avec cette exagération, qui a fait de ce prince le phénomène des siècles civilisés. On

(1) Voir sa Biographie dans le volume de la même collection intitulé : *Les Hommes d'Etat au XIXe siècle.*

(2) Ci-gît, dans l'amour du Christ, de Bonald qui toute sa vie aima le Christ. Le Dieu, pour qui il a combattu, il le voit aujourd'hui face à face. Grèce, réservez pour Platon votre admiration et vos louanges : de Bonald l'a égalé par son génie, surpassé par son esprit de religion.



Richelieu, fondateur de l'Académie française. (Page 11.)
(D'après Philippe de Champaigne.)

admire et ce profond mépris des voluptés de la vie, et cette soif démesurée de la gloire, et cette extrême simplicité de mœurs, et cette étonnante intrépidité, et sa familiarité, et sa bonté même envers les siens, et sa sévérité sur lui-même, et ses expéditions fabuleuses entreprises avec tant d'audace, et cette défaite de Pultawa soutenue avec tant de fermeté, et cette prison de Bender où il montra tant de hauteur, et ce roi qui commande le respect à des barbares, lorsqu'ils n'ont plus rien à en craindre, l'amour à ses sujets, lorsqu'ils ne peuvent plus rien en attendre, et, quoique absent, l'obéissance dans ces mêmes états, où ses successeurs présents n'ont pas toujours pu l'obtenir. A la vue de cette combinaison unique de qualités et d'évènements, on est tenté d'appliquer à ce prince ce mot du père Daniel, en parlant de l'un de nos rois : *Un des plus grands hommes, et des plus singuliers qui aient été.*

Pensées détachées.

APPROCHER les hommes n'est pas le plus sûr moyen de les réunir.

Le beau est toujours sévère.

Les faibles se passionnent pour les hommes et les forts pour les choses.

Il faut croire au bien pour le pouvoir faire.

Les présomptueux se présentent, les hommes d'un vrai mérite aiment à être requis.

La pire des corruptions n'est pas celle qui brave les lois, mais celle qui s'en fait à elle-même.

La raison est le flambeau de l'amitié ; le jugement en est le guide ; la tendresse en est l'aliment.

Les grandes découvertes, dans les sciences, ne sont pas des idées complètes, mais des idées fécondes.

Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances dites par des gens d'esprit, des crimes commis par d'honnêtes gens : voilà les révolutions.

L'auteur d'un ouvrage sérieux a complètement échoué si l'on ne loue que son esprit.

L'homme est une intelligence servie par des organes.

Le repentir est une seconde innocence.

L'ordre va avec poids et mesure ; le désordre est toujours pressé.

Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls ; ils sont les fléaux des gens occupés.



Frayssinous

(1765-1841

« UCUN homme d'Eglise depuis plusieurs siècles n'a été chargé de plus de titres ni investi de plus de dignités, aucun n'a rempli de fonctions plus éminentes, aucun ne fut officiellement plus considérable que Mgr Frayssinous... Il fut prêtre, docteur en théologie, évêque, chevalier de tous les ordres français et d'un grand nombre d'ordres étrangers, (au point que la croix et les plaques n'eussent pu tenir toutes sur sa poitrine), membre de l'Académie, pair de France, aumônier et prédicateur du roi, grand-maître de l'Université, ministre de l'Instruction publique et des cultes, et enfin précepteur de l'héritier du trône. L'historien du prélat assure que le chapeau de cardinal lui fut offert et que son humilité le refusa. Lui-même n'en revenait pas de cette prodigieuse accumulation de grandeurs. « On me croit propre à tout parce que j'ai fait des *Conférences*, disait-il, j'ai pensé un moment qu'on me confierait l'expédition d'Alger.[1] » Les Conférences de Frayssinous, bien connues de nos lecteurs, sont en effet son plus beau titre de gloire, ou plutôt ce fut par les Conférences qu'il glorifia le mieux la sainte Eglise et son divin chef, car pour lui personnellement, il ne chercha jamais la gloire. Aussi simple que le dernier des prêtres, il dépassa par sa modestie et sa piété, dit un auteur, tous les autres ministres ecclésiastiques dont la France a pu s'honorer.

Mission providentielle de Napoléon Ier.

UN homme a passé au milieu de nous, qui, né, ce semble, avec le pressentiment secret de son élévation future, est arrivé, par une suite d'évènements inouïs, jusqu'au faîte de la grandeur et de la puissance. Jamais peut-être la Providence n'a montré dans un plus grand jour tout ce qu'elle peut, soit pour élever un faible mortel, soit pour le perdre et le précipiter, malgré tous ses efforts afin d'échapper à sa ruine. Pour mieux faire éclater son action toute divine, elle va prendre un homme obscur, au sein d'une famille ignorée, au milieu d'une des régions les plus incultes de l'Europe : et voilà qu'il est donné à cet homme de se signaler entre tous les capitaines de son temps par vingt années de victoires incroyables, de fouler

(1) Prosp. Vedrenne.

à son gré les peuples et les rois, de s'asseoir lui-même sur le plus beau des trônes, et de s'allier enfin au sang le plus auguste de la terre. Sa vie politique et guerrière développa en lui des qualités extraordinaires, qui jettent dans l'étonnement plutôt qu'elles n'excitent l'admiration, mais qui ont toujours l'infaillible et malheureux pouvoir de subjuguer l'esprit des peuples. S'il manque de cette magnanimité sans laquelle on ne saurait être un grand homme, on est forcé de reconnaître qu'il eut éminemment tout ce qu'il fallait pour devenir un des hommes les plus célèbres de l'univers, une vigueur de santé que rien n'altère, une inflexibilité de pensée que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie : tout cela contribue à faire de lui un des instruments les plus terribles dont la Providence se soit servie pour châtier les peuples et les rois. Il faut que tout soit pris dans les pièges de sa politique, ou tombe sous les coups de ses mains victorieuses. Par lui, les sceptres sont brisés, les rois sont captifs, les générations exterminées, les peuples asservis, et l'Europe, muette en sa présence, demeure immobile de saisissement et d'épouvante.



Roger

(1776-1842)

AU terme de ses études, Roger s'était exprimé un peu librement sur le compte des révolutionnaires : il fut jeté en prison, pour ce méfait, avec sa famille et ne recouvra la liberté que deux ans après. Dans la suite, il ne craignit pas de stigmatiser de nouveau Robespierre et les autres héros de la Révolution ; aussi s'attira-t-il les colères du parti ; mais l'admiration et les suffrages de tous les gens de bien lui furent constamment assurés. Le gouvernement de Juillet le destitua du poste qu'il occupait à l'Université et lui ravit ainsi ses uniques ressources ; Roger ne se plaignit pas : la piété sincère, l'esprit de foi qui l'animaient, le soutinrent dans cette épreuve et lui procurèrent de douces jouissances en compensation de celles qu'il avait perdues. Ses sentiments religieux brillèrent surtout à la fin de sa vie. « Il avait eu déjà le bonheur de communier, rapporte un journal du temps, lorsqu'il voulut se préparer encore, par la réception des sacrements, à une opération douloureuse jugée nécessaire par les médecins. Au milieu des plus cruelles souffrances, il conserva une admirable sérénité, et l'on peut dire qu'il a été un modèle de résignation chrétienne et de confiance en Dieu. »

Un modèle de charité chrétienne.


A vie de M. de Pastoret a été partagée entre deux belles passions, la passion du bien et la passion de l'étude. Il n'étudiait en effet que pour faire le bien; aussi tous ses ouvrages sont-ils de bonnes actions.

M. de Pastoret naquit avec le germe de beaucoup de vertus, que son éducation, modelée sur celle de nos anciens magistrats, développa facilement; sa vie fut constamment simple, frugale, studieuse, mais charitable. Oh! charitable par dessus tout. La charité était son premier devoir et son plus doux plaisir. Ingénieux à l'exercer, plus ingénieux encore à en voiler les actes, « la charité, nous disait-il dans cette académie, il y a aujourd'hui quatorze ans, aime à se dérober à la gloire. Ce n'est pas là qu'est sa récompense. Le monde ignore ce qu'elle a fait; Dieu l'a vu; et le mérite est plus grand encore si les hommes l'ont ignoré. » Malgré tous ses efforts, malgré tous les détours mystérieux, à l'aide desquels il cherchait à déguiser ses aumônes, le nombre en était si grand, que chaque jour la main du donateur se voyait trahie, et que sa charité, qu'il espérait tenir secrète, était devenue populaire.

Oui, populaire, et la preuve en a été donnée à la face du soleil de Juillet, et dans la chaleur du combat. Un groupe de peuple, dirigé sans doute par des chefs étrangers et d'une extrême violence, s'était porté devant une maison de la place Louis XV, dont les maîtres, avait-on dit, étaient les ennemis du peuple. L'air retentissait de menaces et de cris de mort. Mais un pauvre du quartier prononce le nom de Pastoret; et voilà que tout à coup le groupe s'arrête, comme effrayé de son dessein sacrilège, et se sépare en s'écriant : « Non, non! qu'allions-nous faire! c'est la maison de l'aumône! Le mari, la femme, tous les malheureux les connaissent. »

Hélas! et à la suite de la tempête politique, M. le marquis de Pastoret s'est vu forcé de renoncer, non pas à son hôtel de la place Louis XV, mais à son domicile de prédilection, à la demeure de l'infortune, aux hôpitaux de Paris, où Napoléon l'avait installé en 1801! Depuis 1830, M. le marquis de Pastoret avait donc cessé d'être le chargé d'affaires du pauvre, le tuteur de l'orphelin. Mais je me trompe : la fortune ne lui a pas ravi tous ses pupilles; elle lui en gardait un dans l'exil...[1]

(1) Le comte de Chambord, à qui Charles X donna le marquis de Pastoret pour tuteur légal.



Nodier

(1780-1844)



A vérité des savants, a écrit cet académicien, est un abîme sans fond, dont les échos répètent à jamais cette menace prophétique du Seigneur : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* » On trouve dans les écrits de Nodier plusieurs de ces grandes pensées chrétiennes qui témoignent assez haut des sentiments de leur auteur. Les doctrines des philosophes impies n'excitaient chez lui qu'un profond dégoût. « Ma pensée, dit-il quelque part, se repose avec tant de charme sur la sublime espérance d'un monde meilleur ! Dis ce que tu voudras, farouche matérialiste : tu ne raviras pas mon immortalité ; ma conviction est plus forte que tes sophismes : je vivrai ! »

Le spirituel conteur se montrait donc croyant sincère toutes les fois que l'occasion s'en présentait ; et lorsqu'on l'invitait, dans quelque salon, à narrer une de ses charmantes histoires, il le faisait d'une manière honnête et digne d'un chrétien : les récits empreints d'une certaine licence, trop à la mode, ou d'un esprit irréligieux, lui déplurent toujours.

Quelque temps avant de mourir, sentant sa fin approcher, Nodier appela le curé de sa paroisse, se confessa ; puis, ayant rassemblé autour de son lit sa famille, ses domestiques et ses amis, il voulut recevoir en leur présence les derniers sacrements. Comme son confesseur récitait les prières d'usage, rapporte un témoin, Francis Wey, Nodier répondit clairement, avec justesse et précision, montrant ainsi que les choses de la religion n'étaient pas nouvelles pour lui. Toute l'assistance se retira profondément touchée.[1]

Pensées.



OUS ne sommes sur la terre que pour nous aimer, nous servir réciproquement, nous aider les uns les autres... *Savoir*, c'est se tromper peut-être ; *croire*, c'est la sagesse et le bonheur ; *espérer*, c'est le remède et la consolation de tous les maux ; *aimer*, c'est toute la vertu.

Pour pénétrer dans l'abîme des volontés de Dieu, il manque à l'homme des organes que Dieu n'a pas daigné lui donner. Que diras-tu

(1) L'abbé Baraud, *Chrétiens et hommes célèbres* (Téqui, éditeur, Paris). — Nodier a publié en 1826 une *Bibliothèque sacrée, grecque-latine*, qui reçut de grands éloges de Frayssinous.

de l'aveugle-né qui porte un jugement sur les couleurs, ou du sourd-muet qui analyse les effets de la musique? Nous ressemblons trop souvent à ces infirmes, quand nous prétendons avec notre courte science juger la conduite de Dieu et critiquer sa doctrine.

C'est le christianisme qui a émancipé le monde ancien; c'est lui qui a appris aux esclaves, et, ce qui paraît bien plus difficile, aux maîtres, que tous les hommes étaient formés du même limon. C'est le christianisme qui a fait sortir la loi des nations d'un village obscur, et, dans ce village, d'une étable; et dans cette étable, de la bouche d'un enfant proscrit, qui n'avait pour appui qu'un pauvre artisan. C'est le christianisme qui a soumis le sceptre et l'épée à la croix et qui a donné pour insigne de liberté au genre humain l'instrument de supplice d'un innocent.

L'orgueil des philosophes et des savants a inventé la plus impossible des hypothèses : la mort éternelle et le néant.

Histoire de Brisquet, de sa famille et de son chien.

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Gouspillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient une chienne à poil frisé, noire par tout le corps, si ce n'est au museau qu'elle avait couleur de feu, et qui était bien la meilleure du pays pour son attachement à ses maîtres. On l'appelait la Bichonne. Vous vous souvenez du temps où il vint des loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, pendant laquelle les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une véritable désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette :

— Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les

préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser courir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter.

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains :

— Mon Dieu, qu'il est attardé !

Et puis elle sortait encore, en criant :

— Eh ! Brisquet !

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire :

— N'irais-je pas ?

— Paix ! lui dit Brisquette. Ecoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. Et crie fort : « Brisquet ! Brisquet !... » Paix ! la Bichonne.

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vint couper celui de la butte :

— Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père ou les loups m'y mangeront.

— Ils m'y mangeront bien aussi, dit Biscotine.

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

— As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet. Nos enfants ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin.

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

— Si tu menais la Bichonne ? lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine ! » on ne lui répondait pas. Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus. Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet d'un coup

de sa bonne hache renversa le loup raide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus. Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin : « C'est ici qu'est la Bichonne, le pauvre chien de Brisquet. »

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allît au bois qu'une fois, et que le loup mangît.*

Soumet

(1786-1845)



E poète Soumet avait une piété profonde et sincère ; elle lui inspira plusieurs de ses œuvres : *L'incrédulité, Jeanne d'Arc* et la *Divine Epopée*, son principal poème, qui, malheureusement, repose sur une donnée tout à fait imaginaire et fut, pour ce motif, l'objet de critiques assez vives. Soumet s'en excusa, en expliquant qu'il n'entendait nullement avancer des propositions contraires à la foi, mais établir une simple hypothèse, plus propre aux ornements de la poésie que la rigueur de la théologie chrétienne. « Il ne voulait point dogmatiser, ajoute un auteur, il chantait ; et la cour romaine, juge souverain en ces matières, ne porta contre son épopée aucune censure. » Homme de bien, esprit religieux, Soumet se montra toujours bienveillant et charitable envers tous, exempt d'orgueil et de jalousie ; il supporta en silence les reproches des chrétiens fervents au sujet de son grand poème, aussi bien que les sarcasmes des philosophes impies, qui ne pouvaient pardonner à un si beau talent de s'être dépensé à la gloire de la religion.[1]

L'Ange de la charité,

Messager de la très sainte Vierge.



A, descends vers les cœurs attristés :
Prends pour eux mes trésors de vie et de lumière,
Tu n'épuiseras pas la pitié de leur Mère !
Va, pour les consoler nous prierons tous les deux :

(1) Tous les recueils classiques ont reproduit l'élégie touchante de Soumet intitulée : *La pauvre fille*. Nous l'omettons ici pour offrir à nos lecteurs des morceaux moins connus.

Je serai près de toi, quand tu seras près d'eux.
Sur la mer écumante, à l'heure des naufrages,
Jette, pour les calmer, mon doux nom aux orages.
Sauve le matelot, pour que le lendemain,
Il m'aperçoive en rêve, une palme à la main.
Adoucis aux pasteurs la pente des collines,
Et promets-moi pour mère aux âmes orphelines....

Les enfants dans le ciel.

Oh ! parmi tous ces cieux que réjouit Marie,
Celui qu'elle préfère est la jeune patrie
De ce peuple d'enfants, souriant et vermeil,
Dont le front eut à peine un rayon de soleil,
Qui n'ont pas adopté la terre pour demeure ;
Elus, pour qui l'exil ne dura pas une heure,
Qui sont victorieux sans avoir combattu,
Et pour qui l'innocence est plus que la vertu !
Dont le pied rose et pur n'a pas touché nos fanges,
Qui ne sont pas des saints,[1] qui ne sont pas des anges ;
Qui n'ont pas dit : « Ma mère ! » à leurs mères en deuil
Et n'ont à leur amour demandé qu'un cercueil !...
Le fleuve y vient baigner leurs groupes triomphants ;
L'horizon s'y déroule en nuages d'enfants,
Plus beaux que tout l'éclat des vapeurs fantastiques
Dont le couchant superbe enflamme ses portiques.
Là, sous les frais rosiers ils tiennent lieu d'oiseaux,
Quand le zéphyr d'Eden balance leurs berceaux.
Souvent leur tête blonde, et charmante, et sereine
Se tourne avec orgueil du côté de la Reine :
Car la Reine est leur mère ; oui, celle que leurs yeux
En se fermant au jour ont rencontrée aux cieux.
Mais lorsque vient à vous, enfants, cette autre mère
A qui votre naissance ici-bas fut amère,
Pour que son pauvre cœur cesse d'être jaloux,
Votre front caressé s'endort sur ses genoux ;
Sous ses baisers heureux votre bouche se pose,
Votre béatitude entre ses bras repose,
Et même au paradis, rien n'est plus gracieux
Que ce tableau d'amour chaste et silencieux.

(1) L'auteur veut dire : qui n'ont pas conquis la sainteté au prix d'héroïques efforts et de pénibles sacrifices. Nos lecteurs feront facilement la part de l'imagination dans cette poétique description.

Ballanche

(1776-1847)



MI particulier de De Maistre, De Bonald, Chateaubriand, Ballanche s'est efforcé comme eux de réintégrer le principe chrétien dans les sociétés modernes. « Retournons, s'écriait-il dès sa jeunesse, retournons, il en est temps, aux idées religieuses : les littérateurs et les artistes ne peuvent rien sans elles. » Il a constamment travaillé dans ce but, surtout dans la *Palingénésie sociale*, qui met à nu les secrets de sa conscience calme et sereine. La mort l'empêcha de terminer ce travail, mais elle ne put troubler ni déconcerter l'écrivain : « il reçut les derniers sacrements, rapporte un journal de l'époque, avec la foi vive, le touchant abandon, l'aimable douceur d'un enfant. »

Adieux à Rome.



ILLE illustre entre toutes les villes, adieu! Voyageur d'un moment, ne ressemblé-je pas à ces autres voyageurs qui sont nés sur ce sol, et qui y sont morts? Mon voyage, qui n'a été qu'une circonstance dans ma vie, est comme leur vie entière. Voyageur d'un moment, donne-leur des larmes; car tu ne peux leur donner que cela : donne-leur des larmes en passant. C'est avec leurs sueurs, c'est avec leur sang qu'ils ont élevé tant de monuments, qu'ils ont, pour ainsi dire, creusé cet abîme d'admiration dans lequel tu te perds. Chacune des pensées que tu as eues leur a coûté du sang, des larmes, leur vie. Ils sont morts de fatigue, de douleur, de misère, pour qu'un jour il te fût donné de dire : Ville illustre entre toutes les villes, adieu!...

Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des César. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en est pas ainsi de la ville où saint Pierre vint en voyageur; seul, mais accompagné de la force de Dieu. Religion née dans un hameau, cachée ensuite dans des catacombes, puis éclatante parmi toutes les pompes du pouvoir, parmi toutes les merveilles des arts, que tu es belle! Que tu es belle dans la crèche de Bethléem, dans les cachots des martyrs, dans la basilique de Saint-Pierre! Ton deuil, religion de Jésus-Christ, religion du pauvre et du malheureux, véritable religion

de l'homme, ton deuil est ta parure! Cette magnificence d'hier, et qui n'est plus aujourd'hui, ravit toutes les puissances de l'âme. Rome, qui fut la maîtresse du monde profane, restera la capitale du monde chrétien. Ville de saint Pierre, je ne te dis point adieu!

La grande Chartreuse en 1804.[1]

Il est difficile de donner une idée de la grande Chartreuse. C'est une gorge profonde et étroite où quatre mille arpents de terrain sont exactement fermés par une porte de deux toises. Un mur de rochers à pic forme l'enceinte de cette retraite. Il a fallu le génie de la religion et de la pénitence pour découvrir un lieu si caché. Un chemin, que la patience et le travail ont rendu très accessible, serpente le long des précipices. Un torrent, grossi de mille petits torrents, gronde au fond de cette gorge, qui, pendant si longtemps ne fut connue sans doute que du chamois. Quelquefois les côtés opposés d'un profond ravin sont réunis par des ponts; quelquefois des ouvrages en maçonnerie s'opposent aux alluvions, ou soutiennent le chemin contre les éboulements de la montagne; quelquefois le rocher est taillé perpendiculairement, ou même percé dans son épaisseur.

Lorsqu'une fois on a franchi le seuil de la porte qui sépare absolument cette contrée du reste de la terre, on ne sait où on arrivera. Il semble qu'on fasse un long détour pour surprendre un aigle dans son aire. Cependant, après deux heures de marche, on commence à apercevoir le couvent. On le voit s'élever en amphithéâtre sur un plateau de la montagne. Le défilé s'élargit, on n'est plus autant resserré entre les rochers. A mesure que l'on approche de la région du silence, tout bruit cesse; et le torrent, dont on entendait tout à l'heure gronder avec fracas les bruyantes eaux, coule à présent dans un si profond abîme, que ses mugissements n'arrivent point jusqu'à l'oreille : on le voit encore, mais on ne l'entend plus; il semble respecter lui-même l'austère règle de saint Bruno...

Le couvent est désert. L'herbe croît dans les cours et sous les vastes cloîtres. L'église est dévastée. Comment ce coin ignoré de la terre n'a-t-il pas échappé à la rage dévastatrice des hommes sans foi et sans loi? Ils sont venus dans cette solitude; et, pour la première fois, ces rochers ont connu la voix de l'impie. Les bons religieux abandonnent,

(1) Comparer ce récit avec celui de Ducis, p. 19.

en gémissant, ces pieuses retraites où leurs longues journées furent si doucement partagées entre le travail et la prière. Etonnés de se voir exiler dans le monde, ils cherchaient à retrouver les souvenirs de l'enfance, et à se rappeler les charmes du toit paternel.

Nous entrons dans les cellules des chartreux : rien n'est plus touchant que l'abandon de ces petites habitations. On y retrouve encore les meubles de l'ermite : on dirait que l'homme de Dieu vient seulement de sortir. Le vent qui souffle sur ces hautes montagnes s'engouffre par les fenêtres délabrées et disperse à son gré la paille du grabat. Devant chaque cellule est un jardin qui n'est pas plus grand que la cellule elle-même : il est à présent dévoré par les mauvaises herbes, car personne ne vient ni les bêcher, ni les sarcler ; et le seul arbre fruitier qui s'élève au milieu du jardin, s'il n'est pas mort par défaut de culture, produit en vain ses fruits délaissés.

Guiraud

(1788-1847)

« DE GUIRAUD, dit M. Léon Gautier, qui l'a bien connu, était un chrétien de grande race. Nous nous rappellerons toujours dans quelles circonstances nous eûmes la joie de le voir pour la première fois.

» C'était dans une humble petite chambre du boulevard d'Enfer. Quelques catholiques militants s'occupaient à fonder cette belle et grande œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, qui a conquis depuis une si belle place au soleil. M. de Guiraud était au nombre de ces premiers fondateurs... Combien de fois ne l'ai-je pas vu agenouillé parmi les ouvriers, dans cette humble chapelle de Jésus-Ouvrier, où l'on célèbre, avec une pompe si touchante, toutes les fêtes patronales des anciens métiers !

» Il était simple, il était modeste, il était pieux.

» J'insiste sur cette dernière qualité que tant d'hommes politiques répudient avec un dédain coupable. M. de Guiraud n'était pas de ceux qui essaient de cacher la vivacité de leur foi. C'est sa meilleure gloire.

» L'Eglise a perdu en lui un de ses enfants les plus soumis ; l'œuvre des cercles un de ses chefs les plus dévoués, l'assemblée un de ses orateurs les plus sincères.[1] »

(1) Au lieu de la poésie « Le petit Savoyard », que tous les jeunes étudiants savent par cœur, nous donnerons une page en prose sur ce même sujet, si souvent traité par Guiraud sous toutes les formes et qui l'a rendu si populaire.

Les enfants de la Savoie.



Les peuples de Savoie naissent seulement dans leurs vallées, ils n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie et à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers.

C'est ordinairement sur la fin de l'automne que les caravanes se rassemblent, les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui depuis huit jours ont goûté quelque repos, tant elles ont été accablées de soins et d'inquiétude? Il a fallu rapiécer la veste de bure, faire partir les enfants avec du linge blanc; et puis auront-ils toujours du travail et du pain?... Que de pleurs ont interrompu ces occupations! Que de prières faites du fond du cœur! Enfin, arrive le jour où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait *leur tour de France*, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants; ils sont là, debout, commandant déjà à leur petite troupe, et rassurant les femmes qui s'affligent; les enfants sont tristes et soumis, car le curé a dit que Dieu le voulait. Ils mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils regardent, sans les écouter, les mères qui leur font longtemps leurs recommandations et puis les embrassent. On dit enfin la messe des voyageurs : il y a un grand recueillement dans toute l'église; après, chacun se prépare; les hommes faits, pendant ce temps, parlent de leurs voyages; on donne aux enfants la petite caisse; on leur enseigne à tenir les outils du ramoneur; les mères attachent la besace sur leurs épaules, les embrassent une dernière fois et rentrent pour pleurer. La caravane descend silencieusement le chemin de la colline, accompagnée de quelques enfants plus petits, de parents qui encouragent ceux qui partent, et du vieux curé qui les arrête enfin à une croix de bois placée au détour du chemin, les bénit encore, et ramène au village tous ceux qui doivent y rentrer.

La Sœur grise.



J'ai laissé pour toujours la maison paternelle ;
Mes jeunes sœurs pleuraient, ma pauvre mère aussi.
Oh! qu'un regret tardif me rendrait criminelle!
Ne suis-je pas heureuse ici?

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée,
Dieu, qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens!
Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point; et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurais dû le connaître,
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
Faible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu!...
Je n'embrasserai plus ma mère.

Consolé par ma voix à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité.
Que dis-je? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain, qu'avant lui j'ai quitté.
Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir, né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son âme,
Au mourant de prier pour moi!

L'abbé de Feletz

(1767-1850)



HARLES de Feletz, revêtu déjà de la soutane à l'époque de la Révolution, en répudia les principes; plus tard, il refusa tous les serments et fut à deux reprises condamné à la déportation. Après le coup d'état du 18 brumaire, il se voua principalement à la littérature. Excellent critique, jamais ses jugements ne lui firent d'ennemis, tant sa modération, ses formes polies, son impartialité étaient appréciées de tous les lecteurs. « M. de Feletz, dit Nettement, avait dans tous ses arrêts littéraires un parfum de bonne compagnie qui n'abandonnait jamais l'écrivain. A la manière dont sa main tenait la plume, on voyait qu'elle n'avait jamais tenu la férule. » S'étant trouvé un jour avec le fameux Lalande, il lui demanda ce qui l'avait porté à inscrire parmi les athées Bossuet et Fénelon : « Aucun passage de leurs écrits, répondit le bizarre astronome ; mais c'étaient des hommes de génie, et tous les hommes de génie doivent être des athées. Vous-

même, vous avez beaucoup de talent ; aussi, je vous ferai figurer dans la prochaine édition de mon *Dictionnaire.* — Faites, répondit doucement l'abbé, je ne serai pas embarrassé pour prouver au public que je suis chrétien. »

Le désintéressement de Feletz et sa fidélité à ses premiers maîtres étaient admirables. Sous l'empire, il refusa la chaire d'éloquence sacrée ; en 1820, il fut nommé inspecteur des études de l'Académie de Paris, mais il se hâta de donner sa démission lorsque surgirent les évènements de 1830. Honoré de l'amitié des hommes les plus distingués, des prélats les plus pieux, notamment du cardinal de Bausset et de Mgr de Quélen, il aimait à rappeler les traits intéressants de la carrière politique ou littéraire d'une foule de personnages célèbres, avec lesquels il avait été intimement lié, Delille, Fontanes, de Bonald, La Luzerne, etc. Ses derniers moments ont été éprouvés par de cruelles souffrances. « Ceux qui l'ont vu sur son lit de douleur, dit un contemporain, savent quelle intrépidité chrétienne il a montrée aux approches de la mort et combien sa patience a été inépuisable. »

Usage et abus des anecdotes.

PROCOPE est le plus ancien des écrivains qui ait publié un livre d'*Anecdotes ;* il avait d'abord composé une grave histoire des guerres des Goths, des Vandales, et des Perses sous l'empereur Justinien : il écrivit ensuite une histoire secrète, privée, anecdotique, de ce prince, et surtout de sa femme, l'impératrice Théodora. Les lecteurs de Constantinople, semblables aux lecteurs de Paris, préférèrent de beaucoup le second de ces deux ouvrages, et les *Anecdotes* de Procope eurent infiniment plus de succès que son histoire. En général, ce sont les anecdotes que la plupart des lecteurs, et même des lecteurs graves, recherchent dans l'histoire. Mascarille avait tort sans doute de vouloir mettre l'histoire en madrigaux, mais s'il l'avait mise en anecdotes, il aurait eu certainement du succès : il y a d'ailleurs plus de rapport entre l'histoire et les anecdotes, qu'entre l'histoire et les madrigaux.

Les premiers ouvrages imprimés en français, sous le titre d'anecdotes, n'étaient pas faits pour mettre en faveur ce genre de composition : ce sont les *Anecdotes de la cour de Florence,* par Varillas ; *les Anecdotes de la cour de François Ier,* par Mlle de Lussan, sortes de romans assez insipides. Toutefois, le public se montrant toujours avide de ces frivoles lectures, on a multiplié les recueils, les dictionnaires d'anecdotes, compilations faites sans choix, sans discernement, sans goût et sans esprit, qui se copient et se recopient sans cesse, de sorte que si dans son origine et son étymologie le mot *anecdote* avait d'abord signifié *particularité peu connue, fait non publié,* rien n'est actuel-

lement plus connu et n'a été plus souvent publié que les anecdotes qu'on offre journellement au public. On se contente de changer les noms, et tout l'art des nouveaux compilateurs consiste à attribuer à des personnages plus modernes des traits, des aventures et des bons mots que leurs devanciers avaient mis sur leur compte ou dans la bouche de personnages plus anciens. C'est ainsi qu'on fait dire par un courtisan de Versailles, à la reine Marie-Antoinette, un mot fort leste qu'un conteur du XVIIe siècle faisait dire par Bautru à la reine régente Anne d'Autriche. Dernièrement je lisais dans des mémoires spirituels, et qui ont eu beaucoup de succès, que le maréchal de Richelieu, se promenant dans le parc de Versailles, avec la marquise de C,*** celle-ci, à la vue des statues de nymphes qui ornent le parc, lui avait demandé quelle différence il y avait entre les *dryades* et les *hamadryades*; le maréchal de Richelieu embarrassé de la question, et ne voulant pourtant pas rester court, répondit sans hésiter : « Mais, Madame, c'est à peu près la différence qu'il y a entre un évêque et un archevêque. » Ouvrez un recueil plus ancien d'un siècle, et vous trouverez que Mme la princesse de Conti, étant à l'opéra, où l'on dansait un ballet de nymphes, s'adressa au poète Benserade, qu'elle avait admis dans sa loge, et lui fit cette question, bien plus naturellement amenée par la circonstance du spectacle que par la vue de quelques statues qui ne sont point, comme dans un ballet, distinguées en dryades et en hamadryades. Il était aussi très naturel d'adresser cette question à Benserade, qui avait traduit les *Métamorphoses* d'Ovide. Cependant, éprouvant réellement l'embarras qu'on prête au maréchal, il fit la réponse qu'on attribue à celui-ci.

Mais les mauvais recueils, les mauvais dictionnaires, et tout l'abus qu'on a fait du genre, ne lui font point perdre son véritable mérite. Les anecdotes sont le principal attrait de la plupart des livres frivoles, elles égaient les livres sérieux, elles font le charme des lettres et des conversations. Les lettres de Mme de Sévigné sont pleines d'anecdotes, et c'est un vif agrément de plus qu'elles joignent à tant d'autres. Les hommes qui se distinguent le plus dans les cercles et les salons, par les grâces de leur conversation, soutiennent et augmentent leurs succès en appuyant leurs opinions, leurs sentiments, ou simplement en variant leurs propos par des anecdotes bien choisies, bien racontées. Mais ces succès sont des écueils pour des personnes moins habiles, elles croient trop facilement qu'elles réussiront par les mêmes moyens. Rien n'est plus insipide, rien n'est plus maladroit, que de raconter fréquemment des anecdotes communes, ou de préparer gauchement l'occasion de

raconter des anecdotes qui, mieux placées, seraient piquantes, mais qui, ne sortant pas naturellement et sans effort du sujet de la conversation, comme une suite, pour ainsi dire, des propos qu'on vient d'entendre, paraissent froides et apprêtées. Montesquieu nous présente très plaisamment l'association de deux beaux esprits qui, mécontents de ne pouvoir saisir cet à-propos pour débiter leurs anecdotes dans les cercles où ils sont répandus, s'arrangent pour s'emparer de la conversation et la diriger tour à tour, de manière à ce qu'ils puissent placer facilement leurs anecdotes, le plus souvent ramassées dans les recueils de saillies, de bons mots et de traits spirituels *composés*, dit Montesquieu, *à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit*; c'est assurément le comble du ridicule. Un méchant conteur d'anecdotes est un fléau dans la conversation, et l'on prétend que Fontenelle, le plus patient et le plus poli des hommes, ne pouvait cependant se contenir assez, pour ne pas laisser apercevoir un mouvement d'humeur, lorsque, après avoir prêté une curieuse et obligeante attention aux conteurs, il n'en recueillait qu'une anecdote racontée sans à-propos et sans art. Il avait le droit d'être difficile, car lui-même excellait dans cet art, et ses bons mots, ses saillies fines et spirituelles, ont été une source d'anecdotes pour les conteurs qui sont venus après lui. La légèreté, la vérité, la rapidité du récit, l'heureux choix des expressions, telles sont les principales règles et les conditions de l'art de conter des anecdotes.



De Sainte-Aulaire

(1778-1854)



MBASSADEUR à Rome, à Vienne et à Londres, M. de Sainte-Aulaire avait laissé un long et honorable souvenir dans ces capitales. La ville éternelle avait admiré sa foi et sa piété, et il s'était conquis près de la cour d'Autriche une influence respectée. Ses dernières années furent consacrées à ce travail de conciliation et de concorde, qui est le besoin de toutes les intelligences d'élite et de toutes les âmes généreuses. Il est mort avec la fermeté d'un chrétien des anciens jours.[1] »

Sainte-Aulaire a composé une *Histoire de France*, devenue très rare, et des *Mémoires*, qui sont restés inédits.

(1) *L'Ami de la religion*, no 5744.



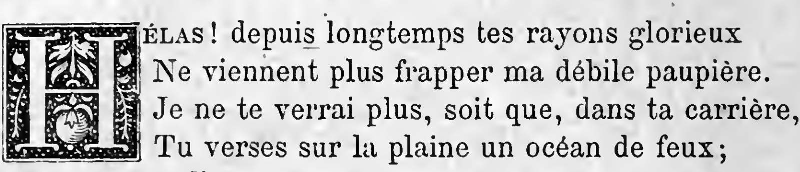
Baour-Lormian

(1770-1854)



« LA piété du chrétien, dit Nisard, aida M. de Baour-Lormian à supporter des maux bien plus sérieux que l'indifférence de la foule pour un poète autrefois aimé ; je veux parler d'infirmités cruelles dans une vieillesse prolongée au-delà de la mesure commune. Il les oublia, en méditant dans les livres saints l'idéal de la misère humaine, Job, dont il fit le compagnon de sa solitude douloureuse, et qu'il traduisit, en des vers parfois dignes de leurs aînés, plutôt pour le lire de plus près qu'avec le désir téméraire d'égaler les accents de cette sublime plainte. Cette traduction fut son dernier ouvrage : c'était couronner dignement une vie de poète, et j'ajoute, c'était bien employer la vieillesse d'un chrétien. »

Au soleil.[1]



HÉLAS ! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière.
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux ;
Soit que, vers l'Occident, le cortège des ombres
Accompagne tes pas ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison.
Mais peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison,
Peut-être succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin ;
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages....

(1) Baour était devenu aveugle lorsqu'il composa son hymne au soleil, dont nous donnons ici un fragment.



Molé

(1781-1855)



« Le parfait chrétien devient aisément un grand citoyen. » Cette parole, prononcée par le comte Molé dans une circonstance solennelle, peut être considérée comme l'expression de ses sentiments religieux. Il y aurait bien certaines réserves à faire sur le rôle qu'il a joué comme politique : en général les hommes d'Etat du XIXe siècle n'ont pas brillé par leur fidélité à tel ou tel drapeau : l'intérêt personnel, l'ambition les inspirèrent trop souvent. Mais Molé, en avançant en âge, sentit de plus en plus la vanité de la gloire humaine et sembla prendre pour idéal ce « parfait chrétien » dont il appréciait si justement le mérite. « M. Molé, dit un Biographe, avait la foi de ses pères ; il la professait avec une sincérité, avec une droiture qui remplissaient d'admiration tous ceux qui l'entouraient, qui édifiaient de saints religieux et un saint évêque, [1] depuis longtemps ses amis chers et vénérés. Depuis longtemps aussi, chaque année, au jour de Pâques, le ministre éminent de trois grands règnes communiait à Notre-Dame avec la foule des fidèles. Il ne négligeait pas ce devoir ; il donnait à ses contemporains ce grand exemple comme il le faut donner, avec simplicité, avec modestie, avec humilité. Dans les dernières années de sa belle vie, sans cesse il pensait à Dieu, et le priait, bien plus souvent qu'on ne le voyait, avec une grande douceur. Ceux à qui il ouvrait son âme savent dans quels sentiments de joie il s'abandonnait à la divine Providence pour la vie et pour la mort. Peu de jours avant de paraître devant Dieu, alors qu'il semblait encore plein de santé et de force, il avait reçu la sainte communion, en présence de sa famille et de ses serviteurs, dans sa chapelle domestique. »

Charité héroïque de Mgr de Quélen.

Je ne rappellerai pas ces scènes de dévastation et de pillage que personne n'a oubliées, et dont tout le monde voudrait effacer le souvenir. Malgré le péril qui l'environne, sa demeure pillée, saccagée, détruite, M. de Quélen[1] ne déserte pas le poste où la Providence l'a appelé ; il reste au milieu de cette grande cité, à poursuivre le cours de ses bonnes œuvres. Seulement,

(1) Mgr Dupanloup.

(2) Il est de tradition, à l'Académie, de ne pas décliner les titres honorifiques dans les discours officiels ; de là la simple dénomination de « Monsieur » au lieu de « Monseigneur. »

il dérobe un peu plus aux regards de ceux qu'il soulage, la main qui répand tant de bienfaits. Six mois n'étaient pas écoulés que l'émeute se rua de nouveau sur l'archevêché, et que le pillage vint y achever son œuvre de destruction. Il semblait qu'on voulût rendre M. de Quélen responsable de toutes les démonstrations, quelque insensées qu'elles fussent, du parti vaincu. Les caractères de la trempe du sien refusent de s'expliquer tant qu'on les menace, acceptant en quelque sorte la calomnie tant qu'elle a pour cortège le danger. Il ne fit rien alors pour se justifier de ce dont personne ne l'accuse aujourd'hui, et attendit dans le silence que la Providence lui donnât l'occasion de mettre au grand jour des vertus dont les pauvres et les affligés resteraient jusque-là les seuls témoins.

Au mois de février 1832, le fléau le plus épouvantable dont l'humanité puisse être atteinte, le choléra, éclate parmi nous. Aussitôt l'archevêque de Paris reparaît à l'Hôtel-Dieu pour la première fois; il reparaît au milieu des malades, des mourants entassés par la contagion. Ce n'est pas assez pour lui des secours si abondants que la charité chrétienne lui donne à distribuer, il y joint l'abandon de son traitement; il veut que sa maison de Conflans devienne une maison de convalescence, et que le séminaire de Saint-Sulpice soit transformé en infirmerie. On le voit transporter des cholériques dans ses bras, et si l'un d'eux qu'il bénissait lui crie : « Retirez-vous de moi, je suis l'un des pillards de l'archevêché, » on l'entend répondre : « Mon frère, c'est une raison de plus pour moi de me réconcilier avec vous, et de vous réconcilier avec Dieu. » Enfin, c'est dans les salles de l'Hôtel-Dieu, c'est en voyant tant de pères et de mères de famille précipités dans le tombeau, qu'il conçut l'idée de cette œuvre admirable des orphelins du choléra.

Il fallait, pour la fonder et en assurer l'avenir, inspirer de nouveaux efforts, demander à la charité publique de nouveaux sacrifices. M. de Quélen, qui ne s'était montré dans aucune église, voulut s'acquitter lui-même de cette mission. On annonça qu'il prêcherait à Saint-Roch pour les orphelins du choléra. Pauvres et riches, toutes les classes de la population parisienne accoururent. De longues files de voitures et des flots pressés de piétons assiégeaient les avenues du saint lieu, où la voix du prélat allait rompre un silence gardé depuis si longtemps. L'avenir lui rendra toute justice; il n'oubliera pas cet archevêque de Paris sortant de la retraite où la violence et la persécution l'avaient forcé de se renfermer, pour demander à tous les pères, à toutes les mères, à tous ceux qui portent quelque pitié au cœur, d'adopter tant d'enfants auxquels le fléau venait d'enlever ceux que la nature leur

avait donnés pour les nourrir et les protéger. Au moment où M. de Quélen descendait de la chaire, il vit cette foule l'entourer, l'étouffer, pour ainsi parler, sous l'abondance de ses offrandes, les femmes se dépouiller de leurs bijoux lorsque leur bourse était épuisée, et le pauvre lui-même livrer le denier dont il allait apaiser sa faim. Trente-trois mille francs furent ainsi versés dans ses mains, et peu de jours après, à Notre-Dame, il en recueillait encore autant. Plus de mille orphelins lui ont dû d'être arrachés à la misère, et de recevoir les principes, les habitudes de travail qui font les hommes utiles et les bons citoyens.

Depuis cette époque, M. de Quélen ne cessa plus d'exercer publiquement ses hautes fonctions. En 1837, une administration qui voulait effacer jusqu'à la dernière trace de nos discordes civiles, ayant rouvert les portes de cette antique église de Saint-Germain-l'Auxerrois, il vint bénir ce sanctuaire profané d'où était parti le signal du sac de l'archevêché...



De Salvandy

(1795-1856)



E comte de Salvandy avait toujours aimé la religion. Il s'en rapprocha de plus en plus en avançant en âge et lui donna des preuves authentiques de son attachement. Ses discours s'imprégnaient fortement des pensées de la foi. Dans deux circonstances solennelles, entre autres, il ne craignit pas de parler conformément à ses convictions : la première, à la réception de Victor Hugo à l'Académie française : il exprima à l'illustre poète ses antipathies pour les principes qu'il professait et réfuta avec énergie ses erreurs ; la seconde, à la réception de Mgr Dupanloup, auquel il décerna les plus grands éloges. « C'était aux sources divines, que ce ferme et vaillant esprit puisait sa force et son abnégation pendant la cruelle maladie qui affligea ses dernières années. Il avait demandé à l'accomplissement des devoirs religieux la consolation et l'appui si nécessaires au milieu de ses souffrances. »

Les leçons de la mort.



« ETTE vie qui nous est donnée est une mission... La religion a seule cet empire, elle seule dans l'univers se propose cette tâche de suspendre tout à coup les bruits du monde pour nous faire réfléchir sur nous-mêmes et sur nos destinées...

Il y a quelques jours, un grand orateur chrétien s'écriait avec une émotion et une autorité qui ne sont qu'à lui : « Détachez-vous de votre cœur, brisez-le, s'il le faut, pour en arracher les regrets, les passions, les intérêts d'un jour et le jeter résolûment aux pieds de Dieu ! » Ainsi, il y a une éloquence toujours vivante, et, grâce au ciel, immortelle, il y a de grandes et immortelles réalités au-dessus de toutes les affections et de tous les découragements de nos âmes. On apprend au pied de la tribune sacrée, on apprendrait au besoin en face de la mort, parmi ces tombeaux, au bord de cette fosse ouverte, combien la vie est peu de chose. La plus longue passe enfin, et qu'en reste-t-il ? Elle ne pèse que par les œuvres utiles qu'elle a laissées, par l'estime des hommes quand nous avons su y atteindre au prix d'un constant effort, enfin, et, par-dessus tout, par des pensées, des consolations et des espérances prises plus haut que ce monde. »

Spectacle de la nature dans l'Amérique méridionale.

Au midi de l'isthme de Panama, on trouve la culture, les arts, les richesses qui naissent du travail de l'homme, moins développés qu'au nord ; mais la Providence a fait davantage pour ces régions équinoxiales où la nature prodigue de trésors semble avoir reculé les limites de sa puissance. Figurez-vous le baobab, ce géant de la végétation, reposant sur un tronc de cent pieds de circonférence comme sur une tour inexpugnable, et les cimes des bois élancées dans les airs à deux cents pieds de haut. Là se balancent l'arbre à cire et le bambou ; l'acajou et le campêche étalent partout leurs précieux rameaux ; des bosquets du myrte qui donne le piment tapissent les hautes régions, et, sur une échelle de sept cents lieues, le quinquina décore le flanc des Andes. Avide de produire, la terre se couvre de cactus gigantesques, de lauriers, de daturas, d'aristoloches aux larges feuilles, d'orchidées aux vives nuances, lianes grimpantes qui courent suspendre leur parure aux escarpements des monts ou à la tige altière des arbres. Le front couvert de ces guirlandes, le cyprès, chargé de siècles, rappelle ces grands-prêtres de l'antiquité qui portaient sur leur tête blanche une couronne de roses. Il n'est pas jusqu'aux forêts, vieilles comme la terre qui les porte, où l'œil ne voie de toutes parts s'épanouir de brillants calices. Cependant, malgré ce luxe de couleurs et de parfums, elles étonnent, ou, pour mieux dire, elles effraient par leur caractère de grandeur et de majesté. Qui dira jamais l'horreur mystérieuse de ces

profondeurs qu'animent seuls les rugissements du tapir et du couguard? où l'écureuil, le singe qui n'est que gracieux, et celui qui, terrible, fait horreur à l'homme de sa ressemblance, courent de branche en branche d'un bout de l'hémisphère à l'autre? En présence de telles scènes, je compris que le culte druidique, dans un temps où l'Europe, vierge encore, avait sans doute quelque chose de cette magnificence primitive, cherchât la divinité au fond des forêts, et ne permît pas d'autre sanctuaire à la foi des peuples. Mieux parée que le Mexique, cette terre enchantée ne doit pas seulement à sa Cordilière le bienfait de posséder en même temps toutes les zones. Etabli à de certaines élévations, l'homme voit au milieu des rochers qui bordent sa demeure une Asie s'étendre à ses pieds; une Europe l'entoure, et un Groënland s'enfonce au-dessus de lui dans le séjour des nuages. Chacune de ces contrées se présente à ses regards avec les formes végétales qui la distinguent; les eaux, les bois, les airs sont peuplés des hôtes de tous ces climats jusques aux limites de la fécondité. Plus loin, des troupeaux de vigognes, et quelquefois des chevaux, des lamas, des bœufs sauvages, perdus dans leur fuite, des ours attachés aux pas de la proie qui les égare, se rencontrent à la région des neiges éternelles, avec le sphinx et le colibri emportés par les orages. Plus loin encore, par delà le Chimboraço, règne le condor; ce roi des airs, embrassant dans son vol les climats les plus contraires, part des sables ardents du rivage pour aller sur les confins de notre hémisphère planer à des hauteurs où nos nacelles aériennes ne pourraient pas le suivre, comme s'il prenait à tâche de justifier par son essor audacieux l'allégorie païenne qui donna l'aigle pour symbole au dieu des régions éthérées. Les plateaux de Rio-Bamba, de Quito, du Pérou sont plus élevés que celui d'Anahuxe. Il n'est donné qu'aux Alpes de l'Amérique méridionale de porter des cultures, des villes, des universités florissantes au niveau du pic de Ténériffe. Là s'élèvent les cimes les plus escarpées et les volcans les plus terribles de la terre; là se rencontrent des abîmes effroyables que le voyageur franchit sur un pont mobile de bambou.

Les ruines des montagnes renversées sur elles-mêmes attestent les convulsions souterraines qui les ont détruites, peut-être après les avoir formées; tant d'imposants spectacles, au milieu desquels brillent partout l'industrie et le luxe de l'Europe, donnent à l'Amérique méridionale un caractère inexprimable de grandeur et de vie. Il semble que la nature, encore jeune et sauvage, montre dans ces contrées toute sa force, toute sa majesté première, et ne dédaigne pas d'emprunter aux arts de l'ancien monde une parure de plus.



Brifaut

(1781-1857)

Le successeur de Brifaut dans les rangs de l'Académie française, J. Sandeau, a retracé d'une manière très exacte, dans son discours de réception, l'aimable physionomie de ce charmant écrivain, qui joignait à toutes les grâces d'un esprit élevé la tenue sévère et irréprochable d'un chrétien sincèrement religieux.

« Charles Brifaut, qui marquera sa place dans le plus grand monde, était d'une famille d'artisans. Il aimait à parler du toit modeste où il avait été élevé ; il en parlait simplement, sans orgueil et sans fausse humilité. Né à Dijon en 1781, il n'était qu'un enfant quand la révolution éclata. Un épisode de son enfance, qui se rattache à ces temps d'épouvante, mérite d'être rapporté, pour la direction qu'en reçut son esprit, et parce que son cœur s'y révèle déjà tout entier. Son père s'était enfui ; la Terreur fauchait dans tous les rangs, et les conditions les plus humbles, les destinées les plus obscures, comme la naissance, le talent, le génie, fournissaient des victimes au fléau qui décimait la France. Après quelques mois d'exil, ce malheureux ne résista pas au besoin de revoir son foyer. Il revint par une nuit noire, furtivement, comme il convient aux proscrits ; mais à peine embrassait-il sa vieille mère et ses deux fils, qu'il fut averti qu'on l'avait reconnu dans l'ombre, et que, cette nuit même, on le dénoncerait au club.

» En effet, à quelques pas de là, hideuse parodie des hideux jacobins, le club tenait séance. La délation ne se fit pas attendre ; des cris de joie féroce y répondirent, et le pauvre homme était perdu ; pas une voix ne s'élevait pour le défendre, lorsque soudain, au plus fort du tumulte, parut à la tribune un orateur qu'on n'attendait point. C'était le jeune Charles Brifaut. La vue de cette blonde tête imposa tout d'abord à la multitude étonnée. On se tut, il parla ; il eut l'éloquence de son âge, les larmes et la prière. Disons-le pour l'honneur de l'humanité, il n'existe pas de monstres complets, Dieu n'est jamais tout à fait absent de son œuvre ; par un brusque revirement, ces âmes farouches passèrent de la fureur à la pitié, et le lion révolutionnaire, attendri, rendit le père à l'enfant, comme autrefois le lion de Florence avait rendu l'enfant à la mère.

» Cette scène avait fait sur le jeune Brifaut une impression terrible, ineffaçable.

» Il y avait alors à Dijon un prêtre que la persécution épargnait, bien qu'il fût digne du martyre. Nature évangélique, cœur simple et droit, esprit doux et charmant, tel était l'abbé Rousselot, en qui semblait revivre l'âme de Fénelon. Charles Brifaut avait perdu son père ; dépouillé par un tuteur avide, il vint un jour où tout lui manqua. Ce jour-là, il avait erré jusqu'au soir dans la campagne, autour de la ville. La nuit tombait, il avait faim, il était sans asile et il pleurait. Dieu, a dit l'Ecriture, entend la fleur s'ouvrir, et il distingue, dans les bois, le

dernier souffle de l'oiseau. « Qu'avez-vous, mon enfant? » C'était la voix de l'abbé Rousselot. Pressé de questions, l'orphelin raconta sa peine ; le bon abbé l'emmena chez lui. « Réjouissons-nous, dit-il en le présentant à sa sœur, et remercions le ciel qui nous envoie un fils. » Le logis était pauvre, les hôtes étaient d'or. L'adolescent, qui jusque-là n'avait connu que le déchaînement des passions populaires, se trouva transporté tout d'un coup dans un milieu conforme à la délicatesse de ses goûts et de ses instincts. Egalement épris du beau et du bien, l'abbé Rousselot ne pensait pas que la vertu fût dispensée de grâce et de parure. Il aimait la Bible, les Pères de l'Eglise ; il aimait aussi Homère et Virgile, et, sans croire offenser Dieu, allait tour à tour des monts de la Judée aux vallées de l'Ombrie, des mélodies païennes aux cantiques sacrés. Charles Brifaut acheva de grandir ; son intelligence se développa sous cette poétique influence. Pendant qu'au dehors tout n'était que ruine et confusion, tout respirait autour de lui l'amour et le respect des traditions proscrites ; dans le pieux intérieur qui l'avait recueilli, la royauté avait encore un trône, et la religion un autel. L'horreur du présent, les enseignements du maître le plus tendre, les saints exemples qu'il avait sous les yeux, et aussi la pente de son cœur, l'entraînaient vers le passé ; il s'y réfugia comme dans un port... »

Nous ne pouvons suivre Jules Sandeau dans tous les détails de son récit. Quelques traits achèveront de faire connaître ce caractère si digne, si noble et toujours empreint de l'esprit religieux qu'il avait puisé auprès du vénérable abbé de Dijon.

« On ne verra jamais un tel courage dans un si faible corps ; cette frêle enveloppe avait la pâleur d'une ombre et fléchissait comme un roseau ; à son aspect, on tremblait pour sa vie ; mais bientôt il vous rassurait en ne vous adressant que d'aimables sourires, des regards bienveillants, des mots d'exquise politesse et jamais une plainte, jamais un murmure de douleur. On peut dire de Brifaut qu'il triomphait de la souffrance. Il oubliait ses maux et trouvait une vigueur d'emprunt dans la longue habitude de se gêner pour les autres.

» Peu d'hommes laisseront un meilleur souvenir. On l'aimait pour lui d'abord, pour sa personne, pour l'agrément de son esprit ; on l'aimait pour la douce influence qu'il exerçait : non qu'il usât souvent de la parole, surtout dans les derniers temps, mais sa seule présence avait je ne sais quelle vertu ; on apprenait quelque chose au contact de son urbanité...

» On ne peut lire sans attendrissement une lettre écrite par lui le lendemain de sa réception à l'Académie, et dans laquelle il rend compte de ses émotions en prenant séance. Nature vraiment choisie, ce qui l'agite et le préoccupe, ce n'est pas la pensée des noms illustres accourus pour l'entendre, mais l'absence des êtres chéris, disparus à jamais ; dans cette réunion d'élite, c'est son maître, son bienfaiteur, c'est l'abbé Rousselot qu'il cherche d'un regard attristé. Il était mort, le bon abbé ! Après avoir ensemencé le terrain, il était mort avant la moisson ; du moins, avant de se fermer, ses yeux en avaient vu les promesses.

» L'Académie avait satisfait l'unique ambition de Brifaut ; quelques années plus tard, la révolution de Juillet le frappait au cœur. Il fit voir, en cette occasion, que l'aménité des manières n'exclut pas la fermeté de l'âme. La royauté nouvelle

lui avait offert une pension équivalant à celle qu'il tenait des bontés du roi Charles X; voici la réponse : « Honoré des bienfaits du roi déchu, je me vois » dans l'impossibilité d'en recevoir d'autres. Je ne puis ni ne veux déplacer ma » reconnaissance. Puisque le gouvernement est généreux, j'espère qu'il me par- » donnera d'être fidèle. » Noble refus, noblement exprimé ! On aime à sentir un caractère sous le talent, un homme sous l'écrivain...

» Quand la maladie ne permit plus à Brifaut d'aller dans le monde, le monde vint chez lui, et il s'éteignit doucement, entre les plus belles connaissances et les plus hautes amitiés. Sa vie peut servir de leçon et d'exemple à tous. Poète, il n'a chanté que de nobles causes. Ecrivain, il n'est pas tombé de sa plume une goutte de fiel. Chrétien, il a rendu à Dieu une âme pieuse. Royaliste, il est mort fidèle à ses regrets. ».

Une famille chrétienne.



L'INTÉRIEUR de la maison de M. Droz offrait le plus édifiant comme le plus rare spectacle. Une femme telle que Dieu les forme pour les élus, une excellente fille, de petits enfants et arrière-petits-enfants ravissants de vigueur, charmants de caractère, formaient sa nombreuse tribu : légion d'anges, conduite par une sainte. Tout ce qui se passait là ne ressemblait en rien à ce qu'on voit dans les ménages ordinaires. Faire le bien, soulager les pauvres, distribuer les heures de la journée en louanges à Dieu, en services pour les hommes : voilà ce que rêvent les bons esprits, voilà ce que réalisent les bons cœurs. En entrant dans ce sanctuaire de la vertu, il semblait qu'on respirât l'air du ciel. On ne sortait de là que purifié et perfectionné. Aussi disait-on en soi-même : je reviendrai. Et on revenait heureux, trop heureux de retrouver parmi des êtres si justement privilégiés d'en haut, le repos, cette santé de l'âme, qui se perd toujours dans le fiévreux contact du monde.

Après de longues années de bonheur que rien n'avait altéré ni interrompu, Dieu voulut retirer à soi la pieuse compagne de mon ami. Dépeindre la douleur de l'époux, c'est ce que je n'essaierai pas. Quant au chrétien, il reçut au cœur cette profonde blessure, non pas sans gémir, mais sans murmurer. Du reste, la mort, la mort même n'eut pas le pouvoir de le séparer de l'être chéri qui avait couvert de bonheur toute sa vie. La chambre où il avait reçu ses derniers adieux resta telle que la laissait la bonne pèlerine rappelée dans sa vraie patrie. Le lit avec ses rideaux ouverts, son couvre-pied de soie, son bénitier de buis, son rameau sacré, les simples meubles, le fauteuil usé où elle avait coutume de s'asseoir, toute cette modeste décoration du sanctuaire conjugal servait à rappeler au malheureux celle qui n'était plus, mais

dont il voyait encore la chaste image errer dans ce petit espace où il allait tous les jours pleurer et prier.

« Oh! me disait-il, combien je lui dois encore! Quand ma tristesse naturelle s'augmente par les contrariétés qui me viennent de l'extérieur; quand j'ai à me plaindre d'autrui; quand des injustices pèsent sur mon cœur; quand il me semble que l'esprit de misanthropie va me saisir, que fais-je? J'entre ici, je me prosterne devant cette étroite couche; je croise mes deux mains, et, la tête penchée, je prie, puis je me rappelle les dernières paroles de cette bouche si pure, je les redis, je me pénètre des exhortations, je me remplis des doux sentiments de piété, de charité, d'indulgence qui m'ont alors si vivement ému. Et quand cette rosée divine est descendue au fond de mon âme pour y féconder les quelques germes de bon et de beau que Dieu a daigné y déposer lui-même, je sors entièrement renouvelé, j'entre dans la rue, je tends la main à tous ceux qui passent; puis content et soulagé, je bénis mille fois l'angélique créature qui m'a réconcilié avec le genre humain. »

Le Baptême.

C'est quelque chose de bien touchant que cette cérémonie qui commence la vie de l'homme : le Baptême. Quand on assiste à cette alliance de la créature avec le Créateur, à cette première journée d'armes du chrétien, dont l'existence doit être un combat contre les passions; quand on entend ces questions et ces promesses également sacrées, on sent tout ce qu'il y a de grand, de sévère et de beau dans la destinée des enfants de Dieu. Et que de charme et de solennité dans la présence des parents, des amis, des témoins qui viennent servir de caution à l'innocence, prier pour qu'elle reste toujours pure, épier ses petits cris, sourire à ses premières larmes, les calmer, la bercer, lui rendre plus doux le moment où elle débute dans la carrière des devoirs!

Ce que c'est qu'une mère.

On m'accuse de trop aimer le monde, et ses pompes et ses œuvres, me disait en riant le jeune Léon de Sainte-Brigitte, l'un de nos élégants les plus parfumés et les moins barbus. On se trompe ou l'on veut tromper, ajoutait-il : je me trouve jeté par le hasard dans une société fort aimable, où je croyais m'amuser beaucoup. Je croyais mal : cette société n'est qu'aimable : ce n'est pas assez pour moi, je

connais mieux. De l'esprit, des bonnes manières, une conversation piquante ne me suffisent pas; il me faut le charme de l'intimité, l'assurance d'être aimé, et bien aimé, cette confiance qui naît de la longue habitude de vivre ensemble et de s'estimer réciproquement; ce besoin de parler du cœur, qui n'a rien de commun avec la frivolité des causeries de salon, où l'esprit se charge de tous les frais. Aussi je sacrifie au monde comme on sacrifie aux faux dieux, sans y croire et sans en rien espérer. C'est du respect humain, ce n'est pas de la superstition.

» Savez-vous ce qui m'attire et me retient? C'est ma bonne et vieille mère. Ah! le sentiment naturel est le premier bienfait de la Providence; il renferme tous les trésors, toutes les consolations, toutes les ressources; il rend du charme à ma vie déflorée, il embellit des jours sans plaisirs, il refait l'homme et lui apporte tout ce qui lui manque; il met du baume sur toutes les plaies du cœur; il change en élixir délicieux ce poison lent qu'on appelle la vie; dans ses saintes et pénétrantes paroles il y a quelque chose du ciel.

» Une mère, ajoutait Léon en s'animant, ah! elle est toujours et partout mêlée à notre existence; elle est pour nous le commencement et la fin, le matin et le soir, le nécessaire et le luxe. Et où donc une mère ne se retrouve-t-elle pas pour son fils? Aussi, comme on tient à elle, comme on la veille, comme on prie Dieu de lui donner de longs jours, un bonheur durable et tout ce que le ciel a de plus doux! On lui dit, à ce Dieu bienfaisant : Faites descendre sur la tête de celle que j'aime par excellence une rosée de faveurs; qu'elle n'ait rien à désirer, à demander, à regretter; que ses pensées soient toutes fleuries, ses journées toutes rayonnantes, ses nuits pleines de songes dorés; que les objets qui l'entourent prennent pour elle mes sentiments, aient pour elle mes yeux, mes bras, mon cœur, si l'on peut avoir tout cela comme moi; et que, toujours bercée de riantes images, enveloppée de tendresse et de dévouement, heureuse du bonheur qu'elle donne, de l'amitié qu'elle inspire, des vœux qu'on lui prodigue, des fêtes que l'on multiplie dans sa vie pour multiplier ses distractions, elle se croie déjà dans cette patrie où son trône est prêt, où tant de palmes l'attendent, où l'on parle sa langue céleste, mais qui ne doit la reprendre à la terre qu'après lui avoir laissé faire tout le bien qu'elle médite, accomplir tous les rêves qu'elle crée pour la félicité de sa colonie d'amour, et répandre sur ses pas autant de germes de vertu, de grâces, de perfections, que Dieu en a déposés dans son cœur. »

Depuis le jour de cette confidence, Léon est devenu mon ami.



Le P. Lacordaire

(1802-1861)



E P. Lacordaire est, pensons-nous, de tous les écrivains ou orateurs du XIX[e] siècle, celui qui a donné le plus de prestige à la religion aux yeux des indifférents et des impies.

Il faut lire l'histoire si touchante de sa conversion pour apprécier la transformation que la grâce divine peut opérer dans une âme. D'abord élève au collège de Dijon où il perdit bien vite la foi de son enfance, puis étudiant en droit, stagiaire au barreau de Paris, tout semblait présager qu'il passerait sa vie comme tant d'autres dans l'indifférence religieuse, peut-être même en ennemi de l'Eglise. A certain personnage qui lui avait un jour parlé de confession, il répondait : « Moi, me confesser ! oh ! non, je ne vais pas à confesse ! Et la raison en est que je ne crois pas. » Tout à coup la voix de Dieu se fait entendre à son cœur ; une lumière surnaturelle brille à ses yeux ; un désir ardent du sacerdoce s'empare de lui : Lacordaire renonce à toutes les espérances mondaines et entre au séminaire de Saint-Sulpice.

Ce qu'il fut au sortir de là, chacun le sait : rédacteur éminent du journal l'*Avénir*, champion infatigable de l'enseignement libre, bientôt après, orateur sans égal dans la chaire de Notre-Dame. Le succès qu'obtinrent ses immortelles Conférences fut prodigieux. La cathédrale était toujours pleine longtemps avant l'heure. Beaucoup de personnes occupaient leurs chaises depuis le matin ; des hommes se louaient à la journée pour les garder. Toute l'élite de la population parisienne accourait pour entendre Lacordaire et se trouvait comme fascinée, subjuguée par l'ascendant de sa parole. Mgr de Quélen l'appelait « un prophète nouveau ; » et l'évêque de Maurienne disait de lui : « Les autres prédicateurs montent en chaire ; celui-ci semble y descendre et venir du ciel. »

Nous regrettons que l'espace nous manque pour redire toutes les merveilles accomplies par l'incomparable conférencier, l'influence inouïe qu'il exerça sur la jeunesse de son temps. Et cet homme si remarquable, si populaire, était en même temps le plus humble et le plus mortifié des religieux.[1] Les pratiques de pénitence auxquelles il se livrait sont effrayantes, et les traits de sa vie privée rapportés par son biographe, le P. Chocarne, donnent une très haute idée de sa vertu. Le zèle qui le dévorait, ayant surtout pour objet la jeunesse, le P. Lacordaire dans les dernières années de sa vie, ouvrit un collège à Sorèze et se dévoua pour la formation chrétienne de ses heureux élèves. On le voyait partout : aux études, aux classes, aux jeux ; dans une circonstance où il avait dû s'absenter, il n'hésita pas à faire

(1) D'abord prêtre séculier, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1840 ; plus tard il fonda lui-même le tiers-ordre enseignant.

un voyage de plus de cent lieues pour venir un samedi soir au milieu de ses jeunes gens et ne pas les priver de la confession et de la communion.

Mais depuis longtemps déjà ses forces diminuaient; sa santé profondément altérée ne lui permit plus de parler en public. Il n'en devint que plus fervent, plus uni à Dieu. Enfin consolé par les secours de la religion et entouré de ses enfants spirituels, il expira en prononçant ces belles paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, ouvrez-moi, ouvrez-moi ! [1] »

Saint Dominique et saint François.

Ces deux hommes dont les destinées offraient au ciel et à la terre de si admirables harmonies, ne se connaissaient pas. Tous deux habitaient Rome au temps du quatrième concile de Latran, et il ne paraît pas que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Une nuit, saint Dominique étant en prière, selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde, et sa Mère qui lui présentait deux hommes pour l'apaiser. Il se reconnut pour l'un des deux; mais il ne savait qui était l'autre, et le regardant attentivement, l'image lui en demeura présente. Le lendemain, dans une église, on ignore laquelle, il aperçut sous un froc de mendiant la figure qui lui avait été montrée la nuit précédente, et courant à ce pauvre, il le serra dans ses bras avec une sainte effusion, entrecoupée de ces paroles : « Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi, tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. » Il lui raconta ensuite la vision qu'il avait eue, et leur cœur se fondit l'un dans l'autre entre ces embrassements et ces discours.

Le baiser de Dominique et de François s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité. Une jeune amitié unit encore aujourd'hui les Frères-Prêcheurs aux Frères-Mineurs. Ils se sont rencontrés dans des offices semblables sur tous les points du monde; ils ont bâti leurs couvents aux mêmes lieux ; ils ont mendié aux mêmes portes; leur sang répandu pour Jésus-Christ, s'est mêlé mille fois dans le même sacrifice et la même gloire; ils ont couvert de leurs livrées les épaules des princes et des princesses; ils ont peuplé à l'envi le ciel de leurs saints; leurs vertus, leur puissance, leur renommée, leurs besoins se sont touchés sans cesse et partout : et jamais un souffle de jalousie n'a terni le cristal sans tache de leur amitié six fois séculaire. Ils se sont répandus ensemble dans le monde, comme s'étendent et s'entre-

(1) Une citation d'Albert de Broglie sur le P. Lacordaire, qu'on trouvera plus loin, complète, quoique bien imparfaitement, ce court aperçu.

lacent les rameaux joyeux de deux troncs pareils en âge et en force; ils se sont acquis et partagé l'affection des peuples, comme deux frères jumeaux reposent sur le sein de leur unique mère; ils sont allés à Dieu par les mêmes chemins, comme deux parfums précieux montent à l'aise au même point du ciel. Chaque année, lorsque le temps ramène à Rome la fête de saint Dominique, des voitures partent de Sainte-Marie-sur-Minerve, où réside le général des Dominicains, et vont chercher au couvent d'*Ara-Cœli* le général des Franciscains. Il arrive accompagné d'un grand nombre de ses frères. Les Dominicains et les Franciscains, réunis sur deux lignes parallèles, se rendent au maître-autel de la Minerve, et, après s'être salués réciproquement, les premiers vont au chœur, les seconds restent à l'autel pour y célébrer l'office de l'ami de leur père. Assis ensuite à la même table, ils rompent ensemble le pain qui ne leur a jamais manqué depuis six siècles, et, le repas terminé, le chantre des Frères-Mineurs et celui des Frères-Prêcheurs chantent de concert au milieu du réfectoire cette antienne : « Le séraphique François et l'apostolique Dominique nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur! » L'échange de ces cérémonies se fait au couvent d'*Ara-Cœli* pour la fête de saint François, et quelque chose de pareil a lieu par toute la terre, là où un couvent de Dominicains et un couvent de Franciscains s'élèvent assez proche l'un de l'autre pour permettre à leurs habitants de se donner un signe visible du pieux et héréditaire amour qui les unit.



Dupin

(1783-1865)



NOUS n'offrons assurément Dupin comme un modèle sous aucun rapport : en tant que politique, il a été d'une inconstance, d'une versatilité sans précédent; il n'avait aucune opinion bien arrêtée et souvent même il tomba dans les contradictions les plus étranges. En religion « il s'est montré plus inexplicable encore, par l'opposition des doctrines qu'il soutenait simultanément : la foi romaine et un symbole gallican répudié par le pape et les évêques. » Ami intime de Berryer, il faisait la guerre aux Congrégations. Mais ce que nous devons consigner ici, c'est que toujours il fut sincèrement chrétien, chrétien de cœur, chrétien pratiquant. Ses discours, ses ouvrages (entre autres, son *Procès du Christ*), portent

le cachet des plus fortes convictions religieuses, et il est mort en fidèle enfant de l'Eglise.

« Je déclare, écrivait en 1845 Mgr l'évêque de Chartres, que je suis très convaincu de la sincérité, et même de la profondeur de l'attachement de M. Dupin pour la religion chrétienne. J'ai conçu cette ferme persuasion, il y a plus de quinze ans, quand j'eus connaissance de l'écrit de M. Dupin intitulé : *Jésus devant Caïphe et Pilate*. Je lus alors avec beaucoup d'attention, et je relus depuis, ce petit ouvrage où il est aisé de remarquer l'empreinte de la foi la plus sincère. Rien de mieux raisonné que cette courte dissertation, à la fin de laquelle on trouve un trait de modestie dont je fus pénétré, je l'avoue, et qui me donna l'idée la plus avantageuse des sentiments de l'auteur. »

L'Eglise, amie des belles-lettres.

De tout temps, le clergé a été en possession de fournir des candidats à l'Académie. L'Eglise et la magistrature ont doté notre patrie d'une gloire qui n'est qu'à nous, et que ne partagent point les peuples étrangers. C'est aux fortes études ecclésiastiques, c'est à son caractère national, bien qu'inséparablement liée au principe de l'unité romaine, que l'Eglise de France a dû sa supériorité sur toutes les autres Eglises de la catholicité. L'éloquence est venue à la suite de la science; elle n'en a été que la lumière plus vive, et la plus sublime expression. L'Académie a toujours été de trop bon goût pour ne pas aller puiser à de telles sources; et si elle est fière, à juste titre, d'avoir possédé Racine et Corneille, d'Alembert et Buffon, les deux Séguier et le président de Montesquieu, elle ne l'est pas moins d'avoir compté parmi ses membres Fénelon et Bossuet.

Pie IX et la France.[1]

Il ne doit y avoir qu'un sentiment de sympathie pour les malheurs du Souverain Pontife dans tous les cœurs catholiques.

Quant à la question politique, il n'y a pas deux partis à prendre pour la France, il n'y en a qu'un seul : c'est de maintenir l'indépendance temporelle du Pape, comme garantie de son indépendance spirituelle, qui couvre de même l'indépendance de toute l'Eglise dans les choses de la hiérarchie canonique et de la foi. Je pense que toute intervention de la France aura pour but d'arriver à ce résultat.

Si le Saint Père vient en France, il y obtiendra un pieux et noble

(1) Extrait d'une lettre inédite à Mgr l'Evêque de Nevers (décembre 1848).

accueil, et les honneurs qu'il y recevra deviendront un enseignement pour le monde chrétien.

Le grand travail de tous aujourd'hui est de défendre la *société* contre ceux qui l'attaquent et qui en sapent tous les fondements : la religion et la justice, la propriété et la famille et de raviver chez les hommes tous les sentiments moraux qu'on s'efforce de détruire.

Flourens

(1794-1867)



L'EXEMPLE de Cuvier, Flourens, un des savants les plus distingués de notre siècle, s'est courageusement séparé de cette école matérialiste qui a si longtemps prétendu employer la science comme une arme contre la religion. Dans son livre sur la *Longévité humaine* on sent le chrétien qui pense et qui parle. Ses appréciations sur le déluge, sur le récit de Moïse, sur le phénomène du déplacement des mers sont toujours conformes à la foi. Le succès de cet ouvrage fut pour son auteur une bien douce récompense de la pensée généreuse qui l'avait inspiré.

De l'apparition de la vie sur le globe.



OUS venons de jeter un coup d'œil rapide sur un grand spectacle. La *vie* n'a pas toujours été sur ce globe. Pour qu'elle pût s'y établir, il a fallu que la température en fût assez refroidie, que la surface en fût assez consolidée, que l'air s'y fût dégagé des eaux, que toutes les matières solides, liquides, gazeuses, y eussent pris chacune leur état propre ; et quand toutes ces choses ont été amenées à ce point voulu, la même main, qui les y avait conduites, a créé la vie et l'a répandue sur la terre.

Pour que les animaux pussent exister, il leur fallait une certaine température; pour qu'ils pussent se nourrir, il leur fallait un certain ensemble de substances végétales et animales ; pour que les animaux pussent respirer, il leur fallait un certain air ; il fallait que dans cet air se trouvât un élément respirable ; il fallait que cet élément respirable s'y trouvât constamment dans une proportion donnée.

Newton démontrait Dieu. La loi unique qui préside à tous les globes de l'univers lui révélait Dieu, et l'unité de Dieu. De même,

toutes ces conditions nécessaires à la vie, et dont une seule manquant, la vie était impossible, la température, l'eau, l'air, l'oxygène, le végétal pour la nourriture de l'animal herbivore, l'animal herbivore pour la nourriture du carnivore, etc., etc.; toutes ces conditions nécessaires, si admirablement combinées et préparées pour le moment précis où devait paraître la *vie*, prouvent Dieu et un seul Dieu... S'ils eussent été deux, ils ne se seraient pas si bien entendus!

Durée normale de la vie humaine.

L'HOMME est vingt ans à croître, et il vit cinq fois vingt ans, c'est-à-dire cent ans. Le chameau est huit ans à croître et il vit cinq fois huit ans, c'est-à-dire quarante ans. Le cheval est cinq ans à croître et il vit cinq fois cinq ans, c'est-à-dire vingt-cinq ans, et ainsi des autres. Nous avons donc enfin un caractère précis et qui nous donne d'une manière sûre la durée de l'accroissement : la durée de l'accroissement nous donne la durée de la vie.



Berryer

(1790-1859)

LA première fois que Berryer se fit entendre à la tribune, Guizot s'écria : « Quel talent ! — Dites plutôt, quelle puissance ! répliqua Royer-Collard : c'est plus qu'un discours, c'est un évènement. » Ce talent, cette puissance, Berryer les mit toujours au service de la vérité et de la justice.

La révolution de 1848 reconnaissait elle-même sa supériorité en accolant son nom à celui de Bossuet pour personnifier l'éloquence. « Berryer, a écrit M. de Cormenin, est le premier de nos orateurs. Depuis Mirabeau, personne n'a égalé Berryer, ni le général Foy, ni Lainé, ni de Serre, ni Casimir Périer, ni Benjamin Constant... Et il ne doit pas seulement sa prééminence au hasard heureux de ses qualités extérieures; il est maître aussi dans l'art oratoire. »

Celui que tous les partis se sont plu à glorifier, comme le prince de l'éloquence en notre siècle, a été, surtout au déclin de sa vie, un chrétien exemplaire, un fils dévoué de la sainte Eglise.

« Berryer, dit le R. P. de Ponlevoy, n'était point homme à dissimuler sa croyance ou sa pratique. Un de ses amis politiques lui demandait un jour devant témoins : « Est-ce que vous allez à confesse, vous? — Oui, vraiment, répond

aussitôt Berryer. » A quelque temps de là, vers la fin du carême, comme il dînait en tête-à-tête avec un de nos grands hommes d'Etat, celui-ci vint à lui demander : « Mon cher Berryer, allez-vous faire vos pâques? — Je crois bien, répondit-il à l'instant ; je veux demander à mon confesseur de les faire deux fois : à Paris d'abord, pour mon propre compte ; puis à Augerville, pour l'exemple de mes paysans. — Ah! que vous avez raison ! s'écria l'homme d'Etat. Si nous en faisions tous autant, la France serait sauvée. » Berryer tint parole : en 1868 il a fait deux fois ses pâques. »

Un jour, il s'était rendu chez M. de la Ferronnays pour un pieux anniversaire. La famille se disposait à entendre la sainte messe dans la chapelle du château ; au moment où M. le Curé arrivait au bas de l'autel, Berryer se présenta pour répondre ; et, en effet, l'auguste vieillard, chargé d'années et de gloire, servit, dans la perfection, la messe du pieux pasteur, comme le plus humble enfant de l'Eglise. Le curé, ému de cet acte de religion, ne put s'empêcher de lui adresser quelques paroles de remerciement et d'éloge : « Ah! Monsieur, lui répondit Berryer, plaise à Dieu que cela me serve pour le ciel ! »

Dans ses dernières années, un de ses amis lui disait : « Oui, vraiment le sacerdoce vous eût convenu ; vous auriez fait bien des conversions. — Je le crois, dit Berryer, car j'aurais prêché Jésus-Christ avec tout le feu de mes plus ardentes convictions. » On lui demandait s'il avait visité Rome ; sur sa réponse négative, et comme on paraissait étonné, il dit avec un accent inexprimable : « Si j'étais allé à Rome, je n'en serais pas revenu ! »

Sa mort fut douce et sainte. Il aimait, dans les derniers temps, à contempler le crucifix, à invoquer la sainte Vierge, à vénérer sa médaille, à s'entretenir avec les ministres de la religion. Lorsqu'on lui administra les sacrements, le prêtre lui ayant dit : « Je vous présente et vous laisse le Dieu de votre première communion. Le reconnaissez-vous ? — Oui, c'est bien lui, répondit Berryer souriant de bonheur, c'est lui, toujours bon, toujours constant, même quand nous ne sommes pas fidèles. C'est lui qui pardonne et qui bénit ; c'est lui qui reste seul quand tout passe et qui nous recueille quand nous nous en allons nous-mêmes. »

Ce qui fait la grandeur de la France.



Où est la France, avec ses trente-cinq millions de Français? Où est son isolement? Elle protège l'indépendance des gouvernements d'Italie ; elle protège le chef de la chrétienté ; elle protège tous les états secondaires de l'Allemagne ; elle s'allie avec toutes les puissances barbaresques ; elle rend indépendants de la Porte l'Egypte, Tunis et le Maroc. La France, elle a l'Algérie, et elle entre enfin dans un système de colonisation qui permettra de modérer l'immense dispensation de ses forces dans ce pays. Elle peut avoir de belles réserves aguerries au feu des campagnes ; elle va les rallier en constituant son système de canalisation. Elle vient d'acquérir

de bons rapports sur l'immense littoral de l'Espagne, depuis le sommet de la Catalogne jusqu'aux rivages de l'Andalousie; voilà, sur la Méditerranée, la position qui nous appartient.

Pour la conserver et la développer, il faut une politique ferme; il faut une politique grande; il faut une politique avouée pour manier cette force, pour gouverner ce glorieux et puissant pays. Ne le restreignez pas, je vous en conjure, entre les mots de folie et de faiblesse. Ne nous parlez plus d'un contre quatre...

Un contre quatre! je ne fais pas de rodomontade; mais je dis : ce n'est pas dans l'action que cette position est mauvaise pour la France, c'est dans les négociations, c'est dans les conférences, dans les souterrains des congrès diplomatiques, c'est dans ce que vous appelez le concert européen, que cette position de la France un contre quatre est une trahison; mais au grand jour, au soleil, c'est autre chose!... Ils ont, eux, leurs jalousies, leurs défiances, leurs rivalités; nous avons, nous, notre unité puissante, notre attachement au droit, la résolution de protéger tous ceux qui ont besoin que le droit les maintienne dans le monde. Nous avons cela pour notre force. Nous ne portons pas attachées à nos bras une Pologne ou une Irlande; nous sommes libres, et je dois le dire, nous n'avons pas même chez nous, grâce à notre caractère, quant à ce qui forme les êtres sur le sol de la France, nous n'avons pas même l'embarras des partis. Je n'en connais pas... Laissez-moi le dire, je n'en connais pas, où il y ait un homme assez coupable, assez peu digne d'être Français, pour que le jour où vous porterez noblement, fièrement, sincèrement devant l'Europe la question de ces grands intérêts français, quand il s'agira de l'intégrité de notre influence et de nos droits, pour qu'il y ait un homme de parti qui en conserve le ressentiment. Je n'en connais d'assez haïssable nulle part.

Victor de Broglie

(1785-1870)



LE duc de Broglie, dans sa longue vie politique, eut toujours des vues élevées et des croyances sincères ... Parmi ses écrits se trouvent des opuscules philosophiques, dont le plus solide est la critique du traité physiologique du médecin Broussais : « De l'irritation et de la folie. » Cette étude, intitulée *De l'existence de l'âme*, est une œuvre sérieuse de philosophie. » (Godefroy.)

« J'ai vécu plus de soixante-dix ans, dit le duc de Broglie dans ses *Souvenirs* : j'ai traversé plus d'une époque de désordres, de malheurs, de crimes ; Dieu ne m'a épargné ni les épreuves ni les revers ; il m'a fait la grâce de ne jamais méconnaître ni la sagesse de ses voies, ni l'excellence de ses œuvres.[1] »

Inanité des doctrines matérialistes.

LORSQU'ON a reconnu que l'entremise des nerfs est nécessaire pour que la sensibilité entre en jeu, et pour que la volonté opère sur les muscles locomoteurs, si l'on vient ensuite à constater que les nerfs qui provoquent la sensation ne sont pas les mêmes que ceux qui président au mouvement, cela sans doute est fort curieux, mais en est-on plus avancé sur la question de savoir comment quelque chose de matériel, comme la sensation, est provoqué par quelque chose d'immatériel; ou comment quelque chose d'immatériel, comme la volonté, peut se transmettre par un canal matériel?...

Les fortifications de Paris.

LA loi qui vous occupe est très courte, la question qui vous est soumise est très simple. Deux fois depuis trente ans, je veux dire en 1814 et 1815, deux fois, dis-je, depuis trente ans, les évènements ont prouvé qu'en raison des changements introduits dans l'art de la guerre par les progrès des temps et le génie des grands capitaines, les lignes de places fortes qui bordent notre frontière de l'Est ne protégeaient plus à un degré suffisant l'intérieur du royaume, et laissaient Paris à découvert. Deux fois depuis trente ans, les évènements ont prouvé qu'en perdant Paris, le gouvernement le plus riche en souvenirs de gloire, le plus énergiquement constitué, le mieux obéi perdait par cela seul son point d'appui principal ; que toute action, ou à peu près, lui échappait par cela seul sur le reste du pays ; qu'il devenait possible à l'ennemi de mettre à profit nos dissensions civiles, de provoquer en France la formation d'un autre gouvernement, et de dicter à cet autre gouvernement les conditions de la paix, en le lais-

(1) Dans la Préface de ces *Souvenirs*, Albert de Broglie a écrit les lignes suivantes : « La moindre altération du texte aurait enlevé quelque chose de son autorité à cette voix qui sort de la tombe ; et je tenais, je l'avoue, à la laisser tout entière pour ajouter plus de poids à la profession de vérités bien plus hautes à mes yeux que tous les principes qui divisent les politiques : je veux dire *ces fortes croyances philosophiques et religieuses*, dont on retrouvera ici l'expression à toutes les pages, dont la possession était, pour mon père, le fruit des laborieuses recherches de toute sa vie, et qui ont été la consolation de ceux qui avaient la douleur de lui survivre. »

sant se débattre sous le poids d'un tel souvenir. Ces faits ne sauraient être contestés; ils appartiennent à l'histoire. En présence de ces faits, est-il sage de continuer à laisser en oubli les enseignements du passé? La raison, l'intérêt public, un juste sentiment d'indépendance nationale ne commandent-ils pas de mettre Paris, et dans Paris notre gouvernement, et avec ce gouvernement le pays lui-même, je ne dis pas en sûreté, je sais que rien n'est entièrement sûr ici-bas, mais en défense, en défense vigoureuse et prévoyante, contre l'invasion étrangère et contre ses conséquences politiques, contre l'ennemi du dehors et contre la tentative qu'il renouvellerait assurément, s'il pénétrait de nouveau jusqu'ici, la tentative désespérée cette fois, d'une contre-révolution imposée de vive force à la France de plus en plus démembrée, de plus en plus affaiblie et dépouillée? Voilà la question.[1]



Le P. Gratry

(1805-1872)



QUINZE ans, Alphonse Gratry était déjà un latiniste extraordinaire; dans ses rêves, il faisait des discours en vers latins, et lorsqu'il les débitait à son réveil, on les trouvait corrects. Elève distingué du collège Henri IV, il obtenait, à la fin de ses classes, deux prix au concours général. Cette supériorité éclatante, nous la retrouvons dans toute sa carrière, et toujours au service de la religion, qu'il a grandement honorée.

Aumônier de l'école normale, il entre en lutte avec le directeur, M. Vacherot, dont les doctrines étaient fort hostiles au catholicisme. Au grand étonnement de tous, c'est le P. Gratry qui est vainqueur et M. Vacherot doit quitter la direction de l'Ecole. Le philosophe chrétien compose alors plusieurs ouvrages, qui ont un immense retentissement, *La Connaissance de Dieu*, *La Connaissance de l'âme*, *La Logique*. Villemain et Saint-René Taillandier se plaisent à rendre hommage au talent de l'écrivain; l'Académie lui ouvre ses portes. A l'étude de la philosophie et des lettres il ajoute celle des sciences. « J'entrerai dans cette citadelle, se disait-il, et nous verrons si on a le droit de n'y pas croire en Dieu et de s'y moquer du catholicisme. » Il fit si bien que ses connaissances dans les sciences

(1) De Broglie prononça en 1841 son discours relatif au projet de loi sur les fortifications de Paris. Après les événements de 1870, on est obligé de convenir qu'il ne manquait pas de perspicacité.

mathématiques et naturelles furent appréciées par des hommes tels que Cauchy. Sur ce nouveau terrain, le P. Gratry remporte bientôt de nouveaux triomphes.

Du reste, « il n'écrivait jamais pour écrire. Il écrivait pour agir, ou plutôt pour convertir. Il voulait non seulement persuader les âmes, mais les transformer, les transfigurer. Personne peut-être n'a mieux su que lui réveiller l'instinct du vrai et l'amour du bien. »

Une ombre, avouons-le, obscurcit ce tableau. Dans la question de l'infaillibilité pontificale, le P. Gratry fit fausse route. Mais il se rétracta noblement, et sa fin si chrétienne fut un grand et glorieux exemple. « Il mourut dans la calme sérénité d'un élu, abandonné à Dieu, déplorant les entraînements d'une polémique malheureuse, pleinement soumis à la sainte Eglise, catholique romaine, et à son chef infaillible. »

Dévouement de l'abbé Perreyve.

Henri Perreyve est assurément l'un des êtres les plus courageux que j'aie jamais rencontrés dans ma vie. Le courage était le plus visible trait de son caractère. A tout âge, dès sa première enfance, il savait souffrir de vives douleurs sans se plaindre jamais. Je n'ai jamais rien vu d'aussi simple et d'aussi résolu. Je cite, comme l'expression absolument vraie de son état d'âme, ces billets au crayon qu'il m'écrivait, se sachant très gravement atteint.

« Mon bon père, je suis toujours souffrant, mais jusqu'à présent sans danger. Je suis content d'expier mes fautes, et Notre-Seigneur me donne la vraie et importante lumière. Tout ceci sera donc bon, soit pour la mort, soit pour la vie. »

Et quelques jours après :

« Je ne suis pas très bien, sans qu'il y ait aucun danger actuel. Priez pour moi, et demandez à Notre-Seigneur de ne me laisser en ce monde que si je dois y travailler à sa gloire, et y faire mon salut. »

Mais pourquoi se trouvait-il alors en danger de la vie, plus qu'il ne le disait? C'est précisément par suite d'un acte de courage, poussé jusqu'à la plus imprudente témérité.

Sa première maladie, qui a décidé de toute sa vie, est due, sans doute, à des efforts trop grands pour son âge et ses forces. Pendant que, sa vocation déjà déclarée, il travaille avec excès tantôt le droit par obéissance pour son père, et surtout la philosophie et la théologie par goût, voici que les journées de Juin éclatent, et rien ne peut l'empêcher à dix-sept ans, malgré son frêle tempérament, de prendre le fusil, de se tenir partout à côté de son père, et de faire un service réel, de jour et de nuit, pendant cinq jours. En même temps il s'était

réuni aux jeunes gens qui instruisaient alors les enfants pauvres du quartier Mouffetard. Il est chargé de l'instruction religieuse. Tous ces efforts déterminent un cruel vomissement de sang, et mettent sa vie dans un extrême danger.

Il en souffre pendant un an, mais après cela sera-t-il plus prudent? Nullement. D'autres excès de travail et d'activité ramènent à vingt-trois ans le même mal et le même danger. La nature, de nouveau, lutte pendant un an pour lui rendre la vie. Il renaît, et se remet aussitôt à l'œuvre avec ardeur, et le voici bientôt, en 1857, à vingt-six ans, appelé à faire un grand pas vers le sacerdoce, à recevoir le diaconat. Il s'enferme pour la retraite préparatoire au séminaire de Saint-Sulpice.

Mais qu'arrive-t-il? Le second jour de ces très fatigants exercices, il est saisi de la terrible congestion de sang à la poitrine. C'est la menace de mort qui peut, de quart d'heure en quart d'heure, éclater par un flot de sang. Que va-t-il faire? Il se tait, et il continue, sous la perpétuelle menace de mort, pendant cinq jours, tous les exercices jusqu'au bout. A force d'énergie il arrive à l'ordination. Couché par terre au moment du prosternement solennel, il mord son mouchoir teint de sang. L'ordination finie, il ne lui reste plus que le temps de se livrer au chirurgien. On le saigne; il fait encore une maladie d'un an. Mais il est diacre. Quelques jours après j'apprends de lui l'évènement par la lettre suivante :

« Mon bien excellent et très cher père, voici ce que vous ignorez. Le second jour de ma retraite au séminaire de Saint-Sulpice, j'ai été saisi d'une congestion à la poitrine. Je me suis dit : Si je sors d'ici avant l'ordination, je ne serai pas diacre. Or je veux et je dois l'être. Alors je suis resté au séminaire, et n'ai point quitté les exercices de la retraite. Samedi dernier, après l'ordination, j'étais absolument à bout de forces. Je n'ai eu que le temps de me mettre au lit, où de suite on m'a saigné. Aujourd'hui mercredi, j'étouffe moins. L'un des jours de la retraite où j'étais fort consterné, je vous écrivis quatre pages... mais en remettant la lettre à la personne qui devait la porter, j'eus un remords : car je me plaignais dans cette lettre. Je la saisis donc et je la déchirai.

» Enfin je suis diacre! Vous verrez que j'arriverai ainsi, à force de bonne volonté, peu à peu, jusqu'au sacerdoce. *Introibo ad altare Dei.* J'espère y porter un cœur bien enivré de l'amour de Dieu et des hommes! »

Oui, il y arriva. Et en ce jour, le plus grand de sa vie, il demanda trois choses :

D'être un prêtre humble;

De ne jamais commettre de péché mortel;

De donner son sang pour Jésus-Christ.

Voilà la transformation du courage. Ses trois grandes luttes contre la mort l'avaient aguerri.

... Grâce à Dieu, il mourut comme il avait vécu, avec la même décision courageuse et le même élan vers le but...

Après le premier mot du solennel avertissement, il demande le saint Viatique. Quoique brisé par la souffrance, il se lève, il s'habille, avec soin et respect, comme quand, se disposant à dire la messe, le prêtre s'approche de la table où sont les vêtements sacerdotaux. Il se rend dans la chambre où un autel est préparé. J'arrivais en ce moment même, et apprenais presque en même temps que lui l'imminence du danger. C'est la dernière fois que je l'ai vu debout. Il savait depuis une heure que sa vie était condamnée. Je le vois encore, énergique et gracieux comme toujours, et, me souriant comme d'ordinaire : « Je suis bien en paix, mon bon Père, me dit-il, bien en paix. »

Je conserverai toute ma vie, cette image : cette soutane, portée avec une joie fière, toute cette noble tenue, cette figure absolument blanche, ces yeux agrandis et tout noirs, et son grand et tendre regard, et ces derniers mots : « bien en paix ! »

Mon enfant bien-aimé, nous nous reverrons, je l'espère, dans cette paix qui ne passera pas !

Oh ! comme, depuis ce temps, il se tint en effet tout orienté vers la mort, dans la paix et le recueillement ! Je le blâmais tout à l'heure d'avoir laissé disperser sa vie dans un mouvement excessif et une multiplicité dévorante. Dès ce moment, au lieu de se retenir à tant d'êtres qui l'aiment de tout leur cœur, il ne cherche que le silence; il passe des heures entières seul dans sa chambre, et il demande à rester seul. Le P. Lacordaire, lui aussi, dans les derniers temps de sa vie, ne permettait que très difficilement l'accès de sa cellule, pour être plus seul avec Dieu. Le disciple sentit aussi ce goût divin. Il méditait l'autre face de la mort, cette face lumineuse, immortelle, qui succède aux ténèbres et à la douleur. « Je vois maintenant, disait-il au P. Charles Perraud, combien il m'est utile de m'être accoutumé de penser souvent à la mort, comme à une chose douce et désirable. Qu'il fait bon d'être chrétien ! Je ne l'avais jamais senti à ce point. Tu pourras prêcher cela toute ta vie. »

Et puis, entrant de plus en plus dans la volonté de Dieu, il en vint

à ce point suprême, qui est le plus grand acte dont soit capable la volonté de l'homme, celui de dire en esprit et en vérité, comme Jésus-Christ au jardin des Olives : « Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non pas la mienne! »

C'était donc un sentiment vrai qu'exprimait notre cher mourant à son ami, lorsque, une heure après avoir appris de lui que sa vie était condamnée, il lui disait : « Tu ne saurais croire dans quelle joie intérieure je suis, depuis que tu m'as dit que j'allais mourir. »

C'est encore en toute vérité, qu'ayant cru un instant revenir à la vie, il disait : « Je le regrette. Je m'étais habitué à la pensée de la mort, je vivais avec elle et elle me rendait heureux : maintenant c'est un sacrifice plus dur à faire; il va falloir accepter une triste et misérable vie; quel être chétif et inutile je vais être pendant longtemps! Ah! j'aimais mieux la mort... Que la volonté de Dieu soit faite, dans la vie comme dans la mort. »

Et lorsque enfin on lui avoua, sur sa demande instante et absolue, que la mort arrivait : « Ah! je comprends, merci! Alors ce sera pour aujourd'hui? Eh bien! il faut me préparer pour la grande lutte. Il faut me chercher le saint Viatique! » Et il reçut la communion avec une grande paix. Il faut lire le reste de ces détails dans le touchant récit de M. l'abbé Bernard...

Heureuse influence de la communion fréquente sur les études.

J'ATTRIBUE à ma première communion certains développements intellectuels qui eurent lieu en moi peu de temps après....

Sans doute, je ne crois pas que la communion donne des facultés qu'on n'avait pas; mais ses effets intellectuels n'en sont pas moins immenses. Elle met en œuvre les facultés qu'on a, les bénit, les déploie, les greffe et les arrose; elle les échauffe, les éclaire, les vivifie d'un soleil meilleur. Elle les oriente, elle les dirige vers leur vrai pôle; elle leur donne de certains mouvements plus étendus, plus utiles, plus permanents. C'est vrai, parfaitement vrai.

J'ai sous les yeux des âmes d'enfants qui, depuis des mois et des mois, n'ont pas perdu la grâce sanctifiante : que ne puis-je les montrer! Le beau spectacle que celui de ces âmes élevées par Dieu vivant en elles!...

Pour nous, il est une vérité d'une certitude absolue. Prenez deux enfants du même âge, de moyens égaux, ayant même professeur et

même ardeur pour le travail. Que l'un passe toute une année dans la grâce, et l'autre, cette même année sans la grâce. Non, ces enfants égaux au départ ne le seront pas à l'arrivée. L'un aura dépassé l'autre de beaucoup, à tout point de vue, par le fait seul de la présence habituelle de la grâce dans son cœur.

Montalembert

(1810-1872)



A vie du comte de Montalembert se trouve résumée dans cette mémorable parole de Pie IX : « C'est un vrai combattant! » Oui, et il combattit pour la plus noble des causes, celle de la religion. A peine sorti de l'enfance, il fondait avec Lamennais et Lacordaire le journal l'*Avenir*, qui prenait pour devise : « Dieu et liberté ; » en même temps il ouvrait avec Lacordaire et de Caux l'*Ecole libre*, fermée bientôt, il est vrai, par le gouvernement, mais qui fournit au jeune comte l'occasion de prononcer son premier et magnifique discours en faveur de la liberté d'enseignement. Cette question si grave ne cessa de l'occuper et il contribua dans une très large mesure à préparer de loin la loi qui devait accorder aux catholiques une liberté si précieuse, vainement réclamée depuis un demi-siècle.

Telle était l'éloquence de Montalembert qu'à peine âgé de trente-deux ans il mérita d'être salué par la France comme le général de la grande armée catholique. Chaque fois que la religion se trouvait en cause, le courageux orateur était sur la brèche. Il défendit le clergé contre les reproches de sédition, les jésuites contre les attaques violentes dont ils furent si souvent l'objet ; il soutint avec une extrême chaleur la nécessité de l'expédition de Rome. Rien de pareil à l'énergie, à la puissance qu'il déployait lorsqu'il demandait aux libéraux de se mettre enfin d'accord avec eux-mêmes et de tolérer, eux, apôtres de la tolérance, autre chose que leurs seuls intérêts. Il les sommait de souffrir dans le clergé et chez les religieux cette indépendance qu'ils réclamaient si hautement dans l'ordre politique. Ses magnifiques plaidoiries avaient dans toute la France le plus grand retentissement.

Montalembert a composé en outre d'admirables ouvrages : la *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, *l'Histoire des Moines d'Occident*, etc., qui occupent un rang distingué dans la littérature contemporaine.[1] Sa plume, aussi bien que sa

(1) Entre cent autres services qu'il rendit à l'Eglise, signalons sa puissante initiative pour ranimer le *Correspondant*, célèbre Revue catholique, la plus ancienne de toutes les Revues françaises, le plus sérieux rival qu'ait rencontré la libre penseuse *Revue des Deux-Mondes*. Il ne sera pas inutile de nommer ici les principaux Académiciens qui prêtèrent leur concours au *Correspondant*, ou qui même encore aujourd'hui le soutiennent de leur plume vaillante : de

parole, fut toujours au service de l'Eglise ; aussi le Pape Pie IX lui donna-t-il les témoignages les plus authentiques de sa satisfaction.

Lorsque le travail eut épuisé les forces du comte de Montalembert, il continua néanmoins de suivre d'un œil attentif le mouvement politique et religieux de son époque. Vint la grande question de l'infaillibilité pontificale, si diversement envisagée par les catholiques. Montalembert, par suite de ses idées libérales, ne crut pas à l'opportunité de la définition et s'expliqua là-dessus avec sa franchise ordinaire. Or, pendant sa dernière maladie, quelqu'un s'avisa de lui demander : « Que ferez-vous, si l'infaillibilité est proclamée ? » A cette interrogation, le comte se souleva vivement sur le fauteuil où le clouait la souffrance : « Ce que je ferai ? J'ai toujours dit que le Pape est un père. Eh bien ! il y a des pères qui nous demandent parfois des choses contraires à nos idées. On y résiste tant qu'on peut : mais quand on est à bout de raisonnement, quand le père insiste, l'enfant se soumet. Je ferai comme l'enfant.[1] » Il avait donc conservé les mêmes sentiments qui lui faisaient écrire en 1869 : « Je suis pénétré pour l'Eglise d'une tendresse et d'un respect, qui n'ont fait qu'augmenter avec l'âge. A soixante ans, je sens que je l'aime et que je crois en elle avec une tout autre énergie qu'à vingt ans... Ne pouvant plus la servir ici-bas, je lui garderai, jusqu'au jour où ses derniers secours viendront adoucir la fin de mes trop longues souffrances, une âme plus que jamais docile à ses sublimes enseignements, plus que jamais éprise de sa divine beauté. »

La mort le frappa à l'improviste, mais elle le trouva prêt. Sa dernière parole fut celle-ci : « Pardon, mon Dieu ! » qu'il prononça en inclinant la tête devant le crucifix placé entre ses mains. Quelques jours auparavant, il s'était traîné jusqu'à l'église et y avait communié une dernière fois.

Saint Columba et le brigand.

Au sein de la nouvelle communauté, Columba habitait en guise de cellule une sorte de hutte, construite en planches et placée sur la partie la plus élevée de l'enceinte monastique. Jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, il y coucha sur la dure et sans autre oreiller qu'une pierre. Cette hutte lui servait à la fois d'oratoire et de cabinet de travail. C'était donc là qu'il se livrait à ces oraisons prolongées qui excitaient l'admiration et presque la frayeur de ses disciples. C'était là qu'il rentrait après avoir partagé le labeur agricole de ses moines, sans distinction, comme le dernier d'entre eux, pour consacrer le reste de son temps et de ses forces à l'étude de l'Ecri-

Champagny, de Carné, de Montalembert, le P. Lacordaire, le P. Gratry, de Barante, de Laprade, Autran, de Falloux, Nisard, A. de Broglie, de Vogüé, X. Marmier, etc.

(1) Nous ne prétendons pas que ce mot (qui prouve la parfaite bonne foi de Montalembert), justifie sa trop longue résistance aux désirs bien connus de Pie IX. L'illustre publiciste n'était nullement théologien : il le montre dans la réponse même que nous venons de citer ; et l'attitude qu'il a tenue à l'époque du Concile restera toujours une tache dans sa vie.

ture sainte et à la transcription des textes sacrés. Cette transcription fut, jusqu'à son dernier jour, l'occupation de sa vieillesse après avoir été la passion de ses jeunes années; elle exerçait sur lui un tel attrait et lui paraissait si essentielle à la propagation de la vérité, qu'on a pu lui attribuer trois cents exemplaires des saints Evangiles copiés de sa main.

C'était encore dans cette hutte qu'il recevait avec une infatigable patience les visiteurs qui bientôt affluèrent auprès de lui, si nombreux, quelquefois si importuns, et dont il se plaignait doucement, comme de cet indiscret qui, en voulant l'embrasser, renversa gauchement son encrier sur le bord de son vêtement...

« Un malfaiteur nommé Joan, avait choisi pour victime de ses spoliations, l'un des hôtes de Columba. Cet étranger habitait la presqu'île sauvage et aride d'Ardnamurchan, dont la sombre masse se dresse et se détache des flots de l'Atlantique en formant la pointe la plus occidentale de la plage écossaise. Comme au paysan du Lochaber, la bénédiction du missionnaire lui avait porté bonheur, et ses cinq vaches s'étaient multipliées au point de dépasser la centaine. Columba ne se contentait pas de l'avoir enrichi; il l'avait pris en affection, lui avait même donné son nom; et tout le monde l'appelait le Columbain, l'ami de saint Columba. Or, trois fois de suite, Joan, le puissant spoliateur de la famille souveraine, avait pillé et dévasté la maison et les biens du nouveau riche, l'ami de l'abbé d'Iona. A sa troisième expédition, comme il s'en retournait avec ses sicaires, tout chargés de butin, vers le navire qui l'attendait sur le rivage, il rencontra le grand abbé qu'il supposait bien loin de là. Columba lui reprocha ses exactions et ses crimes, et le supplia d'abandonner sa proie. Le brigand continua sa route et ne répondit que par un silence implacable jusqu'à ce qu'il eût gagné la plage et se fût rembarqué. Une fois à bord de sa barque, il se mit à répondre aux instances de l'abbé par des moqueries et des injures. Alors le noble vieillard, comme pour s'accrocher à la barque qui emportait la dépouille de son ami, entra dans la mer jusqu'aux genoux, et, la voyant fuir, y resta quelque temps les deux mains levées vers le ciel, en priant avec ardeur. Sa prière finie, il sortit de l'eau et vint se sécher auprès de ses compagnons assis sur un tertre voisin. Après un certain silence, il leur dit : « Ce misérable, ce chétif qui méprise le Christ dans ses serviteurs, ne reviendra plus jamais aborder sur cette plage d'où vous venez de le voir partir, il ne touchera plus la terre nulle part. Aujourd'hui même, un petit nuage va s'élever au septentrion, et de ce nuage sortira une tempête qui l'engloutira lui et

les siens. Il ne s'en sauvera pas même un seul pour raconter son naufrage. » Le jour était beau, la mer calme, le ciel parfaitement serein. Cependant le nuage que Columba avait annoncé apparut bientôt. Tous les assistants, les yeux tournés vers la mer, virent l'orage se former, grossir et poursuivre le spoliateur. La tourmente l'atteignit entre les deux îles de Mull et de Colonsay, d'où on le vit sombrer et périr avec tout son monde et tout son butin.

Nous avons tous appris dans les Commentaires de César comment, lors de son débarquement sur les côtes de la Bretagne, le porte-aigle de la dixième légion se jeta à la mer pour encourager ses camarades et s'enfonça dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Grâce à la perverse complaisance de l'histoire pour tous les exploits de la force, ce trait est immortel. César ne venait cependant que pour opprimer, au profit de son ambition dépravée, une race libre et innocente, en la courbant sous le joug odieux de la tyrannie romaine, dont elle n'a heureusement rien gardé. Devant toute âme, je ne dis pas chrétienne, mais simplement honnête, combien n'est-il pas plus grand et plus digne de mémoire, le spectacle que nous offre, à l'autre extrémité de la grande île Britannique, ce vieux moine entrant aussi dans la mer jusqu'aux genoux, y poursuivant le farouche oppresseur au profit d'une obscure victime, invoquant ainsi sous son auréole légendaire l'éternelle grandeur et les droits éternels de l'humanité, de la justice et de la pitié! »

Nous sommes les fils des croisés!...

Il est temps de s'entendre, Messieurs. Quand nous ne disions rien, on disait de nous : ils conspirent dans l'ombre, ils se livrent à des intrigues souterraines. Sous la Restauration on chantait : « Hommes noirs, sortez de dessous terre. » Et quand nous sommes sortis, quand nous avons dit ce que nous étions et ce que nous voulions, on s'écrie : « Quelle audace! quelle insolence!... » Sous les monarchies absolues, quand les catholiques se taisent, on dit : ils sont les complices de l'absolutisme. Dans les pays de libertés, quand les catholiques cherchent à adopter les institutions et les allures du peuple et du siècle où ils vivent, on les injurie de plus belle. « Regardez, dit-on, ces catholiques, ils font des livres, ils écrivent des lettres, il y en a un qui a dit qu'il était dominicain; un autre a écrit qu'il est jésuite.... Cela se passe dans un pays où existent toutes les libertés, y compris les libertés de l'église Gallicane; et ils ne sont pas châtiés! »

..... Après tout, nous ne sommes pas des parvenus nés d'hier ; nous sommes d'une vieille race dont l'histoire est bien connue. Elle est là pour nous encourager et pour éclairer nos persécuteurs. Nulle assemblée n'aura jamais en France la popularité de la Constituante, la toute-puissance de la Convention, le prestige de gloire de l'Empire. Or, il y a parmi nous des hommes qui ont vu passer les constituants, les terroristes et Napoléon. On a essayé du schisme en 1791, de l'échafaud en 1793, des déportations en 1797, des prisons d'État en 1811, et rien n'a prévalu contre eux. Faites donc des lois, si bon vous semble ; elles seront exécutées peut-être, mais elles seront à coup sûr impuissantes. La conscience est hors d'atteinte des légistes, et vous n'êtes pas de taille à vaincre dans une lutte qui n'a porté bonheur ni à Mirabeau, ni à Robespierre, ni à Napoléon.

..... Croyez-vous, Messieurs, que nous soyons insensibles aux leçons que nous donnent nos frères des nations étrangères? Et quand vous abaissez vous-mêmes les barrières qui nous séparent d'eux ; quand les chemins de fer et la vapeur annulent les distances ; quand ce qui s'est dit hier à Dublin ou à Bruxelles se réimprime aujourd'hui à Paris, et va demain porter le courage et l'espérance au fond du dernier presbytère de France, croyez-vous que nous resterons sourds et aveugles, et que la fibre catholique ne vibrera pas avec une énergie croissante dans nos cœurs?

Dans cette France accoutumée à n'enfanter que des gens de cœur et d'esprit, nous seuls, nous catholiques, nous consentirions à n'être que des imbéciles et des lâches!... Quoi! parce que nous sommes de ceux que l'on confesse, croit-on que nous nous relevions des pieds de nos prêtres, tout disposés à tendre les mains aux menottes d'une légalité anti-constitutionnelle? Quoi! parce que le sentiment de la foi domine dans nos cœurs, croit-on que l'honneur et le courage y aient péri? Ah! qu'on se détrompe! On vous dit : « Soyez implacables. » Eh bien! soyez-le, faites tout ce que vous voudrez et tout ce que vous pourrez ; l'Eglise vous répond par la bouche de Tertullien et du doux Fénelon : « Nous ne sommes pas à craindre pour vous, mais nous ne vous craignons pas. » Et moi, j'ajoute au nom des laïques, comme moi catholiques du XIX[e] siècle : Au milieu d'un peuple libre, nous ne voulons pas être des ilotes ; nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'apostat ; nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire!



De Carné

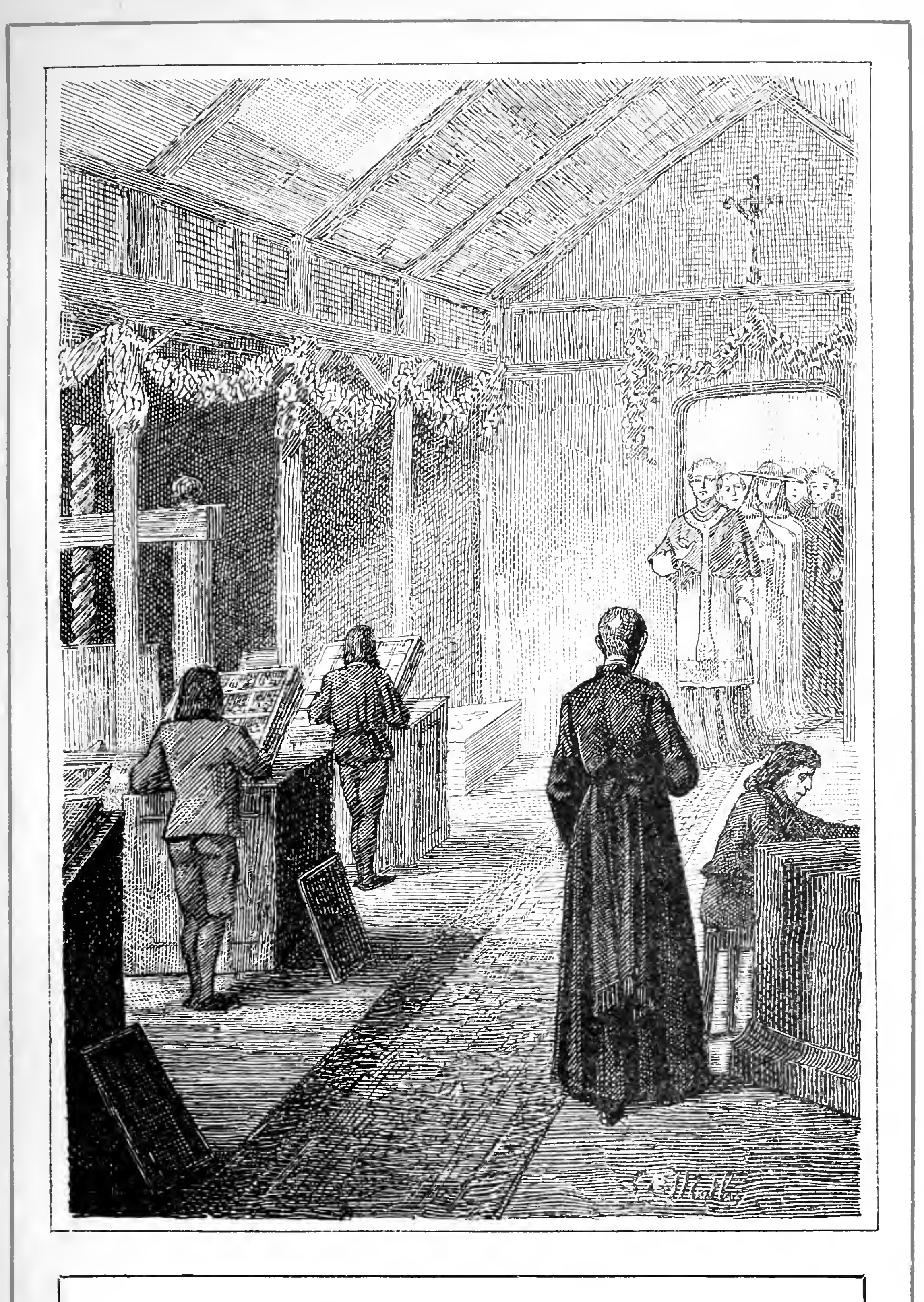
(1804-1876)



DE Carné, dit un biographe, a pu se tromper dans le choix des moyens, mais il a toujours entendu se dévouer aux intérêts catholiques. » Servir la cause de la religion fut la note dominante de sa vie. L'influence de Mgr Dupanloup lui ouvrit les portes de l'Académie. Fidèle aux pratiques de la piété chrétienne, il prêta son concours à l'*Ami de la religion* et s'appliqua à répandre les bienfaits dans la douce et profonde retraite où s'écoulèrent ses dernières années.

Les pagodes de l'Indo-Chine.

APRÈS avoir escaladé la haute berge à l'aide d'une échelle de bambous, nous nous trouvons en face de ces broussailles piquantes qui poussent toujours plus épaisses dans les ruines, voile jeté par la nature sur l'impuissance de l'homme et la vanité de ses œuvres. Un guide, courbé vers la terre par le poids de ses souvenirs et par celui des années, dirige avec émotion notre marche impatiente. Le sol est jonché de briques. Nous ne tardons pas à rencontrer le mur d'enceinte de la ville. Il est élevé, très large et surmonté d'ornements en forme de cœur, rapprochés de façon à former des créneaux. Un énorme poteau de bois, auquel attenait la porte principale est encore debout. La muraille qui aboutissait au fleuve s'enfonce sous les bambous en faisant une série d'angles saillants et rentrants. On voit encore de distance en distance des monceaux de briques qui furent probablement des bastions. Après de longues et minutieuses recherches, nous pûmes nous convaincre d'ailleurs que la ville ne renfermait d'autres monuments que le palais du roi, des pagodes et des bibliothèques pour les livres sacrés; mais ces édifices y étaient en si grand nombre qu'il faut renoncer même à les compter. Tous paraissent avoir été construits sur le même plan et décorés des mêmes ornements; les proportions seules varient. La pagode de Phâ-Kéo était assurément l'une des plus grandes et des plus belles. Les arbres qui la voilent, les lianes qui s'enlacent aux colonnes et répandent sur ses débris une ombre mystérieuse, font ressentir au visiteur quelque chose de ce



Pie VII visitant l'établissement de l'abbé Sicard. (Page 27.)

qu'éprouvait l'âme des anciens sur le seuil d'un bois sacré. Des briques à jour composent l'enceinte de la pagode, aux parvis de laquelle conduisent des escaliers monumentaux. Un dragon se tord sur les rampes, et dans un dernier repli relève sa tête menaçante. Les colonnes de la galerie sont gracieuses, élancées, sveltes, sans base, mais terminées par un chapiteau de feuilles longues, aiguës, repliées en dehors et comme écrasées par le poids qu'elles supportent. Ces colonnes conservent encore çà et là des traces de dorure. Les trois portes de la façade et les fenêtres des côtés sont richement encadrées d'ornements analogues à ceux que j'ai vus à Phnom. Cet édifice considérable était entièrement doré à l'extérieur. Il n'a plus de toit, et la colossale statue de Bouddha, qui siège encore sur l'autel abandonné, reste exposée aux injures de l'air. Tout à côté du temple se trouve une bibliothèque construite dans le même style, mais moins spacieuse. Sur le fond noir des murs, les artistes avaient dessiné des losanges dorés; ils produisent un peu l'effet de ces lambeaux de papier que l'on voit collés aux murailles dans les démolitions de Paris.

Une autre pagode, celle de Si-Saket, est construite dans une cour intérieure autour de laquelle règne un cloître. Des statues de Bouddha assis sont alignées sous ce portique. Leur coiffure, terminée en pointe, ressemble au casque de nos anciens chevaliers, et, n'était la physionomie placide du dieu, on croirait entrer dans quelque musée d'armures. En outre des murailles du cloître, celles même de la pagode sont percées de milliers de petites niches régulières, dans chacune desquelles sont blottis deux ou trois Bouddha en miniature. Nous avons estimé à vingt mille environ le chiffre de ces petites effigies : c'est un vrai pigeonnier de dieux. Si-Saket est le temple le mieux conservé; on y rencontre encore un grand nombre d'objets employés dans les cérémonies du culte. J'ai admiré entre autres un petit chef-d'œuvre de sculpture sur bois. C'est une sorte d'écran auquel adhère une légère barre de fer destinée à porter les cierges qu'on allumait devant l'autel. Il se compose d'un cadre doré sur lequel des figures bizarres entremêlent leurs formes allégoriques. Deux serpents enlacent leurs anneaux, et sur ces détails touffus, dont le relief surprend et charme les yeux, deux bras se détachent pour soutenir le porte-cierge. Dans l'espace laissé vide au milieu de l'écran, une sorte de lyre mariant l'or et le jour produit le meilleur effet. Notons encore une chaire de ciment doré conservée dans une autre pagode. Sur un socle sculpté orné de lions à têtes d'hommes, centaures d'un nouveau genre, viennent s'appuyer de légers arceaux qui supportent le toit. La place où se tenait le bonze

pour lire des prières est dessinée par d'élégantes colonnettes. D'innombrables pyramides se cachent dans la forêt; après les avoir à demi renversées, les arbres contribuent à les maintenir. La végétation naturelle s'allie admirablement à cette végétation de pierre; les tons gris du ciment lui donnent l'aspect du granit assombri par l'air humide. Des milliers de kilogrammes de cuivre et de bronze coulés dans un moule à Bouddha, des monceaux de briques, des pagodes à l'infini, et au milieu de tout cela les vestiges d'une seule habitation profane, le palais du roi : voilà ce que j'ai vu pendant quelques heures de promenade rapide au milieu des ruines de Vien-Chan.



Autran

(1813-1877)



POÈTE de la mer, Autran semble avoir lu dans ses plaines incommensurables le nom du céleste Créateur, et il le redit avec amour dans ses chants suaves et mélancoliques...

Une âme immense en nous respire,
Elle soulève notre sein.
Sous l'aquilon, sous le zéphire,
Nous sommes la plus vaste lyre
Qui chante l'hymne au trois fois Saint.

Les magnifiques poèmes d'Autran prouvent que la religion ne fait rien perdre aux œuvres littéraires de leur grâce, de leur charme ou de leur sublimité. L'illustre auteur est mort plein de foi religieuse et de soumission à la Providence, comme il avait vécu. — Outre ses poésies, Autran a publié un livre très intéressant qui a pour titre *Italie et Semaine sainte à Rome.*

Le fond de la mer.



EN avril, en octobre, aux saisons les meilleures,
Qui de vous n'a perdu souvent de longues heures
A contempler, rêveur, le merveilleux tableau
Qui rayonne, qui tremble et rit au fond de l'eau!
Je ne connais pas, moi, de plus charmant spectacle :
Au regard, qui descend sous le flot sans obstacle,
Se révèlent d'abord, éclatants de reflets,

Des joyaux qui seraient l'orgueil de cent palais :
Merveilles à ravir les rois et les artistes,
Émeraudes, onyx, agates, améthystes,
Escarboucles, rubis que le flot patient
Met un siècle à polir, rien qu'en les charriant !
Ces richesses, qui font clignoter les paupières,
Ne sont que des cailloux pourtant, que d'humbles pierres,
Hors de l'eau, vils galets que l'on foule en passant,
Diamants sous la vague où le soleil descend !
Après ce long ruban d'humides pierreries
S'étendent des gazons frais et verts, des prairies
Telles que le rayon d'un printemps généreux
N'en fait jamais verdir sur un sol plantureux.

Qu'ils sont beaux ces jardins qu'aucun soleil ne fane !
Qu'ils sont brillants à voir, sous l'onde diaphane,
Ces vergers où chaque arbre, émaillé de couleurs,
Porte des fruits vivants et de vivantes fleurs ![1]
Là fourmillent, au sein des ondoyants feuillages,
Les peuplades des eaux, poissons et coquillages ;
Là des tribus sans nombre, entre les roseaux verts,
Cachent leurs nids, leurs jeux et leurs instincts divers.
A promener son œil sur cette mer sans bornes,
On croirait du néant voir les domaines mornes.
A la face des eaux n'arrêtez pas vos yeux ;
Sondez, interrogez leur lit mystérieux :

Au-dessus c'est la mort, au-dessous c'est la vie,
C'est la flamme féconde au ciel même ravie,
Pénétrant, échauffant, vivifiant au loin
Tout un monde inconnu dont Dieu seul est témoin.

La porte du presbytère.


PORTE de bois rustique
Au cintre surbaissé,
Dont le marteau gothique
N'a plus qu'un son cassé,

Que la fortune passe,
Cherchant où s'adresser,
Modeste porte basse,
Tu la laisses passer.

(1) Allusion aux polypiers, madrépores, etc., lesquels se construisent des cellules qui, en s'agglomérant, présentent l'aspect de véritables végétaux, avec leurs rameaux et leurs branches : à ce genre appartient le corail.

Je t'aime et te salue,
Voisine du saint lieu,
Par qui toute âme élue
Communique avec Dieu!

Le sage qui demeure
Dans cette humble maison
S'y compose chaque heure
De paix et d'oraison.

Mais si quelque misère
Vient, lasse de souffrir,
Tu ne résistes guère
Au besoin de t'ouvrir.

A celui qui la pousse
Sur les pieux degrés,
Une voix grave et douce
Dit aussitôt : Entrez.

Petite et secourable,
Il n'existe à mes yeux
De porte préférable
Que la porte des cieux.



Mgr Dupanloup

(1802-1878)



« POUR l'ensemble des services rendus à l'Eglise et à la France, pour la place occupée dans l'admiration publique, pour l'universalité de la renommée, nous ne craignons pas de le dire, Mgr Dupanloup s'est élevé à un rang qui n'est qu'à lui seul. A sa mort, il n'y a eu qu'un cri pour proclamer la perte faite par l'Eglise.[1] »

Doué des qualités les plus éminentes comme éducateur de la jeunesse, il s'est distingué aux catéchismes de Saint-Sulpice, et bien davantage ensuite dans son Petit-Séminaire d'Orléans, devenu sous sa direction un établissement hors ligne. Orateur, il a paru avec honneur dans la chaire de Notre-Dame à côté du P. Ravignan, du P. Lacordaire, du P. Félix. Panégyriste, il a exalté Jeanne d'Arc avec une magnificence qui a ému toutes les âmes. Académicien, il a tenu sous le charme l'auditoire d'élite qui était venu l'entendre et qui retrouvait en lui le cygne de Cambrai. Qu'ajouter encore? A la tribune, il a défendu victorieusement les saintes causes dont il se faisait le champion; et devant la justice il a émerveillé des magistrats qui venaient d'entendre Dufaure et Berryer.

Ecrivain et prédicateur de premier ordre, Mgr Dupanloup a été en même temps un saint évêque, un grand convertisseur d'âmes. Les grâces de persuasion qu'il possédait étaient admirables. Toutes les œuvres, grandes ou petites, trouvaient en lui un ardent propagateur. Il donnait tout : sa parole, son action, ses aumônes; un jour sa croix pastorale, un autre jour son anneau. Il avait voué à

(1) Vedrenne.

l'Eglise un dévouement sans bornes : elle était pour lui une mère, plus qu'une mère, et pour la glorifier, la défendre ou la venger, il trouvait des accents qui ravissaient ses ennemis eux-mêmes et les réduisaient au silence.

Rien de plus touchant que sa modestie, son extrême simplicité, son esprit de pauvreté et de pénitence. Sa chambre était celle d'un séminariste : un lit de fer; quelques meubles sans valeur. Jamais il n'y faisait de feu. Il n'usait non plus de vin et se nourrissait avec une frugalité qui allait jusqu'à l'insouciance. Levé à quatre heures du matin, il vaquait aussitôt à la prière, à la méditation, au travail. Et lorsqu'il s'arrachait à cette vie si régulière et si laborieuse, c'était pour parcourir la campagne, le chapelet à la main, enseignant aux petits villageois qu'il rencontrait la prière et le catéchisme.

La considération dont jouissait Mgr Dupanloup, même à l'Académie, était si grande qu'en 1863 il fit échouer les candidatures de Littré, Taine et Maury, à cause de leurs opinions ouvertement irréligieuses. Les deux premiers ne furent élus que beaucoup plus tard. A la Chambre, au Sénat, l'illustre Evêque avait également un grand ascendant sur toute la droite.

Une tache obscurcit à la vérité cette gloire si pure : l'attitude qu'il prit au Concile. Lorsqu'il fut question de proclamer l'infaillibilité du Souverain Pontife, Mgr Dupanloup manifesta une certaine opposition et jugea inopportune la définition de ce dogme. Les lettres qu'il écrivit alors firent grand bruit et furent applaudies par la mauvaise presse elle-même, ce qui affligea beaucoup le pieux prélat, persuadé d'obéir à sa conscience en soutenant cette polémique. Mais lorsque l'Eglise eut prononcé, il se soumit sans réserve à ses décisions.

N. S. P. le Pape Léon XIII affectionnait particulièrement Mgr Dupanloup; ce lui fut un chagrin de ne pouvoir lui conférer le titre de cardinal, le gouvernement français n'y voulant pas consentir. Quant au prélat, il n'eut jamais d'autre ambition que de faire le bien et ne désirait rien tant que de se soustraire aux honneurs : « Ma vraie tâche, disait-il avec Bossuet, est de servir l'Eglise; c'est aussi ma gloire, et je n'en connais point d'autre. »

Souvenirs d'enfance.

Ma première enfance avait été fort dissipée; j'avais une nature vive, ardente au plaisir, impétueuse à tous les jeux; j'étais loin pourtant de me refuser au travail, j'étudiais même avec une certaine satisfaction d'esprit; mais le divertissement, les parties de balle et de barres, étaient pour moi le bonheur suprême. Je me souviens encore du transport, de la surabondance de joie et de vie que j'y éprouvais; c'était une véritable ivresse, j'y oubliais tout; et sans vous faire ici ma confession, je dois ajouter qu'une passion pour le jeu, et surtout les tristes compagnies d'enfants qu'on rencontre à Paris, suffisent pour faire bien du mal à une âme. J'avais près de douze ans, et on osait à peine me parler de première communion.

J'avais bien assisté quelquefois à un petit catéchisme qui se faisait

à Saint-Etienne-du-Mont pour les jeunes enfants, mais je n'y avais trouvé aucun goût. Ce catéchisme nous était fait par un bon vieux prêtre que nous entendions à peine, c'était le diacre d'office de la paroisse. On nous rassemblait, non pas dans une chapelle de catéchisme, mais dans l'église même, au milieu des allées et venues des fidèles. Les suisses, les bedeaux, les loueuses de chaises s'agitaient autour de nous, absolument comme si nous n'eussions pas été là. C'était d'ailleurs en hiver, et il faisait un froid glacial dans cette grande église, où nous nous trouvions à peu près seuls, perdus au milieu des passants. En un mot, il n'y avait là rien, ni pour nous recueillir, ni pour nous intéresser, ni pour gagner notre cœur à Dieu...

J'avais de dix à onze ans, et ce premier essai de catéchisme ayant si mal réussi, on ne se pressa pas d'essayer d'un autre. Un voyage que je fis à cette époque et mes pauvres dispositions contribuèrent encore à prolonger le retard de ma première communion.

Mais deux circonstances plus heureuses, ménagées par la divine Providence, me préparèrent enfin un meilleur avenir.

Vers ma douzième année, je m'étais lié assez intimement avec plusieurs enfants, tous un peu plus âgés que moi, l'un d'eux le plus distingué de tous, avait même quinze ans. J'ai tout à fait oublié comment je m'étais lié avec eux, mais ce dont je me souviens très bien, c'est que nous nous réunissions souvent. Ce n'était pas une très bonne liaison, vous le voyez, et elle me rendit un moment pire que jamais. Toutefois ce fut là même que le bon Dieu vint me chercher pour me sauver, et voici comment la chose arriva. Un dimanche, c'était le 12 juin 1814, le premier dimanche de la Fête-Dieu, nous étions tous rassemblés chez l'un de mes camarades qui demeurait près de l'église Saint-Sulpice. Tout à coup nos jeux furent interrompus par le chant des hymnes et des cantiques qui retentissaient dans la rue : c'était la procession qui passait sous nos fenêtres; le Saint-Sacrement sortait de l'église, et pour la première fois depuis bien des années. Il était enfin permis au bon Pasteur de se montrer à son peuple, d'aller lui-même chercher les brebis égarées, et il m'est doux de penser et de dire que je fus peut-être moi-même retrouvé ce jour-là.

Quoi qu'il en soit de cette pensée, qui a toujours été chère à mon cœur, nous nous mîmes tous à regarder. Le clergé était très nombreux, tout le grand Séminaire s'y trouvait : les fleuristes, les thuriféraires, en aubes blanches avec de belles ceintures bleues, formaient la troupe angélique. C'était un spectacle plein de charme et de majesté. Je dois à mes pauvres amis d'autrefois ce témoignage que, sauf une seule plai-

santerie ridicule, ils furent tous très respectueux ; pour moi, cette procession me rappela celles que j'avais vues en mon pays, dans ma toute petite enfance, et dont j'avais même fait partie — vous connaissez peut-être cet usage — en qualité de *saint Jean-Baptiste*. J'éprouvai à ce souvenir une émotion indéfinissable. Je fus aussi très frappé en voyant les nombreux enfants des catéchismes de Saint-Sulpice, qui marchaient, en habits de fête, avec leurs bannières, sur deux longues files, à la tête de la procession. Mais tout cela ne me laissa malheureusement qu'une impression très fugitive. La procession s'éloigna, et avec elle toute renaissance profonde de sentiments chrétiens dans mon cœur. Nous reprîmes nos amusements interrompus, et les jeux continuèrent à m'entretenir dans l'étourdissement, loin de Dieu...

Enfin mes parents me firent conduire à Saint-Sulpice. J'éprouve encore, en écrivant ces lignes, l'émotion grave, solennelle, saisissante que je ressentis au fond de l'âme en franchissant le seuil, en descendant les marches de cette chapelle basse. Mon âme pressentait-elle tout ce qui devait lui venir de là? Je l'ignore, mais je sentis instinctivement que c'était une vie nouvelle qui allait commencer, et j'en éprouvai une sorte de frémissement involontaire et rapide, où la crainte dominait plus que l'espérance. Je me souviens qu'on chantait le cantique : « Venez, divin Messie, sauvez nos jours infortunés, venez, venez, venez : » c'était le premier dimanche de l'Avent, j'en fus touché.

Cette première fois, je restai en dehors de l'enceinte, à gauche de l'autel, les bras croisés, appuyé sur une balustrade qui servait de barrière, et très attentif à ce qui se passait; je me vois encore à cette place et dans cette attitude. J'avais été dans bien des églises, dans de grandes et magnifiques églises remplies de fidèles, j'y avais vu de pompeuses cérémonies; mais nulle part je n'avais eu l'impression que me faisait cette chapelle. Je ne voyais là que des enfants, ils étaient à peu près trois cents, mais tous recueillis; il y avait là comme une atmosphère de silence, de religion. Tous les regards, tous les cœurs de ces enfants semblaient suspendus à la parole de leurs catéchistes. Il est vrai qu'il y avait dans ceux-ci je ne sais quelle dignité affectueuse, quelle fermeté et quelle bienveillance, qui faisaient sentir une autorité au-dessus de l'homme. Tout en eux me paraissait doux, pur, presque céleste. Je cherchai de suite à attirer leur attention par ma sagesse. Tous mes sentiments se tournèrent instantanément de ce côté...

Un jour, M. de Keravenant, prêtre de Saint-Sulpice, m'appela à lui dans la sacristie et me dit de venir le lendemain à son confessionnal. Je fus très fidèle à l'heure dite : c'était dans la chapelle de

Saint-Jean-Baptiste. Comme elle est restée dans mon souvenir cette chapelle ! Quand je vis M. de Keravenant paraître en surplis et entrer dans le confessionnal, le cœur me battit bien fort. Je m'agenouillai à ma place, et lui fis ma première confession. Je l'avais écrite en chiffres : il m'encouragea beaucoup, m'aida par ses questions, me fit faire une bonne confession, et je sortis très heureux. Je me souviens encore du bonheur et de l'entrain avec lesquels j'allai faire ensuite une partie de barres au Luxembourg. Jamais je ne m'étais senti si léger, jamais mes camarades ne m'avaient vu si intrépide à la course, sans se douter de ce qui, ce jour-là, m'avait encore rendu meilleur coureur qu'à l'ordinaire....

Quand une fois j'eus aimé le catéchisme et mes catéchistes, j'y sacrifiais tout. Je n'y aurais plus manqué sans douleur. Mon cœur était là ; c'était mon trésor ; et les six jours de la semaine, qui séparaient un dimanche de l'autre, ne passaient jamais assez vite.

Saint-René Taillandier

(1817-1880)

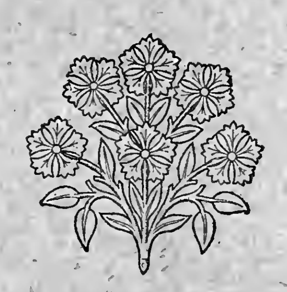
« A mort le saisit à l'improviste, matériellement du moins, car moralement, il était toujours prêt à paraître devant le Père qui est aux cieux... » Bel éloge, que donna sans respect humain à Saint-René Taillandier son successeur à l'Académie, M. Maxime du Camp. « Comme ceux dont la vie n'a été qu'un constant labeur, a-t-il ajouté, et qui ont souvent traversé la mort dans l'histoire, il croyait. Lorsque, par l'étude, on a touché le résidu même des événements, lorsque l'on a compris la faiblesse des choses humaines, le néant de nos espérances, c'est un impérieux besoin de regarder au-delà, de s'appuyer sur une force rémunératrice, d'avoir foi dans les destinées de l'âme immortelle et de penser, avec l'Ecclésiaste, que si la poudre retourne à la poudre, l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné. Cette croyance était fervente dans le cœur de M. Taillandier ; il adorait le Dieu qu'ont adoré Champollion, Cuvier, Chateaubriand et tant d'autres esprits supérieurs, qui sont la gloire même de l'humanité. »

Etude sur Henri Heine.

L y a un écrivain qui résume fidèlement l'agitation des vingt dernières années en Allemagne et en réunit en lui tous les contrastes. C'est une imagination ailée, une intelligence poétiquement railleuse, un de ces esprits subtils et hardis,

merveilleusement préparés à tirer parti d'une situation comme celle que je viens de décrire. Ni la philosophie, ni la poésie de la période qui précède n'ont de secrets pour sa pensée. Il comprend tous les problèmes de la science, il possède tous les trésors de l'art, et il emporte gaiement ce bagage de la vieille Allemagne au milieu des expéditions révolutionnaires d'une génération émancipée. L'Allemagne du spiritualisme et de l'imagination semble descendue dans la tombe; lui, il l'évoque et la confronte avec les temps nouveaux. Personne ne pouvait se jouer avec plus de grâce au milieu des ruines. Avec une cruauté enfantine, avec une tristesse mêlée d'insouciance, il prend je ne sais quel plaisir de raffiné à faire croître maintes fleurs sur des champs de mort, fleurs charmantes et empoisonnées. Toutes sortes de parfums bizarres s'y confondent, et il est impossible de les respirer sans être ravi et troublé tout ensemble. Est-il triste? est-il joyeux? Est-ce le triomphe du libre-penseur, qui éclate dans sa gaieté? est-ce la tristesse du poète blessé, qui se dissimule sous les accents de l'ironie? En vérité, le doute est permis sur ce point...

Que lui manque-t-il donc, à cet esprit charmant, pour entrer dans le pays des songes par la porte d'ivoire? Un peu de bonheur, rien de plus : jamais un esprit si fin ne fût tombé dans la fadeur, et il est permis sans doute de regretter pour lui les inspirations d'une existence heureuse. Mais il connut dès la jeunesse ce que les larmes ont de plus amer... Qu'il pleure donc, puisqu'il n'est pas de ceux qui savent cacher leurs blessures, qu'il pleure au milieu de ses folies, et que sa verve éclate à travers ses souffrances! Que le suave rêveur devienne un chantre agressif! qu'il se venge de ses illusions perdues sur tout ce qui est hypocrisie; mais, en déchirant les voiles menteurs, qu'il n'aille point offenser les vérités éternelles! Le jeu du poète humoriste est de toucher légèrement aux misères d'ici-bas, de châtier les vanités, de démasquer les fourberies; il ne faut pas qu'il désole notre âme et désenchante l'univers!...



Biot

(1817-1881)

N jeune étudiant va trouver un jour Biot et lui demande conseil sur la manière de cultiver les sciences physiques. Prenez-y garde, lui répond l'illustre savant; il faut beaucoup étudier pour comprendre et admirer la matière; mais il faut surtout, et bien davantage, étudier pour arriver à découvrir qu'elle n'est rien par elle-même et que, derrière ses lois, se cache un législateur sans lequel on n'explique rien. »

Ces paroles dénotent l'homme de foi; les suivantes qu'il adressait au P. de Ravignan, nous révèlent le chrétien sensible et plein de vénération pour la religion et ses ministres : « Mon digne et cher consolateur, écrivait-il au pieux jésuite, je ne sais sous quels titres vous remercier de vos constantes bontés. *Monsieur* est trop froid pour le sentiment qui m'attache à vous, et le mot d'*ami* me semblerait trop libre pour le respect que je vous porte. Celui que j'ai placé en tête de ces lignes ne le dit pas assez. Mais votre indulgence me pardonnera, car je n'en ai pu trouver qui exprimât tout ce que vous m'êtes... »

On peut appliquer à ce *fils spirituel* du P. de Ravignan, l'éloge qu'il a lui-même décerné au baron Cauchy, son collègue : « ...C'était le vrai chrétien remplissant avec foi et amour tous les devoirs de loyauté, de probité, de charité affectueuse que la religion nous prescrit envers nous-mêmes et envers les autres. On l'a vu s'occuper de faire du bien autour de lui jusqu'à ses derniers moments, attendant et acceptant la mort avec une sécurité confiante que la religion peut seule inspirer. Heureux celui en qui Dieu, pour notre exemple, a voulu ainsi mêler les dons du génie et ceux du cœur! »

Le désintéressement d'un homme de génie.

ORTI nouvellement de l'Ecole Polytechnique, une ambition démesurée me poussait à pénétrer dans les hautes régions mathématiques où l'on découvre les lois du ciel. Mais ces grandes théories, encore éparses dans les collections académiques, n'étaient presque abordables que pour le petit nombre d'hommes supérieurs qui avaient concouru à les établir; et s'y lancer sans guide, sur leurs traces, c'était une entreprise où l'on avait toute chance de s'égarer pendant bien du temps avant de les rejoindre. Je savais que M. Laplace travaillait à réunir ce magnifique ensemble de découvertes dans l'ouvrage qu'il a très justement appelé : *la Mécanique céleste.*

Le premier volume était sous presse, les autres suivraient, à de bien longs intervalles, au gré de mes désirs. Une démarche qui pouvait paraître fort risquée m'ouvrit un accès privilégié dans ce sanctuaire du génie. J'osai écrire directement à l'illustre auteur pour le prier de permettre que son libraire m'envoyât les feuilles de son livre à mesure qu'elles s'imprimaient. M. Laplace me répondit avec autant de cérémonie que si j'eusse été un savant véritable. Toutefois, en fin de compte, il écartait ma demande, ne voulant pas, disait-il, que son ouvrage fût présenté au public avant d'être terminé, afin qu'on le jugeât d'après son ensemble. Ce déclinatoire poli était sans doute très obligeant dans les formes ; mais, au fond, il accommodait mal mon affaire. Je ne voulus pas l'accepter sans appel. Je récrivis immédiatement à M. Laplace pour lui représenter qu'il me faisait beaucoup plus d'honneur que je n'en méritais et que je n'en désirais. « Je ne suis pas, lui disais-je, du public qui juge, mais du public qui étudie. » J'ajoutais que, voulant suivre et refaire tous les calculs en entier pour mon instruction, je pourrais, s'il se rendait à ma prière, découvrir et signaler les fautes d'impressions qui s'y seraient glissées. Ma respectueuse insistance désarma sa réserve. Il m'envoya toutes les feuilles déjà imprimées, en y joignant une lettre charmante, cette fois nullement cérémonieuse, mais remplie des plus vifs et des plus précieux encouragements. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle ardeur je dévorai ce trésor. Depuis, chaque fois que j'allais à Paris, j'apportais mon travail de révision typographique, et je le présentais personnellement à M. Laplace. Il l'accueillait toujours avec bonté, l'examinait, le discutait ; et cela me donnait l'occasion de lui soumettre les difficultés qui arrêtaient trop souvent ma faiblesse. Sa condescendance à les lever était sans bornes.

Peu de temps après qu'il m'eut été permis de l'approcher, j'eus la bonne fortune de faire un pas, qui me sembla nouveau et imprévu, dans une partie des mathématiques où l'on était à peine entré jusqu'alors (il s'agissait des problèmes d'Euler)... Lorsque j'eus trouvé la clef qui ouvrait ces problèmes, j'apportai mon travail à Paris, et j'en parlai à M. Laplace. Il m'écouta avec une attention qui me sembla mêlée de quelque surprise. Il me questionna sur la nature de mon procédé, sur les détails de mes solutions. Quand il m'eut examiné sur tous ces points : « Cela me paraît fort bien, dit-il ; venez demain matin m'apporter votre mémoire, je serai bien aise de le voir. » On comprend que je fus exact au rendez-vous. Il parcourut fort attentivement tout mon manuscrit, l'exposé de la méthode, les applications, les considérations ultérieures que j'y avais annexées ; puis il me dit : « Voilà un très bon

travail ; vous avez pris la véritable voie qu'il faut suivre pour résoudre directement ce genre de questions. Mais les aperçus que vous présentez à la fin sont trop éloignés. N'allez pas au delà des résultats que vous avez obtenus ; vous rencontreriez des difficultés plus sérieuses que vous ne paraissez le croire, et l'état actuel de l'analyse pourrait bien ne pas vous fournir les moyens de les surmonter. » Après m'être défendu quelque temps, car jamais il ne lui est arrivé d'interdire aux jeunes gens qui l'approchaient la liberté d'une respectueuse controverse, je cédai à ses conseils, et je rayai cette fin hasardeuse. « Comme cela, me dit-il, le reste sera fort bien. Présentez demain votre mémoire à la classe (on appelait alors ainsi l'Académie), et, après la séance, vous reviendrez dîner avec moi. »

Le lendemain, je me rendis de bonne heure à l'Académie, où, avec la permission du président, je me mis à tracer, sur le grand tableau noir, les figures et les formules que je voulais exposer. Monge, arrivé un des premiers, m'aperçut, s'approcha de moi, et me parla de mon travail. Je compris que M. Laplace l'avait prévenu. A l'Ecole Polytechnique, j'avais été un des élèves auxquels il témoignait le plus d'affection, et je savais combien le succès que j'espérais lui causerait de plaisir. On est heureux d'avoir de pareils maîtres. Quand la parole me fut accordée, tous les géomètres, c'était alors l'usage, vinrent s'asseoir autour du tableau. Le général Bonaparte, récemment revenu d'Egypte, assistait ce jour-là à la séance comme membre de la commission de mécanique. Il vint avec les autres, soit de lui-même, à titre de mathématicien, dont il se faisait fort, ou parce que Monge l'amena pour lui faire les honneurs d'un travail issu de sa chère Ecole Polytechnique ; à quoi le général répondit : « Je reconnais bien cela aux figures. » Je pensai qu'il était bien habile de les reconnaître, puisque, hormis M. Laplace, personne encore ne les avait vues. Mais, préoccupé comme je l'étais de toute autre chose que de sa gloire militaire et de son importance politique, sa présence ne me troubla pas le moins du monde. J'aurais eu bien plus peur de M. Lagrange, si l'approbation antérieure de M. Laplace ne m'avait donné toute sécurité. J'exposai donc très librement, et je crois aussi très clairement, la nature, le but, les résultats de mes recherches. Tout le monde me félicita sur leur originalité. On me donna pour commissaires les *citoyens* Laplace, Bonaparte et Lacroix. La séance finie, j'accompagnai M. Laplace rue Christine, où il demeurait alors. Dans le chemin il me témoigna son contentement de la netteté avec laquelle j'avais présenté mes démonstrations, et aussi de ce que, suivant son conseil, je ne me fusse pas hasardé au-delà.

Nous arrivons. Après que j'eus salué Mme Laplace : « Venez, me dit-il, un moment dans mon cabinet; j'ai quelque chose à vous faire voir. » Je le suivis. Nous étant assis, et moi prêt à l'écouter, il sort une clef de sa poche, ouvre une petite armoire placée à droite de sa cheminée... je la vois encore... puis il en tire un cahier de papier jauni par les années, où il me montre tous mes problèmes, les problèmes d'Euler, traités et résolus par cette méthode dont je croyais m'être le premier avisé. Il l'avait trouvée aussi depuis longtemps, mais il s'était arrêté devant ce même obstacle qu'il m'avait signalé. Espérant le surmonter plus tard, il n'avait rien dit de tout cela à personne, pas même à moi quand j'étais venu lui apporter son propre travail comme une nouveauté. Je ne puis peindre ce que j'éprouvai alors. C'était un mélange de joie à voir que je m'étais rencontré avec lui, peut-être aussi de quelque regret à me savoir prévenu, mais surtout d'une profonde et infinie reconnaissance pour un trait si noble et si touchant. Cette découverte, la première que j'eusse faite, était tout pour moi. Elle était sans doute peu pour lui, qui en avait fait tant d'autres, et de si considérables, dans toutes les parties des mathématiques abstraites, comme dans leurs sublimes applications. Mais l'abnégation scientifique est difficile et rare, même en de petites choses. Et puis, cette délicatesse à ne me vouloir découvrir ce mystère qu'après le succès, le succès public, auquel il m'avait conduit comme par la main, ne se servant de ce qu'il avait vu que pour me détourner des écueils où mon inexpérience allait m'engager! M'eût-il montré ce papier avant la séance, il ne m'était plus possible de présenter mon travail, sachant que le sien existait auparavant. La distance de lui à moi ne m'aurait permis que le silence. Et s'il avait exigé que je profitasse du secret qu'il avait gardé, quel embarras n'aurais-je pas dû éprouver, quand j'aurais lu ce mémoire, ayant la conscience que je n'étais que l'écho d'un autre esprit! Mais sa réserve me laissait toute la force que son approbation m'avait donnée. Au reste, en récompense de sa noble conduite, je me figure qu'il devait éprouver un vif plaisir et une jouissance bien pure à m'entendre, grâce à lui, débiter en pleine assurance, à la satisfaction de mon savant auditoire, ces nouveaux calculs dont je me croyais l'inventeur, et qu'il aurait pu m'enlever d'un seul mot.

En rendant cet hommage à sa mémoire, je lui désobéis; car il m'avait imposé un silence absolu sur ce qu'il avait fait pour moi dans cette rencontre. Le rapport académique, auquel il prit part, n'en porte aucune trace, et il ne me permit pas d'y faire la moindre allusion quand je publiai mon travail. Mais un intervalle d'un demi-siècle amène fata-

lement la prescription de tous les engagements humains, et je suis convaincu que vous m'absoudrez unanimement d'avoir manqué aujourd'hui à celui-là pour acquitter la seule dette que le temps ne doive pas éteindre, celle de la reconnaissance.



Barbier

(1805-1882)



« AUGUSTE BARBIER, dit un de ses biographes, était catholique par la foi et par les œuvres. Peu de mois avant sa mort, un rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, lui demandait s'il n'avait aucun doute sur le mystère de l'Eucharistie. — J'y crois aussi fermement que les femmes du peuple y croient, répondit-il. Avant de se rendre à Nice pour refaire sa santé, il voulut recevoir la sainte communion, puis il écrivit cette lettre, testament de son âme : « Né dans la foi catholique, apostolique et romaine, je veux mourir dans cette foi de ma naissance, que je regarde comme la formule la plus complète du christianisme. »

« Quelques semaines après, pendant que Barbier était dangereusement malade à Nice, M. de Laprade, son ami et son collègue à l'Académie française, se trouvait à Cannes dans une crise qui ne paraissait pas d'un moindre danger. Un ami commun de l'un et de l'autre, qui est lui-même un poète de beaucoup de talent, quitta Paris à la hâte : il vint d'abord à Nice. M. Auguste Barbier voyait approcher la mort avec la sérénité de la résignation et de l'espérance chrétiennes. Au moment des adieux, il fit au visiteur cette recommandation touchante : « Vous allez voir Laprade ; dites-lui qu'il aura eu, après Dieu, ma dernière pensée. » Le lendemain à Cannes, l'état de M. de Laprade était si grave que l'ami n'osa pas lui donner les tristes nouvelles qu'il apportait ; de sorte que le malade, croyant qu'il n'était pas encore allé à Nice, lui dit ces mêmes paroles : « Vous allez voir Barbier ; dites-lui qu'il aura eu, après Dieu, ma dernière pensée. » Echo admirable qui renvoyait d'un cœur à l'autre la suprême et religieuse expression d'un fraternel amour.[1] »

Barbier avait exprimé le vœu d'avoir pour successeur à l'Académie française Mgr Perraud, évêque d'Autun, et ce vœu s'est réalisé.

Voici une belle pensée de l'illustre poète : Le christianisme est pour moi la vérité religieuse et me paraît absolument nécessaire à l'éducation du peuple et à la conduite morale des sociétés humaines.

(1) Camille Rousset, de l'Académie française, *Discours du 19 avril 1883.*

Bonheur des anges; gloire de la sainte Vierge.

Or, l'esprit incliné sur mon pâle visage,
Me peignait de l'Eden le riant paysage :
« Quel bonheur, disait-il, d'être un beau séraphin,
D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin !
Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hirondelle,
De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
De monter, de descendre, et de voiler son front
Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
Comme un maître, le soir, qui parcourt son domaine,
On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine !
Quel bonheur ineffable et quelle volupté
D'être un rayon vivant de la Divinité ;
De voir, du haut du ciel et de ses voûtes rondes,
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes ;
D'entendre, à chaque instant de leurs brillants réveils,
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils !
Oh ! quel bonheur de vivre avec de belles choses !
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes !
Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux ! »
Puis, il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,
Le plus doux qui, tombé des montagnes du Ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel;
Nom céleste, créé du sourire des anges
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges.
Marie, ô nom divin ! étoile du pêcheur,
Rose du paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde et qui révèle aux âmes
La femme la plus belle entre toutes les femmes.
Alors à ce doux nom je croyais voir soudain
S'entr'ouvrir à mes yeux le céleste jardin ;
Je croyais voir au cœur de son troupeau de saintes,
De ses enfants vêtus de lis et d'hyacinthes,
Et de ses beaux vieillards, la reine du saint lieu,
Avec son voile blanc et son grand manteau bleu,
Marie au pied du Christ, dans sa pose modeste,
Relevant vers le Ciel sa paupière céleste,
Et regardant son Fils avec un triste amour,
Comme craignant encor de le reperdre un jour.

De Champagny

(1804-1882)



OUS devons saluer en M. de Champagny, non seulement le chrétien et l'homme de foi, mais le vaillant champion de la sainte Eglise. Son zèle à combattre la liberté de l'enseignement le fit élire président du *Congrès de l'enseignement chrétien* et il reçut en cette qualité un bref de Pie IX. Intime ami de Mgr Dupanloup, de Montalembert, de Broglie, etc., il écrivit de nombreux articles dans le *Correspondant* et l'*Ami de la religion* et ne craignit pas de rendre hommage à la foi catholique en pleine Académie. Son caractère doux, ses mœurs irréprochables, sa vive piété forçaient l'admiration de tous ceux qui en étaient témoins.

« Il pratiquait scrupuleusement, a dit de Mazade, son successeur au fauteuil académique, parce qu'il croyait fermement ; et si on le savait, ce n'est pas qu'il en parlât jamais, c'est qu'on pouvait le voir tous les jours se rendre à son église, allant se confondre dans la foule ou s'agenouiller sur une dalle... Il agissait en chrétien, qui ne faisait ni mystère, ni étalage de ses croyances.

» Cette piété s'alliait chez lui à un sentiment généreux de toutes les misères humaines, elle était la source d'une bienfaisance qui ne se lassait pas. Votre confrère était bienfaisant, comme il était pieux, sans éclat, sans effort. Il ne donnait pas comme un riche distribuant des secours d'une main distraite, un peu par vanité ou par habitude ; il se faisait une idée aussi élevée que délicate du devoir résumé dans ce beau mot de *charité*, qui ne veut pas dire seulement assistance matérielle ou officielle, qui signifie amour des malheureux ; il voyait dans les abandonnés et les misérables, dans tous les déshérités de la fortune, des créatures humaines que sa foi lui disait de respecter, qui relevaient du Maître commun. Il réalisait le mot d'un de vos plus illustres confrères : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu. » M. de Champagny prêtait tant qu'il pouvait à Dieu !

» Chaque jour régulièrement il remettait à un pauvre une petite somme, et le dimanche il augmentait la somme. S'il était empêché, il se faisait discrètement suppléer. C'était invariable. Qu'il fût à Paris, qu'il fût, l'été, dans cette maison de campagne de Trois-Moulins qu'il possédait auprès de Melun, où il a voulu être enseveli auprès de son fils, il n'oubliait jamais son service envers les pauvres. Toute sa vie, partout où il avait résidé, il avait été de toutes les associations charitables, de toutes les œuvres de bienfaisance. Il donnait à ces associations son dévouement avec ses secours, et son dernier acte public était une allocution prononcée quelques semaines avant sa mort à l'assemblée annuelle de l'œuvre touchante de l'hospitalité de nuit. Cet homme de bien passait sa vie à chercher des occasions de charité... »

En un mot, le comte de Champagny est une des gloires les plus pures du catholicisme parmi les écrivains contemporains.

Le pot de fleurs brisé.

DANS les âges chrétiens, ces mots *domestique*, *serviteur*, *service*, *valet* même, avait leur dignité chevaleresque et féodale; aucun d'eux n'était avilissant. Tout seigneur avait des gentilshommes à son service; « tout marquis voulait avoir des pages, » c'est-à-dire des enfants de bonne maison rendant à un maître les offices que des gens salariés nous rendent aujourd'hui. Au XVIIe siècle encore, Senet, procureur général au parlement de Dijon, s'avouait *domestique* du prince de Condé.

Cette différence dans le principe produisait une différence dans les habitudes. Le serviteur appartenait à la maison du maître comme autrefois l'esclave, mais à un autre titre. Il était de la famille; il en était pour ainsi dire, un membre inférieur, mais essentiel; moins élevé en dignité, mais aussi ancien par la date. Il était né dans la famille, il y vivait,il y devait mourir. Ce n'était pas un salaire, minime quand il y en avait un, qui l'y retenait : il n'eût pas su vivre ailleurs, le renvoyer eût été le chasser de chez lui. De là une race de serviteurs à peu près éteinte aujourd'hui, qui appartenait à la maison plus qu'au maître, à la famille plus qu'au père de famille lui-même, qui s'identifiait avec elle; ces fonctionnaires nés dans ce petit Etat qui n'aurait pu marcher sans eux, avaient leur département qu'ils gouvernaient presque sans contrôle; s'intéressant plus aux affaires de la maison, mais par cela même les faisant davantage à leur guise; plus sûrs, moins maniables; rendant une obéissance plus dévouée, par suite plus raisonnée, et par là même plus gênante; conseillant, délibérant, grondant même; en retour, brusqués parfois et maltraités, sans se décourager ni se désaffectionner pour cela; vieillissant avec leurs maîtres, et prenant avec eux, comme aussi supportant de leur part, les quintes et les défauts de la vieillesse; souvent murmurant, souvent repris; jamais renvoyés, mais aussi ne s'en allant jamais.

En voici un exemple au XVIIIe siècle, et chez un homme bien empreint des vices de ce siècle. M. de Besenval avait un vieux domestique appelé Blanchard, qui l'avait vu naître, ayant servi son père. Cet homme, un peu cassé par l'âge et les infirmités, était dans la maison sur le pied d'un vieil ami plutôt que d'un ancien domestique. Il ne mangeait plus à l'office, mais chez lui. Son appartement était au midi; son service se réduisait à des détails qui pouvaient l'occuper, le distraire sans le fatiguer, comme d'arroser quelques gradins de fleurs, de net-

toyer des bagues, des boîtes. On lui donnait par jour une commission facile au dehors, pour qu'il fît le peu d'exercices nécessaires à sa santé...

Un jour, on apporte à M. de Besenval un beau jasmin du Cap, qu'il destinait à la reine; il sortait, il le confie à Blanchard en lui recommandant de l'arroser. Voilà le bonhomme occupé de sa fleur; mais son attention ne le préserve pas d'une maladresse. Le pot glisse, tombe, se brise; la tige, la fleur, tout est en morceaux! M. de Besenval rentre en ce moment : il court à son jasmin. A la vue de ce désordre, il entre dans une colère qui bientôt se change en fureur; le vieillard veut fuir, son maître le retient et l'accable de reproches.

La journée se passe, et la fureur de M. de Besenval passe encore plus vite. Il envoie plusieurs fois à la porte de Blanchard pour savoir de ses nouvelles, on lui répond qu'il est couché; cela l'inquiète, le tourmente toute la nuit. Le matin, il sonne; Blanchard entre dans sa chambre et lui dit :

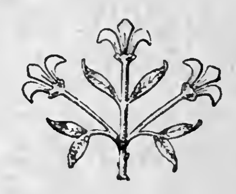
— Monsieur le baron, je viens vous demander une grâce; c'est la permission de me retirer chez mes parents.

— Comment! répond M. de Besenval avec emportement, vous voulez me quitter! Vous resterez, Monsieur; nous devons vivre et mourir ensemble.

— Non, Monsieur le baron, je sens que je vous deviens odieux. Je vieillis trop; je ne puis qu'exciter, par mes lenteurs, la violence de votre caractère... Vous m'avez comblé de biens, de bontés; je vous verrai sans cesse. Mais ne logeant pas ici, n'étant plus chargé de rien, nous éviterons tous les deux des scènes qui nous tuent.

— Eh bien! Monsieur, répond le baron les larmes aux yeux, c'est donc un parti pris? il faut nous séparer? Vous étiez à mon père, votre femme m'a nourri, vous êtes plus ancien que moi dans la maison; c'est à moi de m'en aller. Je reviendrai quand vous pourrez supporter mes défauts.

A ces mots, il prend sa canne, son chapeau, quitte la chambre et veut sortir. Mais bientôt le bon Blanchard, touché de ce trait inattendu, se précipite à ses pieds devant la porte. Son maître le relève, le serre dans ses bras; ils fondent en larmes, et jurent tous deux de ne jamais se quitter.





De Laprade

(1812-1883)



DE LAPRADE est le poète de la nature et celui de la foi. « C'est Dieu, a dit F. Coppée dans l'éloge de son illustre prédécesseur, c'est toujours Dieu qu'il adore dans la nature. Il garde pour elle le même ardent amour, il lui emprunte des symboles, mais à l'imitation de Celui qui parlait si délicieusement, sur la montagne, des lis des champs et des oiseaux du ciel.... Il prête une voix aux glaciers et aux torrents, il aime les chênes et les roses; mais toute cette symphonie n'éclate que pour la plus grande gloire du Maître vivant et créateur et monte tout droit vers le ciel. Il devient, selon la belle expression de Lamartine, un véritable prêtre de la parole chantée. Le mot *Dieu* est celui qui sort le plus souvent de sa plume, et dans ses vers harmonieux et limpides, le nom sacré retentit sans cesse. »

Chrétien convaincu, Laprade n'hésita pas, en 1860, à exprimer dans une satire les inquiétudes que causait à tous les cœurs catholiques la guerre d'Italie. La franchise avec laquelle il avait blâmé le gouvernement impérial le fit destituer de ses fonctions de professeur à la faculté de Lyon : il supporta ce coup avec un admirable courage et chercha de plus en plus la paix intérieure à sa vraie source, dans la religion. Tombé malade, il écrivait à un ami : « Ma consolation et ma force sont dans mon brave curé. Il est plein de compassion, de tendresse, de piété. Je l'aimais déjà beaucoup depuis que je le connais, mais cette année, il m'a fait tant de bien que je demande à Dieu de me faire mourir entre ses bras. »

Depuis longtemps, il communiait aussi souvent que les règlements de l'Eglise permettent de porter le saint Viatique aux malades. On dut céder enfin à ses vœux réitérés et lui administrer l'Extrême-Onction. Etendu sur son fauteuil, Laprade suivait toutes les paroles dans un profond recueillement. « Que c'est beau! » s'écria-t-il tout à coup. Et il s'offrait à Dieu en victime pour l'Eglise et pour la France. « Je compte sur vous, mon Père, pour aller au ciel, dit-il à un religieux dominicain qui l'assistait. Je suis un grand pécheur, je n'ai pour moi que mes souffrances. » Il expira dans les sentiments de la plus profonde piété.

Le soldat mourant.



JE meurs seul, déchiré par les bêtes sauvages...
Mais j'éloigne des miens la guerre et ses ravages;
Sous le chaume natal mes sœurs dorment en paix;
Rien ne trouble à l'autel la parole du prêtre;
Tout sillon, tout foyer demeure à son vrai maître;
Celui qui les sema cueille ses blés épais.

Soldat, je meurs heureux, si mon peuple et ma race
S'accroissent dans l'honneur et si Dieu leur fait grâce.
Je meurs pour le saint nom du pays des aïeux;
Pour que mon drapeau, fier en rentrant dans nos villes,
Brille et, chassant la nuit des discordes civiles,
Rapporte la vertu dans ses plis glorieux!

Que le sang dont j'ai teint cet héroïque emblème
Serve aux miens de rachat et me soit un baptême!
Ah! le cœur du soldat a besoin de pardon,
Il a suivi sans frein les passions humaines,
Mon Dieu! Mais pour le peuple ouvrant toutes ses veines,
Aujourd'hui qu'il se brise, acceptez-les en don!...

Oui, mes jours ont des sens subi le vain tumulte;
J'ai dans ma fougue, ô Christ, oublié votre culte,
Mais au fond, j'ai gardé l'amour de votre loi,
J'ai du lait maternel reçu votre doctrine,
Comme le cœur qui bat caché dans la poitrine.
A côté de l'honneur, la foi vivait en moi.

Ferme dans cette foi, mon âme à vous s'élance,
Faites, par votre flanc percé du fer de lance,
Que ma mort pour rançon ne s'offre pas en vain.
A ces flots de mon sang qui coule ici sans gloire
Mêlez, pour lui donner la force expiatoire,
Une goutte, ô Jésus, de votre sang divin.

La prière du soir recommandée aux enfants chrétiens.

Le soir, c'est le moment de regarder en soi,
De faire un examen suprême,
Et de dire au bon Dieu : « Père, pardonne-moi,
Si j'ai bien pardonné moi-même. »
Allez dormir, ayant sur les lèvres encor
Un mot d'amour et de prière
Et qu'à mes yeux, demain, après vos rêves d'or,
Dieu vous rende avec sa lumière!

Puissance mystérieuse du catholicisme.



Le catholicisme a conservé la vie du cœur; et n'est-ce pas par le cœur que tout a vie? Aucune autre puissance n'est douée de cette vie morale, de ce sentiment d'amour, de cette force

de bénédiction, en un mot de cette charité, qui est en lui. Or, la science sans charité, l'industrie sans charité, n'enfantent que le mal. Qui pourra remédier à ce mal, sinon le catholicisme? La charité, l'amour religieux n'est nulle part organisé et vivant. Tout ce qu'il y a de vie morale dans le peuple, ce sont les quarante mille prêtres catholiques qui la répandent en lui. Où sont les hommes prêts à remplacer les prêtres catholiques dans la dispensation de la vraie vie morale? Le catholicisme seul sera, dans l'avenir, l'asile de la liberté et de l'individualité humaine contre le socialisme oppresseur. Lui seul conservera les droits du sentiment et même de l'imagination dans la société matérialiste et positive que l'industrialisme nous prépare. Il redeviendra dans le monde ce qu'il a été en commençant, une minorité d'hommes pleins de foi et de pureté, une minorité fortement organisée, et il sera le point d'appui de tous ceux qui combattront pour la liberté contre le despotisme du nombre, pour l'esprit contre la chair, pour la raison et pour l'idéal contre les passions et les intérêts.



J.-B. Dumas

(1800-1884)



ASSURÉMENT, remarque un écrivain, les croyants ne manquent pas à l'Académie, et ils y sont, nous osons le dire, en grand nombre. Quelques-uns même ne sont pas de simples croyants, mais des hommes profondément religieux et d'une édifiante piété ; malheureusement leur action est peu étendue.... M. Dumas au contraire était constamment porté à s'élever du domaine de la matière dans les régions supérieures, et il s'est fait à l'Académie le porte-étendard de la foi catholique. »

Lorsqu'en 1876, Saint-René-Taillandier, alors directeur de l'Académie, fut chargé de recevoir l'illustre chimiste, qui succédait à M. Guizot, il lui dit : « De l'aveu de tous, c'est vous qui êtes le vrai continuateur de Lavoisier, puis il ajouta : « Au-delà de ce *cosmos* où rien ne se crée, où rien ne se perd, vous apercevez toujours le Créateur, comme Cuvier, comme Geoffroy Saint-Hilaire, et l'on pourrait inscrire en tête de tous vos ouvrages ces poétiques paroles que Linnée traçait à la première page de son *Systema naturæ :* Eveillé soudain, j'ai vu passer le Dieu éternel, infini, tout-sachant, tout-puissant ; je l'ai vu passer, et je suis tombé en extase : *Deum sempiternum, immensum, omniscium, omnipotentem, expergefactus a tergo transeuntem vidi et obstupui.* »

Au moment de mourir, ce grand chrétien adressa la parole au prêtre, à sa

famille, aux personnes qui entouraient sa couche et leur dit : « Je vous remercie des secours de la religion que vous m'avez donnés, et qui sont pour moi une consolation suprême. Mais je tiens à dire que j'ai toujours vécu en chrétien et en bon catholique. Mes enfants savent, et je le leur ai souvent répété, que c'est grâce à la Providence que j'ai pu commencer et mener à bonne fin tous mes travaux. D'ailleurs, ils trouveront dans mes papiers les derniers conseils où je les exhorte, pour vivre heureux, à vivre en paix avec Dieu. »

Bienfaits du christianisme.

Sous l'influence du christianisme, le droit n'a plus abdiqué devant la force, la justice s'est étendue sur toutes les nationalités, la sympathie n'a plus tenu compte de la couleur des hommes, la liberté a relevé les castes et les races déchues, le plus humble s'est vu protégé par son origine divine, et le plus grand s'est senti responsable devant l'éternité.

Bornes de la science.

De grandes découvertes ont enrichi les sciences; on a dit même qu'elles touchaient enfin aux limites qui ont séparé jusqu'ici la matière et l'esprit.

Il n'en est rien.

L'astronomie, il est vrai, ne représente plus le firmament comme une voûte solide sur laquelle seraient fixées les étoiles; ses instruments et ses calculs plongent dans le vaste univers; la mécanique ouvre, à travers les isthmes et les montagnes, des chemins au commerce des nations; la physique transporte la pensée sur les ailes de l'électricité, d'un hémisphère à l'autre, avec la vitesse de l'éclair; la chimie pénètre par son analyse jusqu'aux profondeurs extrêmes des cieux, et reproduit les parfums les plus suaves ou les nuances les plus délicates des fleurs qui ornent la terre! Cependant l'espace, le temps, le mouvement, la force, la matière, la création de la matière brute et le néant demeurent autant de notions primordiales dont la conception nous échappe.

La physiologie, de son côté, nous montre les plantes préparant, sous l'influence du soleil, les aliments des animaux; la destruction des animaux restituant aux plantes les principes dont elles se nourrissent; la matière minérale formant la trame des matières organiques sous l'influence de la vie.

Mais elle ne sait rien de la nature et de l'origine de cette vie, qui

se transmet mystérieusement de génération en génération depuis son apparition sur terre! D'où vient la vie? la science l'ignore; où va la vie? la science ne le sait pas, et quand on affirme le contraire en son nom, on lui prête un langage qu'elle a le devoir de désavouer.



D'Haussonville

(1809-1884)



CET académicien a bien mérité de la religion et de la patrie en s'occupant, après la guerre de 1870, de créer en Algérie des colonies agricoles pour les Alsaciens réfugiés en France. Ses soins furent couronnés de succès : il réunit assez de fonds pour établir un vaste orphelinat au Vésinet et construire deux petits villages pour une centaine de familles. Nommé sénateur inamovible en 1876, il vota contre l'abrogation de la loi de 1814 qui interdit le travail du dimanche et défendit éloquemment les droits des congrégations religieuses.

Ce qui advint à un écolier peu studieux.



NOUS suivions les cours du lycée Louis-le-Grand. Pour mes débuts on me mit en cinquième. Dans la pensée de mes parents, c'était une bien basse classe pour l'enfant précoce qui avait déjà traduit Virgile et Horace.[1] Il en fallut toutefois rabattre et, à la rentrée des classes, on me mit en septième. Je faisais mes études à reculons. Décliner *rosa* (la rose) et conjuguer les verbes réguliers et irréguliers, c'était trop au-dessous de moi; je pris, dès ces premiers moments, et je gardai malheureusement depuis lors, une invincible répugnance, où la paresse avait la plus grande part, pour tous les exercices et les devoirs qui m'étaient imposés. Je n'avais pas d'autre occupation que de m'y soustraire, ce à quoi je n'ai réussi que trop bien.

Rien de plus décousu et de plus fantaisiste, d'ailleurs, que le système d'éducation suivi à mon égard. On me fit passer de cinquième en troisième, redoubler la troisième et sauter par-dessus la seconde. Je

(1) « Quand je dis traduire, observe plus haut le spirituel narrateur, c'est bien mon maître qui traduisait, en me faisant suivre du doigt le texte latin... » M. d'Haussonville avoue que par son peu de zèle et de docilité, il avait déjà usé deux précepteurs à l'âge de douze ans.

restai sous MM. Burnouf et Pierrot, professeurs fort distingués, un très médiocre rhétoricien, et, comme je l'avais été depuis la septième, je persistai à demeurer toujours un des derniers de la classe. J'ai donc connu toutes ces mésaventures d'écolier dont parle dans ses mémoires mon confrère de l'Académie, M. Maxime du Camp; comme lui, j'ai été renvoyé nombre de fois de classe pour m'être permis de rire ou de causer trop haut; comme lui, j'ai fait connaissance avec ces cabanons placés sous les toits du collège Louis-le-Grand, dont il fait une si tragique peinture, et, avant lui, j'ai copié des milliers de vers sur le petit tabouret de bois fixé au sol par une solide barre de fer. C'est pur hasard s'il n'a pas lu mon nom inscrit à la pointe du canif sur les plâtres de la muraille. Mais je n'ai pas rapporté les mêmes impressions que lui sur ces années de collège et, quand j'y pense aujourd'hui, je n'ai de mauvaise humeur que contre moi-même. En philosophie, je me relevai toutefois un peu. Le goût de la lecture ne m'avait jamais manqué. Le temps que je n'avais pas mis à faire les devoirs qui m'étaient imposés, je l'avais employé, à la dérobée, à lire tous les livres qui m'étaient tombés sous la main. La bibliothèque de notre maître d'études, M. Coulon, y avait passé tout entière, à son insu. Histoire, poésie, romans, j'avais tout dévoré, et probablement aussi dans le nombre, quelques traités de métaphysique; c'est pourquoi, lors de la première composition en philosophie, je fus nommé le premier. Stupéfaction générale de la classe! Seul, je ne fus pas étonné, je ne doutais pas que le professeur n'eût commencé la liste par la queue comme cela se faisait quelquefois et je me trouvais ainsi à ma place accoutumée.

Mon succès ne me tourna point la tête. « Quoi! ce n'est pas plus difficile que cela d'être le premier! » et, depuis, je ne pris plus part aux compositions, de peur que pareil accident ne se renouvelât. Faut-il faire ma confession complète? Mon cœur n'était pas tout entier à la métaphysique, il était aussi à la paume, et la paume eut tout à fait le dessus, voici comment. La classe de philosophie, qui durait deux heures, était immédiatement suivie d'une classe de mathématiques qui durait une heure. Deux ou trois fois par semaine, je filais (on sait ce que veut dire ce terme d'écolier) de la classe de philosophie pour aller jouer à la paume, et je rentrais au lycée pour la classe de mathématiques, à la sortie de laquelle j'étais gravement repris et ramené à la pension par le surveillant chargé de ce soin. Ce manège a duré toute l'année.

Quand j'avais joué à la paume, je dormais presque toujours profondément pendant toute la classe de mathématiques; cela arrangeait

plutôt le professeur, qui, d'ordinaire, me trouvait trop turbulent : « M. d'Haussonville est dans l'un de ses bons jours, il dort, ne le réveillons pas. » On devine maintenant pour quelles raisons j'ai toute ma vie eu peu d'aptitude pour la métaphysique et les mathématiques; en revanche, j'ai été de quelque force à la paume.

Pendant le temps de mon externat au lycée Louis-le-Grand, j'avais imaginé un tour d'écolier dont ma paresse se trouvait bien. Les pensums pleuvaient sur moi, car je ne faisais presque jamais aucun des devoirs prescrits, ou je les faisais fort mal. C'était alors tant de centaines de vers latins à copier. J'avais pour cela fait marché avec un écrivain public qui tenait son échoppe près du collège. Le pauvre homme a tant travaillé pour moi qu'il a dû finir par savoir son *Enéïde* par cœur. Un jour cependant, que ma bourse était à sec, je dus faire mon pensum moi-même. « Ah! Monsieur, me dit mon professeur de quatrième, M. Courmarin, auquel je le remis, ce n'est pas moi qu'on attrape ainsi; ce n'est pas là votre écriture, que je connais très bien. Au lieu de cinq cents vers, vous m'en copierez mille! »

Force fut alors de recourir à mon écrivain public, dont les copies avaient tant de fois passé et repassé sous les yeux de mon professeur, que sa personne s'était identifiée avec la mienne ou plutôt, l'avait définitivement supplantée. A défaut de l'argent qui manquait pour le quart d'heure, j'avais crédit auprès de ce brave homme. Il me copia mille vers, et, quand je les remis, quelques jours après, à mon professeur, il les reçut avec un air de triomphe dont toute la classe, qui savait mon truc, s'amusa beaucoup.

Je plaisante aujourd'hui sur ces sottises de ma jeunesse et sur la nullité voulue de mes premières études. La vérité est que je n'ai pas tardé à en souffrir. Dès mon entrée dans le monde, et surtout depuis le jour où il me fut donné de fréquenter, en dehors de ma famille et de notre société habituelle, des hommes de quelque mérite ayant le goût des lettres et le don d'occuper leurs loisirs, je me mis incontinent sans guide aucun et sans conseils, à refaire à moi tout seul et comme en cachette, mon éducation si complètement manquée. J'ai alors de mes deniers acheté un dictionnaire latin et quelques livres classiques; je me suis jeté à corps perdu dans le Cornelius Nepos, dans le *De Viris*, dans Virgile, Horace, Tacite, et comme je n'avais plus de précepteur pour me les expliquer, il me fallait suer sang et eau pour les comprendre. J'y ai trouvé, à ma grande surprise, de vives jouissances. C'est ainsi que je me souviens d'avoir en 1835, pendant que j'étais second secrétaire d'ambassade à Rome, relu d'un bout à l'autre les

Annales de Tite-Live, au début avec un dictionnaire à la main, et bientôt tout couramment...

Avant de faire mon droit, il fallait être reçu bachelier. Pour le triste écolier que j'avais été, c'était toute une affaire. Le hasard me servit bien. J'avais M. Villemain pour examinateur; il présidait, je crois, l'imposant tribunal. C'était la première fois que je le voyais. Sa physionomie un peu narquoise m'effraya beaucoup, surtout quand il me demanda : « Faudra-t-il vous interroger sur le grec? (L'étude du grec était alors facultative dans les collèges.) — Non!... — Tant pis pour vous, Monsieur; alors vous trouverez simple que nous soyons un peu plus difficiles pour le latin. » Cela commençait mal! Cependant ouvrant un Virgile au hasard, M. Villemain me demanda de lui traduire quelques vers des *Géorgiques* et m'indiqua l'épisode d'Aristée. La chance avait tourné pour moi. Je connaissais le passage; j'en avais, dans le temps, appris la traduction en vers par l'abbé Delille. Je compris tout de suite qu'il fallait prolonger la chose autant que possible, afin que les examinateurs n'eussent pas le temps de me faire passer à quelque autre exercice. Un certain sang-froid qui était voisin de l'effronterie vint à mon aide. Je traduisis le latin tant bien que mal, et je récitai de mémoire les vers de l'abbé Delille. Je fis remarquer que la traduction n'était pas très littérale, et je me lançai sur les licences que pouvait se permettre un poète, même et surtout quand il se faisait traducteur; puis, je fis une petite digression sur les mœurs des abeilles, qui, au fond, n'avaient certainement pas changé; mais la France n'était pas l'Italie, et les abeilles élevées par nos paysans dans quelques départements du Nord pouvaient très bien avoir d'autres habitudes que celles jadis observées par Virgile à Mantoue. Les examinateurs se regardaient un peu étonnés du cours que je leur faisais, et je compris que j'avais ville gagnée.

Quand vint le tour des mathématiques, on me dicta une multiplication qu'il me fallut faire au tableau, je m'en tirai assez bien. Ah! si on m'avait demandé une division, j'aurais été plus embarrassé, moi qui avais tant dormi pendant les classes de mathématiques! On passa aux sciences physiques. Je n'en savais pas le premier mot. Grâce à Dieu, la question fut simple et terre à terre : « Combien y a-t-il de sortes de corps? » Réponse immédiate : « Deux sortes, les simples et les composés. — Combien de corps simples? » Par hasard, j'en avais retenu le chiffre, celui d'alors. Je le dis, en ajoutant d'un air entendu que ce nombre diminuerait sans doute encore, car il y avait eu des temps où l'on prenait l'eau, la terre et le feu, pour des corps simples. Décidé-

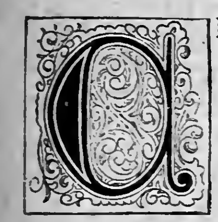
ment, je faisais l'effet d'un docteur. « Citez-nous un corps simple. » Du diable si j'en connaissais un! mais tout à coup, par une heureuse inspiration, le souvenir me vint que j'avais vu un morceau de soufre dans une jatte d'eau qui était à demeure dans le salon de ma grand'mère pour l'usage personnel de son petit chien favori, et que l'on m'avait dit que c'était là un corps simple. Je nommai le soufre. Mon triomphe fut alors complet.

Voilà comme on devenait bachelier ès-lettres en l'an de grâce 1827.



de Noailles

(1802-1885)



CHRÉTIEN comme on l'était aux siècles passés, homme d'une foi ferme, le duc de Noailles encourageait toutes les bonnes œuvres et les soutenait de son influence et de sa bourse. Protecteur des Frères des écoles chrétiennes, il avait une prédilection pour l'enfance et se préoccupait vivement de lui procurer des maîtres qui eussent à cœur de veiller sur ses croyances et de la former à la vertu. Il s'est pieusement éteint, fortifié par les secours de cette religion qu'il avait toujours honorée pendant sa vie.[1]

Le poète Scarron.

Au milieu de cette assemblée trônait un petit homme d'une figure grotesque, devenu difforme par la maladie, et constamment rongé par la douleur, mais riant toujours et faisant toujours rire autour de lui. D'une gaieté inépuisable, fécond en saillies et rempli d'esprit, sa réputation attirait la foule et groupait le monde autour de son fauteuil de malade. Ce petit homme était Scarron.

Si Voiture est le premier homme de lettres qui se soit mis sur un pied d'égalité avec les grands, Scarron est le premier qui ait eu un salon à lui, où, malgré la médiocrité de sa fortune et ce que son rôle avait de burlesque, il reçut des gens de la cour, premier triomphe de l'esprit, d'où en résultèrent tant d'autres. A l'hôtel de Rambouillet,

(1) Voir le *Discours de réception à l'Académie* de M. Hervé.

c'était la grande compagnie qui accueillait les gens de lettres; chez Scarron, ce furent les gens de lettres qui reçurent la grande compagnie.

Au reste, Scarron n'avait besoin pour être bien reçu dans les meilleures compagnies qui se formaient de toutes parts, que de son esprit vif et original, de son humeur divertissante, et de son imagination mobile qui saisissait toujours le côté comique des choses.

Né dans une condition heureuse, d'un caractère gai, insouciant de l'avenir, et satisfait pour le présent de la pension que lui faisait son père, il ne cherchait partout que l'amusement, et le portait partout avec lui....

Mais, à vingt-sept ans, sa vie joyeuse fut tout à coup interrompue par une maladie dont l'origine est demeurée toujours inconnue et dont il ne guérit jamais. Sa célébrité et la singularité de son personnage ont fait inventer à ce sujet une sorte de légende grotesque qui s'est attachée à son nom et qui n'a aucun fondement. La Beaumelle raconte « qu'étant venu passer le carnaval au Mans, il imagina, pour se divertir, de se déguiser en oiseau, et pour cela, de s'enduire le corps de miel, afin de pouvoir se couvrir de plumes, et qu'ainsi emplumé, il courut par toute la ville, dont les huées le forcèrent à s'enfuir et à se jeter tout haletant dans une rivière, où il se cacha parmi des roseaux. » De là seraient nés tous les maux qui l'accablèrent dans la suite...

« Lecteur, qui ne m'as jamais vu, dit-il dans une de ses préfaces, et qui peut-être ne t'en soucies guère, parce qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faite comme moi,... je vais te dire à peu près comme je suis fait. J'ai trente ans passés; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai la taille bien faite, quoique petite, mais ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille; j'ai le visage assez plein pour avoir le corps très décharné; j'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête; j'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise; j'en ai perdu une et demie du côté gauche, deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. »

Tel était le malheureux Scarron; souvent il ne pouvait se servir de ses mains, et dans une lettre à la comtesse de Fiesque, il se désole d'une mouche qui était sur son nez, et d'où il était fort en peine de la chasser parce que son domestique venait de sortir.. Il ne pouvait se faire porter quelque part sans crier, ni même dormir sans opium.

C'est contre un pareil cortège de maux qu'avait à lutter ce corps à peine vivant, et cette âme si peu faite en apparence pour la douleur. Il y échappa plutôt qu'il ne la domina, par une légèreté et une mobilité d'esprit singulières, et par un fonds de gaieté qui ne se démentit jamais. « C'est peut-être une des merveilles de notre siècle, dit Tallemant, qu'un homme en cet état-là, et pauvre, puisse rire comme il fait. » Il s'amusa de son mal sur tous les tons, il en fit son jouet, et en sut tirer même sa renommée; circonstance qui donne par un côté, si on ose le dire, une sorte de gravité à son caractère. Un homme qui rit de ses maux et se moque ainsi de soi-même et de la douleur, a un genre de supériorité qui manque souvent aux esprits les plus sérieux.

Quelques instants avant de mourir, comme il vit qu'on pleurait autour de son lit, il dit : « Vous pleurez, mes enfants; ah! je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire. » L'on peut dire de lui ce qu'on dit des grands hommes, qu'il mourut tout entier, sans que son caractère se démentît un instant.

Le seul moment sérieux qu'il accorda à la mort fut celui où Mme Scarron lui fit remplir ses devoirs religieux, dont il s'acquitta avec foi et avec respect. Scarron avait toujours été chrétien. Jamais, dans ses écrits où dans ses plaisanteries, il n'offensa la religion, dont il accomplissait les devoirs avec exactitude; il avait un aumônier qui venait lui dire la messe tous les dimanches. Il dit à sa femme en mourant : « Je vous laisse sans bien : la vertu n'en donne pas; cependant soyez toujours vertueuse. » Ce fut au mois d'octobre 1660 qu'il mourut.

Il se fit sur sa tombe un long silence. Personne n'osa rappeler son nom devant les destinées qui élevèrent Mme de Maintenon[1] si haut, et pendant le reste du siècle, il ne fut pas plus question de lui que s'il n'eût jamais existé. On obéissait sans le savoir à son épitaphe, qu'il avait composée lui-même :

Passants, ne faites pas de bruit,
De crainte que je ne m'éveille ;
Car voilà la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Pensée.

A Providence a deux justices : celle qu'elle rend en secret, au sortir de la vie, à chacun selon ses œuvres; et celle qu'elle fait éclater au grand jour, en laissant les hommes eux-mêmes

(1) Veuve de Scarron.

en être les ministres, quand de longues fautes ou de grands crimes commis par les races royales ou par les nations exigent que le monde soit vengé des scandales qu'il a soufferts longtemps. Sans cesse, dans l'histoire, les rois et les peuples se châtient les uns les autres, sous le regard de Dieu ; exécuteurs tour à tour de la justice du ciel sur la terre.

De Falloux

(1811-1886)



N esprit ferme et délicat, que ne déconcertaient ni les surprises de la conversation, ni les luttes oratoires de la tribune, ni les difficultés de la politique, un cœur profondément attaché à la monarchie traditionnelle, une âme fidèle par-dessus tout à la foi chrétienne, un mélange de distinction et de finesse répandu dans les traits, le geste et la parole, ont valu à de Falloux une place des plus honorables parmi les hommes d'Etat français du XIXe siècle. Il n'est pas moins éminent comme homme de lettres.

Le sentiment religieux a marqué son empreinte sur toute la vie du comte de Falloux. Enfant, il rêvait le sacerdoce, et sans doute il fût devenu prêtre si l'un de ses frères ne s'était destiné déjà à l'état ecclésiastique. Vêtu de chasubles que lui taillait sa mère, il aimait à débiter ses sermons devant de jeunes camarades. Un jour, l'un d'eux, Louis de Quatrebarbes, voulant faire partager son édification à toute sa famille, la convoqua secrètement, et le petit prédicateur de dix ans descendant de sa chaire improvisée vit avec épouvante s'ouvrir les cabinets et les armoires pour laisser sortir quantité d'auditeurs fort respectables.

Au collège, il récitait le chapelet en présence de ses condisciples sans aucun respect humain. Ses études classiques terminées, il n'eut garde de s'abandonner aux frivoles distractions que s'accordent les jeunes gens riches : s'appliquant aux questions les plus sérieuses, il lut les Pères de l'Eglise et médita les grands problemes religieux. De concert avec MM. de Riancey, il fonda, sous le nom d'*Institut catholique*, une sorte de conférence où furent discutées les thèses sociales et religieuses de l'époque.

Nous ne pouvons le suivre dans sa carrière politique. Qu'il nous suffise de rappeler qu'on lui doit la loi sur l'enseignement, grâce à laquelle le clergé put jouir enfin de cette liberté relative, réclamée depuis un demi-siècle pour l'instruction de la jeunesse.

La question romaine donna au comte de Falloux l'occasion de manifester son profond attachement à la Papauté. Appuyé par ses collègues du ministère, il hâta l'expédition de Rome.

Même après s'être retiré des affaires publiques, de Falloux ne cessa pas un

jour de soutenir les intérêts de la religion. Par ses écrits, par sa parole, par un concours généreux à toutes les bonnes œuvres, enfin par l'exemple d'une vie toujours édifiante, il rendit à l'Eglise les services les plus signalés. Diriger une ferme, étudier les meilleures méthodes d'agriculture, et ainsi assurer aux habitants de la campagne qui l'environnaient, l'aisance, le bien-être, en développant chez eux l'amour de la religion, tel fut désormais le soin principal du grand homme d'Etat.

Nous n'aurions que des éloges à lui décerner si un certain dissentiment entre lui et les catholiques d'une autre nuance n'avait occasionné une division regrettable parmi les champions de la bonne cause, si surtout le comte de Falloux ne s'était déclaré contre l'opportunité de la définition de l'infaillibilité pontificale. Du moins se soumit-il sans délai et joyeusement, lorsque l'Eglise eut parlé.

Sa mort fut chrétienne et pieuse comme sa vie.

N. S. P. le Pape Léon XIII témoignait la plus profonde estime au comte de Falloux, qu'il a appelé « un grand et fidèle serviteur de l'Eglise.[1] »

La vie des champs.

Plus j'ai vécu de la vie agricole, plus j'en ai goûté le charme et le bienfait; j'éprouve donc à cette heure beaucoup plus que le désir de raconter, j'éprouve le désir de persuader. Je voudrais avoir mieux que des lecteurs, je voudrais avoir des imitateurs, et si je parvenais à susciter quelque bon agriculteur de plus, je croirais avoir rendu à mon pays un noble et utile service...

Les jouissances de la vie agricole s'appuient sur des devoirs, et ces devoirs y revêtent une forme moins troublée, moins douteuse que sur d'autres théâtres. Bien téméraire serait celui qui attribuerait à une condition quelconque de la vie une somme plus forte et plus certaine de ce qu'ici-bas on nomme le bonheur.

Notre sérénité tient plus à notre caractère qu'à notre état. Envier le sort d'autrui, c'est juger sur une illusion et poursuivre une chimère. Cependant, si l'on osait former un choix en matière de destinée, c'est probablement la vie des champs qui tromperait le moins d'espérances.

Le vrai campagnard est en même temps actif et sédentaire; sensible à l'honneur, inaccessible à l'ambition, il sert son pays sans quitter son foyer. Son corps est robuste parce que son âme est paisible. Plonge-t-il son regard en arrière, il retrouve des soucis ou des peines, mais point de regrets. Sa devise est : *Vivre en travaillant, mourir en priant.* Quand ses jours sont comblés, il laisse autour de sa tombe un honnête souvenir de deux ou trois lieues de circonférence, résumé en un seul trait : il aima les paysans et les pauvres.

(1) Voir dans *Les Hommes d'Etat au XIXe siècle* (même collection), la Biographie du comte de Falloux.

Traits de la jeunesse de Louis XVI.

L'INTELLIGENCE du Dauphin croissait rapidement; « en matière de compréhension, il faisait de grandes diligences, » comme a dit Sully d'Henri IV. Sa mémoire infatigable ne laissait rien échapper de ce qui lui avait été confié. Il possédait parfaitement le latin et tous les auteurs classiques; l'italien et ses poètes lui étaient aussi familiers que la langue et la littérature française; il parlait passablement l'allemand et bien l'anglais...

La géographie était une de ses lectures favorites; il dessina un atlas complet avec la plus rigoureuse précision, il se rendit même beaucoup plus habile dans cette science qu'il n'importe à un prince, et, simple particulier, on n'eût pu lui refuser une place à l'Académie des sciences. Aux études importantes il joignait encore quelques occupations de son choix; les mécaniques remplissaient l'heure de ses délassements, quand le temps ne lui permettait pas d'autres exercices. Dès son enfance, on l'y avait appliqué pour fortifier la faiblesse de son tempérament, et on lui avait bientôt rendu la vigueur héréditaire dans la maison de Saxe, dont il était issu par sa mère. Il trouvait, dans un atelier solitaire, un tour, des instruments de menuiserie, de serrurerie, et les maniait avec adresse. Ce passe-temps lui tenait lieu des spectacles, du jeu et des dissipations bruyantes qui composaient la vie autour de lui. Aussi n'échappait-il pas à la malignité de ceux qui le condamnaient pour n'être pas condamnés; et, comme autrefois on avait essayé de ridiculiser son père, en disant à tout propos : « il fait de la musique, » on crut attacher au fils un ridicule plus grand encore, en disant : « il fait des serrures. »

L'importance de l'agriculture n'echappait pas à son esprit sérieux et sensé. Souvent il abordait les laboureurs au milieu des champs, s'entretenait avec eux de la culture, et plus d'une fois il se fit un plaisir d'emprunter leur bêche ou de tenir le soc de la charrue.

Un jour qu'il suivait une chasse avec ses frères, ceux-ci, entendant sonner la mort du cerf, ordonnent au cocher de se hâter et de traverser un champ de blé. Le Dauphin s'élance à la portière et commande impérieusement d'arrêter : « Comment, s'écrie-t-il avec un accent de colère, voulez-vous ravager un terrain si précieux? »

C'est avec cet amour et cette habitude du bon emploi du temps qu'il put se suffire à lui-même et échapper à tous les écueils, dont le plus dangereux était assurément l'exemple qu'il avait sous les yeux. Et

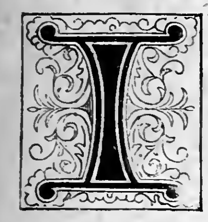
pourtant il n'avait plus d'autre frein que celui qu'il s'imposait à lui-même. Sa mère avait suivi de près M. le Dauphin au tombeau. Comme son époux aussi, elle bénit ses enfants avant de mourir, et ferma ses yeux consolés, parce qu'ils avaient entrevu la pureté et la solidité des vertus de son fils.

Ses maîtres cessèrent de lui commander avant qu'il eût cessé de leur obéir ; et lorsque les convenances royales l'eurent affranchi de leur tutelle, il se fit disciple d'une règle qu'il n'enfreignit jamais.



Caro

(1826-1887)



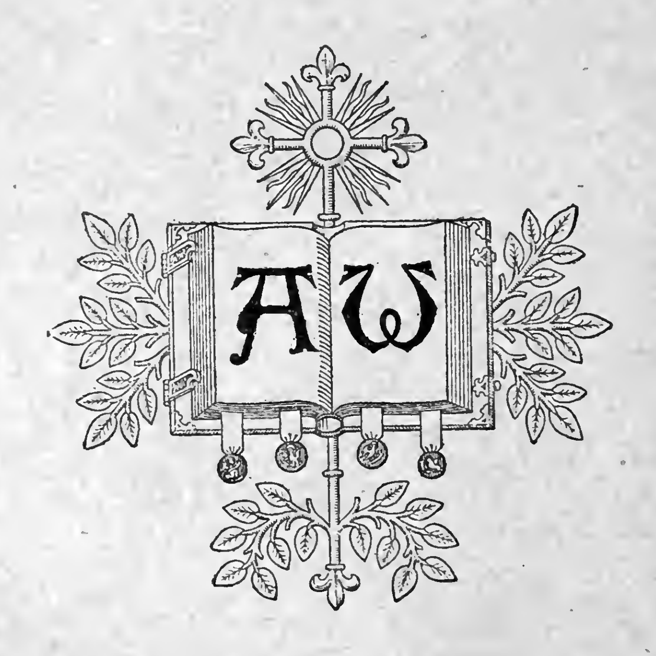
NSPECTEUR d'Académie à Paris à trente-cinq ans, appelé un peu plus tard à la chaire de philosophie de la Sorbonne, membre de l'Académie des sciences morales et de l'Académie française, Caro ne se laissa pas éblouir par toutes ces distinctions. Toujours humble, parce qu'il était foncièrement pieux, il n'en était que plus sympathique à l'auditoire d'élite qui se pressait autour de sa chaire. Philosophe spiritualiste, il sut rendre ses doctrines aimables malgré toutes les tendances contraires de notre époque. Outre plusieurs ouvrages de psychologie, il a donné au public une *Vie de saint Dominique* et une de *Pie IX*. Sa piété du reste ne se manifestait pas seulement dans ses livres et dans ses discours ; elle éclatait surtout dans sa vie intime. Caro assistait régulièrement aux offices de l'Eglise et suivait comme la dernière brebis du troupeau les instructions des pasteurs. Il eut néanmoins le don de concilier parfaitement sa dévotion avec les exigences du poste élevé qu'il occupait : à le voir dans les assemblées, c'était un homme du monde ravissant, causant avec une grâce infinie, qui lui gagnait tous les cœurs. Il obtint d'incomparables succès dans les premiers salons de Paris, aux Tuileries même, car l'empereur aimait beaucoup à le recevoir. Plus d'une fois les universitaires en furent chagrinés et lui laissèrent comprendre leur dépit par les petites persécutions qu'ils lui infligèrent. La Providence réservait à son serviteur des épreuves plus sensibles : il perdit sa fille unique, à peine âgée de vingt-trois ans, et un frère, jeune encore, qui donnait les plus belles espérances. Son cœur si tendre en fut déchiré. Lui-même tomba malade peu d'années après. Dès qu'il sentit la gravité de son état, il s'empressa d'appeler un prêtre et reçut avec sa foi vive tous les secours de la religion.[1] — Cet académicien, ce professeur de l'Université qui, presque de nos jours, montra constamment une piété si sincère et si courageuse, est d'un grand exemple pour la jeunesse.

(1) D'après Vedrenne, *Fauteuils académiques*, III, 330.

Arrhes de l'immortalité.

La vie future est possible, car il y a Dieu ; elle est nécessaire, car l'homme mérite et souffre. Le mérite et la souffrance, voilà ce qui me fait immortel, voilà la vérité lumineuse, l'évidence devant laquelle pâlissent et s'effacent tous les fantômes de la logique abstraite ; c'est l'éternel, l'indéracinable argument en faveur de la vie future.

La souffrance humaine, celle qu'on pénètre dans toute son étendue, celle qu'on accepte dans toute son horreur, celle qui arrive non seulement imméritée, mais comme infligée au mérite dans les conflits de la vie où le bon droit succombe, voilà vraiment le gage de l'immortalité. Que d'existences, qui contiennent à elles seules une promesse de la vie future ! N'allez pas dire que la vie future est un rêve à une pauvre fille, qui a donné à ce travail ingrat dont elle se meurt, chaque minute d'une existence déshéritée, dans un coin oublié d'une froide maison. N'allez pas le dire à cet infirme, sur ce grabat où la misère l'a jeté et où son âme poursuit l'espérance dans quelques mots divins. Ne le dites pas non plus à ce juste, trahi par le hasard ou vaincu par la force, et qui voit son droit périr entre ses mains brisées. Ces douleurs, ces misères, ces ignorances, ces cœurs glacés par une vie plus froide que la mort, ces courages trahis, ces justes causes abattues, tout cela forme comme un cri déchirant et sublime de l'humanité vers un monde mystérieux.

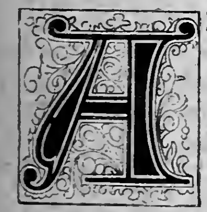




II. — CONVERTIS.

Laplace

(1749-1827)



RAGO rapporte que Napoléon, à l'Institut, aurait un jour interpellé Laplace en ces termes : « Et vous, M. Laplace, qui avez arraché au ciel tant de secrets, ne chanterez-vous pas aussi bientôt votre hymne à la gloire du Créateur ? » D'après Arago, Laplace aurait répondu par une impiété ; mais il paraît prouvé aujourd'hui que cette assertion était fausse : « La pensée du grand astronome, déclare M. Faye, a été travestie par un écrivain intéressé à le montrer athée, et jamais il n'a prononcé la phrase tristement célèbre qu'on lui attribue. »

Quoi qu'il en soit de ce fait, Laplace embrassa les opinions révolutionnaires pendant sa jeunesse ; mais, parvenu à l'âge mûr, il témoigna publiquement les regrets qu'il en éprouvait et respecta dès lors la religion, au point que sa conduite lui valut les attaques les plus acharnées. A la Chambre des Pairs comme à l'Académie des sciences, au Bureau des Longitudes et partout, ses sentiments se manifestèrent dans mainte occasion. En très bons termes avec le curé de sa paroisse, « il ne se contenta pas, dit M. Moigno, de l'appeler à l'heure de la mort, mais de plus, il reçut dans le saint Viatique, avec une parfaite connaissance, le Dieu dont il avait découvert les lois admirables dans la mécanique céleste, et mourut en vrai

croyant et en bon catholique, le 6 mars 1827. Avant de recevoir la sainte communion, il affirma ses croyances par ces remarquables paroles, qui suffisent à effacer les mauvaises pages de quelques-uns de ses écrits et l'assertion d'Arago : « J'atteste le Dieu que je vais recevoir et devant qui je vais disparaître, que si j'ai paru peu chrétien dans mes actions, dans mes discours et mes écrits, ce n'a jamais été par conviction, mais par respect humain, par vanité, et pour plaire à telles ou telles personnes. »

Les ouvrages de Laplace n'ont rapport qu'aux sciences mathématiques.[1]



Lainé

(1767-1835)



CE qui distingue Lainé comme politique et comme homme privé, c'est la bonne foi, la franchise, la droiture, la noblesse des sentiments. Il fut un des rares députés qui osèrent tenir tête à Napoléon Ier et réclamer la paix pour la France. Plus tard, il se montra invariablement fidèle à la branche aînée des Bourbons. Mais ce n'étaient là que des vertus humaines ; il eut le bonheur de revenir à Dieu à la fin de sa vie et de remplir avec ferveur, avant de paraître à son tribunal, ses devoirs religieux, trop longtemps négligés.

Pitié pour le malheur!



LA question qui vient de s'agiter est supérieure à tous les calculs de finance. Il ne s'agit pas de savoir à quel parti, à quelle faction les réfugiés espagnols et autres ont appartenu. Il ne s'agit pas d'examiner comment ils auront été attirés sur notre territoire. Cette question tient à la pitié, à la miséricorde publique dégagée de toute autre considération. Elle touche au caractère national, car je n'emploierai pas un mot plus beau, celui d'honneur ; je me borne au mot de caractère national, parce qu'il est commun à toutes les nations, qui toujours se sont fait un devoir et un plaisir de donner l'hospitalité au malheur, sans chercher si le malheur la méritait. On demande s'il existe, entre la France et les autres nations, un traité qui oblige notre gouvernement à venir au secours de ces malheureux. Il est inutile de le rechercher, car il existe un

(1) Voir sur Laplace l'anecdote intéressante racontée par Biot, p. 106.

traité antérieur à tous ceux qu'on trouve écrits dans les chartes de la diplomatie. Gravé au fond du cœur de l'homme, ce traité fut respecté dans tous les temps par toutes les nations civilisées. Il inspira presque toujours à toutes la pensée de donner des secours aux malheureux proscrits ou expatriés...

Un sentiment plus doux encore s'oppose à la radiation d'un article maintenu par l'humanité. Les rois, qu'on a si justement comparés à des pères de famille, quelquefois dans une juste irritation ferment l'entrée de leur pays à des enfants égarés : au fond du cœur, ils ne sont pas fâchés que des parents ou des voisins aient recueilli ces fugitifs pour les leur rendre au jour de la miséricorde. Le temps, Messieurs, le plus inexorable des souverains, a aussi son droit de grâce, et c'est lui qui inspire souvent aux rois le plus noble usage qu'ils font de ce beau droit de la souveraineté.[1]



de Cessac

(1752-1841)



DEVANT les restes mortels de son collègue, Victor Cousin s'est écrié : « Oui, Messieurs, M. de Cessac pria Dieu ; il y avait bien des années déjà que son âme se reposait dans les pensées de la religion et de la vertu. Sans éclat, sans faiblesse, une conviction sincère l'avait ramené à toutes les pratiques d'une piété éclairée, et le dernier des encyclopédistes est mort en chrétien. Jusqu'au dernier moment, il remplit toutes les obligations que sa foi lui imposait, avec la même régularité, avec le même scrupule qu'il avait apportés jadis à l'accomplissement de tous ses devoirs.[2] »

Les ouvrages de cet académicien, exclusivement relatifs à l'art militaire, sont depuis longtemps oubliés.

(1) Extrait du *Discours en faveur des réfugiés espagnols.*

(2) De son côté, M. de Tocqueville rendit solennellement cet hommage à la foi de M. de Cessac : « Quand, retiré des affaires publiques, il put considérer d'un œil calme et pénétrant le tableau de sa vie, et qu'il chercha ce qu'avaient produit ces événements mémorables et ces rares génies qui lui avaient paru remuer le monde, la grandeur de Dieu et notre petitesse durent éclater en quelque sorte à ses regards... Il devint donc un chrétien aussi fervent qu'il était sincère : il servit Dieu comme il avait servi l'empereur. »



Royer-Collard

(1763-1845)



E BARANTE a raconté avec d'intéressants détails les dernières années et la mort si chrétienne de Royer-Collard ; nous reproduirons plus loin ce récit plein d'édification. La foi du grand homme d'Etat s'épanouit de la manière la plus admirable dans une circonstance solennelle, qu'il nous suffira de rapporter ici. Il s'agissait de la loi sur le sacrilège. Au cours de la discussion, Royer-Collard affirma, a la tribune, la présence réelle avec tant de précision, et tout ensemble avec un recueillement, une gravité, un élan si marqués, que ce fut un véritable coup de théâtre. Tout le monde était suspendu aux lèvres de l'orateur : la droite s'extasiait, la gauche dévorait en silence sa surprise et son dépit. Jamais acte de foi ne fut formulé en pleine Chambre avec tant de conviction et d'enthousiasme. Voici un fragment de ce beau discours.

Véritable caractère du sacrilège.



U'EST-CE que les hosties consacrées? Nous croyons, nous, catholiques, nous savons par la foi, que les hosties consacrées ne sont plus les hosties que nous voyons, mais Jésus-Christ, le saint des saints, Dieu et homme tout ensemble, invisible et présent dans le plus auguste de nos mystères. Ainsi la voie de fait se commet sur Jésus-Christ lui-même. L'irrévérence de ce langage[1] est choquante, car la religion a aussi sa pudeur, mais c'est celui de la loi. Le sacrilège consiste donc, j'en prends la loi à témoin, dans une voie de fait commise sur les vases sacrés, parce que cette espèce de sacrilège dérive de l'autre.

En substituant Jésus-Christ, Fils de Dieu, vrai Dieu, aux hosties consacrées, qu'ai-je voulu, Messieurs, si ce n'est établir le témoignage irrécusable de la loi, d'une part, que le crime qu'elle punit sous le nom de sacrilège, est l'outrage direct à la majesté divine, c'est-à-dire, selon les anciennes ordonnances, le crime de lèse-majesté divine, et, d'une autre part, que ce crime sort tout entier du dogme catholique de la présence réelle, tellement que si votre pensée sépare des hosties la présence de Jésus-Christ et sa divinité, le sacrilège disparaît, avec la peine

(1) Les termes du projet de loi sur le sacrilège.

qui lui est infligée : c'est le dogme qui fait le crime, et c'est encore le dogme qui le qualifie.

Sans doute, Messieurs, je le reconnais, et j'ai hâte de le dire, l'outrage à Dieu est aussi, en certaines circonstances, un outrage aux hommes, et non seulement aux âmes pieuses blessées dans leurs croyances, mais à la société entière qui a besoin de la religion, parce qu'elle a besoin de la morale, et que la morale n'a de sanction positive et dogmatique que dans la religion. Mais l'outrage à Dieu et l'outrage aux hommes, ce sont deux choses si prodigieusement différentes qu'elles restent toujours distinctes, alors même qu'elles semblent se confondre dans le même acte.

Il y a, de l'une à l'autre, la distance du ciel à la terre. De laquelle s'agit-il? relisons le projet de loi. Quel est le crime défini et puni? est-ce l'offense à la société qui se rencontre dans l'outrage à Dieu, c'est-à-dire dans le sacrilège, ou bien est-ce le sacrilège lui-même? c'est le sacrilège seul, le sacrilège simple. Est-il possible que la société soit comprise avec Dieu dans le sacrilège? non; Dieu seul est saint et sacré...

Chateaubriand

(1768-1848)



TOUS les écrivains contemporains ont subi l'influence de Chateaubriand; ses œuvres ont eu une vogue prodigieuse; c'est lui, de l'aveu de tous, qui a été, en France, l'initiateur du mouvement littéraire après la Révolution. Il nous est bien permis d'être fier de pouvoir placer un si grand homme au nombre des défenseurs de notre sainte religion; il nous est doux de rappeler que son plus beau titre de gloire a été une apologie du Christianisme.

Nos lecteurs connaissent les traits gracieux et édifiants de l'enfance de Chateaubriand, les orages de sa jeunesse, les funestes entraînements auxquels il eut le malheur de céder. Mais depuis le jour de sa conversion, depuis cette parole solennelle prononcée en apprenant la mort de sa mère : « J'ai pleuré et j'ai cru, » l'illustre écrivain se voua de tout cœur à la plus noble et à la plus sainte des causes. Rentré en France après la Révolution, il publia son chef-d'œuvre le *Génie du Christianisme*, qui célèbre les gloires littéraires, les œuvres populaires, l'action civilisatrice de la religion chrétienne. Le succès fut immense, l'ouvrage se traduisit dans toutes les langues, et l'Eglise eut la consolation de voir au premier rang de ses serviteurs le roi des écrivains de l'époque. — Les *Martyrs* et

l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* sont encore des œuvres magistrales, tout embaumées de poésie religieuse et où s'affirment à chaque instant les convictions de leur auteur. « Si je n'ai point, dit-il quelque part, les vertus des anciens croisés, du moins leur foi me reste. »

Chateaubriand était devenu chrétien sincère et pratiquant. Maintes fois il se défendit de n'avoir obéi qu'à l'esprit de parti en composant ses immortels ouvrages. Un jour, le rédacteur d'une feuille assez répandue, après avoir, dans un de ses articles, reconnu la sainteté et les bienfaits de la religion chrétienne, en censurait certaines pratiques comme surannées, puériles et peu faites pour les hautes intelligences.

« Nous voudrions bien savoir, par exemple, ajoutait-il, quel est le confesseur de M. de Chateaubriand. »

Le lendemain, dans la même feuille, on lisait la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur, je trouve dans votre numéro d'hier une phrase ainsi conçue : *Nous voudrions bien savoir quel est le confesseur de M. de Chateaubriand.* Je m'empresse, Monsieur, de satisfaire votre curiosité. Mon confesseur est M. l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice, demeurant rue Servandoni, 16.

» J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, votre très humble serviteur :

» Vicomte DE CHATEAUBRIAND. »

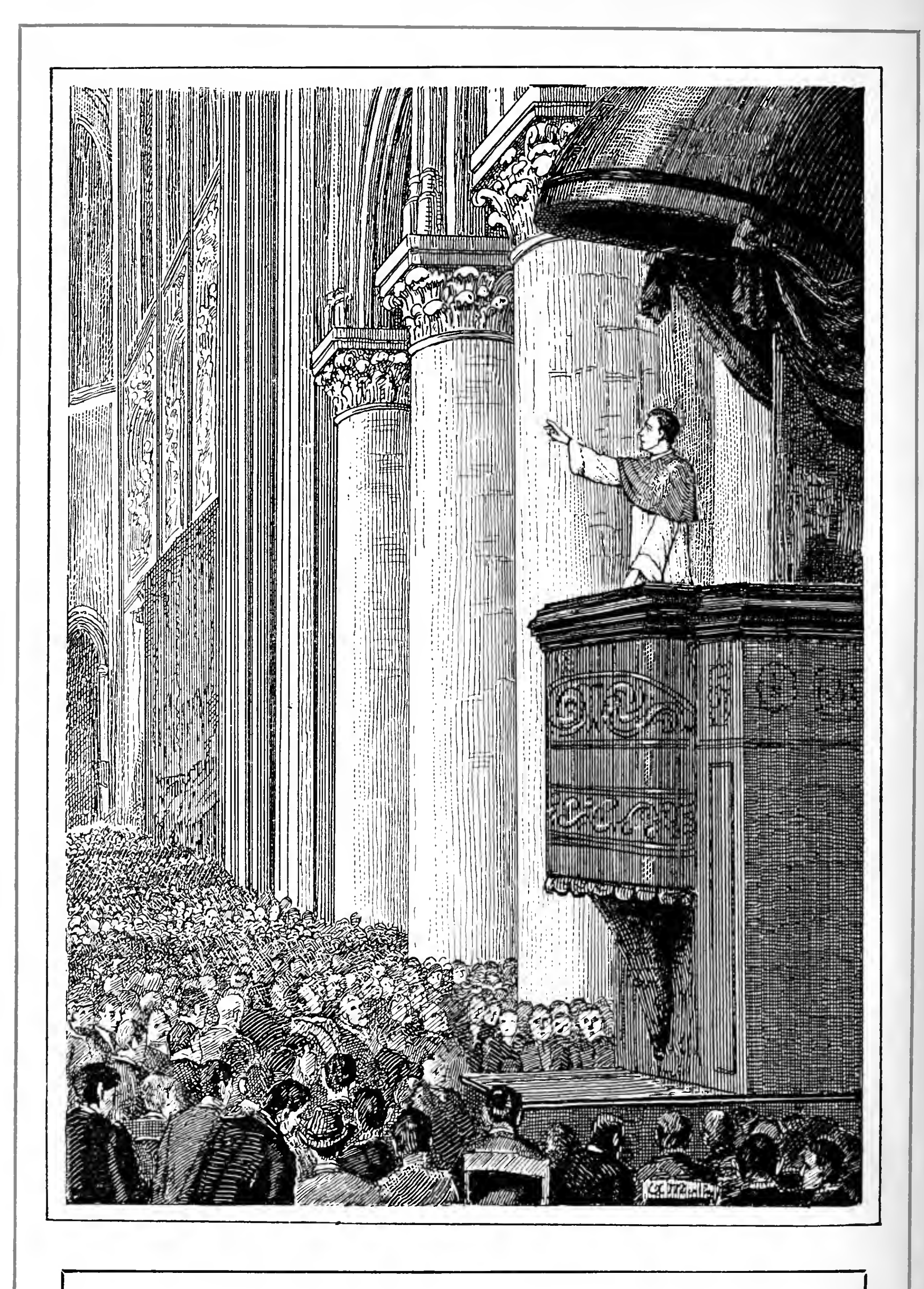
Nous donnons plus loin la magnifique profession de foi que le célèbre apologiste de la religion écrivait plus de vingt ans avant sa mort, en réponse à ses calomniateurs.

Sur le point de paraître devant Dieu, en juillet 1848, il laissa éclater dans toute sa force cette foi puissante, qu'il avait jadis réveillée au cœur d'un si grand nombre de ses frères. Parlant de Celui qu'il venait de recevoir dans une dernière communion, il disait : « Voilà du moins un roi qu'on ne détrônera pas ! » Puis, son regard tombait sur le crucifix qu'il tenait entre les mains, et on l'entendit murmurer ces paroles : « Jésus-Christ seul sauvera la société moderne : voilà mon Roi, voilà mon Dieu ! »

Rôle providentiel de certains oiseaux.

LES oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république : c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelée *le Colom-*

(1) Quoique écrits dans un excellent esprit, ces divers ouvrages de Chateaubriand ne pourraient être lus par la jeunesse que dans les éditions corrigées. Les peintures du célèbre écrivain sont parfois trop passionnées et dangereuses pour les jeunes imaginations. Il y a lieu de faire la même réserve pour plusieurs autres ouvrages cités avec éloge dans notre Recueil.



« O murs de Notre-Dame, voûtes sacrées qui avez reporté ma parole à tant d'intelligences privées de Dieu... et vous, Messieurs, génération déjà nombreuse, en qui j'ai semé peut-être des vérités et des vertus, je vous demeure uni pour l'avenir comme je le fus dans le passé! » (P. 77.)

bier, parce qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps.

La multitude des oiseaux rassemblés sur ce rocher était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris pendant le mugissement des tempêtes. Ces oiseaux avaient des voix extraordinaires, comme celles qui sortaient des mers ; si l'océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil, le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, et que le bruit sourd des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives qu'on puisse entendre.

Une parfaite intelligence régnait dans la république du *Colombier*. Aussitôt qu'un citoyen[1] était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie.

Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur les mers pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante ou cinquante lieues d'une terre inconnue et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre flottants sur l'onde comme les bouées d'une ancre ; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est pour la même raison que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisants, en raison de la violence de la tempête : beaucoup de vaisseaux périraient dans les ténèbres sans ces fanaux miraculeux allumés par la Providence sur les écueils.

Tous les accidents des mers, le flux et le reflux, le calme et l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une grève, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent ; l'alouette marine, qui court le long du flot en poussant un cri doux et triste, annonce au contraire le moment du reflux ; enfin, les procellarias s'établissent au milieu de l'Océan. Compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires et prophétisent la tempête. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité quand le vent les jette à bord ; c'est de même que le

(1) Expression métaphorique, ainsi que les mots qui suivent : courriers, gardes, etc. Il s'agit toujours des oiseaux.

laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est ainsi qu'il le reçoit sous son toit de chaume pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence; ils trouvent dans un être faible le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout à fait attendrissante. Oh! que la nature est sèche, expliquée par des sophistes! mais combien elle paraît pleine et fertile aux cœurs simples qui n'en recherchent les merveilles que pour glorifier le Créateur!

Profession de foi.

Je crois très sincèrement; j'irais demain d'un pas ferme à l'échafaud. Je ne démens pas une syllabe de ce que j'ai écrit dans le *Génie du Christianisme;* jamais un mot n'échappera à ma bouche, une ligne à ma plume, qui soit en opposition avec les opinions religieuses que j'ai professées depuis vingt-cinq ans. Voilà ce que je suis. Voici ce que je ne suis pas. Je ne suis pas chrétien par patente de trafiquant de religion. Mon brevet n'est que mon extrait de baptême. Indépendant de tout, fort de Dieu, je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle, sans être persécuteur, inquisiteur, délateur, sans espionner mes frères, sans calomnier mes voisins. Je ne suis point un incrédule déguisé en chrétien qui propose la religion comme un frein utile aux peuples. Je n'explique point l'Evangile au profit du despotisme, mais au profit du malheur : la croix est l'étendard de la civilisation. Le christianisme porte pour moi deux preuves manifestes de la divinité de son origine : par sa morale, il tend à nous délivrer des passions; par sa politique, il a aboli l'esclavage. C'est donc une religion de liberté; c'est la mienne.



Droz

(1773-1850)



« UN jour, rapporte l'illustre académicien, il s'offrit à moi tout d'un coup une idée qui d'abord me fit baisser les yeux, mais qui bientôt me pénétra d'espérance... Je connaissais un prêtre entouré de vénération ; dans mon ardeur à sortir du doute où j'étais plongé, je décidai que je le verrais dès le lendemain matin. »

Droz fut fidèle à cette inspiration de la grâce ; il alla trouver ce prêtre à Saint-Sulpice ; c'était l'abbé Gaul, qui le reçut avec une grande joie. Le philosophe demanda pourtant que le sacrifice de sa raison ne lui fût pas imposé. L'homme de Dieu s'engagea à en respecter tous les droits, et qui plus est, à en satisfaire tous les besoins. Après quelques conférences, Droz reconnut la vérité ; les ténèbres de son esprit avaient fait place à une vive lumière.

« J'allai revoir ce digne prêtre, continue le philosophe converti, je lui annonçai que mes doutes étaient entièrement dissipés. Je lui exprimai ma reconnaissance ; il m'interrompit et, me prenant dans ses bras : « Prions, me dit-il, prions pour vous et pour moi. » Je m'agenouillai près de lui, et mon âme, s'unissant à la sienne, y puisait la ferveur. »

Droz publia ces entretiens du prêtre et du philosophe sous le titre de *Pensées sur le Christianisme ;* cet ouvrage, ainsi que les *Aveux d'un philosophe chrétien*, furent accueillis avec bonheur par l'Episcopat français et réveillèrent la foi dans bien des âmes.

Bientôt la pratique vulgaire de la religion ne suffit plus à Droz. L'ami des Laromiguière, des Rémusat, des Daru, des Pasquier, bravant le respect humain, allait fréquemment à l'église, où il demeurait longtemps occupé à la méditation de ces mystères qui l'effrayaient autrefois. Il passait de l'église à la demeure du pauvre, qu'il consolait et soulageait dans sa misère.

« Il est mort chrétien, a dit M. Guizot sur sa tombe, il est mort fervent dans ses convictions. Quand on a vécu ainsi sur la terre, on entre avec confiance dans l'éternité.[1] »

La Croix du chemin.



DANS ma jeunesse je cherchais les sites riants : ils plaisaient à mes yeux, à mon imagination. Alors, si j'apercevais une croix sur le haut d'une colline, ou sur le bord du sentier par lequel j'allais passer, je détournais mes regards : pour-

(1) Voir notre *Histoire des plus mémorables conversions du XIX[e] siècle* (même collection), et le récit de Brifaut, ci-dessus, p. 74.

quoi, disais-je, attrister par un instrument de supplice ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre heureux?... Un sentiment de répulsion m'agitait.

Le signe de la rédemption produisit en moi une émotion toute nouvelle, lorsque, dans un port de mer, je vis la croix gigantesque élevée près du phare. Oh! me dis-je, ici, au bord des écueils, en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé! Les matelots, luttant contre les flots, l'aperçoivent de loin et l'invoquent, tandis que leurs femmes l'entourent en faisant retentir la grève de cris et de prières!

Quand je revis nos campagnes charmantes, un souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée. Ces lieux sont riants, me dis-je; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleur à supporter ou à craindre? Quel séjour terrestre est exempt d'orages? Croix du Rédempteur, bénie soit la main qui t'élève partout où peut passer un affligé!...

D'intarissables émotions naissent des espérances religieuses. Ranimé par elles, je ne vois plus de larmes sans consolation, je n'entends plus d'éternel adieu. La tombe est la faible barrière qui sépare la félicité véritable des ombres de plaisirs que nous offre une vie fugitive.

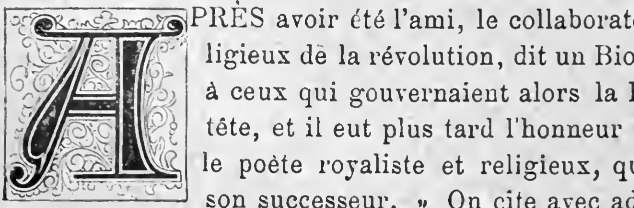
Mission de la Littérature.

La littérature n'est pas un art futile, uniquement occupé de plaire, de flatter l'oreille et l'esprit par des mots cadencés en élégantes périodes : son but est de répandre des idées justes et des sentiments généreux; il faut écrire avec sa conscience en présence de Dieu et de l'humanité.



Tissot

(1768-1854)



APRÈS avoir été l'ami, le collaborateur de tous les écrivains irréligieux de la révolution, dit un Biographe, Tissot devint suspect à ceux qui gouvernaient alors la France au point de risquer sa tête, et il eut plus tard l'honneur d'être l'ami de l'abbé Delille, le poète royaliste et religieux, qui le désigna lui-même pour son successeur. » On cite avec admiration le dévouement dont il fit preuve envers ses élèves du collège de France, où il donnait le cours de

littérature. Agé de quatre-vingt-quatre ans, il était encore fidèle au poste qu'il occupait depuis plus d'un demi-siècle, instruisant avec un contentement visible les petits-fils de ses premiers auditeurs. Sa mort chrétienne fut une réparation des scandales dont sa vie avait été trop longtemps marquée.

Le deuil d'une mère.

APRÈS le convoi du pauvre, qui reçoit de ses associés d'infortune sa fête de mort, rien ne donne de plus vives et de plus douloureuses émotions que le convoi de la jeune vierge, que ses compagnes, vêtues de blanc, le front paré d'innocence, conduisent au lieu fatal où tout vient aboutir. Des rubans blancs qu'elles tiennent dans leurs mains, attachés au char funéraire, semblent le tirer sans effort. Mais le cercueil et la couronne de fleurs de la victime fixent bientôt tous les regards.

« Quel âge avait-elle? — Dix-sept ans... — Ah! la pauvre enfant! mourir si tôt! Et la mère? — Désespérée; elle n'en reviendra pas. » Voilà ce qu'on entend parmi la foule qui grossit à chaque instant.

Que si, par malheur, vous venez à découvrir au milieu du cortège quelqu'une de ces figures mélancoliques et souffrantes, dont le teint pâle est le signe d'une mort qui commence, vous restez attristé jusqu'au fond de l'âme; car déjà votre imagination voit s'ouvrir un nouveau cercueil.

Douceurs du travail.

LES choses auxquelles nous donnons le nom de plaisir, ne sont, à vrai dire, que des distractions rapides, qui ne peuvent avoir que des instants de peu de durée. Après l'ivresse de la passion, il s'élève comme un remords qui en trouble toute la joie. Mais le travail est un plaisir pur, vrai, sans amertume et sans repentir... Il ne cause pas d'ennui[1] et ne produit pas l'inconstance par la satiété : plus on le goûte, plus on veut le goûter; il convient à tous les âges, il nous conduit par la main jusqu'au tombeau.

(1) Ceci n'est vrai que du travail accompli chrétiennement, dont l'ennui se transforme en joie, parce qu'il est accepté en vue de Dieu.





Charles de Lacretelle

(1766-1855)



FRÈRE de Pierre de Lacretelle, que nous nommons ailleurs, cet académicien a montré pendant sa carrière politique et littéraire une variabilité d'opinions qui lui fit peu d'honneur. Mais « les dernières années de sa vie se sont écoulées loin du monde, dans le cercle étroit de sa famille et de ses amis, au milieu de la considération respectueuse de tous les honnêtes gens. Il est mort en fervent chrétien...[1] » Comme écrivain, il a été parfaitement jugé par Chateaubriand, lorsqu'il a dit de lui : « M. Lacretelle a tracé l'histoire de nos jours avec raison, clarté, énergie. Il a pris le noble parti de la vertu contre le vice. »

Condamnation et mort du maréchal Ney.



ALORS la cause parut désespérée ; il ne restait plus à la cour des pairs qu'à constater, comme jury, un fait public et avoué. Un des défenseurs, M. Dupin, imagina, pour le maréchal, un autre moyen de salut. Ce fut au dernier traité de Paris qu'il eut recours. Par ce traité, Sarrelouis, patrie du maréchal, cessait d'appartenir à la France : « Vous ne pouvez donc, disait le défenseur, le condamner comme Français. » Le maréchal Ney fut saisi, à ces mots, du plus noble transport; il protesta contre ce moyen de défense :

« Je suis Français, s'écria-t-il, et je mourrai Français. Jusqu'à présent, ajouta-t-il, ma défense a paru libre; elle ne l'est plus puisqu'on interdit à mon défenseur de parler d'une convention en vertu de laquelle Paris a rouvert ses portes au roi. J'aime mieux n'être pas défendu que de l'être imparfaitement. »

La cour des pairs le condamna à la peine capitale, à la majorité de cent trente-six voix sur cent soixante et une.

Le maréchal entendit avec beaucoup de flegme la lecture de l'arrêt qui le condamnait; seulement il interrompit l'énumération de ses titres par ces mots : « Dites Michel Ney, et bientôt un peu de poussière. » Il se jeta tout habillé sur son lit, et dormit d'un sommeil calme jusqu'à

(1) Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie française*, I, 217.

cinq heures du matin. Une heure après, il lui fut permis de voir encore une fois sa femme et ses enfants; il soutint avec fermeté une épreuve si déchirante, et reçut les secours de la religion; il avait fait appeler le curé de Saint-Sulpice; à neuf heures, on le conduisit, à travers deux lignes de militaires, jusqu'à la grille de l'Observatoire; en montant en voiture, il dit au curé : « Montez le premier, M. le curé, je serai plus tôt que vous là-haut. » On lui proposa de lui bander les yeux : « Ignorez-vous que depuis vingt-cinq ans je sais regarder en face les balles et les boulets? » Puis il s'écria d'une voix assurée : « Je proteste contre le jugement qui me condamne; j'eusse mieux aimé mourir pour ma patrie dans les combats : mais c'est encore ici le champ d'honneur, vive la France! » Il tomba percé de dix balles. Ce guerrier, dont le nom avait rempli les pages de nos bulletins, ne comptait que quarante-six ans.

De Tocqueville

(1805-1859)



« DE Tocqueville, dit le P. Lacordaire, aimait Dieu naturellement : ne l'eût-il pas aimé chrétiennement? Il ne comprenait pas qu'il y eût rien de solide sans un fondement religieux... Mais sa foi peut-être tenait de la raison plus que du cœur. Il voyait la vérité du christianisme, il la servait sans honte, il en rattachait l'efficacité au salut même temporel de l'homme; cependant il n'avait pas atteint cette sphère où la religion ne nous laisse plus rien qui ne prenne sa forme et son ardeur. Ce fut la mort qui lui fit le don de l'amour.

Son frère, le vicomte de Tocqueville, a raconté, dans un écrit devenu public, cette mort si chrétienne. « Pendant sa dernière maladie, dit-il, il aimait à s'entretenir des plus hautes questions touchant la divinité, l'immortalité de l'âme, la vie future. Quand il se trouvait trop fatigué, il disait à la religieuse : « Priez tout haut, ma Sœur, » et souvent il s'écriait : « Que cette prière est belle! » Un jour, il fit cet aveu à l'un de ses parents : « Vois-tu, cher ami, je regrette aujourd'hui de n'avoir pas donné dans ma vie une plus large part aux intérêts de la religion. Si Dieu me rend la santé, je suis décidé à m'y consacrer avec plus d'ardeur. »

» Vers la même époque, et comme il venait un matin de rentrer de sa courte promenade, il me fit asseoir près de lui et me dit d'un ton assez solennel : « Je tiens à t'apprendre que je me suis mis ici en relation avec le curé, qui me paraît un saint prêtre, et que je lui ai déclaré mon intention d'accomplir, avant de quitter Cannes, mon devoir pascal. »

» Peu de temps après cette confidence, les terribles symptômes reparurent.

J'en donnai avis au vénérable ecclésiastique qui, sans lui révéler la redoutable vérité, lui proposa de venir célébrer la messe dans sa chambre où la sainte hostie pourrait lui être donnée ; ce qu'il accepta avec empressement. Cette imposante cérémonie se fit le surlendemain.... Quelques jours plus tard mon frère n'était plus ! »

— « Il n'y eut jamais en lui, dit M. de Beaumont, la moindre trace d'irréligion : aussi, quand il se jeta aux pieds d'un ministre de paix et de miséricorde, il ne fit que suivre l'élan de sa conscience. »

Pensées.



La Providence nous tient dans sa main, quelle que soit notre taille; Napoléon n'a été lui-même qu'un grand instrument choisi par Dieu au milieu de tous les petits outils dont il se sert pour renverser ou rebâtir les sociétés humaines.

Ce qui singularise le XVIIIe siècle dans l'histoire, c'est que cette curiosité audacieuse et révolutionnaire ait été ressentie à la fois par une génération entière et se soit exercée, en même temps, sur l'objet de presque toutes ses croyances; de telle sorte que, dans le même moment, les principes sur lesquels avaient reposé jusque-là les sciences, les arts, la philosophie, la politique, atteints ensemble par une sorte d'ébranlement universel, ont tous été remués ou détruits, et que la religion seule, se retirant au fond de certaines âmes, pût y tenir ferme, en attendant d'autres jours.

C'est par une espèce d'aberration de l'intelligence et à l'aide d'une sorte de violence exercée sur leur propre nature, que les hommes s'éloignent des croyances religieuses; une pente invincible les y ramène. L'incrédulité est un accident, la foi seule est l'état permanent de l'humanité.

Le pionnier américain.

Cet homme inconnu est le représentant d'une race à laquelle appartient l'avenir du Nouveau-Monde : race inquiète, raisonnante, aventureuse, qui fait froidement ce que l'ardeur des passions explique seule; nation de conquérants qui se soumettent à mener la vie sauvage sans se laisser jamais entraîner par ses charmes, qui n'aiment de la civilisation et des lumières que ce qu'elles ont d'utile au bien-être, et qui s'enferment dans les solitudes de l'Amérique avec une hache et des journaux. Peuple immense qui, comme tous les grands peuples, n'a qu'une pensée, et qui marche à l'acquisition des richesses, unique but de ses travaux, avec une persévérance et un mépris de la

vie qu'on pourrait appeler héroïques, si ce nom convenait à autre chose qu'aux efforts de la vertu. Peuple nomade, que les fleuves et les lacs n'arrêtent point, devant qui les forêts tombent et les prairies se couvrent d'ombrages, et qui, après avoir touché l'Océan Pacifique, reviendra sur ses pas pour troubler et détruire les sociétés qu'il aura formées derrière lui.

De Vigny

(1799-1863)



EU de bien à dire de ce grand poète jusqu'aux derniers jours de son existence, si agitée, ajoutons, si malheureuse. Il soutenait de ses encouragements et de ses dons généreux plusieurs écrivains peu fortunés. Il respectait extérieurement la religion et honorait le clergé. Dans un de ses ouvrages, *Grandeurs et servitudes,* il a dignement exprimé le beau caractère du Pape Pie VII, si humble, si doux et si fort. Du reste, poète sans règles, écrivain sans principes, il connut toutes les tristesses d'une âme qui ne voit rien, qui n'espère rien au delà de ce monde.... Sur le point de mourir, Alfred de Vigny se laissa heureusement toucher par la grâce et elle opéra en lui une admirable transformation. Dès qu'il eut consenti à porter la médaille de la sainte Vierge, il se sentit rapproché de Dieu et aima les pratiques de la religion. Quatre jours avant sa mort, il se confessa, puis il se jeta dans les bras du prêtre qui venait de recevoir ses aveux et lui dit : « Je veux mourir en bon catholique comme tous ceux de ma famille. S a bonne, qui était protestante, a affirmé que, sentant les approches de l'agonie, il l'envoya lui-même chercher un prêtre à l'église pour l'administrer.

Une attaque nocturne en Russie.



E m'en allai, avec un lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite je me promenai quelque temps avec mes sergents, en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit, et le fusil caché sous la capote; car, quelque chose qu'on fasse, la baïonnette se voit toujours, et quoiqu'il fît autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de

haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés.

Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement, et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches; j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh! ce fut une boucherie horrible! La baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre : un vieil officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : « Papa! »

Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la con-

fiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : « Dormons en paix. »

« Etait-ce là un ennemi ? » m'écriai-je.

Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi; je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches; je sentis la blessure de mon front, et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté, et je ne vis qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches. En ce moment, le colonel entra suivi de la colonne, dont j'entendis le pas et les armes.

« Bravo ! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

— Regardez cela, dis-je; quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

— Eh ! mon cher, que voulez-vous ? C'est le métier. »

Je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai, et sa main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc qui tomba sur ma main comme s'il me l'eût donnée. Je la pris; je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur....

La Terre à la veille du Déluge.


LA Terre était riante et dans sa fleur première :
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.

Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux cieux par des degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eut brisé les anneaux.

La forêt, plus féconde, ombrageait sous ses dômes
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.

Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal.
Chaque trésor restait dans l'élément natal,

Sans enfreindre jamais la céleste défense,
Et la beauté du monde attestait son enfance :
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encore....
mais l'homme était méchant!



J.-J. Ampère

(1800-1864)



ILS d'un catholique fervent, qui était aussi un des savants les plus distingués, Jean-Jacques Ampère avait abdiqué ses croyances pendant sa jeunesse. Toute la première partie de sa vie fut en proie aux angoisses du doute; mais constamment il chercha la vérité avec ardeur et bonne foi. La mort touchante de Mme Récamier, cette femme d'élite, si avantageusement connue dans le monde littéraire, le rapprocha des idées religieuses, qui s'affermirent chaque jour davantage dans son esprit. M. Guizot a rendu en pleine Académie, ce consolant témoignage de sa fin chrétienne : « Un jeune prêtre de l'esprit le plus élevé et du cœur le plus doux, devenu son ami et l'ami de ses meilleurs amis, l'abbé Henri Perreyve,[1] lui a apporté les seules consolations efficaces, la sympathie humaine et l'espérance chrétienne. M. Ampère mourant les a accueillies avec une modestie

(1) Il est touchant de lire dans les Lettres de l'abbé Perreyve les confidences qu'il faisait à Ampère, subjugué par le charme de son talent et de sa sainteté, et pour lequel il était lui-même pénétré d'une affectueuse vénération. « M. Ampère, dit-il quelque part, est venu avec nous à la messe : c'est une belle et bonne âme, douce, indulgente, et qui est toute pétrie, sans le savoir, de vertus chrétiennes. » Et il adressait à l'illustre écrivain des exhortations telles que celle-ci : « Cher Monsieur Ampère, vous savez si j'ai le cœur sincère à votre égard : non, non, pas de détours, pas de froides précautions : cette âme que vous pleurez vous veut chrétien, tout à fait chrétien, par le cœur comme par les croyances ; chrétien comme il faut l'être pour trouver réellement de la force et du secours dans le cœur de Jésus-Christ... La vraie religion est celle qui fait de Dieu et de l'homme deux amis tendres, confiants, fidèles, deux amis éternels. Laissez-moi vous dire, cher Monsieur, que ce culte d'intelligence, de raison, de poésie, que les cœurs élevés comme le vôtre rendent à Dieu, ne leur donne rien de cette union divine. Ils sont pour Jésus-Christ des amis du dehors, des admirateurs étrangers, mais ils ne connaissent ni la douceur de sa parole intérieure, ni la paix de ses promesses intimes. Ils comprennent parfois le bonheur des autres, ils ne le partagent jamais... » etc.

confiante et s'est éteint dans la paix de leur empire. Quelques mois après lui, le consolateur aussi, l'abbé Perreyve, est mort, dans la fleur de la jeunesse, de la foi et de la vertu. »

Une aurore boréale.

A MON retour de Stockholm, un autre spectacle encore plus frappant m'attendait : c'était celui d'une aurore boréale. Je me retirais vers minuit, avec un de mes compagnons de voyage, par un beau clair de lune. Nous aperçûmes tout à coup une lueur vague et blanchâtre répandue dans le ciel. Nous nous demandions si c'était une nuée éclairée par la lune; mais c'était quelque chose de moins compacte encore, de plus indécis; on eût dit la voie lactée ou une lointaine nébuleuse. Tandis que nous hésitions, un point lumineux se forma, s'étendit d'une manière indéterminée et on vit tout à coup de grandes gerbes, de longs glaives, d'immenses fusées dans le ciel; puis toutes ces formes se confondaient, et à leur place paraissait une arche lumineuse, d'où tombait une pluie de lumière. Le plus souvent, ce qui se passait devant nos yeux ne pouvait se comparer à rien. C'étaient des apparences fugitives, impossibles à décrire et que l'œil avait peine à saisir, tant elles se succédaient, se mêlaient, s'effaçaient rapidement. Jamais on ne pouvait prévoir une seconde à l'avance ce qu'allait offrir le kaléidoscope céleste. Ce qu'on croyait voir avait disparu, tandis qu'on cherchait encore à s'en faire une idée distincte. Le merveilleux spectacle semblait toujours finir et recommencer, et il était impossible de saisir le passage d'une décoration à l'autre. On ne les voyait pas apparaître dans le ciel; mais tout à coup elles s'y trouvaient, et il semblait qu'elles y avaient toujours été. En un mot, rien ne peut donner une idée de tout ce qu'il y a de mobile, de capricieux, d'insaisissable dans ces jeux brillants d'une lumière nocturne; et encore la lune, qui se trouvait pleine dans ce moment, nuisait par son éclat à celui de l'aurore boréale. C'est pour cette raison que la lueur de celle-ci était blanche et pâle. Sans cela, aux variations de formes se seraient jointes les variations de couleurs, les reflets rouges, verts, enflammés, qui donnent souvent aux aurores boréales l'apparence d'un grand incendie. Mais, à cela près, la nôtre fut une des plus riches qu'on pût voir; elle dura plusieurs heures, se renouvelant, se déplaçant, se transformant sans cesse; et l'on nous dit que depuis trente ans il n'y en avait pas eu de plus belle à Stockholm.



Fragment d'une Lettre de J.-J. Ampère.[1]

Des paroles graves et touchantes prononcées par vous quand vous étiez sur la terre m'arrivent aujourd'hui comme de votre tombeau par la voix de l'excellent et cher abbé Perreyve. Cette prière d'un ange pour un pécheur, d'une âme profonde pour une âme souvent légère, occupée de mille pensées, de mille préoccupations que le monde pourrait juger sérieuses, mais que je trouve, moi, frivoles, si je les compare à celles qui vous élevaient dans la région où votre âme vivait naturellement, ces prières, ces vœux pour la réunion éternelle, voilà ce qui en ce moment, où je viens de lire l'expression de votre désir suprême confié à l'abbé Perreyve, domine momentanément tout, même mes regrets. Voilà ce dont seulement je puis vous entretenir aujourd'hui.

Vous vouliez que je fusse un croyant. Vous savez bien que la foi catholique selon la plus stricte orthodoxie ne m'inspire aucune répugnance. Même avant ce jour où elle me deviendrait un secours si précieux, je l'ai enviée à ceux qui la possédaient....

Cette foi ne changerait rien à ma vie, elle ne me ferait renoncer à aucun bonheur, et elle y ferait entrer le seul que je puisse goûter maintenant. Je ne mets aucun orgueil à n'avoir point cette foi. Un tel orgueil serait une absurdité. Les plus grands génies, les plus grands philosophes, les plus grands savants, les plus grands poètes, les plus grands artistes, ont eu cette foi. Il faudrait être stupide pour la mépriser, pour y trouver une borne à l'intelligence, moi surtout qui ai vu croire, croire catholiquement, mon père, Ballanche, Ozanam et vous, qui vois l'abbé Perreyve croire catholiquement.

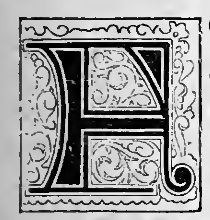
Je crois en Dieu, en sa providence; à une vie future, à la récompense des bons, au châtiment des méchants, à la sublimité, à la vérité de la doctrine du christianisme, à une révélation de cette doctrine par une inspiration spéciale de la Providence divine pour le salut du genre humain, à la grâce même, c'est-à-dire à une action de Dieu sur notre âme y produisant ce qui n'est pas en notre pouvoir d'y produire.

Mais je ne me fais pas d'illusion, je ne suis pas encore un vrai croyant dans le sens exact où l'Eglise l'enseigne... Qu'y faire? La foi est une grâce, la foi est un don. Je désire cette grâce, j'appelle ce don, je veux faire tout ce qui dépendra de moi pour m'éclairer...

(1) Ecrite en 1857 et retrouvée dans ses manuscrits.

De Barante

(1782-1866)



FORT peu religieux pendant la première partie de sa carrière, de Barante commença à professer certaines de nos croyances vers le milieu du siècle. Dans un discours sur les prix de vertu, il citait avec complaisance des textes de l'Evangile et de l'apôtre saint Paul et il ajoutait : « Depuis l'Evangile, aimer et secourir son prochain est devenu un acte de religieuse adoration : le divin Rédempteur s'est identifié avec la nature humaine, ayant accepté ses souffrances et ses misères. » L'exemple de Royer-Collard le toucha vivement ; désireux de faire comme lui une fin tout à fait chrétienne, il reçut avec foi et ferveur les secours de la religion et expira pieusement au milieu des prières de sa famille.

Sentiments religieux et fin édifiante de Royer-Collard.

ROYER-COLLARD avait toujours eu plus que du respect pour la religion où il avait été élevé, au milieu des traditions et des exemples d'une famille pieuse et fervente. Il avait voulu que ses filles, suivant l'intention et l'exemple de leur respectable mère, fussent élevées dans la connaissance et la pratique des devoirs religieux. La tenue de sa maison avait un aspect de rigoureuse sévérité. Il était exact aux offices de l'église. Mais il semblait que sa religion consistât seulement dans l'accomplissement des devoirs moraux. Lorsqu'il avança dans la vieillesse, quand il se sentit averti par des maladies graves, il commença à se dire en lui-même qu'il devait obéir à une loi dont il n'avait jamais cessé de respecter l'autorité et à accomplir les devoirs qu'elle prescrit. Il ne parlait de ce qui se passait dans son âme à aucun de ses amis ; ce n'était point pour lui un sujet de conversation, mais de méditations intérieures. Seulement il échangeait quelques paroles avec le plus ancien compagnon de sa vie, M. Becquey, qui, avec un autre caractère, une autre disposition d'esprit, se sentait aussi disposé à passer ses dernières années dans le calme et la résignation qui rassurent contre l'approche de la mort. Ils se confièrent mutuellement la résolution qu'ils avaient prise, et ils allèrent à leur paroisse de Saint-Sulpice se présenter au confessionnal. La mort de sa seconde fille, qui avait passé sa vie entière dans la

maladie et les souffrances et dont la piété l'avait toujours édifié et attendri, eut sur lui une profonde influence. De ce moment, un travail intérieur se fit dans son âme et le rapprocha de jour en jour davantage d'une obéissance complète aux commandements les plus essentiels de la religion. Ne manquant pas de foi, il ne voulut pas manquer d'obéissance. Prévoyant sa fin prochaine, il s'y prépara, et voulut mourir sans trouble, sans bruit, dans la retraite. Avant de partir pour Châteauvieux, il se confessa. Dès son arrivée, il demanda à rester seul avec le curé. « Je viens mourir ici, lui dit-il; j'ai pris mes précautions avant de partir; j'ai mis ma conscience en bon ordre. J'aime mieux être dans le cimetière de Châteauvieux que dans un cimetière de Paris où je serais conduit avec un convoi pompeux; d'ailleurs ce n'est pas mon affaire de me faire enterrer; mon affaire est de bien mourir, et je compte sur vous pour m'y aider. — Monsieur, dit-il à son gendre, accouru pour lui prodiguer ses soins à ses derniers moments, je vais mourir et je tâche de m'y préparer. Je veux être administré et recevoir le saint Viatique, pendant que Dieu me laisse encore la liberté de ma pensée et la complète disposition de moi-même. Les traditions de ma famille m'ont appris que l'esprit de la religion est de ne pas attendre la dernière heure, mais de s'y préparer aussitôt que le danger se montre, en recevant l'Extrême-Onction. Je désire recevoir aussitôt après le saint Viatique. »

A cinq heures du matin, il reçut les sacrements. Son petit-fils, Paul Andral, assistait à cette triste cérémonie. Il accomplit ce dernier devoir avec un grand sentiment de piété, répondant lui-même à toutes les prières, ainsi que son petit-fils à qui il donna sa bénédiction. « Soyez chrétien, lui dit-il, ce n'est pas assez, soyez catholique. Il n'y a de solide dans ce monde que les idées religieuses. Il demanda au curé de réciter les prières des agonisants : « Il ne faut pas, dit-il, trop attendre pour méditer sur ces belles prières. Je veux les repasser sans cesse en moi-même et m'en pénétrer. » Le lendemain, jour de sa mort, il souhaita qu'on répétât ces prières et il fallait arrêter lorsque quelques paroles faisaient impression sur lui. La chambre était remplie de tous les gens de la maison agenouillés, qui répondaient aux prières; le curé lui demanda de donner une bénédiction. « Ce n'est pas à moi de donner une bénédiction. C'est moi qui demande la bénédiction de Dieu. » Un crucifix qui avait appartenu à sa mère, qu'il avait toujours gardé, qui avait reçu le dernier soupir de sa fille, lui fut présenté par le curé, qui le posa sur ses lèvres. Peu de moments après, la respiration s'éteignit paisiblement, les douleurs et la vie avaient cessé.

Viennet

(1777-1868)



OMBIEN je suis malheureux de ne croire à rien! disait un jour Viennet à Benjamin Constant. Ah! si j'avais des enfants, je les préserverais de ce malheur en les faisant élever chrétiennement! — Vous avez raison, répondit Benjamin Constant; comme vous, je voudrais avoir la foi; c'est vraiment un supplice pour moi de me trouver sans croyance religieuse. »

Malgré cet aveu, Viennet est resté toute sa vie, non seulement en dehors de la pratique religieuse, mais même affidé à la franc-maçonnerie et hostile à l'Eglise. Les miséricordes divines furent bien grandes à son endroit. Touché par la grâce, l'académicien rétracta toutes ses erreurs, fit une solennelle profession de foi et se réconcilia sincèrement avec Dieu.

L'occasion fait le larron.

DANS un garde-manger que dévastaient les rats,
Un Cuisinier, moins prudent que fidèle,
Avait placé jadis en sentinelle
Son favori Mignon, qui du peuple des chats
Était le plus parfait modèle.
C'était pour le gardien un poste périlleux :
Le fumet d'un pâté troublait sa conscience,
Et l'appétit du drôle était fort chatouilleux.

Mignon pourtant fait bonne contenance :
Il se lèche la patte, il se frotte les yeux;
Il approche, il recule, il se roule, il s'allonge,
Et par mille contorsions
Cherche à se délivrer de ses tentations.
Mais de son maître, hélas! l'absence se prolonge.
Tout s'use avec le temps, même la loyauté;
Et la faim de Mignon a longtemps résisté.
Il gratte la terrine, et puis fait une pause;
Sa patte sur le bord nonchalamment se pose;
Il jette sur la croûte un regard de côté.
Il flaire le couvercle, il se lève, il s'arrête;
Il tourne et retourne la tête;
Mais son palais en est fort humecté,

Et par ce jeu fatal sa langue affriandée;
Sa dent même s'est hasardée.

Bref, la faim l'emporta sur la fidélité,
Et quand le Cuisinier revint à son service,
Il ne trouva plus dans l'office
Que les débris de son pâté.

Je crois à la vertu, mais elle est bien fragile :
Elle a, dans l'intérêt et surtout dans la faim,
Deux puissants ennemis que je cite entre mille.
Leur résister jusqu'à la fin
Est chose rare et difficile.
Il faudrait l'enfermer dans un étui d'airain,
Et nous ne sommes que d'argile.



Lamartine

(1792-1869)



LA jeunesse de Lamartine fut chrétienne. Tout le monde a lu le récit naïf et touchant qu'il fait, dans un de ses ouvrages, des pieuses pratiques auxquelles sa mère l'avait initié. Conduit ensuite dans une pension laïque, il souffrit beaucoup des mauvais procédés de ses camarades et de l'indifférence de ses professeurs, mais une heureuse transformation s'opéra en lui quand il passa de ce triste collège à celui des Jésuites de Belley. « En y entrant, raconte-t-il, je sentis en peu de jours la différence prodigieuse qu'il y a entre une éducation vénale et une éducation donnée au nom de Dieu, inspirée par un religieux dévouement. Je ne retrouvai pas là ma mère, mais j'y retrouvai la pureté, la charité, le ton bienveillant de la famille, des enfants aux physionomies heureuses.... Mon âme avait retrouvé ses ailes et volait d'un élan naturel vers le ciel et vers le beau. Nos maîtres ne tardèrent pas à me rendre sage ; la piété se ranima dans mon âme et devint le mobile de mon ardeur au travail.

« Je vivrais mille ans, que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'échappant pendant la récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit et à peine éclairée au fond du chœur par la lampe suspendue du sanctuaire : je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier : je m'enveloppais tout entier dans mon manteau comme dans un linceul, j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et, plongé, pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette mais

intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu comme l'atome flottant dans la chaleur d'un jour d'été... »

A sa sortie du collège, Lamartine, lancé dans le monde, obtint rapidement des succès, s'entendit louer de toutes parts : ce fut l'écueil de sa piété, bientôt même une pierre d'achoppement pour sa foi. La grande pensée de Dieu vivait cependant encore au fond de son âme : elle reparaît en mille endroits de ses œuvres, de ses poésies surtout ; c'est ainsi qu'il s'écrie, dans l'élan d'un saint enthousiasme :

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, Père, Créateur,
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur!

Mais bientôt le doute travaillait de nouveau son intelligence, que le Pain céleste ne nourrissait plus, et alors il exhalait des plaintes attendrissantes, comme celle-ci :

J'ai cherché le Dieu que j'adore,
Partout où l'instinct m'a conduit,
Et toujours, ô triste pensée,
Toujours quelque lettre effacée
Manquait, hélas! au nom divin!...
Et maintenant dans ma misère
Je n'en sais pas plus que l'enfant
Qui balbutie après sa mère
Ce nom sublime et triomphant...

C'est ainsi qu'il allait de la vérité à l'erreur, de la foi à l'incrédulité. Lui, qui a adressé de si belles hymnes au Dieu des chrétiens dans ses *Méditations*, qui a fait un si touchant portrait du Curé de campagne, qui a écrit une sorte de traité de théodicée catholique dans le *Tailleur de pierres*, s'oubliait ensuite à composer des poèmes tels que *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*, des volumes historiques tels que les *Girondins*,[1] où il méconnaissait les droits et les bienfaits de la religion et avilissait son beau talent.

Heureusement, il revint à Dieu, avec une sincérité parfaite, aux dernières années de sa vie. Lorsqu'on lui proposa de favoriser la candidature de Littré à l'Académie française, il s'écria avec vivacité : « Comment! vous me demandez de voter contre le bon Dieu, à moi qui irai bientôt paraître devant lui? Jamais, jamais! » Depuis deux ans avant sa mort, il communiait fréquemment ; de pénibles épreuves lui avaient appris que Jésus est le seul ami véritable, le seul digne de ce nom. Sa fin si édifiante réjouit les cœurs catholiques et répara les égarements de son passé.

« Nous te garderons un bon souvenir, dit Léon Gautier, en terminant l'éloge de Lamartine, pour avoir redressé vers Dieu tant de créatures qui depuis la lecture

(1) A la fin de sa vie, Lamartine réprouva formellement les tendances de son Histoire des Girondins. « J'ai été indigné contre moi-même, a-t-il écrit, en relisant la dernière page de mon livre, et je conjure les lecteurs de la déchirer eux-mêmes comme je la déchire devant Dieu et devant la postérité... » etc.

de tes vers ne se sont plus jamais courbées vers le terrestre, vers le vil, et que tu retrouveras là-haut. La dominante de ta vie, c'est le spiritualisme chrétien. Ta gloire, si l'on veut aller au fond des choses, est une gloire catholique, et c'est aux catholiques de s'en faire les gardiens. Ils ne manqueront pas à ce devoir.[1] »

Charmes d'une première éducation chrétienne.



QUAND un frugal repas, mais délicieux pour nous, était servi sur la table, notre mère, avant de s'asseoir et de rompre le pain, nous faisait un petit signe que nous comprenions. Nous suspendions une demi-minute l'impatience de notre appétit, pour prier Dieu de bénir la nourriture qu'il nous donnait. Après le repas et avant d'aller jouer, nous lui rendions grâces en quelques mots. Si nous partions pour une promenade lointaine et vivement désirée, par une belle matinée d'été, notre mère, en partant, nous faisait faire tout bas, et sans qu'on s'en aperçût, une courte invocation à Dieu, pour qu'il bénît cette grande joie et nous préservât de tout accident. Si la course nous conduisait devant quelque spectacle sublime ou gracieux de la nature, nouveau pour nous, dans quelque grande et sombre forêt de sapins dont la solennité des ténèbres, les éclaboussures de clartés à travers les rameaux, ébranlaient nos jeunes imaginations; devant une belle nappe d'eau roulant en cascades et nous éblouissant d'écume, de mouvement et de bruit; si un beau coucher de soleil groupait sur la montagne des nuages d'une forme et d'un éclat inusités et faisait, en rentrant dans l'espace, de magnifiques adieux à ce petit coin du globe qu'il avait illuminé un moment, elle manquait rarement de profiter de la grandeur et de la nouveauté de nos impressions, pour nous faire élever notre âme à l'Auteur de toutes ces merveilles, et pour nous mettre en communication avec lui par quelques soupirs lyriques de sa perpétuelle adoration.

Le Crucifix.



TOI que je recueillis sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

(1) La fête du centenaire de Lamartine, célébrée à Mâcon en octobre 1890, a fait noblement ressortir le caractère religieux du poète. Les morceaux de poésie qui ont été lus, le discours de M. J. Simon, celui de Mgr Perraud, tout portait l'âme vers ce Dieu que Lamartine n'a jamais méconnu, quoiqu'il eût pu le mieux servir. On se sentait, ont rapporté les journaux, en pleine atmosphère spiritualiste et religieuse.

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr
Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore
De son dernier soupir.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace ;
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort, sa majesté.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et pressait sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant, tout dormait sur sa bouche glacée.
Le souffle se taisait dans son sein endormi ;
Et sur l'œil sans regard sa paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance !
Emportez-les, mon fils. »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage,
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux, goutte à goutte, ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli...[1]

Fragments divers.

EUPLE, Dieu seul est souverain, parce que seul il est créateur ; parce que seul il est infaillible, seul juste, seul bon, seul parfait.

Elevons nos pensées aussi haut que Dieu lui-même, pour qu'il inspire de plus en plus ce peuple ; pour qu'il donne l'ordre spirituel à la terre, comme il a donné l'ordre matériel aux astres là-haut.

Qu'il bénisse la Constitution !

Qu'elle commence et qu'elle finisse par son nom !

Qu'elle soit pleine de lui !

Qu'elle multiplie, qu'elle pacifie, qu'elle sanctifie le peuple français !...

Le christianisme a été la vie intellectuelle du monde depuis dix-huit cents ans, et l'homme n'a pas découvert jusqu'ici une vérité morale ou une vertu, qui ne fussent contenues en germe dans les paroles évangéliques.

J'ai été élevé dans son sein. J'ai été formé de sa substance. Il me serait aussi impossible de m'en dépouiller que de me dépouiller de mon individualité. Et si je le pouvais, je ne le voudrais pas, car le peu de bien qui est en moi vient de lui et non de moi.

Règne, à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la vivante chaîne,
Illumine sans fin de tes feux éclatants,
Les siècles endormis dans le berceau des temps !

(1) Nous croyons inutile de reproduire ici les poésies si chrétiennes de l'*Immortalité de l'âme*, l'*Hymne au Christ*, la *Prière de l'enfant à son réveil*, etc., bien connues de tous nos lecteurs.





Villemain

(1790-1870)

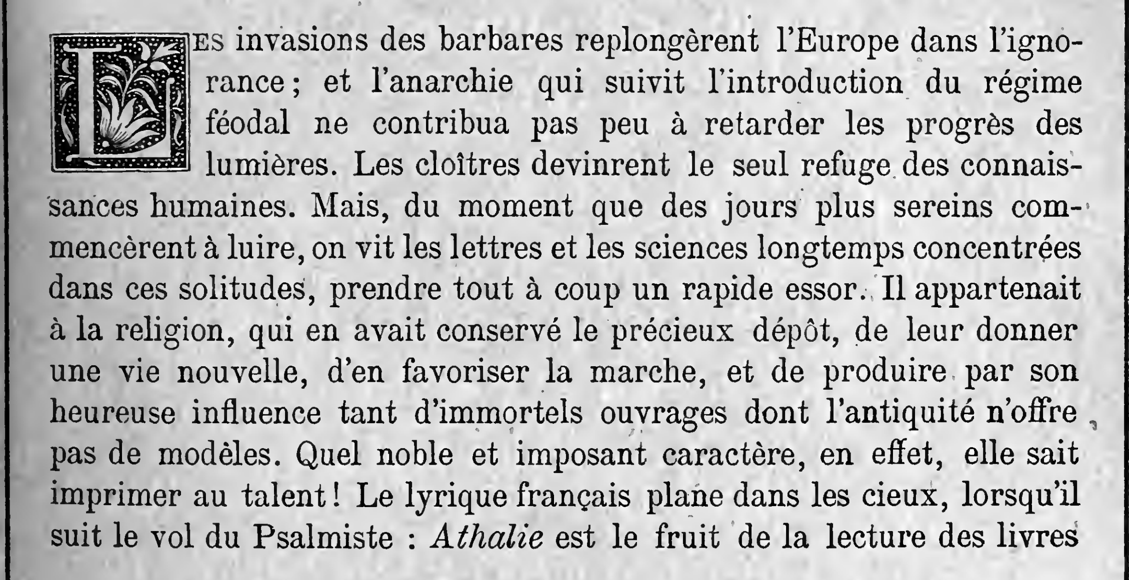


VILLEMAIN était un esprit religieux, mais dans lequel la première éducation avait laissé beaucoup de préjugés et de lacunes. Il eut le courage, en 1860, de se déclarer sans détour en faveur du pouvoir temporel du Pape. Plusieurs autres actes réparèrent noblement le tort qu'il avait pu causer autrefois à la bonne cause par d'injustes préventions et un attachement trop exclusif à l'Université.[1] Il était devenu chrétien convaincu et pratiquant, accomplissant de la manière la plus édifiante ses devoirs religieux, donnant l'exemple de l'observation des lois de Dieu et de l'Eglise, comme de la fréquentation des sacrements.

« L'expérience de chaque jour, disait-il aux dernières années de sa vie, me fait trouver dans la foi de mon enfance toute la lumière de mon âge mûr, toute la sanctification de mes joies domestiques, toute la consolation dans mes peines. »

« Sa fin, observe Victor Jeanroy, ne fut point indigne, par le repentir et l'humilité, de celle des deux grands chrétiens dont il a été le si fidèle et si éloquent biographe : Pascal et Fénelon. »

Puissante influence de la religion sur la littérature.



LES invasions des barbares replongèrent l'Europe dans l'ignorance; et l'anarchie qui suivit l'introduction du régime féodal ne contribua pas peu à retarder les progrès des lumières. Les cloîtres devinrent le seul refuge des connaissances humaines. Mais, du moment que des jours plus sereins commencèrent à luire, on vit les lettres et les sciences longtemps concentrées dans ces solitudes, prendre tout à coup un rapide essor. Il appartenait à la religion, qui en avait conservé le précieux dépôt, de leur donner une vie nouvelle, d'en favoriser la marche, et de produire par son heureuse influence tant d'immortels ouvrages dont l'antiquité n'offre pas de modèles. Quel noble et imposant caractère, en effet, elle sait imprimer au talent! Le lyrique français plane dans les cieux, lorsqu'il suit le vol du Psalmiste : *Athalie* est le fruit de la lecture des livres

(1) Ajoutons : par le rôle qu'il joua à la Chambre des députés après 1830 en appuyant la rédaction de l'article qui déclarait l'Etat partisan d'une chimérique égalité entre les différents cultes.

saints; et le *Discours sur l'histoire universelle,* le plus beau monument peut-être dont se puisse enorgueillir notre littérature, a été tout entier inspiré par cette même religion dont il décrit l'origine, la suite, les combats et le triomphe. Sans doute, à quelque époque et en quelque pays qu'ils fussent nés, Pascal, Racine et Bossuet n'auraient point été des hommes ordinaires; mais on peut douter cependant qu'ils eussent atteint ces hauteurs, dernières limites tracées, pour ainsi dire, à l'esprit humain, si leur génie n'eût été nourri et fortifié par la méditation habituelle des vérités les plus sublimes. Voltaire et Rousseau même sont toujours admirables, lorsque, dominés par un ascendant irrésistible, ils rendent hommage à ce culte qu'ils n'ont que trop souvent outragé : le premier n'est jamais plus pathétique et plus touchant que quand il célèbre les vertus chrétiennes; et le morceau le plus éloquent qu'ait écrit l'autre est un éloge de Jésus-Christ. D'où vient que le génie dirigé par l'influence des opinions religieuses s'élève ainsi au-dessus de lui-même? Pourquoi les auteurs chrétiens sont-ils supérieurs aux autres sages lorsqu'ils parlent de Dieu, de l'homme, de l'éternité? Est-ce l'effet du perfectionnement de l'art, ou cela ne tient-il pas plutôt à la puissance même de la vérité?...



Alexandre Dumas (père)

(1824-1870)



MALGRÉ la dissipation dans laquelle s'écoula la vie du grand romancier, il avait conservé au fond du cœur des sentiments religieux. Un prêtre entre autres, l'abbé Moret, par son admirable dévouement, avait gagné sa confiance.[1] Un jour que ce digne ecclésiastique se trouvait chez lui, Alexandre Dumas lui dit en présence de ses collaborateurs : « Voilà l'homme qui recevra un jour mes confidences. — Pourquoi pas tout de suite? » répliqua l'abbé Moret; mais une confession si prochaine épouvanta Dumas. Heureusement pour lui, Dieu eut la patience d'attendre son heure : il reçut les sacrements au lit de la mort.

Le R. P. Caussette, dans son livre intitulé *Ananie,* a rapporté sur Alexandre Dumas le trait suivant.

« Un prêtre que je connais était sorti vers onze heures du soir, dans la ville

(1) Voir dans les *Bienfaiteurs de l'Enfance au XIXe siècle* le touchant récit d'Alexandre Dumas sur l'Œuvre des Jeunes filles incurables, fondée par l'abbé Moret.

de Paris, pour administrer les derniers sacrements à un mourant. Au retour, un inconnu l'aborde, et lui demande s'il veut bien lui prêter quelques minutes d'attention. Sur un signe d'adhésion du prêtre, il lui dit : « J'étais déjà couché, j'appe-
» lais le sommeil, il n'est pas venu. Cependant, ce n'est ni la fortune, ni même la
» célébrité qui me manquent, mais *je n'ai point d'amis* à qui je puisse dire ce qui
» m'étouffe, et si je possédais la ville de Paris, j'en donnerais la moitié pour un
» cœur sûr à qui parler. » Ensuite le nouveau venu déroule, avec la double éloquence du talent et de la douleur, le chapitre de vie intime le plus émouvant. Plusieurs heures s'écoulèrent; bien des rues et des boulevards étaient parcourus, quand le narrateur s'arrête brusquement en disant : « C'est assez abuser de votre
» pieuse sympathie, toute ma vie je m'en souviendrai; soyez remercié des heures
» de repos dont je vous serai redevable. — Monsieur, repartit le prêtre, j'ai goûté
» tout le bonheur que je vous ai donné, plus celui de faire une bonne action ; le
» seul regret qui me restera de cette rencontre, ce sera de ne pouvoir attacher un
» nom à l'un des souvenirs les plus aimés de ma vie. » Ici, l'inconnu prit la main du prêtre avec attendrissement, et il ajouta, après un instant d'hésitation : Puisque vous le connaîtrez maintenant, priez pour le léger, mais bien malheureux... *Alexandre Dumas.* »

Une aventure de chasseurs.



RANÇOIS avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivi jusqu'au moment où il s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin, un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route ordinaire; il avait, au contraire, décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas

même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine, que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge, et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant, c'est un brave chasseur. Eh bien! il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un long circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix, car ils sont pieux, nos chasseurs; recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure; puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

« Prends garde à toi, Guillaume! prends garde! » s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami, car il vit bien que si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu : l'ours l'avait éventé. Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes : A moi!...

Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume, et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume s'il n'était pas mort, car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi; ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer; François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gachette; le coup partit.

L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner, en hurlant, sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre; c'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête était dévorée presque entièrement.



Vitet

(1802-1873)



ITET nous offre un grand exemple de la soudaineté et de la puissance avec lesquelles agit la grâce divine lorsqu'on se montre docile à ses inspirations. Au mois d'avril 1870, il écrivait encore, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des pages où perçait sa haine contre la religion. Or, voilà qu'en novembre de la même année, dans la même Revue, il publie des lettres aussi chrétiennes que patriotiques, dont s'émeut toute la presse et auxquelles applaudit le public religieux. « Savez-vous ce qui trouble ma confiance, disait-il dans l'une de ces lettres, en contemplant ces remparts qui nous défendent contre l'ennemi? C'est beau, j'en conviens, d'avoir fait cet effort pour l'arrêter et de lui opposer de si fortes murailles, mais pour vaincre, est-ce assez? Si nous ne comptons que sur nous-mêmes, sur nos bras et sur nos canons, ne sentons-nous pas que c'est peu de chose? Et pour nous assurer un secours autrement puissant, que faisons-nous? qu'osons-nous faire? Dieu, je le crois, ne veut pas que la France périsse : il l'a tant protégée et sauvée tant de fois, d'une façon si visible, jusqu'à nous délivrer

d'envahisseurs non moins tenaces, non moins puissants que ces Prussiens, par le bras d'une jeune fille ! Mais nous attendre, nous, à une pareille assistance, c'est le croire bien généreux ! Car s'il voulait que, dans notre détresse, des prières publiques montassent jusqu'à lui, et qu'il mît à ce prix sa clémence, notre République française serait hors d'état de les lui offrir. Sa sœur de l'Atlantique faisait plus largement les choses, lorsqu'elle aussi subissait la torture d'une guerre qui la dévorait... Si vous jetez les yeux sur cette immense lutte, vous y voyez le jeûne et la prière à la veille de tous les grands combats. Espérons qu'à défaut de ces démonstrations publiques la ferveur isolée suffit à fléchir Dieu. Celle-là, du moins, ne manque pas en France, même au milieu de tant d'aveuglements, d'impiétés et d'indifférence : il faut compter sur elle et garder bon espoir en Dieu. »

A partir de ce moment, Vitet devint un catholique sincère et pratiquant. Il ne craignait pas de parler conformément à ses croyances. Faisant l'éloge du comte Duchâtel, ancien ministre, il disait : « La veille même du jour où sa cruelle maladie a pris un cours inattendu, ce noble cœur s'est élevé jusqu'à Dieu et a célébré la fête de tous les saints par la communion la plus édifiante. » Lui-même reçut pieusement les secours de la religion.[1]

Une fresque de Raphaël.

VERS la fin de juillet 1843, un vernisseur de voitures, nommé Masi, prit à loyer, dans la rue Faenza, à Florence, une vaste salle au rez-de-chaussée, dont la voûte en berceau et les épaisses murailles n'avaient guère moins de trois ou quatre siècles : c'était le réfectoire d'une ancienne communauté connue sous le nom de maison de Sant'Onofrio ou des Dames de Fuligno. Supprimé en 1800, ce couvent de nobles religieuses s'était, quelques années plus tard, transformé en filature de soie, et les chaudières à cocons avaient vomi sous ses voûtes de tels flots de fumée et de vapeur, qu'une couche épaisse de matières charbonneuses tapissait chaque pierre comme l'âtre d'une cheminée. Le nouveau locataire, pour égayer ce noir séjour, le mit aux mains des badigeonneurs. Déjà la grande salle était à moitié blanchie, lorsque, à l'une de ses extrémités, on crut apercevoir sous la suie quelques traces de couleurs. Quoique vernisseur de son métier, M. Masi aimait la peinture. Il arrêta le badigeon, défendit de toucher à cette muraille, et se mit à en laver lui-même quelques parties. Le peu qu'il découvrit lui sembla fait de main de maître. Il courut en donner avis aux propriétaires de la maison; mais ceux-ci n'en furent pas autrement émus. Il y a tant de fresques à Florence! Il y en a dans les rues, dans les greniers, dans

(1) D'après l'abbé Baraud, *Chrétiens et hommes célèbres*, (Téqui, éditeur, Paris).

les corridors! Où n'y en a-t-il pas? Une de plus n'était pas merveille. Quelques voisins, quelques amis vinrent jeter un coup d'œil sur la découverte de M. Masi, puis il n'en fut plus question. On se mit à vernir des voitures, et deux ans se passèrent sans que personne eût l'idée de nettoyer un peu mieux cette muraille et de la regarder de plus près.

Un jour, pourtant, un artiste distingué, M. Zotti, passant par là pour voir vernir je ne sais quel tilbury, vint à jeter les yeux sur ce grand mur dont les teintes enfumées contrastaient avec la blancheur des voûtes et du reste de la salle. Il s'approcha. Les parties qui avaient été lavées, quoique encore bien noires, lui laissèrent deviner l'ensemble de la composition : c'était une *Sainte-Cène*. L'ordonnance en paraissait grande et simple; les figures semblaient expressives, bien posées, bien drapées. Il demande la permission de revenir et de procéder à un lavage complet. Un de ses compagnons d'atelier, que bien vite il avait appelé, M. le comte della Porta, fut frappé comme lui des beautés de premier ordre qui perçaient sous ce noir de fumée. Ils se mirent en besogne. Ce n'était pas petite affaire. Cette peinture était large à sa base de quatorze brasses (environ vingt-six à vingt-sept pieds), et elle couvrait tout le demi-cercle circonscrit par l'arc de la voûte. C'était ce vaste champ qu'il fallait lessiver, nettoyer peu à peu, avec des soins et des précautions infinies, sous peine d'attaquer l'épiderme des couleurs. Le succès fut complet. A mesure que les dernières pellicules de la suie se détachaient, la fresque apparaissait dans sa fraîcheur virginale. Merveilleux privilège de cette façon de peindre! L'enduit n'avait subi que des dégradations très légères, facilement réparables, et, dans les parties accessoires du tableau, toutes les figures étaient intactes, et les têtes et les mains admirablement conservées. Combien de fresques, et des plus belles, et des plus constamment admirées depuis trois siècles, n'ont pas le même bonheur! L'oubli, pour les œuvres de l'art, est bien souvent une sauvegarde.

Nos deux artistes, pendant qu'ils poursuivaient leur patiente entreprise, s'étaient maintes fois demandé : « Quel est l'auteur de cette grande page? » Ni l'un ni l'autre n'avaient osé répondre, et plus ils avançaient, plus leur embarras redoublait....

Quelques parties de la fresque, entre autres la tunique de saint Thomas, n'avaient encore été qu'imparfaitement lessivées : lorsqu'on vint à nettoyer cette tunique avec plus de soin, on reconnut, sur un galon bleu et or qui la borde, vers le haut de la poitrine, des lettres très légèrement tracées et entremêlées de quelques arabesques. La

dorure qui les avait jadis recouvertes était à moitié détruite, mais les parties qui n'étaient plus dorées se distinguaient encore par une certaine saillie, un certain empâtement de la couleur. On apercevait d'abord un R suivi d'un A et d'un P entrelacé avec la partie inférieure d'une L. Ces trois lettres, les plus endommagées de toutes, étaient suivies de trois autres beaucoup plus visibles : savoir un V, un R et une S, les deux dernières entrelacées ensemble. Venaient ensuite un A et un D en partie effacés, puis enfin le millésime MDV. Ces abréviations pouvaient se traduire ainsi : *Raphaël Urbinus*, *anno Domini 1505*.

Lebrun

(1785-1873)



UN ami de cet académicien, Mgr Allou, évêque de Meaux, a écrit les lignes suivantes, qui, pour le moins, attestent la foi de Lebrun. « Loin de rejeter de parti pris les vérités de la religion, il s'en préoccupait sérieusement; il aimait les cérémonies de l'Eglise et y assistait volontiers; il lisait avec délices Bossuet et Fénelon; et comme je lui demandais un jour s'il connaissait le bel entretien de saint Augustin et de sainte Monique : « Si je le connais! répondit-il; c'est une page admirable, je la sais par cœur. » Lebrun en était venu à étudier d'une manière pratique notre sainte religion; plusieurs fois il avait assuré à son saint ami « qu'il était homme de bonne volonté, » et il manifestait des dispositions très sincères à se rapprocher, par les actes, de ce Dieu auquel il croyait depuis longtemps, lorsqu'une mort soudaine le ravit à sa famille éplorée.

Content de peu.



HEUREUX qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin!...

Pour m'agrandir m'irai-je battre?
Trois arpents sont assez pour moi :
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi...

Si les hommes pouvaient s'entendre !
Mais non : tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre,
Et prince ou bourgeois veut étendre
Ou son royaume ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage,
Et dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot que celui qu'il m'a fait.

Content si, m'assurant la vue
De la rivière et du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne, en fleurs, le vieux sureau.

C'est tout... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus... Et si, murmurante,
Dans ce bois, devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors... si ce n'est quelque rente,
Il ne me manquerait plus rien.

Marie Stuart à la fenêtre de sa prison.

Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge, immense?
C'est là qu'est mon pays; là, l'Ecosse commence;
Ces nuages errants qui, traversant le ciel,
Peut-être, hier, ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du nord, ils volent vers la France.
Oh! saluez le lieu de mon heureuse enfance!
Saluez ces doux bords qui me furent si chers!
Hélas! en liberté vous traversez les airs!...



Saint-Marc Girardin

(1801-1873)



A vie intime de cet académicien fut marquée par de douloureuses épreuves qui lui firent vivement sentir le néant des choses de ce monde et le besoin que nous avons tous de la religion. « Lorsque l'homme devient trop orgueilleux, écrivait-il en 1850, il finit par vouloir prendre Dieu pour rival, et bientôt il se débarrasse de ce rival importun, en déclarant qu'il n'y a pas de Dieu. Mais comme il a besoin d'adorer quelque chose, comme il y a dans notre âme un sens particulier qui se rapporte à Dieu, alors l'homme qui ne veut pas adorer Dieu s'adore lui-même, en se transfigurant sous le nom de l'humanité... » Saint-Marc Girardin fut bien éloigné de ces folies de l'orgueil. Bientôt même, reconnaissant l'insuffisance d'une adoration vague de la Divinité, il revint aux pratiques de la religion. Dans son enseignement, comme professeur de littérature, il s'affirma toujours spiritualiste et chrétien.

Voici de lui une pensée qui se recommande naturellement à l'attention de nos jeunes lecteurs : « Ne nous y trompons pas ; notre jeunesse fait et prépare notre vieillesse et même notre vie éternelle, et nous ne retrouvons dans nos greniers que ce que nous avons semé et cultivé dans nos champs pendant le printemps. »

Ceux qui sauvent le monde.



HAQUE fois que je lis les rapports que l'Académie fait sur les prix de vertu, je me souviens involontairement des paroles de Dieu au prophète : « Allez dans les rues de Jérusalem, cherchez, voyez si vous trouvez quelque part un homme qui fasse le bien et qui cherche la foi, et si vous le trouvez, je serai favorable à cette ville et je la défendrai. » Quelle puissance a donc l'intercession de la vertu ici-bas, puisqu'un seul homme de bien, un seul juste suffit à sauver toute une ville ! Et notez qu'il ne faut pas même que le juste oppose sa prière à la sévérité de Dieu pour que Dieu préfère sa miséricorde à sa justice. La présence du juste dans la ville est une intercession muette qui sauve les pécheurs sans qu'ils le sachent. S'ils le savaient, en seraient-ils plus reconnaissants? Viendraient-ils rendre hommage à ce juste obscur et le remercier du salut qu'il procure à la société? Diraient-ils même le jour de ses funérailles, voyant passer son humble corbillard : Voilà le cercueil d'un de nos sauveurs? Non! Dieu

seul sait, dans sa miséricorde, pourquoi et à cause de qui il sauve Jérusalem ; Jérusalem l'ignore et s'en soucie peu.

Ne nous y trompons pas cependant, ce sont les vertus humbles et cachées, ce sont les vertus modestes et persévérantes qui sauvent les sociétés ici-bas; ce sont elles qui mettent dans le monde cette dose de bien nécessaire à l'équilibre moral du monde. Ces épouses dévouées jusqu'à l'héroïsme, ces frères qui soutiennent et consolent leurs frères et leurs sœurs, ces bons fils, ces bonnes mères, ces bons domestiques, ces consolatrices pauvres de plus pauvres et de plus infirmes qu'elles-mêmes, ces sauveurs qui sont toujours près du péril de leurs semblables, ces ouvriers compatissants, ces honnêtes gens de tous les degrés et de toutes les conditions qui font obscurément et patiemment le bien, qui le poussent parfois jusqu'au dévouement, sans en être plus fiers et sans croire avoir plus mérité de Dieu et des hommes, voilà les véritables sauveurs de la société, parce qu'ils sont les véritables instruments du bien moral. Otez-les un instant du monde par la pensée, que le mal prévale et l'emporte sur le bien, faites sortir de Jérusalem le juste unique que le Dieu miséricordieux de Jérémie lui disait de chercher dans Jérusalem pour qu'elle fût rachetée de la ruine, à l'instant même la société périt et disparaît dans l'abîme.

Honorons donc, honorons les vertus qui se découvrent chaque année à nos yeux, honorons celles qui se cachent encore et celles qui se cacheront toujours; vénérons ces servantes fidèles à la pauvreté de leurs maîtres, ces femmes qui s'épuisent de soins et de fatigues au lit des malades les plus abandonnés, ces familles où tout le monde soutient et où tout le monde est soutenu, ces pauvres qui sont bons et compatisssants, ces petits qui assistent les plus petits qu'eux au lieu d'envier les plus grands. Voilà, croyons-en la parole de Dieu et l'expérience de l'histoire, voilà les rédempteurs quotidiens de la société, voilà le sel de la terre qui l'empêche de se gâter et de périr. Ne dédaignons même pas les plus petites bonnes pensées, les plus petites bonnes actions. Nous avons besoin de toutes les oboles pour notre rachat; ne méprisons donc nulle part le bien, pas même en nous-mêmes, si peu que nous le fassions; et quand nous avons une bonne pensée, un sentiment de commisération et d'assistance, ne craignons pas de nous y livrer; laissons-nous aller avec confiance; ne disons pas : Qu'est-ce que ma pauvre aumône pour soulager tant de maux? Qu'est-ce que mon faible effort pour lutter contre tant de désordres? C'est peu, vous avez raison, mais ne dédaignez pas ce peu; car que savez-vous si ce peu de bien que vous allez faire ne sera pas le grain qui fera pencher la balance du

côté de l'ordre moral? Rien ne se fait en vain dans le monde, et Dieu qui sait le compte des feuilles des arbres et des cheveux de notre tête, compte aussi le bien et le mal que nous faisons, non seulement pour savoir où va notre destinée individuelle, mais aussi pour savoir si l'appoint que nous allons donner au bien ou au mal poussera la destinée de notre société vers le salut ou vers la ruine, et si nous vivons, grands ou petits que nous sommes, pour la conservation ou pour la perte d'Israël.

Le vrai caractère du génie.

A Dieu ne plaise que je veuille ici dresser le signalement du génie! Il me semble seulement que le génie a un signe trop oublié de nos jours, un signe qui le caractérisait autrefois de la manière la plus éclatante : il est patient et vivace. Voyez Homère, Dante, le Tasse, Milton : le malheur ne leur a pas manqué; ils ont vécu cependant, parce qu'ils avaient en eux la force qui fait supporter les peines de la vie. Dieu ne leur avait pas donné le génie comme un parfum léger qui s'évapore dès qu'on secoue le flacon qui le contient, mais comme un viatique généreux qui soutient l'homme pendant un long voyage. Quoi! vous avez en vous une pensée divine et immortelle, et vous ne savez pas supporter les ennuis de la vie, le dédain des sots, la méchanceté des calomniateurs, la froideur des indifférents! Quoi! vous marchez la tête dans les cieux, et vous vous plaignez parce qu'un insecte caché dans l'herbe vous a piqué le pied en passant. — Sauvez, me dit-on, le génie de sa propre faiblesse et de sa langueur. — Mais je me défie du génie qui ne peut vivre qu'en serre chaude, et je n'attends de cette plante souffreteuse ni fleurs qui aient du parfum, ni fruits qui ait de la saveur. On s'écrie qu'il ne faut au génie que deux choses : *la vie et la rêverie, le pain et le temps.* Le pain! Dieu a dit à l'homme qu'il ne le mangerait qu'à la sueur de son visage. Pourquoi le génie serait-il dispensé de cette loi du travail, qui est la loi de Dieu? — Mon travail, dit le génie, c'est de rêver. — Hélas! la rêverie n'est pas une profession que la société puisse reconnaître et récompenser... Si le rêveur n'a à me raconter, en s'éveillant, que les sornettes de la nuit, pourquoi le récompenserais-je? pourquoi lui dirais-je : Rêvez, rêvez encore, faiseur de mauvais songes! pendant votre sommeil, je travaillerai pour vous? — Non; au travail incertain de la rêverie l'homme a raison d'offrir seulement l'espérance incertaine de la gloire. C'est à l'aide de l'espérance de la gloire qu'il entretient la rêverie tant qu'elle rêve, ne sachant pas ce qu'enfanteront ces rêves. Mais le jour

où la poésie s'élance du cerveau du sublime songeur, alors, outre la gloire, l'homme donne au génie, de notre temps surtout, la fortune et les honneurs; et souvent alors, chose étrange! c'est le moment que Dieu choisit pour retirer au génie quelque chose de sa gloire et de sa beauté; comme si, lorsque l'homme s'empresse d'ajouter ses dons aux dons que Dieu a faits, Dieu reprenait aussitôt les siens pour éviter le mélange entre les trésors de la terre et les trésors du ciel.



De Rémusat

(1797-1875)



Le comte de Rémusat, qui a vécu trop longtemps en libre-penseur, s'est honoré par une mort chrétienne. Pendant sa dernière maladie, il reçut la visite de plusieurs prêtres distingués, avec lesquels il s'entretint de temps en temps de religion. Il passa même des nuits entières à discuter certains dogmes avec une vénérable chrétienne, très instruite en ces matières et qui dissipa nombre de préjugés du docte académicien. Un jour, fatigué de parler, il pria un prêtre de lui faire une lecture pieuse; celui-ci prit l'Evangile, et le malade choisit la parabole du semeur. Comme le prêtre commençait en français, Rémusat lui demanda de lire en latin. « J'ai toujours été accoutumé de lire l'Evangile dans cette langue, » lui dit-il. Averti de sa fin prochaine, il mit sa conscience en règle, et expira sans agitation ni angoisse.

Abélard dans le cloître de Notre-Dame.



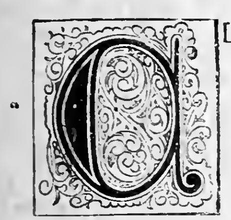
Oh! quelle joie vient remplir mon cœur! Quelle félicité incomparable donnent la recherche et la contemplation de la vérité! Quel noble plaisir que de la tenir dans ses mains et de la lancer comme l'orage, qui tantôt dévaste et tantôt féconde!... Oh! la vérité! Oh! savoir comprendre, dire, s'élever par la pensée, planer sur les hommes, descendre à eux sans s'abattre, les éclairer et les émouvoir à la fois, exercer cette puissance sur les âmes, puissance généreuse qui ne leur demande rien que de croire et d'admirer! Quelles grandeurs mondaines, quels mondains plaisirs me donneraient mieux que cela? Richesses, honneurs, délices de la vie, je vous dédaigne, vous ne pouvez rien qui égale ce que je puis. Mon âme

séjourne et ma vie s'écoule dans une région sereine, où ne pénètrent pas les passions que vous inspirez et où je retrouve, épurés et incorruptibles, tous les biens qu'elles promettent. Pouvoir, trésors, volupté, demandez-moi, mendiez-moi un seul de mes jours, je vous les dénie tous, vous n'êtes pas faits pour me distraire un instant!... Je me sens plus de force et de sérénité que jamais; je me sens assuré de donner toute ma vie, tout moi-même à ma chère science. Elle me gardera, elle m'isolera au milieu du monde, elle me fera une cellule, une grotte solitaire au milieu des tigres et des lions du siècle. C'est sous la forme de la science que la grâce descend dans mon âme et s'empare de moi. Que n'est-il un autel où l'on prononce de tels vœux? Que n'est-il un ordre où de telles pensées servent d'affiliation? Ce serait le moment de contracter ce saint engagement... Mais je suis seul à penser ce que je pense, à savoir ce que je suis. Qui donc peut recevoir mon serment, si ce n'est moi-même?... Dans ce cloître... Oh! devant cette sainte... je m'agenouille avec respect. Illustre Geneviève, patronne de cette cité, protectrice de ce royaume, vierge de grâce et de pureté, image visible de la vérité si belle, recevez mon vœu, portez-le au pied du trône céleste et qu'il soit gravé au livre des sept sceaux! C'est celui d'un chrétien humble et fidèle qui s'engage par le salut de son âme à s'abstenir de tout péché mondain, à renoncer aux pompes du siècle comme aux délices de la chair, à mortifier, à anéantir son corps dans les ravissantes contemplations de la vérité increéée, dans la recherche de ce bien infini que vous voyez, face à face, chaste Geneviève, que vous seul possédez, ô mon Sauveur, Esprit saint, flamme inextinguible, source intarissable, trésor suprême de puissance et de gloire! Et si je manque à ce serment, que je sois à jamais privé de l'héritage du ciel : c'est le vœu d'un humble pécheur... Ah! j'avais besoin de cela... mon cœur se sent léger et rempli d'aise... Comme l'âme est plus libre à proportion qu'elle appartient à Dieu!



Claude Bernard

(1813-1878)



« CLAUDE BERNARD, écrivait le cardinal Donnet, a été le premier, en me visitant dans la capitale, à me déclarer, sans ostentation comme sans pusillanimité, que le membre de l'Institut faisait encore sa prière et sanctifiait le dimanche... » Peut-être cependant était-ce là tout ce qui restait de pratique religieuse à l'illustre savant, mais lorsqu'il se sentit gravement atteint par la maladie, il témoigna au prêtre qui le visitait avec quelle joie il acceptait les secours suprêmes de la religion. Ce prêtre, le P. Didon, dominicain, l'ayant mis sur le terrain de la science, dans ses rapports avec la religion, il lui répondit entre autres choses : « Mon Père, combien j'eusse été peiné si ma science avait pu, en quoi que ce soit, gêner ou combattre notre foi ! Ce n'a jamais été mon intention de porter à la religion la moindre atteinte. Le matérialisme est, à mes yeux, une doctrine insensée. »

Une preuve de l'existence de l'âme.

LE corps humain est un composé de matières qui se renouvellent incessamment. Toutes les parties du corps sont soumises à un perpétuel mouvement de transformation. Chaque jour vous perdez un peu de votre être physique, et vous remplacez par l'alimentation ce que vous perdez. Si bien que, dans un espace de huit années environ, votre chair, vos os, sont remplacés par une nouvelle chair, par de nouveaux os, qui, petit à petit, se sont substitués aux anciens par suite de ces alluvions successives. La main avec laquelle vous écrivez aujourd'hui n'est pas du tout composée des mêmes molécules qu'il y a huit ans. La forme est la même, mais c'est une nouvelle substance qui la remplit.

Ce que je dis de la main, je le dirai du cerveau. Votre boîte crânienne n'est pas occupée par la même matière cérébrale qu'il y a huit ans. Ceci posé, puisque tout change dans votre cerveau en huit années, comment se fait-il que vous vous souveniez parfaitement de choses que vous avez vues, entendues, apprises il y a plus de huit ans ? Si ces choses se sont, comme le prétendent certains physiologistes, logées, incrustées dans les lobes de votre cerveau, comment se fait-il qu'elles

survivent à la disparition de ces lobes? Ces lobes ne sont pas les mêmes qu'il y a huit ans, et pourtant votre mémoire a gardé intact son dépôt. C'est donc qu'il y a autre chose dans l'homme que la matière, c'est donc qu'il y a quelque chose d'immatériel, de permanent, de toujours présent, d'indépendant de la matière. *Ce quelque chose, c'est l'âme.*



Silvestre de Sacy

(1801-1879)



DE SACY a publié certaines éditions d'écrivains religieux, telles que les *Lettres spirituelles* de Fénelon; l'*Imitation de Jésus-Christ* et l'*Introduction à la vie dévote*. Les préfaces qui précèdent ces ouvrages, dénotent un véritable respect pour la religion, dont l'auteur cependant méconnaissait la pratique.[1] Heureusement pour lui, il est mort en chrétien. Pénétré des consolations que procurent les sacrements, il avoua, après les avoir reçus, qu'il regrettait de n'avoir pas connu plus tôt la douceur et la force que donne le devoir chrétien fidèlement accompli.

Le plus beau des livres.



QUEL livre répond mieux à tous les instincts de l'âme humaine que l'Evangile? Un enfant le comprendrait, et jamais la science et le génie les plus pénétrants n'en épuiseront la profondeur. Entrez le dimanche dans une paroisse de village, au moment où le prêtre lit à son auditoire l'évangile du jour en français. Quel attention! quel recueillement! Hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, tous ont les regards tournés vers le prêtre. Je ne sais quelle lumière nouvelle brille dans les yeux les moins intelligents. Ces fronts, habituellement courbés sur la bêche ou sur la charrue, se relèvent pour entendre la sainte parole. Ce ne sont plus de pauvres laboureurs épuisés par le travail de chaque jour et n'ayant une âme que pour penser aux besoins matériels de leur corps. On dirait qu'alors seulement ils se souviennent de leur origine céleste et qu'ils se sentent enfants de Dieu : ce sont des hommes! Le récit des plus grands

(1) De Sacy disait en pleine Académie : « Le calcul serait trop long des vices réformés, des crimes prévenus, des douleurs épargnées aux faibles, des existences même sauvées par ces institutions catholiques dont nous jouissons sans y penser. »

miracles les ravit sans les étonner. Les œuvres de Dieu les plus merveilleuses semblent n'avoir rien que de familier pour eux. Ne sont-ce pas en effet les pasteurs de Bethléem qui ont été les premiers saluer l'enfant divin dans la crèche, et auxquels il a été donné d'entendre le céleste cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » N'est-ce pas le long des campagnes, au bord des grands lacs, dans le désert où le suivait une multitude affamée de l'entendre, que Jésus-Christ répandait avec le plus de complaisance sa doctrine st ses miracles ? Ces paraboles pleines de mystères n'en ont pas pour ces pauvres gens. Ils en pénètrent le sens avec une satisfaction naïve. Tout y est emprunté à leur vie rustique, aux images que leur offrent leurs travaux de tous les jours.

C'est le semeur qui sort pour semer la parole : ce qui tombe sur un terrain aride se sèche et se flétrit ; les ronces et les épines, les soins et les soucis de la vie, étouffent la semence et l'empêchent de monter en épis ; la bonne terre, le cœur doux et sincère, s'ouvre à la semence céleste, la reçoit et l'embrasse avec joie, et la reproduit au centuple. La moisson est mûre ; le père de famille ordonne à ses serviteurs de recueillir le bon grain et de le serrer dans ses greniers. Quant aux mauvaises herbes que le père de famille a laissées croître jusqu'au temps de la moisson pour ne pas arracher le blé avec elles : « Coupez-les, liez-les en bottes, et qu'elles soient jetées dans un feu qui ne s'éteindra jamais. » Quelle consolation et quelle épouvante ! Rien de trop élevé pour ces hommes simples dans la doctrine évangélique. Ils comprennent avec leur cœur ! Et cette morale si rigoureuse en apparence, si rude aux riches, si fâcheuse aux puissants et aux heureux de ce monde, comment ne l'aimeraient-ils pas ? Elle n'a que des bénédictions pour eux. Lisez donc l'évangile en villageois et en enfant, si vous voulez n'y pas rencontrer de pierre de scandale. Tout s'y éclairera d'une incomparable lumière, la simplicité du cœur, la droiture de l'esprit ne sont pas attachées à la condition ; et la bénédiction de Jésus-Christ sera aussi pour vous : « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et que vous les avez révélées aux simples ! »

Pensées sur le Christianisme.

E christianisme n'est pas seulement un culte, une religion proprement dite, c'est encore une philosophie, la plus haute des philosophies ; une morale, la plus pure, la plus sublimes de

morales. Pour établir sa doctrine, pour prouver sa vérité, les plus grands hommes ont épuisé leur génie.

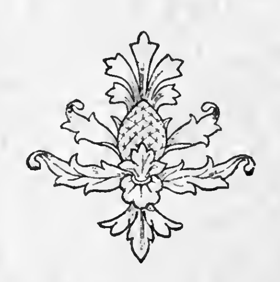
Le christianisme a eu des saints qui ont atteint les dernières bornes du sacrifice et de la vertu ; il a posé en principe l'amour de Dieu et des hommes.

Si tout cela ne repose que sur de faux miracles, sur des prestiges trompeurs; s'il faut abolir tout ce qu'ont écrit pour la défense du christianisme les plus grands saints et les plus beaux génies; si cette croix qui a enfanté les saint Vincent de Paul, les saint François de Sales, et ces innombrables légions de cœurs dévoués à nos misères, doit tomber enfin, que l'humanité tombe et périsse avec elle! car c'est sur la croix que l'humanité a placé son suprême espoir, son dernier enjeu.

Que nous resterait-il sans le christianisme? Je le déclare sans hésiter : ce monde aride et nu, avec ses brutales et courtes jouissances, ou la stérile étude des lois et des forces naturelles. Le christianisme, en un mot, s'il devait périr, n'aurait pour héritier que le sensualisme le plus grossier, ou cette doctrine sèche et savante qu'on appelle d'un nom barbare, le *positivisme.*

La jouissance! Mais si c'est là le dernier mot de la vie, du moins faut-il qu'elle soit pour tous et que tous y trempent également leurs lèvres avides. Voilà le socialisme qui se lève comme une conséquence inévitable et fatale du sensualisme. Riches, êtes-vous les plus forts? Rétablissez l'esclavage, seul moyen de contenir une foule furieuse. Pauvres, vous êtes les plus nombreux. Que vous importe cette vie misérable, après laquelle vous n'attendez rien? Risquez-la dans les batailles civiles pour devenir riches à votre tour, et jouir un moment, ou mourir!...

Tout est difficile, rien n'est désespéré. Pourquoi, par une de ces réactions dont l'histoire du christianisme offre plus d'un exemple, la foi ne se rallumerait-elle pas? Pour réveiller toute une génération, il ne faut qu'un saint, un apôtre, un homme enflammé de l'esprit de Dieu.



Dufaure

(1789-1881)


I Dufaure a toujours été dans la vie privée un homme de bien, plutôt favorable qu'hostile à la religion, on est obligé de reconnaître qu'il l'a assez souvent mal servie comme politique, en défendant à la Chambre les opinions de la gauche. Mais vers la fin de sa vie, il revint peu à peu de ses erreurs. Se mettant courageusement à la tête de la campagne contre cette loi néfaste qui excluait les Jésuites de l'enseignement, il manifesta une vive indignation à la nouvelle des décrets par lesquels on prétendit les expulser de leurs maisons. Il eût sans nul doute soutenu les intérêts de l'Eglise, si Dieu avait prolongé ses jours; mais une maladie grave l'avertit sur ces entrefaites qu'il devait se préparer à la mort.

Au prêtre qui s'avançait vers son lit pour lui administrer les derniers sacrements il adressa les paroles suivantes : « Approchez la table, M. le curé, je veux entendre tout ce que vous direz et m'unir à toutes les prières que vous allez faire pour moi. — Croyez-vous? demanda le prêtre, au moment de lui donner la sainte Hostie. — Oui, répondit le malade, je crois à la parole de Celui qui, étant mort pour nous sauver, n'a pu parler pour nous tromper. »

Quelques jours après, il appela de nouveau le curé de la paroisse, lui demanda de pouvoir communier, puis il lui dit : « J'ai voulu renouveler mes dévotions devant les miens pour laisser un bon exemple après moi. J'ai besoin maintenant de me recueillir moi-même pour comparaître devant le Juge... » Une de ses dernières paroles fut celle-ci : « Je m'en vais en paix avec les hommes et avec Dieu. »

« On a de cet académicien, dit Staaff, quelques rapports ou mémoires d'affaires. C'est son seul titre comme écrivain, mais il s'est placé comme orateur dans les premiers rangs. »

Littré

(1801-1881)

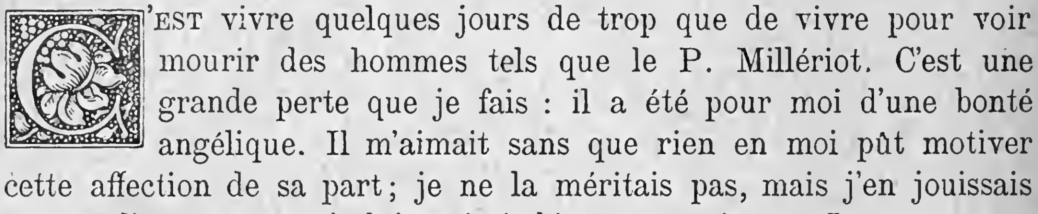

IVERS actes qui témoignaient des sentiments religieux de leur auteur, précédèrent la conversion de Littré. Ainsi, toujours il a laissé à sa femme et à sa fille la plus grande liberté pour satisfaire leur dévotion. Chaque semaine, il faisait maigre le vendredi. A l'époque des persécutions contre les écoles chrétiennes, il transmettait chaque année au curé de N.-D.-des-Champs une somme

de trois cents francs pour le soutien de ces écoles. Il protesta contre la fermeture des collèges tenus par les pères Jésuites. Vers la fin de sa vie, on assure même qu'il lisait des livres tout à fait religieux, tels que les ouvrages de l'abbé Perreyve, les Conférences de Lacordaire et le catéchisme diocésain. Enfin, quelque temps avant sa mort, il fit brûler le testament où il avait exprimé la volonté d'être enterré civilement; et quand la religieuse qui le soignait récitait son chapelet devant lui, il aimait à redire les mots : « priez pour nous, pauvres pécheurs. » « Je pleure, disait-il encore, parce que j'ai péché et que je ne sais à qui demander pardon! »

Dieu récompensa ces premières avances. Littré n'avait jamais été baptisé : or, la nuit qui précéda sa mort, se trouvant violemment oppressé, il appela son épouse. « Je suis perdu, dit-il, donnez-moi le baptême. » Au comble de la joie en entendant cette demande, Mme Littré s'empressa de la satisfaire, avant la venue du prêtre, qui aurait pu arriver trop tard. Littré récita le *Credo* et quitta ce monde en paix avec Dieu. La cérémonie de ses obsèques, qui eut lieu à l'église, fut une nouvelle preuve de sa mort chrétienne.

Réponse de Littré au P. Pitot,

(*à l'occasion de la mort du P. Millériot*)



C'EST vivre quelques jours de trop que de vivre pour voir mourir des hommes tels que le P. Millériot. C'est une grande perte que je fais : il a été pour moi d'une bonté angélique. Il m'aimait sans que rien en moi pût motiver cette affection de sa part; je ne la méritais pas, mais j'en jouissais comme d'une grâce et je lui en étais bien reconnaissant. La grâce nous est donnée sans qu'on la mérite, vous le savez mieux que moi. — Remerciez beaucoup le Père supérieur et dites-lui que la démarche qu'il fait aujourd'hui près de moi m'est bien douloureuse en son motif, mais qu'elle m'est aussi bien douce par l'attention qu'il me témoigne.

Le néologisme.

ON conçoit pourquoi le néologisme naît au fur et à mesure de la durée d'une langue. Sans parler des altérations et des corruptions qui proviennent de la négligence des hommes et de la méconnaissance des vraies formes ou des vraies significations, il est impossible, on doit en convenir, qu'une langue parvenue d'un point quelconque y demeure et s'y fixe. En effet, l'état social change; des institutions s'en vont, d'autres viennent; les sciences font des découvertes; les peuples se mêlant, mêlent leurs idiomes : de là l'inévitable création d'une foule de termes. D'autre part, tandis que le fonds même se modifie, arrivant à la désuétude de certains mots par la désuétude

de certaines choses, gagnant de nouveaux mots pour satisfaire à des choses nouvelles, le sens esthétique, qui ne fait défaut à aucune génération d'âge en âge, sollicite, de son côté, l'esprit à des combinaisons qui n'aient pas encore été essayées. Les belles expressions, les tournures élégantes, les locutions marquées à fleur de coin, tout cela qui fut trouvé par nos devanciers, s'use promptement, ou du moins ne peut pas être répété sans s'user rapidement et fatiguer celui qui redit et celui qui entend. L'aurore *aux doigts de rose* fut une image gracieuse que le riant esprit de la poésie primitive rencontra et que la Grèce accueillit ; mais, hors de ces chants antiques, ce n'est plus qu'une banalité. Il faut donc, par une juste nécessité, que les poètes et les prosateurs innovent. Ceux qui, pour me servir du langage antique, « sont aimés des cieux, » jettent, dans le monde de la pensée et de l'art, des combinaisons qui ont leur fleur à leur tour, et qui demeurent comme les dignes échantillons d'une époque et de sa manière de sentir et de dire.

Services rendus à la société par les moines à la chute de l'Empire romain.

LES moines firent de grandes choses avec de petits moyens. Ils triomphèrent de la force par la faiblesse. Ils défrichèrent les âmes, aussi difficiles à la culture que le sol inculte sur lequel ils allaient poser leur cellule.

Celui qui est avec la civilisation doit être, lors de la chute de l'Empire sous l'effort des barbares, avec l'Eglise et avec les moines, milice de l'Eglise. Cette proposition, qui aurait révolté le dix-huitième siècle, est pourtant vraie.

Nisard

(1806-1888)



ISARD raconte dans ses *Souvenirs* qu'il eut pour protecteur, au début de ses études, l'abbé Nicolle, recteur de l'Académie de Paris de 1820 à 1826. Il fit sa connaissance la première fois qu'il vint à Paris, où son père avait l'intention de le placer comme petit clerc chez un avoué. « J'accompagnai mon père à la Sorbonne, dit-il ; c'était là que demeurait cet ecclésiastique. Après un

échange de bonnes et affectueuses paroles sur le passé, l'abbé me prenant par la main et m'attirant vers lui : « Et ce garçon-là, demanda-t-il à mon père, que comptez-vous en faire? » Mon père lui dit son projet. « Et quel âge a-t-il? — Pas encore quinze ans, dit mon père. — C'est bien jeune pour faire de la procédure! murmura l'abbé. Voyons, voulez-vous me confier votre fils? je le fais recevoir à demi-bourse dans le collège que vient de fonder la ville de Paris et dont mon frère est directeur. S'il a un prix au concours général, je lui promets la bourse entière. »

La proposition fut acceptée. Nisard réussit à remplir la condition imposée par l'abbé Nicolle et lui dut l'avantage de faire de fortes études, ce dont il lui resta toujours très reconnaissant. Il est vrai que dans ce milieu universitaire, il oublia bientôt les conseils d'une mère pieuse et les exhortations du bon abbé. Longtemps les pratiques de la vie chrétienne furent négligées; les vertus de Nisard étaient simplement celles de l'honnête homme. Et malgré cela, établissant dans un de ses cours un parallèle entre ces vertus tout humaines et les vertus que nous a enseignées Jésus-Christ, il faisait admirablement ressortir l'immense supériorité des dernières : on aurait cru entendre un écho des Pères de l'Eglise. Que de touchantes révélations, de religieux accents nous trouvons çà et là dans ses ouvrages! Comme il comprenait bien ce que le catholicisme possède de force intime, de puissance mystérieuse pour le bien des individus autant que des sociétés! Un voyage qu'il fit à Rome lui laissa les plus doux souvenirs. « Admis en présence de Pie IX, dit-il quelque part, j'ai cru voir s'épanouir sur sa douce et spirituelle figure toutes les qualités évangéliques. Aujourd'hui que le temps des disgrâces est venu pour lui, je ne veux pas me prêter à un acte qui en serait une de plus et non pas des moins amères. » Et en effet, il refusa de s'associer aux manœuvres que proposait un des membres les plus influents de l'Académie, pour faire élire certain écrivain dont la nomination, vraisemblablement, ne pouvait que déplaire au souverain Pontife.

Nisard avait l'âme trop droite pour persévérer dans la voie que suivent les prodigues. Revenu en vieillissant à des sentiments plus conformes à ses croyances, il subit la bienfaisante influence de son frère Auguste, inspecteur de l'Université, puis Doyen de la faculté des Lettres à l'Institut catholique de Paris, et littérateur non moins éminent que son aîné. Désiré Nisard a demandé et reçu avec la foi la plus vive, en pleine connaissance et liberté d'esprit, les derniers Sacrements. Sa fin a été très édifiante.

Escapades de Collège.



EN ce temps-là, les mœurs des écoliers laissaient à désirer en fait de respect pour le jardin d'autrui. Dans les promenades, le long des routes plantées d'arbres à fruit, s'il pendait quelque pomme à la portée de la main, pour peu que l'œil du maître regardât du côté opposé, mûre ou non, la pomme était cueillie.

J'ai, à mon compte, un méfait de ce genre. Etant encore au collège de Châtillon-sur-Seine, la promenade du jeudi nous avait amenés dans

un sentier qui longeait un jardin renommé pour la beauté de ses fruits. Une branche de pommier, dont les derniers soleils de juillet commençaient à dorer les pommes, pendait au-dessus du sentier et semblait provoquer les insultes des passants. C'était la tentation de Tantale; mais nous étions sûrs que la branche ne fuirait pas devant la main assez osée pour la saisir. Nous étions restés, deux de mes camarades et moi, assez loin en arrière de la troupe et du maître qui la conduisait. Sitôt qu'ils eurent tourné l'angle que formait le mur, et que nous nous crûmes certains de n'être pas vus, nous fîmes le coup. J'avais été chargé, comme le plus agile, de donner l'escalade. Au moment où j'étendais la main pour cueillir le fruit défendu, je manquai à la fois des pieds et des mains, et je tombai à terre, le menton sur les genoux, contusionné et confus. Ma mésaventure avait eu un témoin. Nous fûmes dénoncés au propriétaire du verger, hobereau fort avare, mais, après tout, dans son droit, qui se plaignit et exigea le châtiment des maraudeurs. Quel moyen de le lui refuser? On était au plus beau temps de la Restauration; le hobereau était puissant, et notre principal très craintif. La peine fut et parut sans proportion avec le délit. Nous dûmes nous mettre à genoux, au milieu de la cour, avec un collier de pommes au cou. J'en sens encore, après plus de soixante ans, un frémissement dans ma chair, et j'en garde quelque rancune à la mémoire du principal, point méchant homme d'ailleurs. Mon père n'intervint pas. Ce n'est pas qu'il ne trouvât le châtiment excessif; mais il estima qu'il y avait plus de dommage à se mettre de mon côté contre la règle, qu'à me laisser faire ma peine. Il donna raison au propriétaire du jardin, et il souscrivit à la punition en soupirant.

Le cas de Daveluy était de ce genre. Au fond de la cour du collège s'élevait un mur qui le séparait du jardin voisin, mur de prison de notre côté, du côté du jardin mur d'espalier tapissé d'arbres à fruit. Les branches les plus hautes, qui en dépassaient le faîte, nous disaient de quelles espèces variées le maître du jardin composait ses desserts. Aussi bien, pourquoi notre homme n'avait-il pas pris soin, comme tout bon horticulteur, de *pincer* ses arbres à fruit?

Un soir donc, qu'un vent tiède de la fin de juillet nous apportait par-dessus le mur des senteurs d'abricot mûrissant, quatre ou cinq d'entre nous, rhétoriciens, et, faut-il le dire, philosophes, complotèrent d'en aller faire la cueillette. Daveluy conduisait l'expédition, comme le plus grand de taille et le plus avisé. Au moment du premier somme et à « l'obscure clarté qui tombe des étoiles, » on sortit du dortoir à pas de loup, et l'on s'achemina vers le jardin. Les uns font la courte

échelle, les autres escaladent le mur. En quelques minutes, toutes les poches sont pleines. Même il y eut un certain bonnet de coton, apporté par précaution, qui servit de poche de supplément.

Déjà nos gens regagnaient le dortoir, se croyant hors d'affaire. A peine ont-ils mis le pied sur la première marche de l'escalier, qu'un homme apparaît sur le palier d'en haut, tenant d'une main une épée, de l'autre un chandelier dont la lumière vacillante éclairait sa figure pâle et effarée. C'était le domestique chef, très bon homme, presque trop l'ami des écoliers, un peu bravache, ce qui explique comment, de tous les personnages de cette scène, le seul qui eût peur était celui qui avait une arme. A cette vue, nos maraudeurs sont pris d'un fou rire. « Avoir vu une telle figure, se disent-ils, vaut bien le prix dont nous le payerons, » et ils montent gaiement se rendre au gardien. Il y allait pour eux de la prison. Mais qu'on se rassure : la prison était une chambre inoccupée, où, sous prétexte de faire de la morale aux prisonniers, notre bon directeur venait les consoler. Il y a plus d'un demi-siècle que l'aventure est arrivée, et quoique, depuis ce temps, nous professions, Daveluy et moi, les plus irréprochables doctrines en matière de maraude, nous ne sommes pas parvenus à nous repentir franchement, lui d'avoir été le principal acteur dans l'affaire, moi d'avoir ri aux larmes en écoutant le récit...

La classe de rhétorique où j'entrai à la fin de 1823, me donna un nouvel ami. Elevé par une mère pieuse, Lemoine-Montigny avait apporté au collège des sentiments chrétiens. Il ne s'en cachait à personne; mais il m'en avait fait à moi une confidence particulière. Ce fut pour nous, non pas un sujet de dissentiment, grâce à Dieu, mais une occasion de nous regarder de plus près et de pénétrer l'un dans l'autre plus avant. Il faut bien que j'en fasse l'aveu : depuis mon séjour à Paris, j'étais devenu une façon de libre-penseur. Je n'avais plus de père pour me redresser, je n'avais plus la douce éducation des tendresses et des exemples de ma mère. Les parents qui me servaient de correspondants, en voulaient un peu à la religion du tort que lui faisait le gouvernement de la Restauration, en la mêlant à la politique.

Je rapportais de leur commerce tout au moins le doute; et comme le doute, en ces matières, par l'inquiétude qui s'y attache, a besoin de complices, j'en cherchais un dans mon ami. Je trouvai un croyant doux, tolérant, mais inébranlable. Je l'attaquai avec la double exaltation de la jeunesse et d'une amitié passionnée.

Nous échangions de longues lettres. C'était du temps pris sur nos devoirs de classe; mais, en fin de compte, cette correspondance, écrite

avec ardeur et sincérité, n'y nuisait pas. Il en passait quelque chose dans nos discours de rhétorique. Je fus le premier à me lasser de cette polémique qui, bien loin de m'affermir dans mon doute, me donnait le scrupule de troubler mon ami dans sa foi, et je mis fin à mes lettres. Quant à lui, il ne fit rien pour rallumer un feu qui s'éteignait de lui-même. Voilà bien longtemps que nous ne disputons plus sur ces choses, et *c'est un lien ajouté à tous nos autres liens, que d'être d'accord sur les croyances de nos mères et sur l'espérance de les revoir.*

Une preuve de l'immortalité de l'âme.

J'AI connu un homme d'un mérite rare, qui, après s'être longtemps accommodé du doute, devenu veuf d'une femme qu'il adorait, se fit tout à coup catholique fervent et pratiquant. Comme je lui demandais d'où lui était venue cette transformation : « Je n'ai pas pu, me dit-il, consentir à ne pas revoir ma femme. » Pareille chose se serait passée pour Baudement, s'il m'eût vu partir le premier. Son cœur l'eût amené aux espérances religieuses par l'impossibilité de consentir à ne pas revoir son ami.

Le monde politique et le monde des salons.

LE peu que j'ai entrevu ou effleuré de ces deux sortes de monde, de leur frivolité, de leurs illusions, de l'empire qu'y exercent l'esprit d'imitation et la mode, du manque de sérieux et de sincérité de leurs amitiés, m'en a fait regarder le commerce comme la plus irréparable des manières de perdre son temps.

Puissance de Dieu, manifestée dans l'océan.

IL n'y a que la Bible qui ait dit une grande et incomparable chose sur la mer : c'est ceci : *Tu n'iras pas plus loin.* Rien ne donne mieux ni plus complètement la double idée de force et d'impuissance. Ces flots infatigables, qui reviennent sans cesse battre le rivage et qui, sans cesse refoulés, reviennent à la charge avec des efforts inégaux, comme s'ils se lassaient quelquefois; qui, à vingt pas de la rive, vous briseraient comme un verre et qui se brisent eux-mêmes en écume à vos pieds : tout cela n'a été bien exprimé que par la Bible dans ce mot : *Tu n'iras pas plus loin.* On ne dit une telle chose qu'à un être fort, plus fort que tout dans la limite qui lui a été tracée; on ne dit une telle chose qu'à la foudre, au torrent, à la mer; et on ne le dit que quand on est Dieu!



Octave Feuillet

(1821-1890)



« J'AIME, je l'avoue, écrivait ce romancier, il y a longtemps déjà, — j'aime de prédilection les œuvres d'art qui concluent directement ou indirectement dans le sens de l'élévation morale... Hélas ! ce n'est pas être précisément bourgeois aujourd'hui que de croire en Dieu, ou de tâcher d'y croire : les bourgeois ont bien autre chose à penser, vraiment ! [1] C'est vous, c'est moi, qui nous préoccupons de ces choses ; et si ma pensée finit presque toujours par incliner dans ses conclusions vers la formule chrétienne, c'est que l'âme et l'esprit, fatigués de la chasse à l'idéal, à la vérité, ne trouvent encore, pour s'asseoir et se reposer, aucun refuge meilleur, plus sûr, plus élevé même, que ce doux nid de l'enfance. »

Les sentiments du grand écrivain se manifestent surtout dans son roman de *La morte*, un des derniers qu'il ait produits, et qu'on peut considérer comme son chef-d'œuvre. « Ce qui caractérise *La morte* et lui donne sa plus haute valeur, dit un critique, c'est l'inspiration vraiment religieuse qu'on y sent partout. Les années, les événements ont entièrement ramené à Dieu l'auteur du *Jeune homme pauvre*.[2] Non seulement aujourd'hui il croit aux vérités éternelles, mais il veut les prêcher aux autres et y convertir les cœurs. *La morte* est une œuvre de véritable apostolat. Cette *morte* parle mieux que les vivants les plus éloquents. A son école on apprend qu'il n'y a de solide vertu que celle qui s'appuie sur la religion, et que plus une âme privée de croyance est droite et forte, plus elle est exposée à tomber dans les plus grands maux...[3] »

Octave Feuillet avait dû parcourir un long chemin pour écrire un tel livre, après tant d'œuvres frivoles, passionnées, et parfois d'une moralité douteuse. Il en parcourut un autre, encore plus long peut-être, pour revenir de son indifférence pratique et atteindre la foi chrétienne dans la plénitude de ses dogmes et de ses devoirs. Désabusé des vanités terrestres, Feuillet, avant de quitter ce monde, réfléchit sérieusement à son éternelle destinée. Il appela auprès de lui un confesseur, avec lequel il ne passa pas moins de quatre heures, pour mettre un ordre parfait à sa conscience. Puis il reçut pieusement le Viatique et l'Extrême-Onction.

(1) L'auteur a surtout en vue la capitale dans cette boutade.

(2) Un des premiers romans de Feuillet.

(3) Le trait suivant est un bel exemple de désintéressement et de grandeur d'âme. En 1867, Napoléon III avait donné à Feuillet la place de Bibliothécaire au palais de Fontainebleau, avec quinze mille francs d'appointements. L'académicien s'installa au palais jusqu'en 1870. En 1876, J. Simon, alors ministre, lui rappela qu'il avait à toucher six années de traitement, soit quatre-vingt-dix mille francs ; mais Feuillet ne voulut pas les accepter, se considérant comme démissionnaire depuis le départ de l'empereur.

Les deux enfants arrachés à la mort.

UR la lisière d'un petit bois qui appartenait au comte de Tècle, et dont une partie avait été récemment défrichée, le site était singulier. Quoique peu éloigné des habitations, ce bois était sauvage et perdu comme à mille lieues du monde. On eût dit un coin de forêt vierge entamé par la hache des pionniers.

Dans cette solitude et sur la limite du défrichement, s'élevait une sorte de hutte grossière que s'était construite lui-même un pauvre diable, sabotier de son état, à qui le comte de Tècle avait permis de s'établir là pour y exploiter les hêtres sur place au profit de son humble industrie. Cette espèce de bohême intéressait Mme de Tècle. Il vivait dans sa cabane avec sa femme et deux petits garçons à cheveux dorés et frisés. Il était étranger au pays; c'était un homme taciturne, dont les traits semblaient beaux, énergiques et durs sous son épaisse barbe noire. Mme de Tècle s'amusait à le voir travailler à ses sabots; elle aimait ses enfants, qui étaient jolis comme des anges barbouillés, et plaignait la femme.

M. de Camors suivait au pas de son cheval un sentier rocailleux qui serpentait sur le flanc du côteau boisé; une voix de femme l'appela clairement par son nom avec un accent de détresse :

— Monsieur de Camors!

Il reconnut la voix de Mme de Tècle. Promenant autour de lui dans les ténèbres un regard rapide, il vit briller une lueur à travers le feuillage dans la direction de la cabane du sabotier, et, se guidant sur cet indice, il jeta son cheval à travers le défrichement, gravit le côteau et se trouva bientôt en face de Mme de Tècle.

« Pardon, Monsieur, dit-elle, mais j'ai cru vous reconnaître, et je vous ai appelé.

» Les deux enfants de cet homme vont mourir!... que faire, Monsieur? Entrez... entrez, je vous prie. »

Il sauta à terre, mit les rênes de son cheval entre les mains du domestique, et suivit Mme de Tècle dans l'intérieur de la cabane.

Les deux enfants aux cheveux d'or étaient couchés côte à côte sur le même grabat, immobiles, rigides, les yeux ouverts, les pupilles étrangement dilatées, la face ardente et agitée par de légères convulsions. Ils semblaient être à l'agonie. Le vieux docteur Durocher était penché sur eux, les regardant d'un œil fixe, anxieux et désespéré. La mère, à genoux, comprimait sa tête dans ses mains et sanglotait. Au

pied du lit, le père, à la mine sauvage, se tenait debout, les bras croisés, les yeux secs; il grelottait par intervalle, et murmurait sourdement d'une voix stupide :

— Tous les deux! tous les deux!...

Puis il retombait dans sa morne attitude.

M. Durocher s'approcha vivement de Camors.

— Monsieur, lui dit-il, qu'est-ce donc que c'est que cela?... Je croirais à un empoisonnement, mais je ne vois aucun symptôme décisif; d'ailleurs les parents le sauraient, et ils ne savent rien.

Camors eut une inspiration. Il demanda à voir les vêtements que les enfants avaient portés dans la journée. La mère les lui donna. Il les examina avec soin, et fit remarquer au vieux médecin des taches rougeâtres dont ces pauvres loques étaient imprégnées.

M. Durocher se frappa le front, retourna d'une main fiévreuse les petits sarreaux de toile et les vestes grossières, fouilla dans les poches, et en retira une douzaine de fruits pareils à des cerises et à demi écrasés.

— La belladone! s'écria-t-il. L'idée m'en était venue dix fois, mais comment m'y arrêter? On n'en trouverait pas une plante à vingt lieues à la ronde... Il n'y en a que dans ce bois maudit... Et je l'ignorais!

— Croyez-vous qu'il soit encore temps? lui demanda M. de Camors à demi-voix; ces enfants me paraissent bien mal.

— Perdus, j'en ai peur... mais tout dépend des remèdes que je pourrai me procurer.

Le vieillard se consulta rapidement avec Mme de Tècle, qui se trouva n'avoir dans sa pharmacie de campagne aucun des excitants violents que l'urgence du cas réclamait. Il fallait donc envoyer à la ville.

— A la ville? dit Mme de Tècle. Mais, mon Dieu! quatre lieues, la nuit! En voilà pour trois heures, peut-être!

M. de Camors l'entendit.

— Ecrivez-moi votre ordonnance, docteur, dit-il, mon cheval est à la porte, et, avec lui, je puis faire quatre lieues en une heure. Dans une heure, je vous promets d'être ici.

— Oh! merci, Monsieur! dit Mme de Tècle.

Il prit l'ordonnance, monta à cheval et partit. Il était neuf heures quand Mme de Tècle l'avait vu s'éloigner; peu de minutes après dix heures, elle entendit le piétinement de son cheval au bas du coteau, et elle courut sur le seuil de la hutte. L'état des deux enfants semblait s'être encore aggravé dans l'intervalle, mais le vieux docteur espérait beaucoup des médicaments énergiques que M. de Camors était allé

chercher. Elle l'attendait avec une impatience ardente, et elle l'accueillit comme on accueille un dernier espoir.

M. Durocher dut recourir à l'aide de Camors pour faire passer les médicaments nouveaux à travers les dents serrées des malheureux enfants. Tandis qu'ils s'occupaient tous deux de ce travail, Mme de Tècle sortit en soupirant.

Une heure après, elle rentrait dans la hutte.

— Ils sont sauvés, ma chère dame, dit brusquement le vieillard. Venez vite les embrasser et retournez chez vous, ou ce sera vous qu'il faudra sauver demain.

Les deux enfants, qui étaient alors éveillés de leur torpeur sinistre, mais qui semblaient encore tout effarés de la mort entrevue, essayèrent de soulever leurs petites têtes rondes ; elle leur fit signe de la main de se tenir tranquilles, se pencha sur l'oreiller, leur sourit dans les yeux, et posa deux baisers dans leurs boucles d'or.

— A demain, mes anges, dit-elle. Cependant la mère agitée, fiévreuse, riant et pleurant, suivait Mme de Tècle pas à pas, lui parlait, s'attachait à elle et baisait ses vêtements. Elle allait sortir, quand le sabotier s'abattit sur ses genoux, aux pieds de la jeune femme, et on vit une pluie de larmes tomber à travers ses deux mains jointes sur son visage....



AUTRES CONVERTIS :

Pierre de Lacretelle, Villar, Garat, Merlin, de Pongerville, Cuvillier-Fleury, Sandeau, etc.[1]



NOMMONS encore, parmi les académiciens qui se convertirent vers la fin de leur vie ou au lit de la mort : *Pierre de Lacretelle* (1751-1824) qui montra une admirable résignation dans sa longue maladie et se prépara de loin à la mort avec la foi et le courage d'un fervent chrétien ; — *Villar* (1748-1826) dont les dernières années ne donnèrent à ses collègues que des sujets d'édification ; — *Garat* (1749-1832) aussi religieux, aussi pieux dans le recueillement de sa

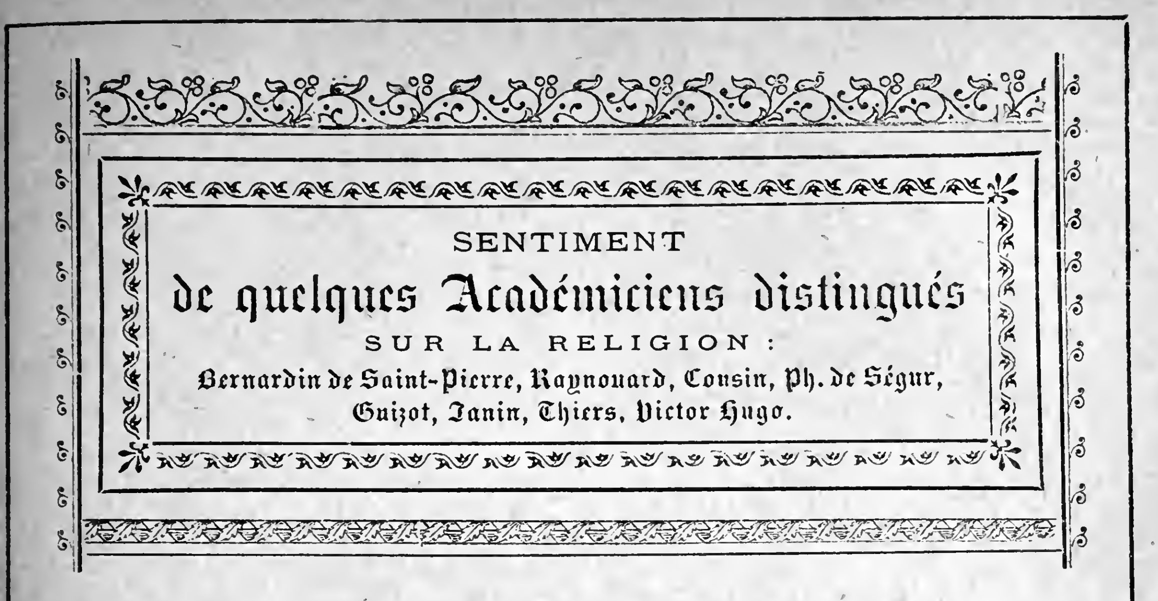
(1) Un des plus célèbres convertis du commencement de ce siècle est La Harpe ; nous ne lui consacrons pas de notice parce qu'il appartient plutôt au XVIIIe siècle.

retraite, qu'il avait été coupable et infidèle, dans sa vie publique, à l'égard de Louis XVI; — *Merlin* (1754-1838) qui racheta par une fin chrétienne les scandales d'une longue carrière; — *de Pongerville* (1792-1879) revenu à la foi de son enfance dans un âge déjà avancé; — *Cuvillier-Fleury* (1802-1887), victime peut-être de certains préjugés contre la religion, mais pourtant ami sincère du catholicisme, son défenseur même en mainte occasion, et dont la mort a été édifiante.

Un des plus célèbres parmi ces derniers est *J. Sandeau* (1811-1883). Quoique non pratiquant pendant une grande partie de sa vie, il eut toujours d'excellents sentiments religieux. Préparé par sa sœur à paraître devant le souverain Juge, il reçut avec beaucoup de foi les sacrements de l'Eglise. On jugera de l'esprit qui l'animait, par ces quelques lignes, recueillies dans une de ses productions : « Si vous supprimez le Dieu des affligés, si vous ôtez aux infortunés le Dieu qui relève et console, je vous le demande, que leur restera-t-il? Contre ces infortunes, on voit ce que peuvent la foi et la résignation chrétienne. Dans les grandes crises de la vie, la philosophie n'est d'aucun secours, la religion seule nous enseigne à souffrir. Qu'est-ce d'ailleurs que la force et le courage qui ne nous viennent pas du ciel? Une question de tempérament. Le chêne est robuste, et l'arbuste est brisé. Il faut croire au rôle actif de la Providence dans la destinée de chacun de nous. L'homme n'est qu'un roseau pensant, il a besoin d'un Dieu secourable qu'il puisse bénir dans sa joie, et implorer dans sa tristesse. Il est certain que dans une foule de circonstances on ne saurait sans ingratitude s'empêcher de reconnaître sa divinité, et de la proclamer. »

Assurément, nous aurions bien plus tôt fait de dresser la liste des académiciens morts sans sacrements, depuis la Révolution, que de nommer tous ceux qui eurent de la religion ou qui du moins appelèrent le prêtre à leur dernière heure. En mettant hors de cause les personnages peu connus, sur lesquels on n'a pas de détails biographiques en ce qui concerne leurs croyances, combien d'académiciens la libre-pensée pourrait-elle revendiquer comme lui ayant appartenu par leur vie et par leur mort? Grande serait sa déception, si elle s'avisait de les compter!...





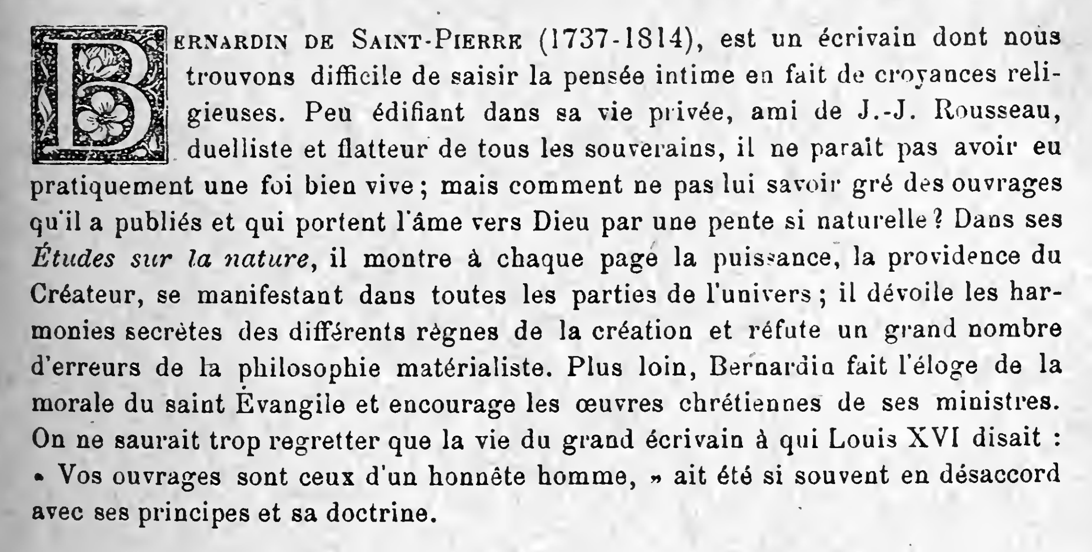
SENTIMENT de quelques Académiciens distingués SUR LA RELIGION :

Bernardin de Saint-Pierre, Raynouard, Cousin, Ph. de Ségur, Guizot, Janin, Thiers, Victor Hugo.



C'EST ici le lieu de parler de plusieurs Académiciens de grand talent, qui, sans avoir été jusqu'à embrasser généreusement la pratique de la religion, ont donné dans certaines circonstances des preuves non équivoques de leur foi ou du moins ont témoigné une vénération sincère pour l'Eglise et les institutions catholiques. On en jugera mieux encore par les extraits de leurs Œuvres que nous reproduirons à la suite de ces rapides esquisses.

I. — NOTES HISTORIQUES.



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814), est un écrivain dont nous trouvons difficile de saisir la pensée intime en fait de croyances religieuses. Peu édifiant dans sa vie privée, ami de J.-J. Rousseau, duelliste et flatteur de tous les souverains, il ne paraît pas avoir eu pratiquement une foi bien vive; mais comment ne pas lui savoir gré des ouvrages qu'il a publiés et qui portent l'âme vers Dieu par une pente si naturelle? Dans ses *Études sur la nature*, il montre à chaque page la puissance, la providence du Créateur, se manifestant dans toutes les parties de l'univers; il dévoile les harmonies secrètes des différents règnes de la création et réfute un grand nombre d'erreurs de la philosophie matérialiste. Plus loin, Bernardin fait l'éloge de la morale du saint Évangile et encourage les œuvres chrétiennes de ses ministres. On ne saurait trop regretter que la vie du grand écrivain à qui Louis XVI disait : « Vos ouvrages sont ceux d'un honnête homme, » ait été si souvent en désaccord avec ses principes et sa doctrine.

RAYNOUARD (1761-1836) fit preuve d'une noble indépendance vis-à-vis des ennemis de l'ordre et de la religion. « Les partisans du Concordat, dit l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, tous ceux qui, sans y prendre une part active, applaudissaient à la renaissance catholique, virent avec joie un des ordres religieux tant maltraités par le XVIIIe siècle, réhabilité par Raynouard. » Nous n'avons pu recueillir de données assez précises sur la religion de cet académicien, surtout

quant à la pratique ; mais il y a à son actif plusieurs beaux traits, le suivant entre autres, qui dément l'accusation d'avarice portée contre lui par des envieux. « Raynouard, raconte M. de Pongerville, devait à son esprit d'ordre, à ses doctes travaux, une fortune assez considérable. A la suite de nos derniers troubles politiques, son frère fut contraint d'acquitter sans délai près de quatre cent mille francs ; l'honneur l'exigeait. Raynouard dit à l'un de ses neveux : « Tous mes biens réunis pourront s'élever à cette somme. Je t'en fais don, tu les vendras, afin que mon frère ne reçoive de secours que de la main de son fils. » Une heure après, Raynouard qui venait de réduire sa vieillesse aux jetons de l'Académie et à la modique rétribution du *Journal des savants,* se livrait à son étude accoutumée sans la moindre distraction. »

VICTOR COUSIN (1792-1867) enseigna pendant longtemps, dans ses ouvrages et ses cours publics, des opinions condamnées par la religion. Mais à mesure qu'il avançait en âge, il se rapprocha des enseignements de l'Eglise, au point d'adopter même les principales pratiques de la vie chrétienne. « On le voyait, dit Mgr Baunard, rechercher les entretiens religieux ; il s'élevait énergiquement contre les ennemis du catholicisme et de la Papauté. Se sentant touché de je ne sais quelle grâce qui venait d'en haut, il ne supposait pas qu'on pût mourir en paix sans l'assistance et l'absolution de l'Eglise, n'estimant que les morts consacrées par la religion. Le parti de la libre-pensée se faisait déjà peur de son *apostasie,* et un écrivain bien connu annonçait « que le philosophe allait faire naufrage dans le bénitier. »

On cite de Cousin un grand nombre de paroles qui prouvent jusqu'à l'évidence les bonnes dispositions de son âme. « Jeunes gens, disait-il, n'écoutez pas ces esprits superficiels qui se donnent comme de profonds penseurs, parce qu'après Voltaire ils ont découvert quelques difficultés dans le christianisme. Mesurez vos progrès en philosophie par ceux de la vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Evangile. »

— « Je vous félicite, disait-il à M. de Resbecq devant un Confrère, de vous souvenir toujours de votre *Credo :* c'est là toute la vérité. »

— A M. Cochin il disait : « Si je devais écrire que Jésus-Christ n'est pas Dieu ou monter sur l'échafaud, eh bien ! plutôt que de l'écrire, oui, je monterais sur l'échafaud. » — « Quand je vois un crucifix dans les mains d'une sœur de charité, avouait-il dans une autre circonstance, je dis : Voilà mon Dieu ! » — « Si j'avais maintenant à faire un cours public, disait-il encore, je voudrais ne traiter que d'un seul sujet, de Jésus-Christ. Je voudrais montrer comment le sentiment de Jésus-Christ est le seul qui, aujourd'hui, puisse relever les âmes. Il faudrait pour les gens du monde un livre analogue à celui qui a été composé pour les moines, une *Imitation de Jésus-Christ...* »

Enfin, Victor Cousin a déclaré que soir et matin il récitait sa prière et que chaque dimanche il assistait à la messe.

Nous pourrions multiplier ces témoignages ; le philosophe ne se cachait pas de ses sentiments, et les exprimait sans détour quand l'occasion s'en présentait. Que lui manquait-il donc pour devenir un excellent chrétien ? Sans doute, de

rétracter d'une manière plus formelle les erreurs contenues dans ses livres et d'aller faire aux pieds d'un prêtre l'aveu de ses fautes. Il avait positivement exprimé son intention de faire ce dernier pas : malheureusement, la mort vint le frapper à l'improviste sans lui laisser le temps de se reconnaître.

Ph. de Ségur (1780-1873) a toujours été très respectueux pour l'Eglise catholique. « Il cherchait la foi sans la trouver, » disait-il, — apparemment faute de la chercher comme il eût fallu. Plein d'affection et d'admiration pour Mgr de Ségur, son petit-neveu, il appelait « un grand livre » l'opuscule si populaire des *Réponses*. Tous ses écrits sont empreints du spiritualisme le plus élevé. Dans sa vie privée il se distinguait par l'amabilité, la charité, le dévouement. A son lit de mort, le général de Ségur manifesta d'abord par un geste qu'il répugnait à se confesser; mais le lendemain, ayant encore toute sa connaissance, et le prêtre lui ayant dit : « Demandez à Dieu pardon de vos fautes, je vais vous pardonner en son nom, » il inclina la tête et s'unit visiblement d'intention au ministre de Jésus-Christ. Il eût assurément fait une mort très chrétienne s'il n'avait été jusqu'à la fin victime de malheureux préjugés, résultat de sa première éducation et des milieux où sa position le retint pendant la plus grande partie de sa vie.[1]

Guizot (1787-1874) a laissé percer sans doute dans plusieurs ouvrages historiques une partialité assez accentuée pour la religion protestante à laquelle il appartenait; mais on doit reconnaître que c'était un homme de convictions et qu'il soutint toujours, sans le moindre respect humain, la nécessité des croyances religieuses. « Il le faisait, dit Godefroy, avec un langage relevé, solennel, austère. L'épreuve de 1848 et les appréhensions pour l'avenir du pays le portèrent à prendre encore plus hautement la défense de la religion. Tel fut l'objet de plusieurs publications fort remarquées, très chrétiennes et presque catholiques, entre autres ses *Méditations* et *La démocratie en France*. » Il y a dans ces livres et dans plusieurs ouvrages ou discours de Guizot de longs passages qui ne seraient pas indignes d'un fervent catholique. Lorsqu'il répondit aux discours de réception du P. Lacordaire et de Montalembert, il s'exprima sur l'Eglise avec une modération voisine de la sympathie. Il écrivit en faveur du pouvoir temporel et déplora vivement l'usurpation de ses états; enfin, dans un synode général tenu en 1872, il laissait voir très clairement son désir d'un retour en masse des protestants à l'unité romaine.[2] Aussi le clergé espérait-il qu'il finirait par se convertir, et sans doute il

(1) « Nous l'avons vu, rapporte le marquis de Ségur dans un de ses ouvrages, nous l'avons vu, à la fin de sa longue vie, plein de vénération pour la religion, réservant son estime et sa sympathie aux choses et aux personnes chrétiennes, et se courbant avec un effort suprême sous l'absolution sacramentelle du prêtre de Jésus-Christ, appelé pour l'assister dans son passage à l'éternité. »

(2) « Guizot m'a étonné, écrivait en 1843 le P. de Ravignan, à la suite d'un entretien avec le ministre, par la supériorité de ses vues, par son estime pour la Compagnie, par la manière dont il se prononçait contre toutes les préventions et les attaques auxquelles nous sommes en butte. Je sais positivement que dans le conseil des ministres il a parlé en notre faveur. Le nonce à Paris, d'autres encore, pensent devoir plus compter, pour les intérêts catholiques, sur M. Guizot que sur tout le reste des hommes publics de notre temps. Ses vues sont élevées, larges et favorables à la liberté d'enseignement comme à celle de l'Eglise. »

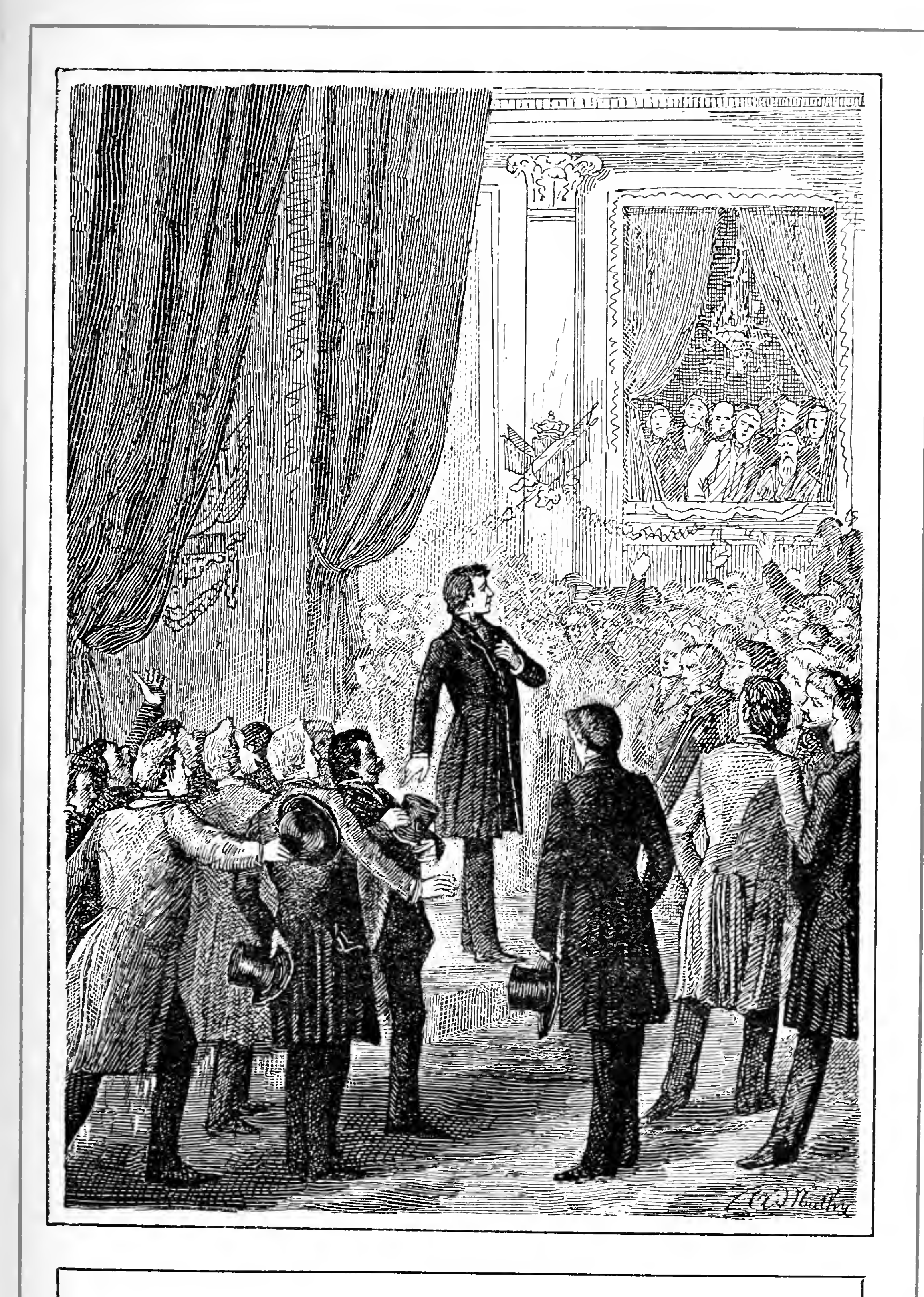
l'eût fait s'il avait été moins en vue, si l'amour-propre n'avait étouffé les inspirations secrètes d'une conscience aussi droite et aussi éclairée que la sienne.

Jules Janin (1804-1875) avait reçu une éducation chrétienne. Il raconte quelque part que dans une réunion d'écoliers il récita en présence du Recteur de l'Académie de Lyon, et dans les deux langues, « le *Credo*, cette page immortelle, où toute sagesse est contenue. » La foi de ses premières années ne l'abandonna jamais complètement. Un de ses amis rapporte qu'il faisait volontiers de la musique sacrée. « A l'église où nous allions, nous donnions de saints concerts. A l'élévation et au salut, Janin jouant de l'instrument du prophète, son maître, de la basse, un autre, de l'alto... c'étaient des concerts de séraphins. » Il professa toujours une admiration passionnée, une sorte de culte, pour les grands auteurs chrétiens, Bossuet, Fénelon, Massillon, etc. « Faisons, disait-il souvent, une petite visite à nos maîtres préférés .. Ah ! que c'est beau ! relisons cela ! .. » Et il appelait cette lecture la *pharmacie de l'âme*. Parmi les nombreuses publications de Janin, dont plusieurs assurément sont très légères, immorales même et imbues de la philosophie voltairienne, on trouve çà et là des pages dignes de la plume des écrivains les mieux pensants.

Thiers (1797-1878). Nous ne parlerions pas de cet homme d'Etat s'il n'avait pris une si grande part à la loi de 1850 sur la liberté d'enseignement. Après avoir longtemps patronné le monopole universitaire, Thiers, instruit par l'expérience, revint à des sentiments plus favorables au parti catholique et prêta son concours à M. de Falloux pour le succès de cette loi tant désirée Dans une séance mémorable, il fit l'éloge des Congrégations enseignantes et soutint leurs droits si chaleureusement qu'il s'attira l'épithète de « Jésuite, » avec les colères des radicaux. Dans une autre circonstance il se posa comme le défenseur du pouvoir temporel, réfutant avec sa verve ordinaire les banales accusations de la presse irréligieuse à l'endroit du Pape et de l'Eglise. Qui sait si la pleine lumière ne se fût pas faite dans son esprit sans les préjugés, les vues intéressées, l'ambition qui le dominèrent durant toute sa carrière politique au point de le rappetisser singulièrement dans l'opinion de ses concitoyens et de lui faire perdre la plus grande partie de son prestige ? On sait qu'étant un jour témoin de la piété du général La Moricière, il lui avoua dans l'intimité qu'il admirait sa foi et qu'il eût été heureux de la partager.

La lettre suivante de Mgr Dupanloup à Thiers, à l'occasion de la mort de V. Cousin, confirmera le sentiment que nous avons exprimé sur ces deux grands hommes, et montrera le peu d'espace qu'ils auraient eu à franchir pour devenir religieux pratiquement, comme ils l'étaient par le cœur. L'intérêt que présente cette admirable lettre, la lumière qu'elle projette sur l'esprit des personnages marquants de cette époque, en particulier sur les membres de l'Académie française, en fera, nous n'en doutons pas, excuser la longueur.

« Je vous écris le cœur triste ! J'ai eu le profond chagrin d'apprendre hier que M. Cousin venait de mourir à quelques pas de moi sans que j'aie pu assister ni être utile à ses derniers moments. J'étais allé le voir quelques jours auparavant, et quoiqu'il fût fatigué, je le trouvais encore tel que vous le connaissiez, vif,



Montalembert acclamé par les catholiques de Lyon. (Page 91.)

animé, me témoignant son affection et sa bienveillance ordinaire, me parlant avec son feu accoutumé des écoles d'athéisme et de matérialisme qu'il voyait lui-même surgir et prendre en quelque sorte position dans notre société ; par contre, me parlant de la religion avec le sentiment vraiment chrétien que depuis quelque temps je remarquais en lui. Et puis, tout à coup, j'entends dire qu'une attaque d'apoplexie foudroyante l'a enlevé en quelques heures! Il a d'abord manifesté le désir de voir un jeune prêtre de ses amis, l'abbé Blampignon, qui se trouvait à Cannes ; mais quand cet ecclésiastique a pu être admis auprès de lui, il n'était plus temps!

Tout cela me fait une peine extrême! Depuis vingt ans, au milieu même de nos dissentiments et de nos luttes, je m'étais attaché à M. Cousin ; bien des fois dans nos conversations intimes, il m'avait laissé voir le fond d'une âme où le christianisme de sa jeunesse avait laissé de profonds souvenirs ; et le voir mourir sans qu'il ait eu le temps de se réconcilier avec Dieu est une chose extrêmement pénible à l'affection que je lui avais vouée.

Je ne pense jamais, tout à la fois sans attendrissement et sans effroi, que ces natures privilégiées, que ces grands esprits qui ont tant reçu de Dieu, ont, comme le commun des hommes et d'une certaine manière, plus que d'autres, une âme, un compte à rendre à Dieu...

Et maintenant, Monsieur, me permettez-vous de vous le dire dans l'entraînement presque involontaire de mon cœur?

Il y a quelqu'un pour qui mon affection est bien plus vive encore que pour M. Cousin, quelqu'un dont j'ai vu de plus près l'esprit droit, élevé, loyal, l'âme vraiment chrétienne, le cœur catholique ; pour qui je prie chaque jour et demande à Dieu un rayon de la lumière divine, et la grâce, la force de marcher à cette lumière. Eh bien! ce serait un des plus amers chagrins de ma vie qu'il se laissât jamais surprendre par un de ces coups inattendus, avant d'avoir suivi les inspirations de son cœur, avant d'être redevenu tout à fait chrétien et d'avoir fait sa paix avec Dieu ..

Vous devinez de qui je parle! Et ne dites pas comme vous me l'avez dit sur le bord de la mer : Je n'ai pas la foi!...

Vous l'avez plus que vous ne pensez! Ce que vous avez écrit sur la foi elle-même, sur le fond du christianisme, sur le crucifix et sur Jésus-Christ, sur les souffrances et les épreuves de la vie dans le christianisme, et sur la divinité de la religion chrétienne; votre amour pour l'Eglise, votre courage pour la défendre; tous vos instincts, vos inspirations, vous l'avez dit vous-même, le souvenir de vos premières impressions, tout cela démontre que vous êtes plus près qu'un autre de la vérité, ou, comme dit le Maître dans l'Evangile, plus près du royaume de Dieu... et, en pareil cas, résister à soi-même et à Dieu, n'est-ce pas une responsabilité redoutable?...

Un esprit et un cœur comme le vôtre doivent sentir que le premier de nos devoirs, c'est de faire tout ce qui dépendra de nous, par la prière, par l'examen attentif, pour arriver à la vérité, et puis à la pratique.

Que peut-il y avoir de plus digne de vous que d'examiner ces grandes choses avec Pascal, dans ses *Pensées ;* avec Bossuet dans ses *Méditations sur les Evan-*

giles, dans les *Elévations sur les Mystères* ou la seconde partie de l'*Histoire universelle?*

Et si tout cela vous est connu, il y a un livre, qui ne l'est jamais assez, c'est l'*Evangile* lui-même.... Pourquoi ne liriez-vous pas chaque jour un chapitre de l'Evangile selon saint Jean, puis saint Matthieu et saint Luc?

C'est court et décisif.

Et ce qu'il y a encore de mieux à faire pourtant, et qui est comme la première réponse de l'âme à l'appel de Dieu, c'est de prier! Oui, prier! la prière est la respiration de l'âme, le signe auquel se reconnaît une âme vivante ou qui retrouve la vie.

Je ne vous demanderai pas de longues prières, le *Pater* comprend tout, suffit à tout! Je me rappelle que vous m'avez attendri un jour en me disant que vous aimiez Dieu comme un fils aime son père. Eh bien! le *Pater* est l'expression même de cet amour; et il ne reste plus ensuite qu'à conclure! et cela simplement, assurément sans éclat, sans bruit, entre Dieu et vous, avec un saint prêtre, en dehors et au-dessus des hommes, comme il convient à la liberté d'une âme convaincue, d'une conscience loyale.

Je m'étonne moi-même, Monsieur, de m'être laissé aller à un tel entraînement de confiance, de zèle et de cœur. Mais j'ose croire que vous voudrez ne voir dans cette longue indiscrétion que le témoignage de l'affection la plus profonde, la plus respectueuse et la plus tendre pour un des hommes auxquels Dieu, à travers les orages de la société, les menaces et les ruines de la vie, a uni mon âme par les liens les plus doux et les plus forts...[1] »

Victor Hugo (1802-1885). Chacun sait d'où il est parti et où il est arrivé, par quelles publications immorales, impies, antisociales, a fini le chantre de *Moïse sur le Nil*. Si nous le nommons dans nos pages, c'est pour rappeler qu'aux dernières années de sa longue carrière la foi de sa jeunesse s'était réveillée. Qui n'a pas lu dans la *Vie de Dom Bosco* sa visite à ce saint prêtre et le touchant entretien qu'il eut avec lui?[2] Sa dernière parole a été pour déclarer qu'il croyait en

(1) Dans une autre circonstance, le Saint-Père lui-même chargea Mgr Dupanloup de transmettre à M. Thiers ses félicitations pour le courage et le talent avec lesquels il avait pris la défense des intérêts du Saint-Siège.

L'Evêque d'Orléans écrivit aussi en des termes bien affectueux à Guizot, pour le remercier de l'envoi qu'il lui avait fait de ses *Méditations religieuses*. A son tour, il lui adressa son *Catéchisme à l'usage des gens du monde* et l'encouragea de la manière la plus persuasive à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. — Mais quel frappant exemple, en ces trois personnages si distingués, Cousin, Guizot et Thiers, du danger qu'il y a à remettre à plus tard l'affaire de sa conversion! Dieu pouvait-il se servir d'une voix plus autorisée et plus sympathique que celle de Mgr Dupanloup pour les rappeler à lui? Ils firent la sourde oreille, ils négligèrent cette grâce, et tous trois sont morts sans sacrements!...

(2) Victor Hugo avait dit à son respectable confident : « Je sais que de tous mes amis, très avancés en fait de philosophie, aucun n'a jamais résolu le problème : ou l'éternité malheureuse ou le néant. Je veux méditer sur ce que vous venez de me dire et, si vous le permettez, je reviendrai vous voir. — Il revint en effet, quelques jours après, s'entretenir avec Dom Bosco et lui dit sans détour : « Je vous ai fait une plaisanterie l'autre jour en me présentant comme un incrédule. Je suis Victor Hugo, et je vous prie de vouloir bien être mon ami. Je crois à l'immor-

Dieu ; on assure qu'il eût volontiers reçu un prêtre... Hélas ! de faux amis, plus jaloux de procurer un triomphe à la libre-pensée qu'une satisfaction si légitime au grand poète, faisaient bonne garde autour de son lit et n'en laissèrent même pas approcher le vénérable archevêque qui avait sollicité la faveur de le voir une dernière fois ! [1]

2. — CHOIX DE CITATIONS.

Le prêtre catholique.

Je ne connais pas de devoirs si pénibles et si dignes de respect que ceux d'un bon ecclésiastique... Il est obligé d'abord de sacrifier les plaisirs et la liberté de sa jeunesse à d'ennuyeuses et pénibles études. Le monde n'honore guère que les vertus de théâtre et les victoires d'un moment. Des combats d'une autre espèce l'attendent. Il est obligé d'exposer journellement sa vie dans les maladies épidémiques ; il faut qu'il confesse les malades, la tête sur le même oreiller : ce courage obscur me paraît fort supérieur au courage militaire. Le soldat combat à la vue des armées, au bruit du canon et des tambours ; il se présente à la mort en héros ; mais le prêtre s'y dévoue en victime. Quelle fortune celui-ci se promet-il de ses travaux ? une subsistance souvent précaire ! D'ailleurs, quand il acquerrait des biens, il ne peut les faire passer à ses descendants, il voit toutes ses espérances temporelles mourir avec lui. Quel dédommagement reçoit-il des hommes ? Être le refuge des pauvres et n'avoir rien à leur donner, être persécuté quelquefois pour ses vertus mêmes, voir tourner ses combats en mépris, ses vertus en vices, sa religion en ridicule : tels sont les devoirs et la récompense que le monde donne à la plupart de ces hommes.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

talité de l'âme, je crois en Dieu, et j'espère bien mourir entre les bras d'un prêtre catholique qui puisse recommander mon âme au Créateur. »

(1 On pourrait ranger dans la même catégorie, à des titres divers : Aignan, Lemontey, Parceval, Etienne, etc., ainsi qu'un bon nombre de nos contemporains, nullement hostiles à la religion, mais n'allant pas jusqu'à la pratique. — « Nous avons eu lieu de constater plus d'une fois, dit quelque part Léon Gautier, que peu d'hommes de notre temps sont véritablement hommes, c'est-à-dire logiques et *conséquents avec eux-mêmes*. Il n'est pas rare de rencontrer parmi nous de nobles cœurs aux battements héroïques, des intelligences droites et élevées, des aspirations généreuses, des soupirs sincèrement chrétiens. Mais, hélas ! tout cela n'est pas de durée : vous ne sauriez parler une heure avec le plus honnête de ces hommes, sans vous voir soudainement arrêté par quelque énormité philosophique, par quelque hérésie, par quelque folie, qui lui montent aux lèvres, on ne sait d'où et on ne sait pourquoi. Ce mélange est le caractère de notre siècle... »

Promenade au Mont Valérien.

Un jour, étant allé avec Jean-Jacques Rousseau me promener au Mont Valérien, quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner à ses ermites, pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, et pendant qu'ils étaient à l'église. Jean-Jacques Rousseau me proposa d'y entrer et d'y faire notre prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont très belles. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle, et que les ermites se furent acheminés à leur réfectoire, Jean-Jacques Rousseau me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre. »

Le même.

L'esclavage.

Il semble que les peuples anciens aient considéré la liberté civile plutôt comme le privilège d'une partie des hommes que comme le droit et l'apanage du genre humain. A Sparte, la loi ne permettait pas l'affranchissement des ilotes.

Disons-le, en déplorant l'erreur de l'antique sagesse, elle pardonnait aux hommes d'exercer sur leurs semblables un pouvoir que le droit naturel n'accordait pas et que la véritable vertu n'eût jamais toléré.

Il fallut qu'une grande révolution religieuse par des principes nouveaux et surnaturels démontrât l'injustice et l'immoralité de l'esclavage.

L'Évangile donnant à l'homme, et surtout à l'homme opprimé, le secret consolant de sa destination dans une vie future, lui révéla celui de sa dignité dans la vie présente.

Lorsque la religion chrétienne domina en Occident, la nature des institutions politiques, d'abord guerrières et ensuite féodales, retarda les bienfaits que la loi de l'Evangile dispense et assure à tous les mortels, et surtout à ceux que la fraternité religieuse rapproche le plus intimement; toutefois, il est vrai de dire qu'au moyen âge, des exemples fréquents et utiles, inspirés par des motifs de religion, par des sentiments de piété, attestèrent l'influence de la loi sainte. Souvent l'esclave

qu'un maître pieux conduisit au pied de l'autel, se releva libre, comme il l'était devant le Dieu que l'un et l'autre invoquaient.

Les anciennes formules dressées pour les actes d'affranchissement portent que c'est en considération de Dieu que l'esclave est rappelé à la liberté.

Une loi des Visigoths d'Espagne, promulguée dans le VIIe siècle, défend de maltraiter les esclaves, parce qu'ils sont, dit-elle, l'image de Dieu.

Souvent des Chrétiens pieux et zélés achetaient des esclaves pour les affranchir.

Ce fut par un motif de religion que, dans le VIe siècle, Bathilde, reine de France, prohiba l'usage de vendre les hommes.

Des conciles, des pontifes romains, la Propagande, la Sorbonne, des auteurs recommandables décidèrent, en diverses occasions et en divers temps, que la religion condamne l'esclavage et le trafic de l'espèce humaine.

Au XIIe siècle, Alexandre III écrivait au roi de Valence : « La nature a créé tous les hommes libres, et par sa condition naturelle aucun d'eux n'a été soumis à la servitude. »

Lorsqu'enfin l'érection des communes, l'établissement du droit municipal, l'abolition expresse de l'esclavage dans les domaines royaux eurent préparé et amené des temps plus heureux, les chefs de l'Église saisirent les occasions de proclamer les droits de l'humanité.

Depuis la découverte de l'Amérique, Léon X, Paul III proscrivirent au nom de la religion l'esclavage qu'on y établissait.

Paul III s'exprimait en ces termes : « L'amour du Très-Haut envers le genre humain ne permet pas que les Indiens ni les autres peuples, non encore admis aux lumières de la foi, soient privés de leur liberté ni de leurs biens. Au contraire, ils doivent en jouir et user librement et licitement et n'être point réduits en servitude... Notre autorité apostolique déclare que c'est par la prédication et par les exemples d'une vie sainte qu'il faut les amener à croire en Jésus-Christ.... »

Il n'en est pas moins vrai que les vœux des princes et les moyens employés jusqu'à ce jour n'ont pas encore obtenu partout les succès constants que l'humanité désire; il est des pays où il manque à l'appui des principes les lois qui doivent en punir l'infraction et conséquemment prévenir les délits. Il est donc utile, et dès lors il est nécessaire que l'opinion publique se prononce en faveur des opprimés...

RAYNOUARD.

Conseils aux jeunes gens.

Puisse notre voix être entendue des générations présentes comme autrefois elle le fut de la sérieuse jeunesse de la Restauration! Oui, c'est à vous que nous adressons particulièrement cet écrit, jeunes gens qui ne nous connaissez plus, mais que nous portons dans notre cœur, parce que vous êtes la semence et l'espoir de l'avenir. Nous vous montrons ici le principe de nos maux et leur remède. Si vous aimez la liberté et la patrie, fuyez ce qui les a perdues. Loin de vous cette triste philosophie qui vous prêche le matérialisme et l'athéisme, comme des doctrines nouvelles destinées à régénérer le monde; elles tuent, il est vrai, mais elles ne régénèrent point. N'écoutez pas ces esprits superficiels qui se donnent pour de profonds penseurs, parce qu'après Voltaire ils ont découvert des difficultés dans le Christianisme : vous, mesurez vos progrès en philosophie par ceux de la tendre vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Evangile. Repoussez cette littérature énervante, tour à tour grossière et raffinée, qui se complaît dans la peinture des misères de la nature humaine, qui caresse toutes vos faiblesses, qui fait la cour aux sens et à l'imagination, au lieu de parler à l'âme et d'élever la pensée. Défendez-vous de la maladie de votre siècle, ce goût fatal de la vie commode, incompatible avec toute ambition généreuse. Quelque carrière que vous embrassiez, proposez-vous un but élevé, et mettez à son service une constance inébranlable : *Sursum corda!* « tenez en haut votre cœur : » voilà toute la philosophie.

COUSIN.

Rome et l'Eglise.[1]

Je fais profession de croire que le christianisme est la philosophie du genre humain, et que l'expression la plus large et la plus haute du christianisme est la religion catholique. Voilà ce que je disais naguère publiquement à Mgr l'évêque d'Orléans.

Aussi on ne peut m'apporter, au milieu des douleurs et des misères où j'achève ma vie, de plus grande consolation que de fournir des raisons nouvelles qui confirment ma foi et mes espérances dans les destinées de l'avenir de Rome. Je défends Rome comme nécessaire au monde, avec la sincère conviction d'un philosophe et à ma manière; mais je ne repousse aucune manière de défendre ce grand trésor de l'humanité. Nous servons au fond la même cause, et j'entends bien vous

(1) Fragment d'une lettre à Louis Veuillot.

lire, non comme un adversaire d'un grand talent, d'un talent égal à sa sincérité, mais comme un allié qui a son drapeau particulier et ses armes d'une très bonne trempe, qui ne sont pas les miennes.

LE MÊME.

Episode de l'écroulement du pont de Vaucouleurs.

Le 16 janvier 1814, nous passâmes la Meuse à Vaucouleurs. Là seulement avec soixante fantassins, neuf cent cinquante vieux dragons de la division l'Héritier et ma brigade, faisant volte-face, nous essayâmes de défendre ce passage. Sur ce sol natal de Jeanne d'Arc, défenseurs, comme elle, de notre France qu'elle sauva, et que nous voyions, après trois cent quatre-vingt-dix ans, retombée dans une situation encore plus désespérée, plusieurs de nous, saisis de respect, invoquèrent sa mémoire. On va voir que ce ne fut pas en vain et que, de son temps, ce qui nous arriva le surlendemain eût passé pour un miracle.[1]

Au reste, que la science humaine s'efforce d'expliquer naturellement, par l'extase et les hallucinations, par une étude plus approfondie des effets du magnétisme, la merveilleuse vocation de Jeanne ; qu'un jour même, elle parvienne à se rendre compte d'autres évènements prodigieux de ce monde, tout cela supprimera-t-il la Providence, Dieu, le créateur de toutes choses, qui les gouverne toutes, et dont la justice éternelle, soit qu'elle châtie ou protège, en a voulu ainsi l'enchaînement?

Quoi qu'il en soit, Voltaire ne gagna point au rapprochement que nous fîmes de nos malheurs avec ceux du siècle de la Pucelle. Quelques citations de son déplorable chef-d'œuvre de persiflage n'eurent en ce moment aucun succès. On regretta plutôt de ces temps passés leur foi vive et forte, que le patriotisme seul ne suffisait plus à remplacer. Mais ainsi qu'il arrive souvent aux hommes de guerre, faits à ne vivre qu'au jour le jour, à braver le malheur comme tout le reste, le résultat de ces émotions et de cette première halte sous l'invocation de Jeanne fut un déjeuner entre les chefs des gardes et des dragons, repas assaisonné de quelques plaisanteries dont l'intempestive gaieté fut punie à l'instant même.

Il faut savoir qu'à Vaucouleurs, la Meuse passe entre deux collines; qu'un faubourg, sur la rive droite, couvre l'une, et la ville,

(1) L'auteur constate un fait ; il n'entend pas désapprouver la foi aux miracles : on le verra clairement par ce qui va suivre.

l'autre; que les arches du pont qui les réunit sont entrecoupées en deux endroits par une chaussée; qu'enfin ce défilé est beaucoup plus long que la Meuse n'est ordinairement large; mais, qu'aux époques des crues subites, la longueur de ce pont ne paraît plus disproportionnée, le fleuve s'étalant alors et se précipitant avec l'impétuosité d'un torrent, dans ce large espace.

Il y avait, sur le côté droit de cette chaussée, à sa jonction avec la rive gauche et la ville, une auberge de peu d'apparence. C'est là que, le 17 janvier vers midi, généraux, colonels, aides-de-camp, nous buvions à la Pucelle, quand tout à coup un vacarme effroyable de piétinements de chevaux, de cliquetis d'armes et d'imprécations en plusieurs langues, fit retomber nos verres sur la table. C'était l'ennemi. Il était à notre porte, il n'avait qu'à étendre la main pour nous saisir; mais nous le jugions si loin encore, et d'ailleurs, nous sachant couverts par cent cinquante hommes de garde, par le faubourg de la rive droite et par le fleuve, nous nous figurions tellement être en sûreté, que nous n'en pûmes croire nos oreilles.

Pourtant, l'un de nous, s'étant levé, criait : *aux Cosaques!* et on voulait le forcer de se rasseoir, quand, devant l'une des fenêtres, un de ces longs corps, si haut perchés sur leurs selles, qu'exhaussait un bonnet en pointe, surmontant une figure plate et osseuse, apparut avec sa lance! Ceci nous fit prendre la chose au sérieux, et nous ramena à une disposition d'esprit plus conforme aux circonstances.

Dans le fait, pour avoir risqué un coup si hardi, il fallait que ces sauvages eussent encore mieux déjeuné que nous-mêmes. Nous n'eûmes qu'à sortir le sabre d'une main, et de l'autre, nos serviettes; notre présence suffit : l'échauffourée recula, et, se dissipant, elle disparut sur l'autre rive. Néanmoins cette surprise, où plusieurs des nôtres avaient été blessés, pris ou noyés, n'en était pas moins honteuse. Accoutumés trop longtemps à attaquer, nous avions perdu l'habitude de nous défendre.

Revenant aux détails connus et si indispensables de notre métier, on fit barricader le faubourg, on en éclaira les abords, on crénela des murs, on plaça une sentinelle sur le clocher pour en surveiller les approches. Mais ne prévoyant pas assez que cet éclair annonçait un orage plus sérieux, on oublia de se préparer à faire sauter une arche du pont; on négligea même de le barricader, et nous nous endormîmes dans Vaucouleurs sans plus de précautions que la veille.

Le lendemain, 18 janvier, au milieu du jour, nous persistions dans cette incurie, lorsque, derrière une nuée de cosaques, nous vîmes six

mille hommes d'infanterie et dix-huit canons se déployer en face de nous et couvrir les hauteurs de la rive droite. De cette position dominante, leurs regards plongeaient sur le pont et dans la ville; ils n'y voyaient que des cavaliers, aucun apprêt de défense, point d'artillerie et soixante voltigeurs seulement contre leurs six mille baïonnettes. Quelques boulets, suivis d'un pas de charge, leur auraient suffi; dès ce soir-là ils nous eussent arraché ce passage de la Meuse et l'abri de Vaucouleurs, au lieu de s'arrêter dans leur inutile et froid bivouac. Mais ils devaient leurs succès à cette lente méthode, dont le mépris, après avoir longtemps contribué à nos victoires, nous avait perdus, et ils en outraient intempestivement l'usage.

En conséquence, ils se contentèrent dans ce premier jour, de nous reconnaître, de s'établir sur leur terrain et de rejeter sur nous notre grande garde. Quant à nous, accourus sur le pont et nous désolant de ne l'avoir pas rompu, nous fûmes réduits à élever entre eux et nous une faible barricade, qu'un seul de leurs boulets pouvait renverser. Grâce à Dieu, ils s'en tinrent à quelques balles, simulacre de combat que nous acceptâmes avec empressement et que bientôt la nuit vint ajourner. Mais qu'espérer du lendemain? Nos efforts nouveaux pour détruire le pont restèrent impuissants. Comment donc prétendre à la possibilité de résister un seul instant à cette masse d'ennemis?

Heureusement la fortune de Jeanne n'avait pas abandonné son berceau; elle veillait sur lui plus que nous-mêmes! La nuit avançait; déjà, au milieu de ses ombres et d'une tempête dont nous maudissions la violence, nous nous préparions tristement à nous retirer, quand le jour revenu, ce même jour qui devait éclairer l'infaillible passage de l'ennemi, nous montra, au travers de l'ouragan et d'un vrai déluge, ce fleuve, la veille notre allié si faible et si impuissant, totalement transformé. On eût dit qu'à la vue de l'étranger, il se fût gonflé d'indignation! Il croissait, il débordait à vue d'œil; ses flots accouraient, ils s'amoncelaient impétueusement les uns sur les autres. Déjà même ils avaient atteint la hauteur du pont, et ils en battaient les marches avec un acharnement inexprimable, lorsque, au bruit de nos acclamations, cette masse, si tenace contre nos efforts, s'écroulant enfin, laissa entre nous et l'ennemi un large abîme!

Nous admirions! nous applaudissions, nos soldats criaient de ravissement; nous rendions grâce à ce fleuve si bon français, et à la patriotique protection de la vierge de Vaucouleurs! Quelques obus que, dans sa mauvaise humeur, l'ennemi nous lança, n'amortirent point notre enchantement. Il dura toute cette journée, que jadis on eût appelée

miraculeuse,[1] et cela avec d'autant plus de vraisemblance qu'aussitôt après ce bienheureux écroulement, le vent ayant sauté tout à coup du sud au nord, l'ouragan cessa et le ciel reprit sa sérénité. Son œuvre était accomplie, et là du moins, devant le berceau de notre héroïne, l'invasion fut forcée de s'arrêter.

PH. DE SÉGUR.

Extraits du Testament de Guizot.

J'AI examiné, j'ai douté, j'ai cru à la force suffisante de l'esprit humain pour résoudre les problèmes que présentent à l'esprit humain l'univers et l'homme, et à la force suffisante de la volonté humaine pour régler la vie de l'homme selon sa loi et sa fin morale.... Après avoir longtemps vécu, agi et réfléchi, je suis demeuré et je demeure convaincu que ni l'univers ni l'homme ne suffisent à s'expliquer et à se régler naturellement et d'eux-mêmes par la seule vertu des lois permanentes qui y président et des volontés humaines qui s'y déploient. C'est ma foi profonde que Dieu qui a créé l'univers et l'homme les gouverne, les conserve, ou les modifie, soit par ces lois générales que nous appelons naturelles, soit par des actes spéciaux que nous appelons surnaturels, émanés, comme le sont aussi les lois générales, de sa parfaite et libre sagesse, et de sa puissance infinie, qu'il nous est donné de reconnaître dans leurs effets et interdit de connaître dans leur essence et leur dessein...

Je suis ainsi rentré dans mon berceau, toujours fermement attaché à la raison et à la liberté que j'ai reçues de Dieu, et qui sont mon honneur sur cette terre; mais, revenu à me sentir enfant sous la main de Dieu, et sincèrement résigné à ma si grande part d'ignorance et de faiblesse.... Je crois en Dieu et je l'adore sans tenter de le comprendre. Je le vois présent et agissant, non seulement dans le régime permanent de l'univers et dans la vie intime des âmes, mais dans l'histoire des sociétés humaines, spécialement dans l'Ancien et le Nouveau Testament, monument de la révélation, et par la médiation et le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le salut du genre humain.

Je m'incline devant les mystères de la Bible et de l'Evangile et je

(1) Cet aveuglement de l'ennemi qui tarde deux jours à franchir un pont sans défense; cet ouragan qui survient, on ne sait d'où, au moment le plus critique et qui brise sans difficulté les arches d'un pont habitué à résister de temps immémorial à toutes les tempêtes; ce retour subit du beau temps aussitôt l'œuvre de salut accomplie : tout cela semble en effet combiné avec trop de précision, réalisé d'une manière trop efficace pour pouvoir être un jeu du hasard.

me tiens en dehors des discussions et des solutions par lesquelles les hommes ont tenté de les expliquer.

GUIZOT.

Fragments divers.

Le divin Maître des hommes adressait à ses disciples réunis autour de lui sur la montagne des paroles que j'oserai répéter ici, car elles valent pour le salut des peuples aussi bien que pour celui des âmes : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données par-dessus. »

Les études de M. Droz ont été couronnées du succès le plus souhaitable, car elles l'ont conduit à se reposer dans la foi. Il est mort chrétien, fervent dans ses convictions... Quand on a vécu ainsi sur la terre, *on entre avec confiance dans l'éternité.*

Aucune croyance, aucune institution n'élève si haut la dignité humaine, et ne réprime si puissamment l'arrogance humaine que le christianisme. Plus la société est démocratique, plus il lui importe que ce double effet soit incessamment produit dans son sein. Le christianisme seul a cette vertu. Aujourd'hui plus que jamais, la morale a besoin de Dieu.

Rome, c'est le respect de tous les droits, des droits de Dieu et des droits de l'homme.

La religion fait quelques fanatiques, oui, mais, pour un fanatique, la religion fait cent citoyens soumis aux lois, respectueux pour tout ce qui est respectable, ennemis du désordre, du dévergondage et du cynisme : c'est par là, qu'indépendamment de tout pouvoir politique, la religion est un principe éminemment social, l'objet naturel, l'appui nécessaire de tout gouvernement régulier.

Il n'est pas donné à la science de réprimer l'anarchie dans les âmes et de ramener au bon sens et à la vertu les masses égarées. Il faut à de telles œuvres des puissances plus universelles et plus profondes ; il y faut Dieu et le malheur.

LE MÊME.

Lettre à un étudiant en philosophie du grand séminaire d'Evreux.[1]

Mon cher cousin, — puisque vous le voulez, je ne demande pas mieux, — que va dire monsieur votre régent s'il vient à savoir que vous vous êtes mis en correspondance avec un faiseur de romans comme moi?

Vous aurez beau lui dire que je ne suis peut-être pas aussi noir que j'en ai l'air; vous verrez que l'excellent homme aura bien peur. Quoi! l'auteur de tant d'œuvres licencieuses, lui écrire du fond d'un séminaire! C'est un grand péché peut-être!

Eh bien! non, ce n'est point un péché; car un écrivain de romans vous donnera les meilleurs conseils, des conseils tout fraternels. Je veux dire que la vie est chose grave et sérieuse, que la jeunesse passe vite, et qu'il la faut employer non pas à admirer des écrivains inutiles comme moi, mais à étudier les maîtres de la pensée et de la conscience, les grands orateurs de l'Orient et de l'Occident, saint Augustin et saint Jérôme, saint Grégoire et saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme surtout, de Maistre et Bossuet.

Lisez Bossuet. Voilà un maître, voilà un homme qui a créé la langue française; il appartient à Homère aussi bien qu'à Louis XIV. Lisez-le! Ses sermons sont peut-être les chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine. Son *Histoire des Variations* a rendu d'immenses services à la religion catholique. Je ne connais rien de plus touchant dans aucun livre que les *Oraisons funèbres* de Bossuet. Avez-vous lu ses lettres? Tout l'ensemble du catholicisme se retrouve dans ces papiers détachés, adressés au hasard à quiconque avait besoin de cette féconde et nerveuse parole.

Voilà, mon cher enfant, voilà nos maîtres! Voilà ceux qu'il faut aimer, admirer, applaudir, étudier la nuit et le jour! Voilà où se trouve la solide nourriture des jeunes esprits, et non pas, Dieu merci! dans les misérables et ennuyeuses futilités qui s'écrivent de nos jours.

Quels livres! Si vous saviez quels abominables corrupteurs du bon goût, des bonnes mœurs, de la civilisation, de la langue, de la belle langue française, par laquelle toute l'Europe nous était soumise bien plus que par les armes de l'empereur Napoléon! Rappelez-vous ce que

(1) Un séminariste d'Evreux, Constant Janin, avait eu l'idée d'écrire à l'illustre auteur, en rappelant une parenté éloignée Il en reçut la réponse qu'on va lire.

vous avez lu : tout ce qui vient des œuvres de ce siècle est une vaine fumée, bonne tout au plus à obscurcir les intelligences honnêtes ; toute cette écrivasserie qui vous paraît belle, vue de loin, si vous pouviez en pénétrer les tristes mystères, vous porterait à la tête et au cœur. Ce ne sont que trompeuses vanités, pauvretés, mensonges de tout genre ; et quand vous les aurez lus, rien ne vous restera, sinon un profond dégoût, un douloureux ennui, un grand mépris de vous-même et des autres.

Prenez donc bien garde de tomber dans ces abîmes, imprudent que vous êtes ! Ne lisez ni moi, ni les autres ! Ne lisez pas un livre de ce siècle : je n'en connais pas deux qui méritent les regards honnêtes d'un brave jeune homme qui a conservé la piété, la pudeur, les chastes enivrements de ses dix-huit ans.

Allons ! point de lâcheté ! revenez à la forte et si vive nourriture, à la discipline, aux enseignements des écrivains du grand siècle. Rappelez-vous Pascal, Racine, Bossuet, Fénelon et Massillon, son frère dans l'art de rendre aimables les sévérités mêmes de l'Evangile. Ou bien remontez dans les critiques de la science chrétienne. Ce seront là des auteurs utiles et sûrs, ce seront là des études remplies de douces promesses ; ainsi vous arriverez à être un homme, un homme éloquent, austère et dévoué.

Vous avez choisi une belle et sainte profession, belle et sainte entre toutes. Soyez-en digne. Ne rougissez pas de votre habit : avec cet habit-là ont été civilisées les nations modernes. Au contraire, obéissez à votre vocation, marchez bien droit votre sentier, la tête haute, et quand par hasard vous trouverez que la nuit est épaisse, que le chemin est couvert de ronces et d'épines, que la colonne lumineuse, c'est-à-dire notre conscience, est tournée de son côté nuageux, rappelez-vous ce que dit un ancien livre de philosophie, que je lisais dans ma jeunesse :

Haud facilem voluit Pater ipse colendi
Esse viam, curis acuens mortalia corda.[1]

Donc, encore une fois, méfiez-vous des faux enthousiasmes, méfiez-vous des fausses tristesses, méfiez-vous des études mal faites. Ayez confiance dans vos guides naturels, qui sont encore les meilleurs amis que vous puissiez rencontrer en chemin. N'allez pas, dans un moment de caprice ou de mauvaise humeur, vous adresser, tête baissée, au

(1) Le Créateur a voulu que le chemin de la vertu fût semé d'épines ; il fait sentir aux mortels l'aiguillon de la douleur.

premier venu dont vous aurez lu le nom dans un journal. L'imagination est une belle chose sans doute, mais il faut avant tout l'amortir, la dominer, l'écraser tant qu'on le peut.

Voilà ce que je voulais dire, et aussi ce que votre lettre m'a offert l'occasion de vous dire. Elle est bien honorable pour moi, qui suis heureux d'inspirer de temps à autre de tels sentiments. Enfin elle m'a donné l'idée de vous faire une homélie polie, comme bien loyale, dont j'espère que vous profiterez. Et puis un jour, quand vous signerez :

† CONSTANS, *episcopus Lugdunensis*,

ou autre lieu, je présume vous écrire à mon tour. J'invoquerai notre parenté; Monseigneur, vous dirai-je, bénissez-moi.

En attendant ce jour glorieux pour tous les deux, je suis de Votre Excellence, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur,

JULES JANIN.

Le théâtre contemporain.

Le théâtre, comme il est établi de nos jours, est devenu une taverne comparable à une maison de jeu. Le théâtre, comme le jeu, est une espèce de hasard, contre lequel nos jeunes gens peuvent, à toute heure, jouer l'avenir de leur esprit et de leur talent. Les auteurs manquent aux théâtres, et les théâtres s'arrachent les poètes, comme autre part on s'arrache les joueurs. — Donne-nous ton or, joueur! — Donne-moi ton génie, poète! — Mais mon or n'est pas à moi! — Mais mon génie n'est pas mûr encore! — Qu'importe? joue et ton or et ton génie! Pourvu que le jeu ait la dernière pièce du joueur, pourvu que le théâtre attrape le premier germe du poète, le but est rempli. A cet effet, on établit des tavernes au coin des rues; on invite les passants à entrer, on s'arrache les joueurs! Quel est le jeune esprit ainsi obsédé, et trouvant sous ses pas toutes ces facilités misérables, qui ait échappé à ces tristes séductions? Quel jeune homme est passé tranquillement devant l'appât des maisons de jeu?

Comprend-on, je vous prie, que la vie d'un homme sage se passe ainsi à entendre, chaque soir que Dieu fait, des comédiens et des comédiennes qui récitent, vingt ans de suite, la même prose et les mêmes vers? Certes, je comprends, à tout prendre, que l'on fasse une collection de beaux papillons ou de beaux insectes; je comprends que l'on se fasse un herbier. Le bel insecte qui reluit au soleil, tout fier de sa cuirasse resplendissante; le papillon, fleur volante, qui s'en va de

feuille en feuille au gré du vent qui souffle; l'herbe qui se cache dans un tas d'herbes, et qu'il faut reconnaître à son fruit à peine formé, ce sont là des joies qui tiennent à des joies saintes. Le printemps est en jeu, et le soleil; le Créateur se manifeste dans ces admirables et toutes petites créations dont il anime son œuvre sublime. Mais aller s'enfoncer dans un lieu sans air, sans soleil, souvent fétide, et n'avoir plus d'autres clartés que le gaz qui brûle, et plus rien sous les yeux que des hommes chamarrés et des femmes attifées qui racontent entre eux toutes sortes de mensonges, passions factices, terreurs qui tiennent à un poignard sans lame, à une coupe sans poison!...

En un mot, pendant trente ans, chaque soir, jusqu'à ce qu'enfin la mort vous prenne et vous couche au cercueil, assister à la rapide décomposition de ces visages fardés; voir passer ces broderies et ces sourires; n'avoir pas d'autres préoccupations que celles-ci : « Comment a été joué le rôle d'Emilie en telle année? et le rôle de Sémiramis en telle année? Pourriez-vous me dire comment s'appelait Mérope en 1788? Et qui donc a créé le rôle du grand Frédéric dans les *Deux Pages?* »

Oh! les belles questions à se faire! et que voilà bien de charmants souvenirs fondés sur toutes sortes de vanités, de misères, de néants! larmes taries, roses desséchées, rubans fanés, jeunesses évaporées et perdues on ne sait où! Cette sorte de collection de momies qui ont joué la comédie était donc, à mon sens, la collection la plus triste et la plus inutile qui se pût faire : autant valait ramasser, dans la rue infecte, les vieux pots de fard où rien ne reste du vermillon déteint.[1]

Le même.

Le protestantisme n'a fait que des ruines.

Le protestantisme a saccagé les tombeaux, renversé les églises, brisé les monuments, chefs-d'œuvre de l'art; il a fait à l'art une guerre à mort; il n'a rien compris ni à l'enthousiasme, ni à l'imagination, ni au cœur, ni à l'esprit. Tous les grands poëtes de ce monde ont été catholiques : Shakespaere, Pope, Dryden étaient catho-

(1) Jules Janin a de longues pages sur ce sujet et tout aussi peu favorables à la fréquentation des théâtres, dans son *Histoire de la Littérature dramatique*, tome II. Alexandre Dumas, fils, a soutenu la même thèse dans la *Préface* d'une de ses pièces : « Le théâtre étant la peinture ou la satire des passions et des mœurs, y dit-il, *il ne peut jamais être qu'immoral*, les passions et les mœurs moyennes étant toujours immorales elles-mêmes. »

liques. La peinture, la sculpture, l'architecture, ce grand art, sont des arts catholiques. Le protestantisme n'a fait que des ruines et des ravages; il s'est détaché violemment du passé pour planter une société sans racines. Le catholicisme remontait, par l'arbre généalogique du divin Christ, jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers; le protestantisme reconnaît pour aïeul un moine allemand marié à une religieuse. Le catholicisme avait trouvé la chevalerie; le protestantisme fit des soldats plus hardis que généreux, cruels et froids. Henri IV avait trop d'héroïsme dans le cœur pour ne pas échapper aux Huguenots. La Réforme n'eut jamais ni son Fénelon, ni son Michel-Ange, ni son Raphaël.

LE MÊME.

Profession de foi.

J'INVOQUE souvent ce Dieu auquel je suis heureux de croire, que des fous et des ignorants nient, mais en qui l'homme éclairé trouve sa consolation et son espérance. J'ai défendu avec conviction la religion chrétienne, comme intéressant au plus haut degré la grandeur de la France, la liberté bien entendue de la société tout entière qui, sans le catholicisme, tomberait dans un affreux chaos. Les sots préjugés ne me font pas peur, et je ne craindrai jamais de les heurter pour de si grands et de si nobles intérêts. Le matérialisme est une sottise en même temps qu'un péril. Pour moi, je suis un spiritualiste, un spiritualiste passionné, et si j'avais plus de temps et de forces, je voudrais confondre le matérialisme au nom de la science et du bon sens.

THIERS.

Hommage à la religion catholique.

ALLONS au fond des choses. Est-il vrai que la grande religion catholique soit une entrave pour l'esprit humain? pour la pensée humaine? Ce serait bien grave. Mais, voyons, quel est le plus grand penseur des temps modernes? c'est Descartes...; et tout prouve qu'il était catholique sincère et fervent. Est-ce que le catholicisme a empêché Bossuet d'être un des plus grands penseurs, et Pascal un des plus intrépides? Est-ce que Newton, Képler, n'ont pas été des chrétiens fervents? Le catholicisme n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser. Qu'on ne dise donc pas que l'Eglise catholique est une entrave pour la pensée humaine. L'Eglise catholique a été le berceau où l'esprit humain a abrité son enfance et une partie de son âge mûr...

LE MÊME.

L'innocence est le plus précieux des trésors.[1]

H ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant ! garde ta joie !
Lis ! garde ta blancheur !

Sois humble, que t'importe
Le riche et le puissant !
Un souffle les emporte,
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied des hautes tours ;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours !

VICTOR HUGO.

Fragments divers.

ESPOIR EN DIEU.

SPÈRE, enfant, demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous !

LE MÊME.

APRÈS LA MORT DE SA FILLE.

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire :
Je vous porte, apaisé,

(1) Selon notre usage, nous omettons les pièces les plus connues, pour en citer d'autres qui le sont moins, sauf quelques exceptions suffisamment justifiées par le caractère tout à fait remarquable de la citation.

Du reste, c'est tout un volume d'extraits qu'il nous faudrait produire ici du grand poète à la gloire de la religion : on trouve ces actes de foi involontaires jusque dans ses pires romans.

Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé !
Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Le même.

LE PROGRÈS SANS DIEU.

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus! en secret m'épouvante :
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant...

Le même.

AUX PIEDS DU CRUCIFIX.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à Lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à Lui, car il demeure.

Le même.

A LA PLANTATION D'UN ARBRE DE LA LIBERTÉ.

Le premier arbre de la liberté a été planté, il y a dix-huit cents ans, par Dieu même sur le Golgotha. Le premier arbre de la liberté, c'est cette croix sur laquelle Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour la liberté, l'égalité et la fraternité du genre humain.

Le même.

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX.

L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire... Certes, je désire améliorer dans cette vie le sort de ceux qui souffrent, mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de lui donner l'espérance. Quant à moi, j'y crois profondément à ce monde meilleur, et, je le déclare, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la suprême joie de mon âme. — Je veux donc sincèrement ; je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux.

Le même.

DIEU PARTOUT, DIEU TOUJOURS.

Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, *rapportez tout à Dieu.* Que dans vos compositions, comme dans la création, tout commence

en lui. Croyez en lui comme les femmes et comme les enfants. Faites de cette grande foi toute simple le fond et comme le sol de toutes vos œuvres. Qu'on les sente marcher sur ce terrain solide. C'est Dieu, Dieu seul, qui donne au génie ces profondes lueurs du vrai qui nous éblouissent. Sachez-le donc, penseurs ! *Depuis quatre mille ans qu'elle rêve, la sagesse humaine n'a rien trouvé hors de lui.*[1]

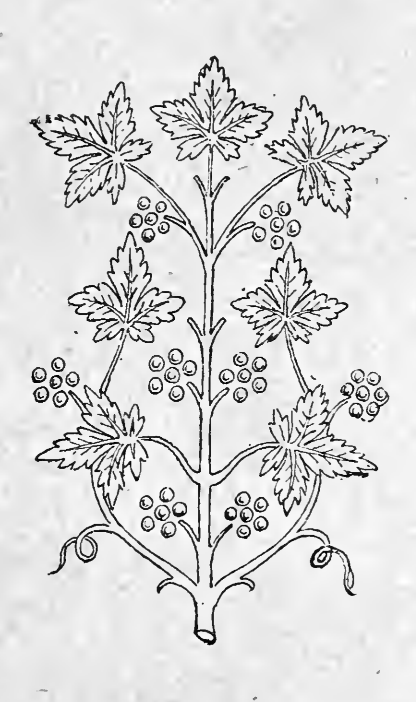
LE MÊME.

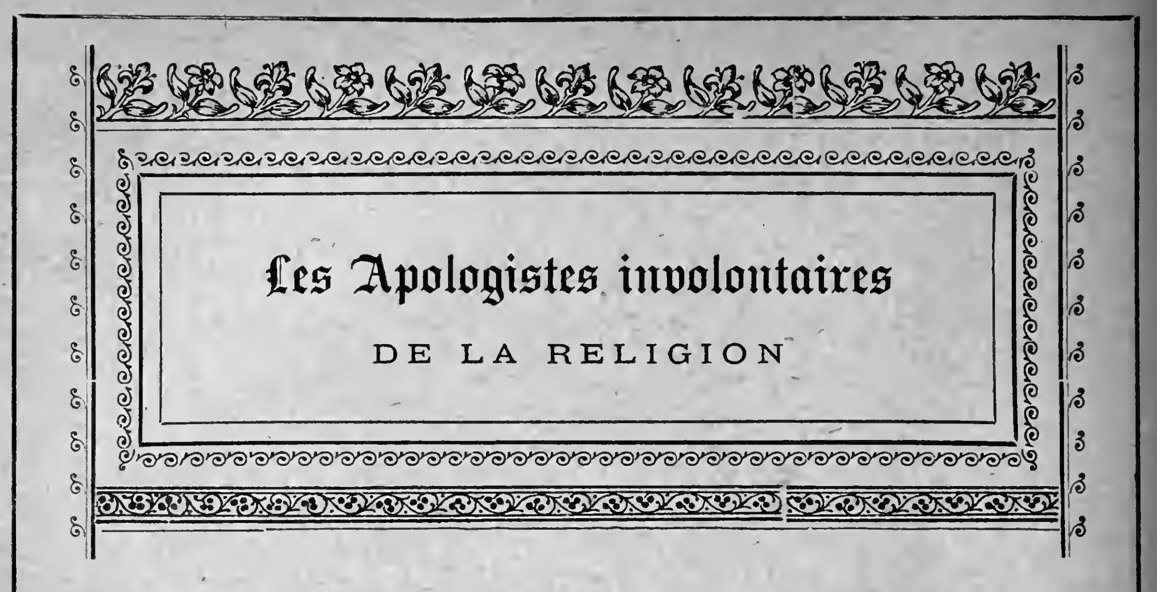
NOS DESTINÉES FUTURES.

Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais aussi pour voir ; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. La foi en une autre existence sort de la faculté d'aimer... Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière ; il nous faut une certitude. Quiconque aime, sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre. Aimer, c'est vivre au-delà de la vie ; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible : le fils compte retrouver un jour son père ; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant.... Disons-le bien haut : la créature aimante exige la créature immortelle : le cœur a besoin de l'âme.

LE MÊME.

(1) Fragment d'un discours prononcé dans une séance publique au palais de l'Académie française.





Les Apologistes involontaires
DE LA RELIGION

N fait assurément très curieux et d'une immense portée, c'est que les Académiciens catholiques n'ont pas été les seuls à rendre hommage à la religion; ceux-là même qui l'ont méconnue ou attaquée, ont été forcés, pour ainsi dire, dans certaines circonstances où leur franchise naturelle prenait le dessus, à proclamer sa divine origine, sa sublimité et ses bienfaits. Leurs aveux sont infiniment plus précieux à recueillir que les plus beaux panégyriques de ses défenseurs, puisque l'intérêt ou le parti-pris n'a pu y avoir aucune part. C'est comme le cri de la conscience, que les passions ne parviennent pas à étouffer plus longtemps et qui s'échappe malgré les efforts de la pauvre humanité, indignée de cette espèce de trahison... Nous regrettons que l'abondance des matières et la nécessité de clore un travail déjà si étendu, ne nous permettent pas de multiplier ces intéressants témoignages. Il n'est presque aucun de nos immortels dont les œuvres ne puissent nous en fournir plusieurs. Voici du moins quelques fragments, empruntés soit aux ouvrages parus dans la première moitié du siècle, soit même à des contemporains.[1]

Conseils d'un père à son fils.

OMMENCE seulement, commence avec courage;
Des obstacles enfin tu seras triomphant.
Obtiens que l'Eternel bénisse ton ouvrage :
Offre à Dieu tes efforts, et deviens son enfant.

Le matin, quand du lit tu sors avec l'aurore,
Le soir, quand le besoin t'invite au doux sommeil,
Dis-lui du fond du cœur : « Dieu bon, Dieu que j'adore,
Dirige mon travail, mon repos, mon réveil. »

(1) Nous ne voulons pas dire que les auteurs nommés ci-après aient tous été des impies; mais leur indifférence religieuse est notoire. Et il y a pour les croyants un charme réel à voir couler de leur plume des phrases si nettement chrétiennes, d'une orthodoxie si irréprochable, des phrases qui ne seraient pas indignes de nos écrivains les plus religieux.

Ah! si ton cœur est pur, si ton zèle est sincère,
Le ciel, n'en doute pas, exaucera tes vœux.
Oui, mon fils, l'Eternel, touché de ta prière,
T'enverra le bonheur des enfants vertueux.

Dieu sait ce qu'il te faut, beaucoup mieux que toi-même :
Il te préservera de tout mauvais penchant.
Si tu te souviens bien que ce juge suprême
Doit couronner le juste et punir le méchant.

F. DE NEUFCHATEAU.

Charité et égoïsme.

Qu'EST-CE que la vertu ? Un ancien philosophe va nous répondre : « La vertu remarquable, éclatante, est celle qui supporte des peines et des travaux, ou qui s'expose à des dangers, pour être utile aux autres, et cela sans attendre ni vouloir aucune récompense. »

Il a bien raison de dire que c'est là une vertu remarquable, éclatante; peut-être même est-elle au-dessus de l'humanité : observons seulement que les deux principaux caractères de cette vertu, c'est d'être utile à autrui, et de l'être d'une manière désintéressée.

Laissons l'antiquité païenne, ouvrons l'Evangile, et cherchons-y une réponse à la question que nous nous sommes proposée. Voici ce que nous lisons dans le saint livre :

« Aimez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes : la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux préceptes. »

Ainsi celui qui aura suivi ces deux préceptes sera vertueux; il aura accompli toute la loi.

Or qu'est-ce qu'aimer Dieu? Comment peut-on prouver qu'on l'aime?

C'est en se conformant à sa volonté, en faisant ce qu'il ordonne : et la première chose qu'il nous commande, après l'amour que nous lui devons, c'est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes; et notre prochain, ce sont tous les hommes sans distinction ni exception, comme nous l'apprend aussi l'Evangile du Samaritain.

Ce commandement que Dieu nous donne, il a voulu lui-même nous en rendre l'exécution facile et agréable; car il a mis dans nos âmes, pour ainsi dire dès notre naissance, l'amour du prochain, une disposition naturelle à aimer nos semblables, à nous affliger de leurs peines;

cette sympathie, cette compassion, ce sentiment si doux que la religion appelle *charité*, se trouvent dans tous les cœurs qui ne sont pas pervertis et corrompus : il s'y trouve, mais il n'y est pas également développé, également énergique.

Nous sentons tous que nous nous devons les uns aux autres non seulement justice, mais secours, mais aide, autant que nous le pouvons.

« *Fais pour autrui ce que tu voudrais qu'autrui fît pour toi. Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'autrui te fasse.* » Voilà des règles bien simples, que les enfants mêmes comprennent et reconnaissent pour équitables et nécessaires; elles sont le fondement de toute morale, pourquoi ne sont-elles pas toujours suivies?

C'est qu'on est aveuglé par ses passions, par ses penchants, par ses intérêts.

Nous disions tout à l'heure que Dieu avait mis en nous l'amour de nos semblables, mais il nous a donné aussi, pour notre propre conservation, l'amour de nous-mêmes; ce sentiment ne nous est pas moins naturel que l'autre; il n'est pas coupable, puisqu'il nous est nécessaire; il nous enseigne même plusieurs vertus, comme la tempérance qui entretient la santé, la prudence qui nous fait éviter les dangers, et le courage qui nous donne les moyens d'en sortir. Dieu nous dit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est nous dire de nous aimer; mais quand ce sentiment de l'amour de soi devient excessif, il s'appelle du nom odieux d'égoïsme : s'il nous pousse à sacrifier tous les autres à nous, à vouloir nous enrichir de leurs pertes, à le compter pour rien dès qu'il s'agit de nous satisfaire, alors il devient très coupable, puisqu'il nous fait commettre des injustices et des crimes.

Il est triste et sot de s'aimer tout seul; si l'on ne fait jamais rien pour les autres, on ne doit attendre d'eux ni reconnaissance, ni secours.

« C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi. »

L'homme qui étouffe en lui la compassion, et qui n'obéit qu'à l'amour de soi-même, à l'égoïsme, est un être dangereux pour la société.

On pourrait dire que presque tout le mal que nous faisons, nous le faisons par égoïsme, tandis que la plupart de nos bonnes actions nous sont inspirées par l'amour de nos semblables.

Aussi le meilleur système d'éducation serait-il celui qui nous apprendrait à diriger et à restreindre dans de justes bornes l'amour de nous-mêmes, qui tendrait en même temps à développer en nous et à augmenter l'amour des autres, le désir de leur être utile et de leur faire du bien.

ANDRIEUX.

Grandeur de Dieu.


O TOI que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Dieu tout-puissant qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Le monde entier te glorifie;
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

DE MUSSET.[1]

Immortalité de l'âme.

Créature d'un jour qui t'agites une heure
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;[2]
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir;
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore:
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir;
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

LE MÊME.

(1) Les apostrophes que Musset adresse quelque part à Jésus-Christ, et ailleurs à Voltaire ont une éloquence qui vous saisit. Il dit au Fils de Dieu, en regrettant d'avoir perdu la foi :

Au moins qu'il soit permis de baiser ta poussière
Et de pleurer, ô Christ!...

Puis, se retournant contre Voltaire :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?...
... Il est tombé sur nous cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour!

(2) « Les larmes furent souvent pour de Musset une suprême consolation, écrit le comte de Viel-Castel. Je me souviens qu'un soir, vers quatre heures, en traversant l'église de Saint-Philippe-du-Roule, je vis le chantre de *Rolla* prosterné et pleurant, la tête cachée dans ses mains, sur les marches de la chapelle de la Vierge... » Quel exemple et quelle leçon!

Aux Incrédules.

Oh ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'au ciel, il vous fallait des ailes,
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
Je vais m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux :
Venez, rhéteurs, païens, maître de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance ;
Pour que Dieu vous réponde, adressez-vous à lui.

LE MÊME.

L'infini.

Malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir...
Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire ?
Si pour vivre tranquille, il faut voiler les cieux,
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme...

LE MÊME.

Pas d'instruction sans Dieu.

Cultivez la raison ; l'instruction première
Doit luire à tout le monde, ainsi que la lumière.
Formez la conscience, et d'abord sachez bien,
S'il ne parle de Dieu, que ce mot ne dit rien.

PONSARD.

Le Séminaire.

En entrant au séminaire, surtout à la campagne, on éprouve une grande paix. Il semble que le monde est détruit, que c'en est fait depuis longtemps des guerres et des victoires, et que les cieux à peine voilés, sans canicule et sans tonnerre, enserrent une terre nouvelle. Le silence règne dans les cours, dans les jardins, dans les corridors peuplés de cellules, et, au son de la cloche, on voit les habitants sortir en foule, comme d'une ruche mystérieuse. La sérénité des visages égale la blancheur et la netteté de la maison. Ce qu'éprouve

l'âme est une sorte d'aimable enivrement de frugalité et d'innocence. Ces exercices variés et réguliers ont d'ailleurs pour effet de rompre toute violence des pensées et d'égaliser nos âmes. Les fleuves détournés avec art, entrecoupés à propos, deviennent presque un canal paisible.

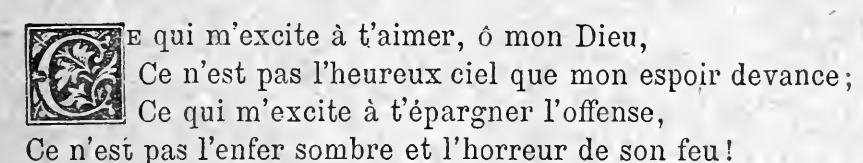
SAINTE-BEUVE.

Jésus-Christ.

QUAND on a à parler de Jésus-Christ, on entre dans une sorte de resserrement involontaire. On craint, dès qu'on ne le prononce pas à genoux et en l'adorant, de profaner, rien qu'à le répéter, ce nom ineffable, et pour qui le plus profond des respects pourrait encore être un blasphème : ceux qui le nient en portent la peine. Prenez les plus grands des modernes antichrétiens, quiconque a méconnu Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit et dans le cœur, il lui a manqué quelque chose. Quand il n'y aurait pas de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie, qu'il en faut au moins être charmé, et que comme il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur d'intelligence ni délicatesse de sentiment, sans l'admiration de Jésus-Christ.

LE MÊME.

Le parfait amour de Dieu.[1]



CE qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu,
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance ;
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu !

C'est toi, mon Dieu, toi, par ton libre vœu
Cloué sur cette croix où t'attend l'insolence ;
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance,
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu !

Voilà ce qui m'éprend ; et d'amour si suprême,
O mon Dieu, que sans ciel même je t'aimerais,
Que, même sans enfer, encor je te craindrais.

Tu n'as rien à donner, mon Dieu, pour que je t'aime ;
Car, si profond que soit mon espoir, en l'ôtant,
Mon amour irait seul et t'aimerait autant.

LE MÊME.

(1) Traduction d'une poésie de sainte Thérèse.

L'orgueil tue la foi.

H! qui dans une église, à genoux sur la pierre,
N'a bien souvent, le soir, déposé sa prière
Comme un grain pur de sel ?

Qui n'a du crucifix souvent baisé l'ivoire ?
Qui n'a de l'Homme-Dieu lu la sublime histoire
Dans un jaune missel ?

Mais où la retrouver quand elle s'est perdue,
Cette humble foi du cœur qu'un ange a suspendue
En palme à nos berceaux ?

Qu'une mère a nourrie en nous d'un jet immense,
Dont chaque jour un prêtre arrosait la semence,
Au bord des saints ruisseaux ?

Peut-elle refleurir lorsque souffle l'orage,
Et qu'en nos cœurs l'orgueil debout a, dans sa rage,
Mis le pied sur l'autel ?

On est bien faible alors, quand le malheur arrive,
Et la mort !... faut-il donc que l'idée en survive
Au vœu d'être immortel ! [1]

Le même.

L'honnête homme et le chrétien.

Il ne suffit pas d'être éclairé et bon ; un homme intelligent, qui est en même temps un honnête homme, n'est pas encore un modèle achevé de la nature humaine cultivée par la civilisation. Il lui manque quelque chose, s'il n'est point touché du mystère, qui, nous dérobant l'entrée et la sortie de ce monde, nous y assiège de toutes parts, et que notre entendement rencontre partout où il se porte, comme pour le surprendre et le borner.

L'homme s'élève à nos yeux s'il s'est souvent incliné devant ces questions redoutables où son esprit s'arrête, où son âme s'émeut par cela même qu'elle ne les peut dépasser et qu'elle soupçonne un vaste horizon derrière l'obscurité de cette franchissable frontière. Il est enfin plus heureux, sans rien sacrifier de sa raison, plus doux, sans

(1) N'est-ce pas sa propre histoire que Sainte-Beuve a racontée dans ces vers ? On pourrait le croire, — de même qu'il a tracé sa propre condamnation dans le passage précité sur Jésus-Christ.

rien perdre de sa force, s'il a entrevu Dieu dans ce mystère, s'il se croit soutenu dans le bien par une main secourable et toute-puissante. Il marche alors dans ce monde d'un pas plus ferme et plus hardi, il dépasse avec plus d'ardeur les strictes limites du devoir, il ne croit jamais faire assez pour ses semblables ni pour la satisfaction de sa conscience, et mesure toutes ses actions à cette perfection exquise qui domine et échauffe sa pensée.

Il a, de plus, ce privilège, précieux dans le tumulte des affaires humaines, de ne pouvoir jamais s'estimer vaincu, ni désespérer du bien qu'il a voulu faire. Comme jadis le citoyen d'une grande nation s'écriait sur la croix : « Je suis citoyen romain! » il a la consolation de dire dans la défaite et dans la mort : « Je suis ouvrier de Dieu ! [1] »

PRÉVOST-PARADOL.

Honte aux auteurs de mauvais romans!

Si jamais le destin veut que la France succombe sous de nouveaux barbares, on trouvera dans les bagages de ses armées vaincues des livres comme les deux derniers de M. Michelet, et ce sera toute la philosophie de notre histoire. Le succès de ces livres, succès incontestable et prouvé par la vente, est un des signes les plus alarmants du temps. Ce n'est pas même le triomphe de Bacchus, traîné sur son char par des tigres et des panthères, et couronné de pampres ; c'est celui de Silène, titubant et chancelant sur son âne; ce n'est pas le cantique de la joie et du plaisir, c'est la vieille ritournelle de l'enfantillage et de la sénilité voluptueuse. Ce nouveau livre de M. Michelet, aussi bien que le premier, n'a qu'une explication possible qui en est en même temps l'excuse : l'auteur n'est pas dans son sang-froid...

Ce qui dans ce siècle a perverti le plus de cœurs et perdu le plus d'imaginations, ce qui a enfanté le plus de misères, le plus de vices, le plus de crimes, ce qui arrivera *devant le trône de Dieu* avec le plus lourd cortège de malédictions, ce sont les romans.

JOHN LEMOINNE.

(1) Triste inconséquence des hommes qui n'ont pas de religion! Jean-Jacques Rousseau, après avoir écrit les pages les plus éloquentes pour condamner le suicide, se donna la mort ; l'auteur de cette belle tirade sur la foi dans une autre vie, imita le philosophe de Genève, sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi.

Jésus est mon Dieu!

Que ceux qui ont des oreilles entendent, que ceux qui ont des yeux voient! Il n'y a plus à arguer de son ignorance ni à se rejeter les uns aux autres la responsabilité, après le coup d'état divin de la naissance du Christ. La vérité est imposée. La loi est connue. L'univers a un Dieu. L'humanité a une âme.

Par cette admirable tradition biblique, j'ai la vie en Adam, la terre en Noé, la famille en Abraham, la loi en Moïse, la rédemption en Jésus, à de certaines conditions qui ne sont ni au-dessus de mon intelligence, ni au-dessus de mes forces. L'Ancien Testament m'explique et me donne la terre; le Nouveau Testament, comprenant que la terre ne me suffit plus, me rouvre le chemin du ciel. Par le premier, je sais de quel Dieu j'émane; par le second, vers quel Dieu je retourne, et c'est bien le même, inépuisable et infini dans son amour, éternel et immuable dans sa volonté.

Un esprit comme Moïse, le plus grand que le monde connaisse; une âme comme Jésus, la plus pure qui ait jamais rayonné sur les hommes, peuvent-ils me tromper? Et pourquoi me tromperaient-ils? Que pourrait-il leur en revenir? Quel intérêt y auraient-ils, autre que celui de cette misérable humanité ignorante et dévoyée pour laquelle combattait le premier, pour laquelle mourait le second? Et ces milliers de martyrs qui expiraient en souriant et en chantant ce Dieu nouveau au milieu des plus horribles supplices, quel intérêt avaient-ils à une pareille mort, si ce n'est de prouver ce Dieu subitement révélé qui satisfait leur intelligence, leur cœur et leur âme jusque dans les tortures qu'ils subissaient pour lui? Et moi, homme nouveau, qui, grâce à eux, n'ai plus de luttes à soutenir que contre moi-même, je ne croirais pas à un Dieu ainsi proclamé! Ces grandes choses se seraient accomplies inutilement! Tant de génie, tant de pureté, tant de vertu, tant de courage, tant d'affirmations, tant d'espérances, tant de preuves! Tout cela pour rien! Moïse un aventurier! Jésus un imposteur! les apôtres, des ambitieux! les martyrs, des fous! Allons donc! Leur Dieu est le mien, c'est celui-là que je cherche, c'est celui-là que je veux. Vous tous qui avez combattu, qui avez aimé, qui avez souffert pour moi, accueillez-moi parmi vous; je veux combattre, je veux aimer, je veux souffrir à mon tour pour cette vérité que vous avez affirmée et prouvée. Je vois, je sais, je crois, je comprends. J'ai un maître qui est Dieu! j'ai un domaine qui est la terre! j'ai un moyen

qui est le travail! j'ai un but qui est le bien! j'ai une promesse qui est le ciel!... Marchons!

ALEXANDRE DUMAS, fils.

Marie, Vierge immaculée.

MARIE a été choisie entre toutes pour donner ce Sauveur devenu indispensable et prédit d'ailleurs par tous les prophètes pour des temps qui sont révolus. Dans cette nouvelle création, étrange, miraculeuse, mais seule digne du Dieu méconnu qui crée et du Dieu inconnu qui va naître, pas un atome de limon terrestre ne pénètre. Le serpent ne peut pas s'y glisser... Quelle grâce touchante! quelle poésie audacieuse! quelle majesté imposante et douce!... L'imagination des plus grands poètes n'a rien rêvé de pareil. Un ciel d'Orient, un ange qui passe, un lis qui se penche, une vierge qui prie; et le Sauveur du monde, le Fils de Dieu est né. Voilà le triomphe de la femme dans son expression la plus haute et la plus idéale.

LE MÊME.

La Providence divine.

QUANT à ce Dieu que vous blasphémez et niez parce qu'il ne veut pas vous dire son secret, commencez par admirer ce qu'il vous montre, et vous n'aurez plus le temps de chercher ce qu'il vous cache. Ne le réduisez pas aux proportions étroites de votre bonheur et de votre orgueil. Laissez-le procéder comme il lui plaît. Il sait pourquoi il a créé l'homme, il sait bien aussi où il le mène. Sachez, vous, que vous lui êtes utile, puisque vous êtes là, et aidez-le de votre mieux, puisqu'il veut bien vous donner un rôle dans son œuvre. Plus tard, il vous dira le reste. Il existe; que cela vous suffise. Vous pouvez être assez malheureux pour en douter quelquefois, vous ne pouvez être assez aveugle pour en douter toujours; et à mesure que vous avancerez dans la vie, vous le verrez plus distinctement!

LE MÊME.

Caractère du mariage religieux.



QU'AVEZ-VOUS pensé faire, demande alors le libre-penseur, en inscrivant votre nom au bas d'un registre? — Je ne sais pas, moi... J'ai cru que cela venait après la signature du contrat.

— Qu'est-ce donc que le mariage civil? — Une formalité. — Et le mariage religieux? — Un serment.

SARDOU.

Le service militaire incompatible avec le caractère sacerdotal.

Il n'y a pas seulement différence, il y a opposition manifeste entre le métier de soldat et celui de prêtre, entre dire la messe et tirer des coups de fusil, entre prêcher la paix et souffler la guerre. Votre séminariste, transformé en soldat, sera, pendant un an, un détestable soldat, ou un détestable prêtre pendant toute sa vie.

Vous lui apprenez le fusil, à ce prêtre; dans quel but? Est-ce que vous irez plus tard le prendre à l'autel pour lui faire faire le coup de feu?...

Il faut supposer qu'au moment où vous l'incorporez, il a l'esprit de la carrière ecclésiastique puisqu'il la veut embrasser. Donc, ces épées et ces fusils, cette école de tir, tout cet apprentissage de combat et de massacre, le révolte, le remplit d'horreur, blesse ses sentiments et sa conscience. N'aurez-vous aucun égard pour cette conscience-là, vous qui supprimez le serment judiciaire par respect pour la conscience de quelques athées?

Au fond, vous pensez que sa vocation sera bien ébranlée par son séjour à la caserne, ce séjour ne dût-il durer qu'un an. Il y sera déplacé; donc il y sera ridicule. On le raillera d'abord; et puis on l'entraînera. Il sera sans défense contre tous, et contre les entraînements de sa propre jeunesse. Cet homme voué au célibat entendra les propos, verra les mœurs de la chambrée. Que restera-t-il en lui, au bout de trois ans, ou au bout d'un an, du novice et du chrétien?...

JULES SIMON.

La cause de nos défaites.

Au fond, la cause de nos malheurs, au dehors et au dedans, est une cause morale. Ce n'est pas à Sedan, ce n'est pas à Waterloo que sont nos grandes défaites, c'est à Paris. C'est ici qu'on s'efforce de faire de nous une nation de sceptiques, c'est-à-dire une nation d'impuissants. Chaque progrès du matérialisme est une victoire gagnée par les ennemis de la France et de l'influence française. Les missionnaires auront beau prêcher la croisade nouvelle, la croi-

sade des écoles d'Orient : les écoles de Paris tueront les écoles d'Orient, à moins que, par une réaction heureuse, les écoles d'Orient ne nous ramènent aux vraies traditions de notre race.

LE MÊME.

Dieu dans la famille.

Il est une coutume qu'on retrouve encore chez plusieurs peuples, principalement dans le nord de l'Europe, et qui contribue puissamment à relever le sentiment religieux et à entretenir l'esprit de famille : c'est de rassembler autour de soi ses enfants et ses serviteurs après le travail du jour, et sans appareil, sans fausse solennité, de leur distribuer des avertissements et des conseils en prononçant le nom de Dieu. Cet usage, dans une famille bien unie, n'a rien que de simple et de touchant. Nous sommes si dissipés et si affairés au dehors, que nous devons souhaiter avec ardeur de conserver un peu de gravité au foyer domestique. Malheureux est le père qui a perdu le droit de parler de Dieu avec dignité au milieu de ses enfants.

LE MÊME.[1]

Souvenirs du premier âge.

Je suis l'homme du calme et des visions chastes :
L'air du ciel gonfle mes poumons.
Dans un repli des mers éclatantes et vastes,
Dieu m'a fait naître au flanc des monts.

La première rumeur qui me vint aux oreilles
Ne fut pas le sanglot humain ;

(1) Il serait facile de multiplier les citations chrétiennes de J. Simon, qui n'est pas d'ailleurs hostile au catholicisme. On se rappelle la grande part qu'il a prise à la campagne anti-esclavagiste du Cardinal Lavigerie et le zèle avec lequel il a défendu en plusieurs circonstances les intérêts du clergé et des religieux. C'est à ce point que les radicaux le qualifiaient déjà de jésuite et d'ultramontain. D'autres faits malheureusement obligent à ranger J. Simon dans la catégorie des libres-penseurs. Ce caractère de versatilité se retrouve très souvent chez les hommes naturellement sensibles et généreux, qui ne sont pas franchement catholiques. — Quoi qu'il en soit, nous nous associons de grand cœur aux espérances exprimées par Vedrenne : « M. Simon en avançant en âge, dit-il, se rapproche de plus en plus, et par toutes ses sympathies, de la vérité religieuse, c'est-à-dire de l'Eglise catholique. Cette vérité, qu'il ne fait qu'entrevoir à travers ses préjugés de philosophe déiste et d'universitaire, lui inspire un attrait qui le subjugue. Il aime à la défendre avant même de la bien connaître ; il l'a fait souvent et avec éclat, malgré les récriminations de ses ennemis et de ses amis. S'il vit encore de longues années, il est probable que sa clarté, sa beauté, le frapperont de plus en plus : comme les Maine de Biran, les Royer-Collard, les Cousin, il en deviendra le disciple après en avoir été le champion. »

Et l'aube m'a nourri de ses larmes vermeilles
Que je recueillais dans ma main.

Je me suis abreuvé dans l'urne universelle
D'un amour immense et pieux.
Car je viens d'un pays où tout chante et ruisselle,
Flots des mers et rayons des cieux.

Ce monde où j'ai vécu n'a point quelques coudées,
On ne le trouve en aucun lieu ;
C'est l'empire infini des sereines idées,
Et calme, on y rencontre Dieu.

LECONTE DE LISLE.[1]

Apologie de l'Église, de ses Évêques et de ses religieux.

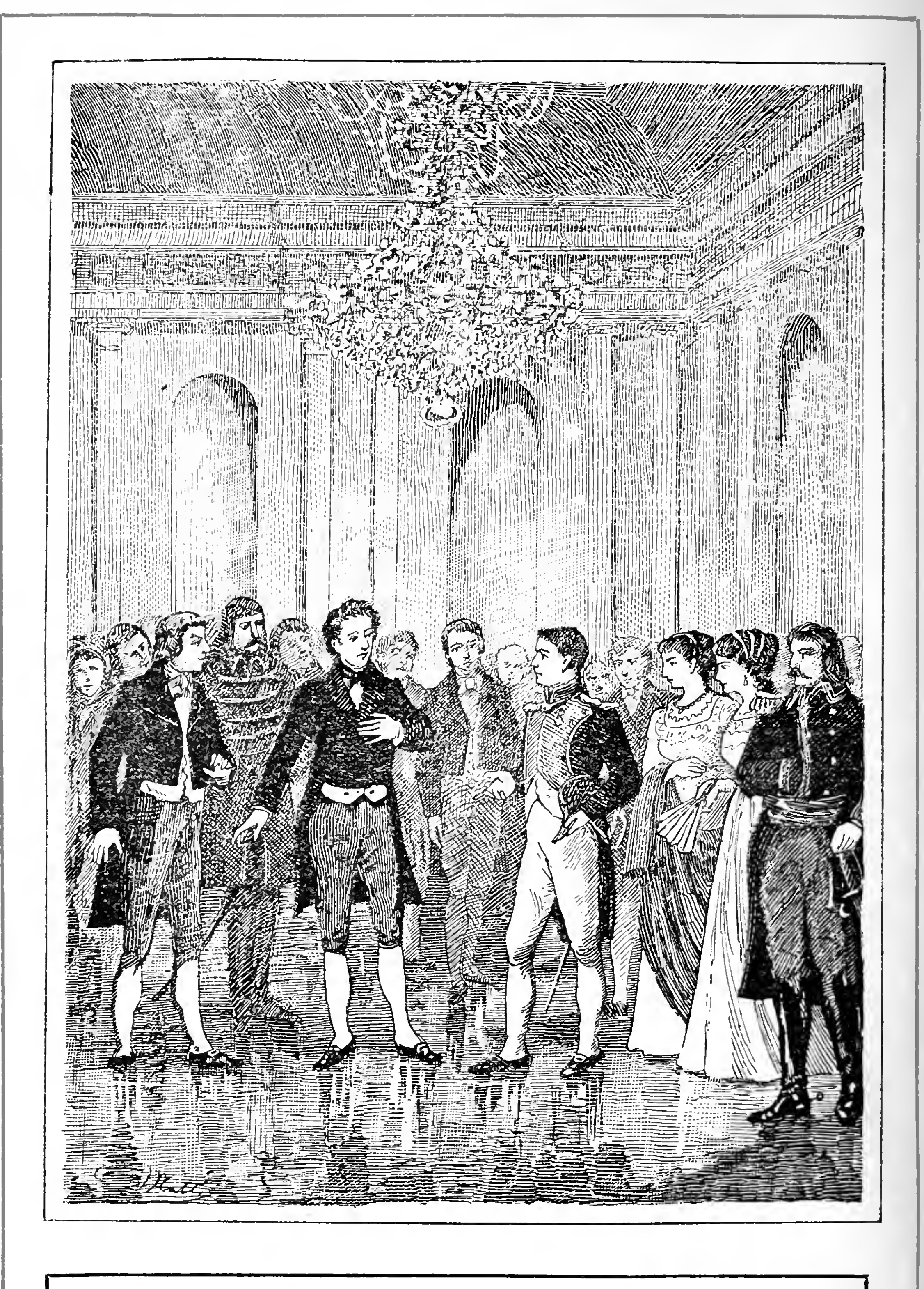
En 1789, trois sortes de personnes, les ecclésiastiques, les nobles et le roi, avaient dans l'Etat la place éminente avec tous les avantages qu'elle comporte : autorité, biens, honneurs, ou, tout au moins, privilèges, exemptions, grâces, pensions, préférence et le reste. Si depuis longtemps ils avaient cette place, c'est que pendant longtemps ils l'avaient méritée. En effet, par un effort immense et séculaire, ils avaient construit tour à tour les trois principales assises de la société moderne.

Des trois assises superposées, la plus ancienne et la plus profonde était l'ouvrage du clergé : pendant douze cents ans et davantage, il y avait travaillé comme architecte et comme manœuvre, d'abord seul, puis presque seul.

Au commencement, pendant les quatre premiers siècles, il avait fait la religion et l'Église : pesons ces deux mots pour en sentir tout le poids.

D'une part, dans un monde fondé sur la conquête, dur et froid comme une machine d'airain, condamné par sa structure même à détruire chez ses sujets le courage d'agir et l'envie de vivre, il avait annoncé « la bonne nouvelle, » promis « le royaume de Dieu, » prêché la résignation tendre aux mains du Père céleste, inspiré la patience, la douceur, l'humilité, l'abnégation, la charité, ouvert les

(1) Devons-nous dire que Leconte de Lisle, un poète breton pourtant, a proscrit du recueil de ses œuvres ces belles stances, inspirées par la foi de sa jeunesse ? Quel dommage que cet écrivain d'un talent réel et original ait pris en horreur la sainte Eglise, le Pape, le moyen-âge, les mystères mêmes de notre religion, dont il est devenu l'adversaire déclaré, parfois violent !...



Napoléon Ier félicite Chateaubriand
dans une soirée que son frère Lucien donnait aux Tuileries. (Page 135.)

seules issues par lesquelles l'homme étouffé dans l'ergastule romain pouvait encore respirer et apercevoir le jour : voilà la religion. D'autre part, dans un État qui peu à peu se dépeuplait, se dissolvait et fatalement devenait une proie, il avait formé une société vivante, guidée par une discipline et des lois, ralliée autour d'un but et d'une doctrine, soutenue par le dévouement des chefs et l'obéissance des fidèles, seule capable de subsister sous le flot des barbares que l'empire en ruine laissait entrer par toutes ses brèches : voilà l'Église.

Sur ces deux premières fondations, il continue à bâtir, et, à partir de l'invasion, pendant plus de cinq cents ans, il sauve ce qu'on peut encore sauver de la culture humaine. Il va au devant des barbares ou les gagne aussitôt après leur entrée ; service énorme ; jugeons-en par un seul fait. Dans la Grande-Bretagne, devenue latine comme la Gaule, mais dont les conquérants demeurèrent païens pendant un siècle et demi, arts, industrie, société, langue, tout fut détruit ; d'un peuple entier massacré ou fugitif, il ne resta que des esclaves ; encore faut-il deviner leurs traces ; réduits à l'état de bêtes de somme, ils disparaissent de l'histoire. Tel eût été le sort de l'Europe si le clergé n'eût promptement charmé les brutes farouches auxquelles elle appartenait... Sur tout le territoire, le clergé garde et agrandit ses asiles pour les vaincus et pour les opprimés.

D'autre part, parmi les chefs de guerre aux longs cheveux, à côté des rois vêtus de fourrures, l'évêque mitré et l'abbé au front tondu siègent aux assemblées ; ils sont les seuls qui tiennent la plume, qui sachent discourir. Secrétaires, conseillers, théologiens, ils participent aux édits, ils ont la main dans le gouvernement, ils travaillent par son entremise à mettre un peu d'ordre dans le désordre immense, à rendre la loi plus raisonnable et plus humaine, à rétablir ou à maintenir la piété, l'instruction, la justice, la propriété et surtout le mariage. Certainement on doit à leur ascendant la police telle quelle, intermittente, incomplète, qui a empêché l'Europe de devenir une anarchie Mongole.

Cependant, dans ses églises et dans ses couvents, le clergé conservait les anciennes acquisitions du genre humain, la langue latine, la littérature et la théologie chrétiennes, une portion de la littérature et des sciences païennes, l'architecture, la sculpture, la peinture, les industries qui donnent à l'homme le pain, le vêtement et l'habitation, surtout la meilleure de toutes les acquisitions humaines... je veux dire l'habitude et le goût du travail.

Dans les campagnes dépeuplées par le fisc romain, par la révolte

dès Bagaudes, par l'invasion des Germains, par les courses des brigands, le moine bénédictin bâtit sa cabane de branchages parmi les épines et les ronces; autour de lui, de grands espaces jadis cultivés ne sont plus que des halliers déserts. Avec ses compagnons, il défriche et construit; il domestique les animaux demi-sauvages, établit une ferme, un moulin, une forge, un four, des ateliers de chaussures et d'habillement. Selon sa règle, chaque jour il lit pendant deux heures; sept heures durant il travaille de ses mains, et il ne mange, il ne boit que le strict nécessaire. Par son travail intelligent, volontaire, exécuté en conscience et conduit en vue de l'avenir, il produit plus que le laïque. Par son régime sobre, concerté, économique, il consomme moins que le laïque. C'est pourquoi, là où le laïque avait défailli, il se soutient et même il prospère.

Il recueille les misérables, les nourrit, les occupe, les marie; mendiants, vagabonds, paysans fugitifs affluent autour du sanctuaire. Par degrés leur campement devient un village, puis une bourgade : l'homme laboure dès qu'il peut compter sur la récolte, et devient père de famille sitôt qu'il se croit en état de nourrir ses enfants. Ainsi se forment de nouveaux centres d'agriculture et d'industrie, qui deviennent aussi des centres nouveaux de population.

Au pain du corps, ajoutez celui de l'âme, non moins nécessaire; car avec les aliments, il fallait encore donner à l'homme la volonté de vivre, ou tout au moins la résignation qui lui fait tolérer la vie... Par ses innombrables légendes de saints, par ses cathédrales et leur structure, par ses statues et leur expression, par ses offices et leur sens encore transparent, le clergé a rendu sensible « le royaume de Dieu », et dressé le monde surnaturel au bout du nôtre, comme un magnifique pavillon d'or au bout d'un enclos fangeux. C'est dans ce monde doux et divin que se réfugie le cœur attristé, affamé de mansuétude et de tendresse... Doctrine divine, d'un prix inestimable, sous le régime universel de la force brutale... Pendant plus de douze siècles, le clergé en a nourri les hommes, et, par la grandeur de sa récompense, on peut estimer la profondeur de leur gratitude.[1]

TAINE.

(1) Quels aveux l'évidence de la vérité n'arrache-t-elle pas parfois aux libres-penseurs! Un évêque ne pourrait faire un plus magnifique éloge de l'action bienfaisante du Clergé à la suite de l'invasion des barbares et pendant le moyen-âge.



Le vrai progrès conduit à la religion.

Rien n'est plus faux que le rêve de certaines personnes qui, cherchant à concevoir l'humanité parfaite, la conçoivent sans religion. Au contraire, supposons une planète habitée par une humanité dont la puissance intellectuelle, morale, physique, soit double de celle de l'humanité terrestre, cette humanité-là serait au moins deux fois plus religieuse que la nôtre. Je dis « au moins », car il est probable que l'augmentation de la capacité intellectuelle ne se ferait pas selon la simple proportion directe. Supposons une humanité dix fois plus forte que la nôtre, cette humanité-là serait infiniment plus religieuse. Il est même probable qu'à ce degré de sublimité, dégagé de tout souci matériel et de tout égoïsme, doué d'un tact parfait et d'un goût divinement délicat, voyant la bassesse et le néant de tout ce qui n'est pas le vrai, le bien ou le beau, l'homme serait uniquement religieux, plongé dans une perpétuelle adoration, roulant d'extases en extases... L'égoïsme, en effet, qui donne la mesure de l'infériorité des êtres, décroît à mesure qu'on s'éloigne de l'animal. Un être parfait ne serait plus égoïste; il serait tout religieux. Le progrès aura donc pour effet d'agrandir la religion, et non de la détruire ou de la diminuer.

Renan.[1]

La sœur de charité.

Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile.
Là, des femmes portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit longtemps dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre,
Et vers l'infortuné s'élançant des autels,

(1) Voici encore un double témoignage, en faveur de la religion, que nous recueillons dans les œuvres de cet impie : « Dans les moments d'ennui et d'abattement, quand l'âme blasée par la vulgarité du monde moderne, cherche dans le passé la noblesse qu'elle ne trouve plus dans le présent, rien ne vaut la *Vie des Saints*. »

« J'ai reçu mon éducation dans un petit collège d'excellents prêtres, qui m'apprirent le latin à l'ancienne manière, c'était la bonne.. Ils cherchaient par-dessus tout à former d'honnêtes gens. Leurs leçons de bonté et de moralité, qui me semblaient la dictée même du cœur et de la vertu, étaient inséparables du dogme qu'ils enseignaient. Le fait est que... je n'ai connu que de bons prêtres. »

Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels :
O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un triste séjour où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins,
Du chanvre salutaire entourent les blessures,
Et réparent leur lit témoin de leurs tortures;
De la charité même elles semblent l'image,
Et les infortunés, que leur bonté soulage,
Sentent, avec l'espoir revenu dans leur cœur,
Ce que peut la vertu pour calmer la douleur.

E. Legouvé.

Les joies du travail.

Dieu nous a imposé de bien rudes épreuves sur cette terre, mais il a créé le travail : tout est compensé. Les larmes les plus amères tarissent, grâce à lui. Consolateur sérieux, il promet toujours moins qu'il ne donne; plaisir sans pareil, il est encore le sel des autres plaisirs. Tout vous abandonne, la gaieté, l'esprit, l'amour; lui, il est toujours là et les profondes jouissances qu'il vous procure ont toute la vivacité des enivrements de la passion avec tout le calme des plaisirs de la conscience.

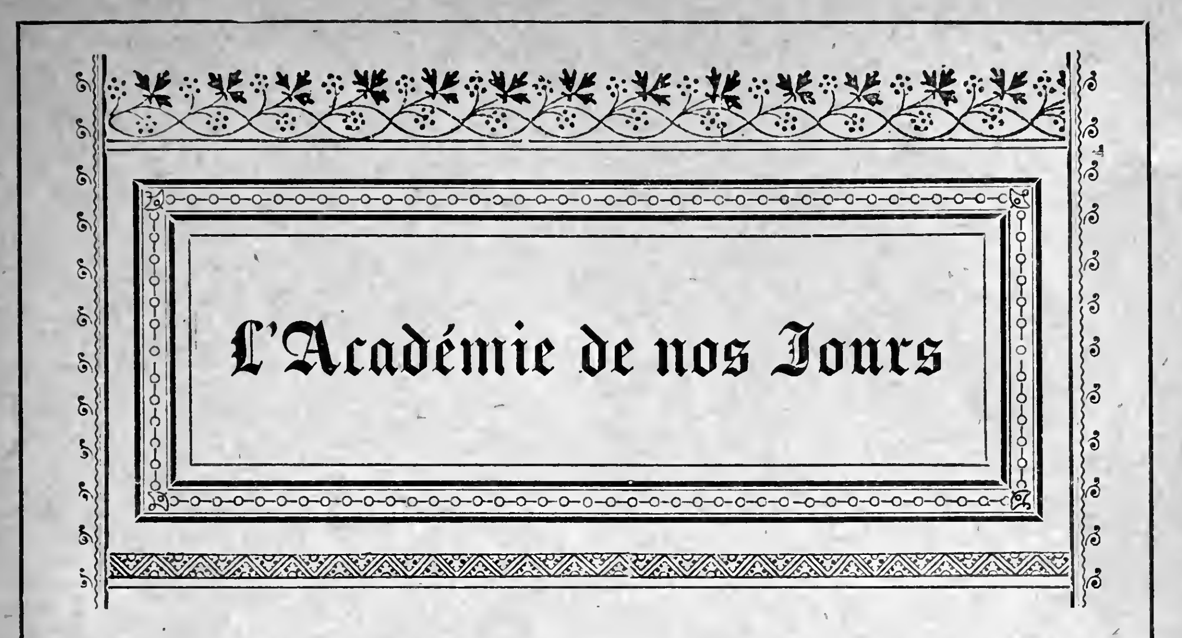
Le même.

Science ou prière?

Je ne crains pas de le dire, si j'étais absolument forcé de choisir pour un enfant entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier; car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émanent toute lumière, toute justice et toute bonté.

Le même.





L'Académie de nos Jours



ICI s'arrête notre tâche. Comme nous l'avons dit en commençant, un sentiment de haute convenance ne nous permet pas de faire l'éloge des Immortels qui occupent actuellement les fauteuils académiques, surtout en ce qui concerne leurs croyances religieuses. Nous nous bornerons à citer un court extrait des œuvres de plusieurs d'entre eux. Mais auparavant, il nous semble à propos de reproduire le jugement porté naguère par chacun des Académiciens sur une de nos plus pures gloires françaises et catholiques, la vierge de la Lorraine, l'immortelle Jeanne d'Arc.

En 1887, un journaliste eut l'ingénieuse idée de faire circuler, parmi les membres de l'Académie, un album destiné à recueillir leur appréciation sur Jeanne d'Arc, ou du moins une pensée, un texte sur l'illustre héroïne. L'excellent esprit dont presque toutes ces citations sont empreintes, donne une idée bien avantageuse des sentiments qui animent leurs auteurs ; il éclaire d'un jour nouveau et très favorable le point de vue qui n'a cessé de nous occuper dans tout cet ouvrage. C'est à peine si, parmi ce grand nombre d'appréciations, — toujours mesurées, souvent élogieuses, — il perce deux ou trois phrases mal sonnantes pour les oreilles chrétiennes, ou hostiles à la sainte Eglise.

I. — L'ACADÉMIE ET JEANNE D'ARC.

BOISSIER.

CE qui me frappe le plus chez Jeanne d'Arc, c'est de voir à quel point, dans ses propos comme dans sa conduite, elle unit le bon sens à l'inspiration, la raison et la finesse à l'enthousiasme. Nous la reconnaissons ; elle est bien de notre race et de notre sang, Française par les qualités de son esprit autant que par son amour pour la France.

DURUY.

A la grande Française
Un de ses plus fervents admirateurs.

CUVILLIER-FLEURY.

C'est aux œuvres de sculpture inspirées à la princesse Marie d'Orléans, seconde fille du roi Louis-Philippe et duchesse de Wurtemberg, que se rattache pour moi le souvenir de Jeanne d'Arc, l'héroïne française. Je lui reste fidèle.

LE DUC D'AUMALE.

« Mes bons amis, je suis trahie. Priez Dieu pour moi, car je ne pourrai plus servir le noble royaume de France. »

Dernières paroles adressées par Jeanne au peuple de Compiègne, le 23 mai 1430, au moment où elle sortait pour dégager la place.

NISARD.

Pour un vieux Français, né entre les dates d'Austerlitz et d'Iéna, au son des cloches des *Te Deum*, ce n'est pas un médiocre adoucissement des tristesses de la vieillesse que de voir refleurir dans la France d'aujourd'hui le culte de la grande libératrice de la France de nos pères, et d'avoir à écrire son nom parmi les noms des fidèles dans un recueil consacré à la gloire de Jeanne d'Arc.

BERTRAND.

Pauvre Jeanne! ceux dont l'admiration voudrait te voir renaître, y ont-ils bien pensé? On ne te brûlerait pas, mais on t'interviewerait; on te raillerait et on ne te suivrait pas.

SULLY-PRUDHOMME.

Tu règnes sur les cœurs par une royauté
Que pourrait t'envier la trop fameuse Hélène,
Bergère! sous l'armure et le sarrau de laine
Plus forte par l'honneur qu'elle par la beauté;
Et nulle vierge aux cœurs n'a su, depuis Marie,
Inspirer un amour ancré dans plus de foi,
Plus tendre et plus pieux que le nôtre pour toi,
O Jeanne! car t'aimer c'est aimer la patrie.

MÉZIÈRES.

Si tu ressuscitais, ô ma bonne Lorraine,
Tu conduirais au feu, par les monts, dans la plaine,
Nos jeunes bataillons, vengeurs de leurs aînés,
Et, bravant les périls contre toi déchaînés,
Tu te rappellerais que Metz était pucelle
Et qu'elle attend de toi sa liberté nouvelle.
Délivre-la d'un joug sous lequel on languit,
Rends-lui son passé pur et change en jour sa nuit.

HERVÉ.

Sainte Geneviève est la patronne de Paris : Jeanne d'Arc, si elle était canonisée, devrait être la patronne de la France. En elle se sont incarnées la foi religieuse, la foi monarchique, la foi nationale.

PASTEUR.

La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. La vie de Jeanne d'Arc en est la preuve sublime.

RENAN.

Vitalité antique, profonde, inépuisable de l'esprit national français : voilà notre dogme patriotique. Qui le prouve mieux que la bonne Lorraine Jeanne d'Arc?

VICTORIEN SARDOU.

On s'est figuré longtemps Jeanne d'Arc blonde. Or, on a d'elle une lettre à Dunois, munie de son cachet de cire, et scellée, suivant l'usage du temps, avec un de ses cheveux, et ce cheveu est noir.

CHERBULIEZ.

Pourquoi demander sa canonisation, qu'on n'obtiendra jamais? (Quoiqu'elle causât avec les saints, Jeanne n'était pas une sainte) : elle était Jeanne la bonne Française.[1]

ROUSSET.

J'en demande pardon à mon confrère, je la tiens pour sainte et très sainte, justement parce qu'elle a été bonne Française.

(1) Nous maintenons cette sentence qui contient une ineptie, avec une injure à la piété de Jeanne d'Arc, parce que la citation suivante en fait bonne justice.

COPPÉE.

... Et la vierge, entraînant la foule tout entière,
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint aux champs des morts.
Or, Monsieur saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière,
Et, quand elle arriva dans le lieu de repos,
Les croix que l'on avait, pour les nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées
Par miracle soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.
Alors Jeanne, aux chrétiens à ses pieds prosternés,
Répéta simplement : « Armez-vous et venez!
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance,
Et la grande pitié du royaume de France. »

MAXIME DU CAMP.

L'esprit est ce qu'il y a de plus bête au monde; Voltaire l'a prouvé en écrivant la *Pucelle.*

PAILLERON.

On a brûlé Jeanne d'Arc et on l'a expliquée. Les Anglais en ont fait une martyre et les savants une hystérique. J'aime mieux les Anglais.

GRÉARD.

J'admire le courage et la foi de Jeanne d'Arc; ses larmes me touchent. L'héroïsme sans défaillance serait-il une vertu?

HALÉVY.

La Pucelle! C'est Voltaire qui est l'auteur de cette lamentable et lugubre facétie de dix mille vers! Et *Candide* est de la même main! Comment le même homme peut-il avoir tant et si peu d'esprit! Allons, décidément, par certains côtés, nous valons mieux que nos pères. Nous aimons la France d'un cœur plus droit et plus sûr. S'il y avait un Voltaire aujourd'hui, jamais l'idée ne lui viendrait d'écrire la *Pucelle!*

XAVIER MARMIER.

Jeanne d'Arc outragée par Voltaire a été glorifiée par un grand poète allemand et un grand poète anglais : Schiller et Southey. Triple honte pour Voltaire.

OCTAVE FEUILLET.

Si Jeanne, au dernier des jours, était appelée à prononcer entre Cauchon qui l'a envoyée au bûcher et Voltaire qui l'a chantée, ce serait à Cauchon qu'elle pardonnerait.

E. LEGOUVÉ.

Si Voltaire avait eu de l'esprit, il aurait fait de la *Pucelle* un poème épique, et de la *Henriade* un poème comique. Pour parler d'Henri IV, il fallait la plume de l'Arioste ; pour parler de Jeanne d'Arc, la plume du Tasse.

DOUCET.

Jeanne d'Arc et Napoléon !
A quatre siècles de distance,
Ont, tous les deux, sauvé la France ;
Qui ne s'en souvient pas ? dit-on.
— Reste, César, sur ta colonne,
La haine en vain l'ébranlera.
— Et toi, que Dieu même inspira,
Douce vierge, au cœur de lionne,
Parmi les saintes qu'il couronne,
Demain le Ciel te recevra !

MGR PERRAUD.

Le corps de Jeanne, réduit en cendres, a été jeté à la Seine. Dans leur rage aveugle, ses ennemis lui ont fait une sépulture qu'envieraient les conquérants les plus illustres. Les flots de l'Océan vont partout, et Jeanne a son tombeau grand comme le monde.

AUGIER.

Jeanne d'Arc, que l'Église n'a pas canonisée, reste la sainte de la patrie.

LABICHE.

Dieu nous enverra-t-il jamais une Jeanne d'Arc alsacienne ?

DE LESSEPS.

Cette Jeanne sera la France pacifique.

ROUSSE.

Bientôt, à quelques pas de la statuette pensive et chétive de Jeanne d'Arc va s'élever la statue colossale de Gambetta. Les contemporains ont une mesure, la postérité en a une autre.

J. SIMON.

Elle est le peuple dans sa faiblesse et dans sa force, dans sa foi et dans sa clairvoyance; elle part des derniers rangs, elle triomphe au nom de Dieu et de la France, et elle disparaît sur un bûcher entre le ciel et la terre, éternel objet d'admiration, de pitié et d'amour.

OLIVIER.

La jeune fille inspirée qui, pour délivrer la patrie, court au champ de bataille, c'est la vision même de la France; elle doit être un soldat, le soldat de Dieu, comme a dit Shakespeare; si elle préférait les fuseaux pacifiques dédaignés par Jeanne, la générosité, la civilisation, la justice et la liberté disparaîtraient du monde.

LÉON SAY.

Quand la patrie est malheureuse, il reste aux Français une consolation. Ils se souviennent qu'il est né une Jeanne d'Arc et que l'histoire se recommence.

DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER.

Jeanne d'Arc est une figure unique dans notre histoire. Sainte Clotilde meurt dans un douloureux mais glorieux veuvage, auprès du tombeau de saint Martin. Sainte Geneviève achève sa longue carrière au milieu des bénédictions du peuple, près de Saint-Denis; Jeanne, obéissant à la voix de ses saintes, quitte son village, relève les cœurs abattus, console la grande pitié qui était au royaume de France, chasse l'étranger; acclamée par une armée, par tout un peuple, elle arrive au sommet des gloires humaines; sa mort vient y ajouter la grandeur que donnent la souffrance et le malheur; trahie, abandonnée, elle périt sur un bûcher, au milieu des cris de haine de ceux qu'elle

avait vaincus; ses cendres sont jetées au vent : il ne devait plus rien rester d'elle ici-bas, qu'un peuple sauvé et une impérissable mémoire.

DUC DE BROGLIE.

A l'image de la Pucelle, l'épée nue au poing :

Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

Ces vers sont de Melle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, qui a publié ses *Essais*. Le souvenir de la vierge d'Orléans n'en a pas, je crois, inspiré de plus touchants. Ce n'était pourtant pas le doute de Montaigne qui pouvait apprendre à apprécier la foi de Jeanne d'Arc.

TAINE.

Douce France! dit Roland en mourant : par ce substantif féminin, on aperçoit la France comme une mère tendre et triste. Même sentiment, à plusieurs reprises, dans Jeanne d'Arc. Les érudits ont remarqué que ce mot nous est propre; il exprime la nuance originale de notre patriotisme.

DE MAZADE.

Jeanne d'Arc est la sainte de la France, sainte par la foi et par l'héroïsme, par le dévouement et la pureté. Elle fut un jour l'âme de la patrie, elle reste la poésie de l'histoire.

A. DUMAS.

Je crois qu'en France tout le monde pense de Jeanne d'Arc ce que j'en pense moi-même : Je l'admire, je la regrette, et je l'espère.

LECONTE DE LISLE.

Jeanne d'Arc, la *bonne Lorraine* au cœur héroïque, a été lâchement trahie par la royauté et brûlée vive, comme sorcière, hérétique et relapse.

CARO.

Une école moderne attribue à une date récente l'idée de la patrie. Peut-on soutenir qu'elle n'existait pas déjà depuis plusieurs années, avant le 30 mai 1431, qui est le jour où Jeanne d'Arc mourut pour

cette idée? Qu'étaient-ce que *ses voix* qu'elle entendait encore sur son bûcher, sinon l'expression même, la plus touchante et la plus authentique, de la conscience de la France?[1]

2. — CHOIX DE CITATIONS.

Débuts de Lacordaire à Notre-Dame.



ACORDAIRE se soumit du fond de l'âme, Lamennais des lèvres seulement, en laissant échapper dès le premier jour les grondements d'un cœur irrité. Par un contraste que personne n'avait prévu, celui qui sut modérer son ressentiment fut l'ardent jeune homme connu seulement par la verve impétueuse de quelques écrits. Le docteur émérite, dont toutes les paroles tombaient avec la majesté d'un oracle, ne trouva pas dans la responsabilité d'une gloire acquise et d'une vie entière à démentir la force de dominer un jour de ressentiment.

Rien n'attache une âme généreuse comme le malheur. Il était particulièrement dur à Lacordaire d'abandonner M. de Lamennais dans sa disgrâce. Il le suivit dans sa retraite de Bretagne, s'attachant à lui pour le calmer et le retenir. Le jour vint pourtant où, tout effort étant impuissant, il fallut partir pour ne pas être entraîné dans la révolte qui allait éclater. Le temps n'avait rien enlevé à la douleur de cet instant suprême lorsque, trente ans après, Lacordaire le décrivait lui-même dans ces termes d'une vivacité poignante :

« Des nuages terribles, dit-il dans ses *Souvenirs*, passaient et repassaient sur ce front déshérité de la paix. Des paroles entrecoupées et menaçantes sortaient de cette bouche qui avait exprimé l'onction de l'Evangile. Il me semblait parfois que je voyais Saül; mais nul de nous n'avait la harpe de David pour calmer ces soudaines irruptions de l'esprit mauvais... Je quittai la Chênaye seul, à pied, pendant que

(1) Les citations qui précèdent sont seulement au nombre de trente-huit. Des quarante Immortels, deux n'ont pas manifesté leur sentiment sur Jeanne d'Arc. L'un est de Viel-Castel, alors gravement malade et qui a exprimé ses regrets de ne pouvoir s'associer à ses confrères ; l'autre est John Lemoinne, journaliste dont la jeunesse s'est passée en Angleterre et dont les opinions irréligieuses sont bien connues : ce dernier s'est refusé à participer aux hommages rendus avec tant d'unanimité par l'Académie à l'héroïne française.

Des quarante académiciens nommés ci-dessus, sept sont morts au moment où nous écrivons ces lignes : Cuvillier-Fleury, de Viel-Castel, Caro, Nisard, Labiche, Augier et Feuillet. Ils ont été remplacés par Claretie, Jurien de la Gravière (décédé lui-même en 1892), Othenin d'Haussonville, de Vogüé, Meilhac, de Freycinet et Julien Viaud (connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme de Pierre Loti).

M. de Lamennais était à la promenade qui suivait ordinairement le dîner. A un certain point de ma route, je l'aperçus à travers le taillis avec ses jeunes disciples. Je m'arrêtai, et, regardant une dernière fois ce malheureux grand homme, je continuai ma route sans savoir ce que j'allais devenir et ce que me vaudrait de Dieu l'acte que j'accomplissais. »

« Un homme a toujours son heure, ajoutait Lacordaire : il suffit qu'il l'attende et qu'il ne fasse rien contre la Providence. » Cette heure sonna pour lui au moment même où il rentrait dans Paris seul, ayant brisé ses amitiés de la veille, mais resté suspect à ses anciens supérieurs. La seule porte qui s'entr'ouvrit devant lui fut celle d'une modeste chapelle de collège, où on lui permit de commenter le catéchisme pour des écoliers. Après quelques leçons, l'archevêque fut averti que l'auditoire, attiré par un enseignement original, grossissait à vue d'œil, et que la petite chapelle ne pouvait plus le contenir. La foule n'encombrait pas alors les églises. Séduit, bien qu'un peu effrayé de ce résultat inattendu, le prélat, par une de ces inspirations que donne quelquefois la charge d'âmes, se décida, malgré l'avis de ses plus sages conseillers, à ouvrir la première chaire de Paris à ce pénitent de génie, dont la persévérance ne semblait pas encore certaine.

Depuis le jour où les masses populaires en délire avaient profané ses parois, la vieille cathédrale n'avait pas revu tant de visages humains rassemblés que la première fois où Lacordaire y dut paraître. On accourait avec un mélange de curiosité et d'effroi pour être témoin de la résipiscence ou de l'obstination du prêtre démocrate. Ce prêtre était sorti du siècle nouveau et passait pour l'aimer encore. Il avait partagé ses illusions : en comprendrait-il la souffrance? Lacordaire croyait le pouvoir et voulait le tenter : ce furent la force et l'attrait de son enseignement. A ses yeux, la maladie avait un nom et une cause qu'il définissait en deux mots : « La vieille société, disait-il, a péri parce que Dieu en avait été chassé; la nouvelle est souffrante parce que Dieu n'y est pas suffisamment entré. » Faire entrer Dieu dans la société moderne, c'était là le remède. Lacordaire n'avait pas l'orgueil de croire qu'une telle gloire appartînt à un seul homme; mais il croyait possible d'y concourir....

Le dogme exposé, non dans ses mystères intimes, mais dans ses rapports avec les besoins et l'histoire de l'humanité ; dessiné pour ainsi dire du dehors par ses arêtes extérieures, et çà et là pourtant de grands jours ménagés pour que le regard pût plonger dans ses profondeurs; des assimilations saisissantes; peu de textes de l'Ecriture sainte, mais d'une application lumineuse et inattendue; beaucoup d'allusions aux

souvenirs de la vie ou de l'éducation communes, depuis ceux de l'antiquité classique jusqu'à ceux de la France révolutionnaire et impériale; une grandeur constante dans les pensées; de loin en loin une locution familière, un néologisme contemporain qui avait pour effet de reposer l'auditeur novice en théologie et de lui causer le même plaisir que fait au voyageur en pays lointain l'accent subitement reconnu du lieu natal; parfois enfin des élans de sensibilité, des retours sur sa jeunesse infidèle, des appels du cœur, comme le cri du pâtre qui rappelle la brebis qui s'égare : de cet ensemble résultait la prédication la plus féconde en contrastes, la plus inattendue dans ses saillies, la mieux faite pour enlever la foule, la plus impossible à prévoir et à imiter qui fût jamais. L'effet était immense. La parole sainte semblait sortir de l'église et venir, comme aux jours du Christ, chercher les péagers au milieu du bruit de leurs affaires ou de leurs fêtes. Le christianisme, que cette génération croyait si éloigné d'elle, reparaissait à côté d'elle et à sa portée; elle en retrouvait l'empreinte effacée sous ses coutumes, ses monuments et ses lois; et elle s'écriait comme le pèlerin de la Bible sortant de son sommeil : Vraiment Dieu était ici, et je ne le savais pas!

Sur la jeunesse surtout l'impression était profonde. Ce qui la séduisait, ce n'était pas seulement la nouveauté d'une prédication pleine d'espérance qui ne la condamnait pas comme d'autres à tenter vers un passé peu regretté un retour chimérique; c'était aussi de retrouver en l'écoutant un accord entre tous les sentiments généreux dont cet âge sent le besoin, et qui se rencontre si rarement dans les pays déchirés par les troubles civils....

Nous étions là, divisés dès l'enfance de préoccupations et d'habitudes : ceux-ci amenés à l'église par une foi héréditaire, ceux-là par un doute curieux; les uns ayant appris à lire dans les fastes des Croisades, les autres dans les bulletins de la République et de l'Empire; d'autres enfin, les moins nombreux, mais non les moins convaincus, dans la charte et dans les premiers monuments de l'éloquence parlementaire. L'abbé Lacordaire avait des paroles pour chacun de nous, et, nous ramenant tous à un centre commun, nous donnait l'espérance ou l'illusion de l'unanimité. Sous cette touche forte et variée, amour de Dieu, de la patrie et de la liberté, gloire et éloquence, noblesse des souvenirs et bienfaits de l'égalité, passé et présent de l'Eglise et de la France, tout vibrait ensemble dans les cœurs, et de chacun de ces nobles objets montait vers le ciel un même enthousiasme, comme les gerbes diversement colorées d'une seule lumière.

A. DE BROGLIE.

Poésie de la mort.

La mort a été vivifiée par ces légendes; elle a été glorifiée souvent mieux que la vie par les plus grands artistes et les plus éloquents écrivains ; elle est encore poétisée par divers anciens usages et diverses croyances.

Poétiques sont les présages qui, en différents lieux, annoncent son approche : le cri strident du grillon, le chant plaintif d'un oiseau, le tintement d'une cloche invisible, parfois une voix inconnue qui appelle le malade, parfois une blanche figure qui fait le tour de sa maison, ou la chute de son portrait, ou la fracture d'un arbre dans son jardin.

Dans ma chère province de Franche-Comté, on explique par une douce pensée la prolongation d'une agonie. Quels que soient la faiblesse et l'épuisement du malade, si un tendre regard reste fixé sur lui, ce regard le tient attaché à la vie. Tant qu'il voit la sincère douleur de ceux qu'il aime, on se persuade qu'il ne peut mourir.

Comme un signe de sa nature immortelle, on dépose dans le cercueil du défunt des branches de romarin, cette plante vivace qui, dans sa dessication, ainsi que dans sa fraîcheur, exhale un doux parfum.

Comme un signe de sa complète renonciation à toutes les choses de la terre, on lui ferme les yeux. Etienne Pasquier se les ferma tranquillement lui-même, après avoir adressé à sa famille ses dernières exhortations et ses derniers adieux.

A la poésie de la mort les traditions populaires associent même les animaux. Les rouges-gorges, disent-elles, ensevelissent sous des feuilles de fraisiers les pauvres enfants égorgés dans la forêt.

Ces braves petits rouges-gorges, ce n'est pas sans raison qu'on les aime et qu'on les protège.

Une légende raconte qu'ils s'en vont loin, bien loin dans la région des pleurs et des grincements de dents, portant à leur bec une goutte d'eau qu'ils laissent tomber sur les bûchers de l'enfer, et c'est la flamme de ces bûchers qui leur rougit la poitrine.

Une autre légende dit que lorsque Notre-Seigneur était sur son Calvaire, le rouge-gorge fut profondément ému de le voir dans son agonie. Il eût voulu, le bon petit oiseau, pouvoir arracher les clous qui transperçaient les pieds et les mains du divin Crucifié. Dans l'espoir de le soulager, il voulait, au moins, lui enlever un des aiguillons de sa couronne d'épines, et il ne réussit qu'à se déchirer la poitrine. Alors un des anges qui planaient autour de la croix lui dit : « Tu seras béni

pour l'œuvre pieuse que tu as tenté d'accomplir : la tache de sang versé restera sur ton sein et sur celui de tes descendants, comme le signe de ton courage; et parce que tu as eu pitié des souffrances du Rédempteur, les hommes auront aussi pitié de toi dans les mauvais jours, et les enfants se réjouiront de te voir... »

On ne peut parcourir nos cimetières de campagne sans une religieuse émotion. Un mur rustique ou une haie d'aubépine les entoure. Nul attelage caparaçonné ne s'arrête à leur porte, nul monument fastueux, nulle pompeuse épitaphe ne les décore. Des tertres de gazon, des croix en bois, avec une date et un nom, quelquefois pas de nom, quelques plantes champêtres et quelques arbustes, rien de plus. Là repose l'honnête laboureur qu'on a vu si longtemps creuser d'une main ferme son sillon; la bonne mère de famille qui a bravement aussi rempli sa tâche, l'aïeul vénéré et l'enfant que l'on regarde comme un petit ange enlevé de ce monde avant d'avoir connu les peines et les périls. Peut-être y a-t-il là, selon l'idée de Gray, des âmes de poètes, des esprits d'orateurs, des mains qui auraient pu tenir le sceptre des empires, des hommes qui seraient devenus célèbres si, pour développer leurs facultés, la fortune et l'éducation ne leur avaient manqué.

N'ont-ils pas été plus heureux dans leur obscurité? Ils reposent dans leur dernière demeure près de la maison où ils ont vécu et ne sont point oubliés. La mort n'a pas rompu les liens qui les unissaient à leur communauté chrétienne. Pendant leur vie, ils se souvenaient de leurs devanciers. On leur garde après leur mort un même fidèle souvenir. On prie pour eux dans l'église, au foyer domestique, et l'on sème des fleurs sur leurs tombes. Au printemps, quand ces fleurs s'épanouissent, quand le gazon du sol funèbre reverdit, quand sur la petite croix en bois gazouille le chardonneret ou la mésange, tout est si riant et si vivant! On dirait une fête de résurrection.

Sur les montagnes couvertes de sapins, la plupart des cimetières sont au bord de la forêt. Le bûcheron qui passe sa vie dans les bois se complaît peut-être dans l'idée de reposer après sa mort sous leurs verts rameaux. Celui qui s'y rend chaque jour, avec sa hache et sa charrette, ne peut manquer de songer à ses prédécesseurs qui dorment là près de lui tandis qu'il continue son labeur, et il s'agenouille sur la fosse de ceux qu'il a aimés.

Les malheureux qui s'enrôlent dans la franc-maçonnerie des libres-penseurs n'ont point ces bons sentiments et n'accomplissent point ces pieux devoirs. Pour eux, cœur et âme, tout meurt avec le corps. Pas une autre vie. Pas de Dieu. Sincèrement je les plains, et ils sont bien

à plaindre. Leur lamentable doctrine les prive des meilleures émotions et des plus doux enseignements. La vie si brève sans avenir, les souffrances imméritées sans les consolations, le triomphe du vice sans le châtiment, la perte des êtres les plus chers sans l'espérance de les revoir, le monde sans son Créateur, l'homme sans la Providence. Quel abîme! quel néant![1]

XAVIER MARMIER.

La foi.

Heureux qui la respecte, et la garde, et l'écoute !
Heureux ceux qui n'ont pas, dans un fatal orgueil,
Repoussé son pouvoir, glorifié le doute !
Car la foi, c'est le phare élevé sur l'écueil.

C'est l'ancre du salut, c'est la clef de la voûte,
Le mot qui nous console au sein de notre deuil ;
L'arbre rafraîchissant planté sur notre route,
L'étoile qui nous luit au-delà du cercueil.

Heureux celui qui prie encor du fond de l'âme
Et qui reporte à Dieu sa joie et sa douleur ;
Heureuse dans sa foi la pauvre vieille femme
Qui se met à genoux, et dit : Seigneur, Seigneur !
Car il prête l'oreille à ce qu'elle réclame,
Et la paix des élus descendra dans son cœur.

LE MÊME.

Les mauvais romans.

Dans une préface éloquente, un peu découragée peut-être, vous paraissez fort attristé de ce qu'aujourd'hui, en Europe, nos romans ne sont pas plus à la mode que notre politique, et que là où nous avons échoué, les Anglais et les Russes réussissent...

Je n'y vois pas, pour mon compte, un grand mal.

L'Europe n'achète plus l'étalage de nos petits libraires?... Tant

(1) *A la Maison*, passim. — Un autre académicien de nos jours a prononcé dans un discours public les belles paroles qui suivent sur la nécessité de la religion et sa puissance pour nous consoler dans nos douleurs :

La religion est indestructible, jamais il n'y aura de peuple sans religion, parce que la religion vivra autant que la douleur, parce que c'est à elle seule que l'homme qui souffre demande une consolation efficace... La lutte pour l'existence nous absorbe tous, tous nous sommes courbés sur un sillon quelconque. Vous qui nous gouvernez, pour le repos de nos cœurs, ne voilez pas les autels, ne voilez pas les sommets sur lesquels on ne sème ni ne moissonne, mais sur lesquels seule se reflète et demeure la lumière qui vient d'en haut.

mieux si le dédain de l'Europe nous débarrasse enfin de nos mauvais romans et de nos romanciers ! tant mieux si l'Europe, qui pendant trop longtemps y a pris tant de plaisir, nous délivre, enfin, de cette littérature banale qui fait du jargon de son éternel « Boulevard » et du patois de son insipide « Tout-Paris » la parodie de notre langue et la mascarade de nos mœurs!... Pourquoi l'Europe, plus frivole que nous, a-t-elle paru pendant si longtemps nous les envier ? pourquoi l'Europe, trouvant que nous avons tant besoin de ses leçons, ne nous envoie-t-elle pas quelquefois ses chefs-d'œuvre ?...

ROUSSE.[1]

Sacrifice et dévouement.

A cette heure où le nom de Dieu est systématiquement biffé dans les livres de nos écoles, il est peut-être opportun de rappeler, par des exemples datant d'hier et d'aujourd'hui, que la vertu n'est pas un vain mot et que notre nation est toujours animée de cette force d'où naissent les actions qui sont l'honneur même de la créature humaine sur laquelle le souffle divin a passé. Puisse ce livre *(La Vertu en France)* faire comprendre aux jeunes gens que, dans la vie, ce qu'il y a de meilleur est encore le sacrifice et le dévouement, sans quoi l'on n'a ni véritable grandeur, ni satisfaction de soi-même.[2]

MAXIME DU CAMP.

Elèves et maîtres.

Il y a dans la jeunesse de tout homme de science, et sans doute de tout homme de lettres, un jour inoubliable où il a connu à plein esprit et à plein cœur des émotions si généreuses, où il s'est senti vivre avec un tel mélange de fierté et de reconnaissance que le reste de son existence en est éclairé à jamais. Ce jour-là, c'est le jour où il s'approche des maîtres à qui il doit ses premiers enthousiasmes, dont le nom n'a cessé de lui apparaître dans un rayonnement de gloire. Voir enfin ces allumeurs d'âmes, comme disait un de nos

(1) Lors de l'expulsion des religieux, en 1880, tout le monde a lu dans les journaux sa célèbre consultation sur le droit de propriété des Congrégations. (Voir tome 38[e] du *Messager du Cœur de Jésus.*) — Un autre académicien de notre temps, E. Hervé, s'est toujours montré l'adversaire courageux, énergique et éloquent de tous les genres de persécution religieuse, laïcisations, expulsions, etc.

(2) Extrait de la préface d'un livre récent de cet académicien. Les lignes qui précèdent et la citation que nous avons reproduite en parlant de Saint-René Taillandier, ne laissent à tout le moins aucun doute sur les croyances de Maxime Du Camp.

confrères, les entendre, leur parler, leur vouer de près, à côté d'eux, le culte secret que nous avions si longtemps gardé dans le silence de notre jeunesse obscure, nous dire leur disciple et ne pas nous sentir trop indignes de l'être! Ah! quel est donc le moment, quelle que soit la fortune de notre carrière, qui vaille ce moment là et qui nous laisse des émotions aussi profondes?

M. Dumas [1] en avait gardé l'ineffaçable souvenir. Pendant que Laplace aimait à causer avec lui de hautes questions de physiologie, l'amitié d'Arago l'introduisait comme répétiteur à l'école polytechnique et Ampère le faisait nommer professeur à l'Athénée.

J'arrivais du fond de ma province quand je l'entendis pour la première fois. Il avait alors quarante-trois ans. J'étais élève de l'Ecole normale. Nous suivions assidûment ses leçons de la Sorbonne. Longtemps avant son arrivée, la salle était pleine, les hauteurs couronnées de groupes d'auditeurs; les derniers arrivés étaient refoulés jusque dans l'escalier. A l'heure sonnante, il apparaissait. Les applaudissements éclataient de toutes parts, des applaudissements comme la jeunesse seule sait en donner. Toute sa personne avait quelque chose d'officiel : habit noir, gilet blanc et cravate noire, il semblait qu'il se présentât devant le public comme devant un juge difficile, presque redoutable.

La leçon commençait. On sentait dès les premiers mots qu'une exposition claire, facile, quoique mûrement étudiée, allait se dérouler. Comme il cherchait à rendre la chimie populaire en France, il voulait à la fois être compris immédiatement de tous ses auditeurs et habituer les réfléchis à l'esprit d'observation. Nulle surcharge dans les détails, quelques idées générales, des rapprochements ingénieux, un choix d'expériences dont l'exécution était irréprochable. Son art consistait, non pas à accumuler les faits, mais à en présenter un petit nombre, en demandant à chacun d'eux toute sa valeur d'instruction. Son respect pour le public était tel que si son préparateur, M. Barruel, laissait échapper la plus petite faute, M. Dumas était presque déconcerté. Autant il se fût imposé à chacun de ses auditeurs pris isolément, autant leur ensemble le dominait. Un jour, M. Dumas, avec ce ton solennel, un peu théâtral qu'il prenait quand il voulait provoquer une plus vive attention, annonce que par le mélange de liquides contenus dans deux verres, qu'il tenait dans les mains, tel résultat allait se produire. Les réactifs étaient impurs : le résultat est tout autre. M. Barruel court au

(1) J.-B. Dumas. (Voir p. 117.

laboratoire et rapporte de nouveaux liquides. M. Dumas recommence : même insuccès, et l'auditoire de sourire. Plein de confusion, M. Dumas, comme pour cacher la rougeur de son visage, saisit un torchon qui était à portée de sa main et essuyant machinalement la table placée devant lui, il murmure à voix basse : « M. Barruel, M. Barruel, vous me rendez la risée du public. »

Tout autre professeur eût gaiement pris son parti de cette légère déconvenue ; mais M. Dumas n'admettait pas le moindre échec dans les expériences de ses leçons si scrupuleusement préparées.

Je ne puis me détacher de ces premières impressions. Elles ont eu sur ma vie une telle influence! C'est au bas de cette chaire que j'ai éprouvé pour M. Dumas les sentiments qu'il avait éprouvés lui-même pour les grands maîtres de sa jeunesse. Cette éloquence émue, cette raison hardie, mais sûre d'elle-même, ces séries de vérités inductives aujourd'hui démontrées, cet enseignement aux grands horizons, tout cela faisait de M. Dumas un de ces éveilleurs d'idées qui suscitent les vocations scientifiques. Quand je fus envoyé au loin professeur suppléant de chimie, son souvenir me soutenait, m'encourageait dans ma solitude. C'est à lui que je songeais toujours, et devant un résultat heureux je me disais : Qu'en pensera-t-il? Plus tard, lorsque, devenu moi-même de plus en plus ardent aux recherches personnelles, j'essayais d'apporter quelques progrès dans cette science où il fut notre maître à tous, une approbation de lui me payait de toutes mes peines...

PASTEUR.[1]

Vraie notion de l'histoire touchant le Christianisme.



ON certes, M. de Champagny n'était pas de ceux qui croient découvrir tout à coup qu'un jour, il y a dix-huit cents ans, sous Tibère, la civilisation s'est arrêtée en butant contre une

(1) Discours de réception à l'Académie. — Dans une allocution aux jeunes gens du collège d'Arbois, M. Pasteur disait encore : « Je souhaiterais que tout professeur, en franchissant le seuil de sa classe, se dît avec recueillement : Comment élèverai-je aujourd'hui, plus haut qu'hier, l'intelligence et le cœur de mes disciples? *Sursum corda!* » Et dans une autre circonstance : « La conception scientifique du monde comprend la notion primordiale de l'infini... Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il? — De nouveaux cieux étoilés. — Et au delà? — L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera de se demander : Qu'y a-t-il au delà? Cette notion de l'infini s'impose à tous, personne n'y peut échapper. Par elle le surnaturel est au fond de tous les cœurs ; l'idée de Dieu est une forme de l'infini... Cette idée, nous la portons en nous. C'est ce que nous exprimons par ce beau mot de notre langue, que nous ont légué les Grecs, par le mot *enthousiasme*. Eν θεος « un Dieu intérieur. » On sent, à ces paroles, combien l'illustre savant est éloigné des doctrines matérialistes et quelle grande idée il se fait de l'enseignement chrétien.

croix et a depuis déplorablement dévié, que d'innombrables générations ont erré en s'instruisant dans le Sermon sur la montagne, et que l'univers les attendait, eux, les réformateurs, pour redresser enfin la marche de l'humanité égarée et abusée. Il ne croyait pas cela! Il n'était pas de ceux qui se figurent que le progrès consiste à retourner en arrière, au-delà de la croix, à débarrasser les hommes de la doctrine qui les a relevés, ennoblis, pour revenir à un paganisme mal déguisé, et qui commencent par bannir Dieu de leur évangile, les emblèmes religieux des écoles, des prétoires, même des asiles de la mort. Il ne croyait pas encore cela! Il restait convaincu, avec les plus illustres esprits de tous les temps, que cette doctrine descendue de la croix avait renouvelé la terre, qu'elle avait pénétré dans les mœurs, dans les pensées, dans les lois, dans les institutions, et que, de ce travail auquel ont concouru tant de peuples, tant de générations, est sortie en définitive cette belle œuvre qui s'appelle la civilisation européenne. Ceci, il le croyait pour l'avoir lu dans l'histoire, pour avoir suivi en quelque sorte à la trace cette influence chrétienne qu'il avait vu naître dans la décadence romaine. C'était la conviction réfléchie d'un esprit éclairé par l'étude; c'était aussi la foi profonde d'une âme religieuse, et cette foi n'avait pour lui rien d'abstrait ou de simplement idéal, elle était toute pratique, elle passait dans sa vie, dans ses actions de chaque jour, comme dans ses opinions.

DE MAZADE.

Hymne de la nature à son Créateur.

La fleur qui se penche,
L'oiseau sur la branche,
L'onde qui s'épanche,
Chantent Jéhovah!
La voix de l'orage
Dont l'ardent passage
Brise le nuage,
Tout dit : Hosannah!

L'étoile incertaine,
Qui, le soir, promène
Sa lueur sereine,
Comme un phare d'or!
Et l'aube changeante
Quand renaît riante
La nature aimante,
Tout le chante encor...

LE MÊME.

Mort de Jeanne d'Arc.

L'INSTRUMENT du supplice est prêt; l'effroyable bûcher dresse sur la place du Vieux-Marché de Rouen sa masse gigantesque.

A cette vue, malgré sa foi, malgré son courage, Jeanne a un instant défailli. Comme Jésus au jardin des Oliviers, elle a eu peur,

elle a pleuré : *Cœpit tædere et pavere.* « Hélas, dit-elle, me traite-t-on aussi horriblement et cruellement, qu'il faille que mon corps soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres ! Ah ! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée ! » Mais elle a pu communier avant de sortir de son cachot. Elle a Jésus dans le cœur ; elle peut tout avec Celui qui la fortifie ; si Jésus est pour elle, qui sera contre elle? Avec lui, elle ne craindra plus rien, dût-elle traverser les angoisses de la mort la plus horrible.

Jeanne a gravi les degrés qui la conduisent au sommet du bûcher.

Le bourreau allume ; la flamme monte.

Une prière incessante sort des lèvres de la suppliciée. A chaque instant, elle prononce le nom sacré, en qui seul les hommes peuvent être sauvés.

Tout d'un coup, au milieu du silence solennel de cette foule qui regarde et qui pleure, dans le crépitement de ces flammes qui grandissent et qui dévorent, on entend un grand cri : JÉSUS !

Tout est fini ! D'un élan suprême, Jeanne vient d'atteindre les hauteurs éternelles.

Son corps, réduit en cendres, est jeté à la Seine. Dans leur rage aveugle, ses ennemis lui ont fait une sépulture que lui envieraient les conquérants les plus illustres : les flots de l'Océan vont partout, et Jeanne a un tombeau grand comme le monde !

Quant à elle, blanche colombe, elle a été introduite au banquet des noces de l'Agneau, de ces noces mystérieuses qui n'ont point de lendemain, et où son âme, consacrée par la virginité et par le martyre, va jouir sans fin de l'amour éternel !

Depuis quatre siècles et demi, cette épopée est restée le plus grand souvenir de notre histoire nationale.

MGR PERRAUD.[1]

Dernières années et mort du duc de Noailles.

PRÈS les douloureux événements de 1870 et 1871, le duc de Noailles par patriotisme et malgré son grand âge, avait accepté l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Personne n'était mieux

(1) Mgr Perraud est actuellement le seul prélat que possède l'Académie. Toutefois, nous devons dire que des avances avaient été faites, il y a quelques années, au vénérable cardinal Lavigerie. Ses grandes entreprises, les lourdes charges de son épiscopat, et surtout les tristesses de l'Eglise en ces derniers temps, le dissuadèrent d'accepter.

qualifié que lui pour nous représenter auprès d'une nation généreuse qu'il avait toujours considérée comme l'alliée naturelle de la France. Il déclina cette mission dès qu'il aperçut le but auquel tendait la politique intérieure de M. Thiers. Toutes les ressources de ce merveilleux esprit ne parvenaient pas à lui faire voir dans la République conservatrice autre chose qu'une ingénieuse théorie. Pour lui, son parti était pris et sa route fixée. Depuis la révolution de 1848 il n'espérait plus pour le pays que dans une réconciliation entre les deux branches de la maison des Bourbons, gage d'une autre réconciliation : celle de la France avec elle-même. Il a vécu assez pour voir se réaliser la première moitié de ses vœux.

Le moment approchait où l'existence, dont il avait toujours noblement usé, allait se terminer ici-bas pour lui. Les croyants attendent la mort sans trouble. Ils envisagent avec confiance cette mystérieuse transformation. Elle peut arriver inopinément : elle ne les surprend pas. Le duc de Noailles s'y était dès longtemps préparé. Ses funérailles ont eu un grand caractère. Il s'est acheminé vers sa dernière demeure, escorté de tout ce qu'il avait aimé dans ce monde : sa famille d'abord, cette famille qui semblait accompagner le cercueil d'un patriarche; l'Académie, qui avait tenu tant de place dans ses pensées; la noblesse française, qui était là tout entière; la monarchie, qui était représentée; les pauvres, qui connaissaient son infatigable charité, avec les enfants du peuple auxquels il faisait donner l'instruction; et à côté d'un chef glorieux de notre armée, un frère des écoles chrétiennes. C'était bien là le cortège qui convenait à un homme dont la vie entière a été dominée par des sentiments élevés : l'amour, et je dirai le culte de sa maison, le goût des lettres, la foi religieuse et la fidélité politique.

HERVÉ.

Le secret du bonheur.

(Allocution aux enfants d'un orphelinat.)

Vos bonnes Sœurs désirent tout simplement faire de vous de bonnes ménagères, et, au premier abord, cela semble assez facile. Mais je sais, moi qui vous parle, ce qu'il faut de mérite de toute espèce et de tout instant pour être une bonne ménagère; car j'en ai connu une, que j'ai tendrement aimée, et, si vous le voulez bien, je vous parlerai un peu d'elle.

C'était la femme d'un modeste employé de ministère. Elle avait eu huit enfants, et il lui en restait quatre, trois grandes filles et un petit garçon. Faire vivre tout ce monde avec les modestes appointements du

père, problème!... Eh bien, le courage et les doigts de fée de l'excellente mère suffisaient à tout. Les fillettes avaient des robes fraîches; le petit bonhomme était bien tenu. Il existe encore ce petit bonhomme, et, bien qu'il ait aujourd'hui dépassé la quarantaine, il se souvient toujours d'un certain caban en étoffe écossaise, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle, dont il était très fier, et qui faisait l'envie et l'admiration de ses camarades de la pension Hortus. C'était merveilleux ce que cette bonne ménagère déployait d'économie, de patience, d'invention, d'activité pour que sa maison et sa famille lui fissent honneur. Celle qui, lorsqu'on n'était pas trop pauvre, aimait à recevoir des parents, quelques amis de son mari, et leur servait le thé avec grâce, s'était levée à cinq heures du matin, comme une servante, et avait quelquefois fait elle-même un petit savonnage, pour que ses filles eussent des collerettes blanches. Il y avait de mauvais moments. Vers la fin du mois, le dîner était souvent très court et très maigre; mais on le servait toujours sur une nappe éclatante et, en été, on mettait un petit bouquet sur la table, pour la parfumer et la fleurir. Je vous parlerais jusqu'à demain si je vous racontais tous les tours de force qu'a faits cette pauvre femme plus encore avec son vaillant cœur qu'avec ses mains laborieuses. Et elle était toujours gaie; elle riait en travaillant, pour communiquer aux siens la confiance et l'énergie dont elle débordait. Que dis-je? Aux jours de grande pauvreté, elle redoublait de bonne humeur; et ce logis, où souvent on n'aurait pas trouvé deux écus à faire tinter l'un contre l'autre, était plein de chansons du matin au soir.

J'ai été le témoin de cette simple et noble vie; et c'est, j'en suis sûr, parce que j'ai grandi auprès de cette admirable femme, qui avait toutes les forces et toutes les délicatesses, que la fleur de la sensibilité s'est un jour épanouie dans mon cœur et mon imagination, et que je suis devenu poète. Car, vous l'avez sans doute deviné déjà, le petit bonhomme dont je vous parlais tout à l'heure et qui était si fier de son caban écossais, n'est pas un autre que celui qui a l'honneur de présider votre distribution de prix; et c'est en voyant à l'œuvre sa bien-aimée mère, qu'il a compris, dès sa première enfance, tout ce que le devoir de la bonne femme de ménage a d'auguste et de touchant.

Pour vous mettre en état de bien remplir ce devoir, les Sœurs de Saint-Charles, qui ont pour vous des sentiments maternels, vous donnent de très bons enseignements pratiques. Mais elles font plus et mieux, ces saintes filles, en vous inspirant les vertus essentielles, dont elles vous offrent aussi l'exemple.

Elles vous apprennent d'abord à croire en Dieu ; elles joignent vos petites mains sous les leurs et elles vous font répéter de belles prières où vos âmes d'orphelines s'adressent à un Père qui est éternel, à une Mère qui vous sourit du haut des cieux. Elles vous apprennent encore à avoir confiance dans le lendemain, et ce don sublime de l'esprit, facile à votre âge, jette de profondes racines dans votre cœur, afin de vous soutenir dans les luttes de l'existence, de vous consoler dans ses misères. Elles vous apprennent enfin — et c'est leur œuvre la plus exquise — à vous aimer entre vous, et elles vous préparent à donner plus tard, quand vous vous retrouverez dans la vie, le spectacle le plus doux qui soit au monde, celui de l'amitié d'un humble pour un humble comme lui, celui de la pitié d'un pauvre s'exerçant envers un plus pauvre.

Ces vertus-là, la Foi, l'Espérance, la Charité, le catéchisme vous les recommande, mais on n'y pense jamais assez, mes enfants, et croyez-en un homme dont la pensée a fait le tour de bien des idées et de bien des chimères, ces vertus-là sont le fond même de la sagesse et donnent le véritable secret du bonheur.

F. COPPÉE.

La soumission aux Évêques.

A CEUX d'entre nous qui sont à la fois monarchistes et catholiques, — et je m'honore d'être du nombre, — les bons avis n'ont pas manqué depuis quelque temps. Quelques-uns de ces avis sont partis de si haut, qu'il y aurait peu de déférence à paraître ne pas les avoir entendus. Un prélat éminent, qui occupe dans l'Eglise de France une haute situation et qui a rendu de grands services à la cause de la civilisation, a pris la peine de nous adresser à la fois un enseignement et un conseil. Il nous a enseigné que l'Eglise ne consacrait aucune forme de gouvernement, qu'elle n'en réprouvait aucune, et qu'elle se bornait à réclamer des pouvoirs publics les libertés nécessaires à l'exercice de sa divine mission. Puis il nous a conseillé de renoncer à la monarchie comme à une forme de gouvernement condamnée,[1] non pas seulement en France, mais en Europe, et d'apporter à la République le concours de nos forces et de notre dévouement.

Il nous est permis, je le crois, Messieurs, de distinguer entre l'enseignement et le conseil. Devant l'enseignement, nous nous incli-

(1) Pour les plus jeunes de nos lecteurs, notons en passant la signification de ce mot : *qui ne peut plus revivre*, dans le même sens qu'on dit : un malade condamné.

nons avec respect, tout en faisant remarquer qu'il avait peut-être quelque chose de superflu. Il n'y a pas, en effet, un catholique qui ne sache depuis le jour où on lui a pour la première fois mis un catéchisme entre les mains, c'est-à-dire depuis l'âge de sept ou huit ans, que la monarchie ni non plus la République n'y figurent pas au nombre des articles de foi.

Il n'y a pas un catholique qui ne sache que l'Eglise prescrit l'obéissance aux pouvoirs légalement établis, à condition que ceux-ci eux-mêmes ne prescrivent rien contre ses propres lois ou contre celles du for intérieur. Mais il n'y a pas non plus un catholique qui ne sache que dans les pays qui sont malheureusement en proie aux compétitions des partis, soit que deux dynasties se disputent le pouvoir, soit que la forme même du gouvernement soit en discussion, l'Eglise ne prend jamais parti ni pour une dynastie ni pour une forme de gouvernement, qu'elle reconnaît à chacun de ses fidèles le droit de combattre pour la cause qui lui est chère à l'aide de tous les moyens que la conscience ne réprouve pas et que la légalité met en son pouvoir. J'ajoute qu'en ce qui nous concerne, et quoi qu'en aient dit nos adversaires, nous n'avons jamais souhaité de voir le clergé de France s'engager dans un combat plus étroit et se mettre en rébellion contre les institutions du pays, pas plus que nous ne souhaiterions de le voir contracter avec un gouvernement, quel qu'il soit, une de ces alliances étroites dont il a, dans le passé, payé cher l'imprudence.

Mais je tiens à répéter encore, que, devant l'enseignement de Mgr Lavigerie, nous nous inclinons avec respect, parce que nous y retrouvons les leçons de l'Eglise et que, par conséquent, il participe, à nos yeux, de la divine autorité...

D'HAUSSONVILLE, fils.

Les tours de Notre-Dame et la tour Eiffel.

SOUDAIN, deux barres lumineuses s'abattirent sur la terre, ... c'étaient les grands faisceaux partis des projecteurs qui roulaient au-dessus de ma tête : ces rayons dont nous apercevons chaque soir, quelque fragment, jouant devant nos fenêtres dans notre petit coin du ciel, comme les lueurs d'une foudre domestiquée. Vus de leur source, les deux bras de lumière semblaient tâtonner dans la nuit, avec des mouvements saccadés, ataxiques, avec des frissons de fièvre qui les dilataient en éventail ou les resserraient en pinceau : on eût juré qu'ils cherchaient, sans direction, quelque chose de perdu, qu'ils

s'efforçaient d'étreindre dans l'espace un objet insaisissable. Ils fouillaient Paris au hasard. Par moment leurs extrémités se conjuguaient, pour mieux éclairer le point qu'ils interrogeaient. Ils se posèrent successivement sur d'humbles maisons, des palais, des campagnes lointaines. Je ne pouvais me lasser de suivre leur recherche tant elle paraissait volontaire et anxieuse. Un instant, ils tirèrent de l'ombre un bois montueux, avec des taches blanches sur le devant; c'étaient les sépultures du Père-Lachaise, doucement baignées dans cette clarté élyséenne. En se repliant, ils s'arrêtèrent sur Notre-Dame. La façade se détacha, pâle mais très nette. Dans les tours réveillées, je crus entendre une voix dolente. Elle disait :

« Pourquoi troubles-tu notre recueillement, parodie impie du clocher chrétien? En vain tu te dresses au-dessus de nous dans ton orgueil; nous sommes fondées sur la pierre indestructible. Tu es laide et vide; nous sommes belles et pleines de Dieu. Les saints artistes nous ont bâties avec amour; les siècles nous ont consacrées. Tu es muette et stupide, nous avons nos chaires, nos orgues, nos cloches, toutes les dominations de l'esprit et du cœur. Tu es fière de ta science; tu sais peu de choses, puisque tu ne sais pas prier. Tu peux étonner les hommes; tu ne peux leur offrir ce que nous leur donnons, la consolation dans la souffrance. Ils iront s'égayer chez toi, ils reviendront pleurer chez nous. Fantaisie d'un jour, tu n'es pas viable, car tu n'as point d'âme. »

La Tour n'est pas muette. Le vent qui frémit dans ses cordes de métal lui donne une voix. Elle répondit :

« Vieilles tours abandonnées, on ne vous écoute plus. Ne voyez-vous pas que le monde a changé de pôle, et qu'il tourne sur mon axe de fer? Je représente la force universelle, disciplinée par le calcul. La pensée humaine court le long de mes membres. J'ai le front ceint d'éclairs dérobés aux sources de la lumière. Vous étiez l'ignorance, je suis la science. Vous teniez l'homme esclave, je le fais libre. Je sais le secret des prodiges qui terrifiaient vos fidèles. Mon pouvoir illimité refera l'univers et trouvera ici-bas votre paradis enfantin. Je n'ai plus besoin de votre Dieu, inventé pour expliquer une création dont je connais les lois. Ces lois me suffisent, elles suffisent aux esprits que j'ai conquis sur vous et qui ne rétrograderont pas. »

Comme la Tour se taisait, les deux grands faisceaux remontèrent avec un de ces brusques frissons que j'avais déjà observés; la vibration des molécules lumineuses se changea en onde sonore, une voix pure s'éleva du fluide subtil :

« Choses d'en bas, choses lourdes, vos paroles sont injustes et vos vues courtes. Vous, pieuses tours gothiques, pourquoi défendez-vous à votre jeune sœur de devenir belle? Quand les maîtres-maçons vous sculptaient, si l'on eût transporté à vos pieds un Grec d'Athènes, il eût dit de vous ce que vous dites d'elle aujourd'hui. Il vous eût traitées de monstres barbares, d'insultes aux lignes sacrées du Parthénon. Pourtant, votre beauté s'est fait reconnaître à côté de celle qu'on admirait avant vous. Souffrez donc qu'il en naisse une autre, si le temps est venu. Surtout ne refusez pas une âme à qui la cherche. Vous avez pris la vôtre aux Basiliques qui la tiraient des catacombes. Si des arceaux de fer doivent vous l'enlever, sachez subir la loi qui commande aux formes de passer. Soyez maternelles à ce monde troublé; il suit son instinct en se précipitant dans d'autres voies, où il retrouvera ce qu'il y avait d'impérissable en vous.

» Et toi, fille du savoir, courbe ton orgueil. Ta science est belle, et nécessaire, et invincible; mais c'est peu d'éclairer l'esprit, si l'on ne guérit pas l'éternelle plaie du cœur. Ton aînée donnait aux hommes ce dont ils ont besoin, la charité et l'espérance. Si tu aspires à lui succéder, sache fonder le temple de la nouvelle alliance, l'accord de la science et de la foi. Fais jaillir l'âme obscure qui s'agite dans tes flancs, l'âme que nous cherchons pour toi dans ce monde nouveau. Tu le possèdes par l'intelligence; tu ne règneras vraiment sur lui que le jour où tu rendras aux malheureux ce qu'ils trouvaient là-bas, une immense compassion et un espoir divin. »

Voilà ce que j'ai cru entendre sur la Tour. On y est sujet au vertige, cette nuit était faite pour le rêve, on aurait à moins un instant d'hallucination. Pour y couper court, je commençai à redescendre la longue spirale de l'escalier qui s'enfonçait dans les ténèbres. En m'arrêtant au premier palier, je reportai encore une fois mes regards au sommet. Les deux bras lumineux s'étaient relevés dans l'espace, ils continuaient leurs évolutions. Subitement, ils se rencontrèrent à angle droit : pendant une minute, sur le ciel noir, dont ils semblaient toucher les bornes, ils tracèrent une croix éblouissante, gigantesque *labarum*. Le signe de la piété et de la prière était dressé sur la tour par cette lumière neuve, cette force immatérielle qui devient là-haut de la clarté. Durant cette minute, la tour fut achevée; le piédestal avait reçu son couronnement naturel.

DE VOGÜÉ.



APPENDICE.

L'Amiral Jurien de la Gravière et Xavier Marmier.

L'ANNÉE 1892 a vu s'éteindre un académicien qui n'avait fait que passer à l'Institut, où il laissa pourtant de sincères et unanimes regrets, l'amiral Jurien de la Gravière.

Président du Conseil central des Ecoles d'Orient, cet intrépide marin était surtout un chrétien fidèle et convaincu. Naguère encore, il donnait un témoignage mémorable de ses croyances. Se trouvant à la cathédrale de Dijon au moment de la cérémonie de la Confirmation, il demanda à être le parrain de tous les enfants qui recevaient le sacrement : cette circonstance rehaussa singulièrement l'éclat de la fête et fit une très heureuse impression sur la jeunesse réunie au pied des autels.

Le 5 mars 1892, après une longue maladie, supportée avec la plus admirable résignation, l'amiral reçut les sacrements de l'Eglise et une bénédiction spéciale de N. S. P. le Pape. Puis il rendit l'âme entre ses trois filles et ses petits-enfants, auxquels il a légué, avec son nom, l'exemple de ses hautes vertus.

Il avait désiré pour ses funérailles une grande simplicité, et demandé qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe; mais l'église était trop petite pour contenir la foule qui venait lui rendre un dernier hommage.

* * *

Un autre membre de l'Académie est mort cette même année, le 11 octobre, dans les sentiments les plus chrétiens, Xavier Marmier. Né à Pontarlier en 1809, Marmier commença de bonne heure cette série de voyages, qu'il a racontés avec tant de charme dans ses innombrables volumes. Un des plus connus de la jeunesse a pour titre : *Impressions d'un voyageur chrétien.* (Mame, éditeur). C'était en effet un véritable enfant de l'Église catholique que Marmier : il l'était par la plume, par le cœur et par les actes; on ferait tout un livre des hommages qu'il a rendus à la religion dans ses écrits. En mourant, il a exprimé le désir d'être inhumé avec le convoi des pauvres et demandé, lui aussi, qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe. Il a légué en outre à M. le Curé de Saint-Thomas-d'Aquin une somme de deux mille francs pour les familles indigentes de sa paroisse.

Tandis que ce noble chrétien s'endormait dans la paix du Seigneur, baisant pieusement le crucifix, où il reconnaissait l'image de son Maître et de son Dieu, l'impie Renan, dont la présence à l'Académie avait été si longtemps une honte pour la France catholique, donnait l'affreux scandale d'une obstination infernale dans ses blasphèmes et son apostasie, et mourait en pécheur impénitent....





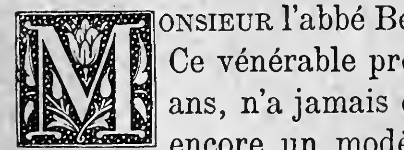
Les Prix de Vertu

DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PUISQUE notre recueil est destiné à mettre en lumière l'alliance de la littérature et de la foi au sein de l'Académie, il n'est pas hors de propos de mentionner ici les hommages solennels qu'elle est appelée à rendre, presque chaque année, à la religion catholique lorsqu'elle décerne le prix de vertu. Nous n'avons pas à juger cette institution, dont on a souvent signalé les inconvénients et les dangers ; tout ce que nous voulons en dire, c'est qu'elle impose aux Académiciens de glorifier la sainte Eglise en couronnant ses plus fidèles enfants. Tantôt, c'est un prêtre qui a consacré sa vie aux bonnes œuvres ; tantôt, un habitant de la campagne, pauvre mais généreux, qui a recueilli de malheureux orphelins et les a élevés comme ses propres fils ; le plus souvent, c'est une jeune personne, une domestique, un enfant même, auquel sa foi a inspiré un acte d'héroïsme, de désintéressement sublime. Dans l'impossibilité où nous sommes de citer un certain nombre de ces beaux exemples et des pieux panégyriques auxquels ils ont donné lieu, nous nous bornerons à rapporter le plus récent discours prononcé à l'occasion des prix de vertu (novembre 1890).[1] C'est un protestant,[2] M. Léon Say, qui a fait ce bel éloge d'un prêtre catholique, en lui décernant, au nom de la commission, le premier prix Montyon.[3]

Dévouement et œuvres charitables de l'abbé Béraud.



MONSIEUR l'abbé Béraud a reçu le premier de nos prix Montyon. Ce vénérable prêtre, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-quatre ans, n'a jamais cessé de penser aux autres ; il a été et il est encore un modèle du plus pur dévouement et de la plus intelligente charité.

(1) Nous ne reproduisons de ce discours que la partie qui concerne le lauréat.
(2) D'autres disent : juif.
(3) 2500 francs.

Toute sa vie, il l'a passée à vouloir le bien et à le faire, et il a réussi par un ensemble de hautes vertus et de qualités morales, servies par des aptitudes physiques véritablement étonnantes, à créer, dans des conditions qui dépassent tout ce qu'il pouvait espérer, deux orphelinats à Meplier et à Montferroux près de Blanzy, dans la Saône-et-Loire ; ces orphelinats rendent aux populations laborieuses de ces districts miniers, des services signalés.

Mais je ne sais pas si les exemples qu'il a donnés d'un dévouement absolu à tous ceux qui l'entouraient, d'une volonté très ferme où il puisait la force de se tirer de tout et de tout débrouiller, d'une modestie et d'une discrétion qu'on rencontre chez ceux-là seulement qui savent compter avant tout sur eux-mêmes, d'un travail coupé par quatre ou cinq heures de sommeil et poursuivi avec une bonne humeur et une énergie à faire honte aux gens qui demandent à la loi huit heures de *bon temps* sur ce qu'on appelle les *trois huit* de la journée,[1] si sa vie tout entière, en un mot, n'a pas fait et ne fera pas plus de bien que ses œuvres mêmes, et ne restera pas dans la mémoire des habitants de la région où il a vécu, comme un monument plus durable encore que les abris qu'il a construits pour ses orphelins.

Il a été pour nos paysans et pour nos travailleurs un modèle sensible, et à leur portée, malgré son élévation, de l'union du grand et du fort avec le bon et le beau. On racontera un jour comme une légende sa vie à Montceau-les-Mines, dont il a été le premier curé.

Quand il se produisait un malheur, quand il arrivait un accident, quand on était surpris par un incendie ou par une inondation, on le trouvait toujours là où il y avait le plus de danger.

Grand, fort, résolu, il n'hésitait jamais et il a sauvé un bon nombre d'ouvriers.

Dans le terrible accident du puits Cinq-Sous en 1853, il est descendu à plusieurs reprises dans la mine pour remonter les blessés et les morts.

Il a fait preuve, comme dans toutes les circonstances analogues, d'un sang-froid et d'une audace inouïs.

Marcheur intrépide, faisant aisément ses cinquante à soixante kilomètre dans la journée, nageur hors ligne, il a toujours été et est encore d'une force extraordinaire. Comme le grand prêtre Joad, il ne craint que Dieu.

(1) Allusion à ces drapeaux anarchiques où sont marqués les mots : 8 heures de travail ; 8 heures de récréation ; 8 heures de repos.

Quand il était curé de Blanzy, il faisait en même temps le service religieux de Montceau; pour aller d'une église à l'autre, il fallait traverser une rivière, et le pont, dans ce temps-là, était figuré par une planche souvent couverte ou même emportée par les eaux. Ce n'était pas pour l'arrêter et, en plein hiver, il lui arrivait de passer à la nage.

Il est difficile d'obtenir de lui des renseignements sur ses anciens sauvetages; quand on lui en parle, il se borne à vous répondre que c'est une manie chez lui de se fourrer partout où il y a du danger.

Depuis qu'il a quitté sa cure pour se consacrer à ses orphelinats, il est devenu le plus fort laboureur du pays. Il peut faire tous les métiers : il a été le maçon et le charpentier de ses bâtiments.

Il a appelé auprès de lui de braves femmes pour l'aider et pour soigner ses orphelins et il en a fait la congrégation des Sœurs franciscaines de Meplier.

Il fallait le voir bâtissant, quand il transportait une grosse poutre, lui seul à un bout, et toutes les religieuses avec les enfants à l'autre. Il n'avait pas besoin d'engins perfectionnés pour ses terrassements, et savait remplacer les toiles sans fin dont on se sert pour faire glisser au loin les déblais, par un défilé de ses braves Sœurs qui passaient, le tablier tendu, devant le trou qu'il creusait, emportant l'une après l'autre la pelletée du curé terrassier.

Il apprenait aux autres à ne pas se ménager, et sa santé de fer lui a toujours tout permis. C'est bien la véritable éducation athlétique, comme on dit aujourd'hui, qu'il a donnée pendant plus d'un demi-siècle, à ceux dont il était entouré.

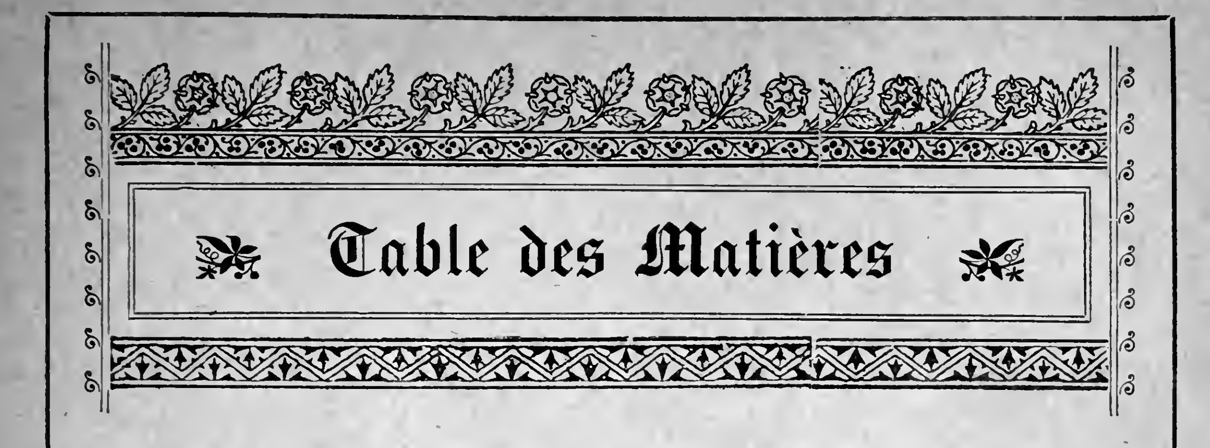
Sa force morale et sa force matérielle ont fait des miracles de construction, de mise en valeur des terres, de travail productif.

Comme on menaçait sa modestie en lui disant que l'un de nous parlerait sans doute de lui aujourd'hui, il répondit :

« Dites à ce Monsieur qu'il parle surtout de mes Religieuses; je les ai assez fait travailler pour leur offrir cette petite douceur. »

La douceur est pour nous, Messieurs, car rien ne peut nous être plus agréable que d'associer les Religieuses de Meplier à l'hommage que nous rendons à M. l'abbé Béraud.





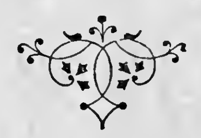
I. — CROYANTS.

(1) Errata à la p. 106 : Biot est né en 1774 et mort en 1862.

II. — CONVERTIS.

III. — TÉMOIGNAGES DIVERS

en faveur de la religion.



Tournai, typ. Casterman. 461






a39003 000946201b